

UNIVERSITE DU QUEBEC

THESE

PRESENTE A

L'UNIVERSITE DU QUEBEC A TROIS-RIVIERES

COMME EXIGENCE PARTIELLE DU DOCTORAT EN PHILOSOPHIE

PAR

ANDRE LECLERC

B.A., M.A

*LE TRAITEMENT DES ASPECTS ILLOCUTOIRES DE LA SIGNIFICATION DANS
LA GRAMMAIRE PHILOSOPHIQUE DE L'ÉPOQUE CLASSIQUE : LA THÉORIE
GÉNÉRALE DES MODES VERBAUX (1660-1803)*

AOUT 1989

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

Résumé:*

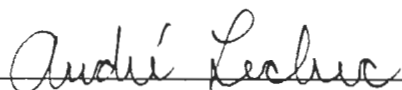
La thèse se divise en trois parties. La première présente la Grammaire Générale classique en tant que programme de recherche scientifique, en s'inspirant de la méthode proposée par Imre Lakatos pour l'historiographie des sciences. Cette première partie se divise en deux chapitres: le premier reconstruit le noyau dur, et le second, la ceinture de protection du programme de recherche de la Grammaire Générale. Le noyau dur se compose à notre avis des six principes suivants : 1) le langage est l'expression de la pensée; 2) sa principale fonction est la communication des pensées dans le discours; 3) la pensée est la même partout et pour tous; 4) il y a des universaux linguistiques substantiels; 5) l'usage normal de la parole est une activité rationnelle orientée vers une fin (la communication); 6) le principe d'analogie : les langues se forment et évoluent en respectant et reproduisant un certain nombre de modèles (paradigmes de déclinaison et de conjugaison, etc.). La ceinture de protection comprend les théories auxiliaires suivantes : 1) la théorie des idées accessoires; 2) la théorie de la synonymie; 3) la théorie des tropes; 4) la théorie de l'ordre naturel des mots et des inversions; 5) la théorie de la traduction; 6) la théorie de l'origine des langues.

La seconde partie examine les théories des principaux grammairiens philosophes concernant les modes verbaux et les énoncés non déclaratifs. Nous distinguons deux approches à ce sujet dans les grammaires générales : pour la première, représentée par Port-Royal, Du Marsais, J. Harris, J. Burnett

(Lord Monboddo) et J. Gregory, les modes verbaux sont considérés comme des marqueurs d'actes de pensée: l'autre approche est réductionniste en ce sens qu'elle réduit les énoncés non déclaratifs à des énoncés déclaratifs exprimant des jugements, et elle est représentée principalement par C. Buffier, N. Beauzée, Condillac, J. Beattie et Destutt de Tracy.

La troisième partie est une évaluation critique de ces deux approches et de la place qu'elles occupent dans l'histoire des théories de l'énonciation. Nous comparons les théories des grammairiens philosophes avec celles des comparatistes, des structuralistes, et des linguistes et philosophes contemporains, pour ensuite les confronter à un certain nombre de critères d'adéquation empirique.

Nous croyons avoir montré que les modes verbaux constituent le principal marqueur de force illocutoire, mais un marqueur d'une espèce assez simple; les peuples auraient pu, s'il l'avaient jugé utile, distinguer et marquer toute la variété des types d'illocution par des flexions verbales caractéristiques. Mais les grammairiens philosophes sont restés prisonniers d'une tradition logico-grammaticale séculaire qu'ils ont néanmoins renouveler d'une manière originale en anticipant quelquefois des résultats obtenus par nos contemporains.



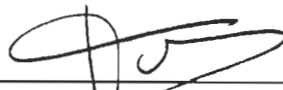
Signature du candidat

Date:

08/08/89

Signature du co-auteur (s'il y a lieu)

Date:



Signature du directeur de recherche

Date:

22/08/89

Signature du co-directeur (s'il y a lieu)

Date:

A mes parents, qui n'ont jamais eu la chance d'entreprendre des études supérieures, et en particulier à ma mère, qui n'a cessé de m'encourager, même s'il lui arrivait de ne pas toujours bien comprendre ce que je faisais.

REMERCIEMENTS

Une thèse de doctorat est, en principe, le dernier travail "scolaire" d'un philosophe de formation. Mais c'est parmi les philosophes qu'on devient philosophe. A Trois-Rivières, j'ai eu la chance de découvrir un groupe de philosophes très dynamiques qui m'ont fait profiter de leur enseignement et de leur exemple; un lieu de recherche sans complaisance où la Philosophie exige et donne beaucoup.

Ce qui a peut-être le plus d'importance dans la formation d'un philosophe, c'est l'apprentissage des critères que doit satisfaire un travail philosophique "bien fait" où la clarté, la rigueur, la précision et l'élégance doivent avoir leur juste place. Les professeurs Claude Panaccio, Nicolas Kaufmann et Daniel Vanderveken sont sans doute les trois personnes qui, à cet égard, m'ont apporté le plus. Je tiens à les remercier ici très chaleureusement. Merci de m'avoir fait suer! Et merci pour tous les avis précieux, la confiance témoignée au cours des années et l'intérêt pris à mes travaux et projets. Je n'essaierai pas d'évaluer ici ma "dette intellectuelle" envers eux, car ce serait une longue histoire. Dans la mesure où, comme le dit A. Koyré, nous choisissons vraiment nos influences, ce n'est pas sans orgueil que j'invoquerai celles-là. Bon sang! Au cours de toutes ces années, je n'ai pas cessé d'apprendre! Aujourd'hui j'en suis

sûr : c'est ma bonne étoile qui m'a conduit à Trois-Rivières pour y étudier la philosophie. Quant à ma dette intellectuelle, je ne vois pas d'autre façon de m'en acquitter que d'oeuvrer le plus longtemps possible dans les domaines qu'ils m'ont fait connaître et approfondir.

J'aimerais avant tout remercier M. Daniel Vanderveken, qui a dirigé mon travail de recherche pour cette thèse de doctorat. J'ai eu le privilège d'être l'un de ses assistants de recherche depuis une douzaine d'années et d'être le témoin de sa formidable contribution à la théorie des actes de discours et à la philosophie en général. (Car on peut maintenant dire de la théorie des actes de discours ce que Ramsey disait de la théorie des descriptions définies de Russell : elle est vraiment devenue "une méthode de philosophie"; elle fournit un cadre de description unifiée des phénomènes langagiers, nous enjoint de penser d'une manière systématique, et permet un enrichissement appréciable, non seulement de la philosophie du langage, mais aussi de la philosophie transcendantale, de la philosophie de l'esprit et de la théorie de l'action). Daniel Vanderveken est sans doute le philosophe envers qui ma dette est la plus lourde. Puisse-t-il n'avoir jamais à regretter tout le temps qu'il m'a consacré au cours de mes années de formation! Encore une fois merci!

André Leclerc.

21 février 1990.

TABLE DES MATIERES

| | |
|--|--------|
| Introduction | p. 1 |
| PREMIERE PARTIE : La Grammaire Générale classique | |
| en tant que programme de recherche scientifique ... | p. 41 |
| Chapitre premier : La Grammaire Générale classique en tant que programme de recherche scientifique : | |
| Le <i>Noyau dur</i> | p. 42 |
| Chapitre deuxième : La Grammaire Générale classique en tant que programme de recherche scientifique : | |
| La <i>Ceinture de protection</i> | p. 136 |
| Conclusion de la première partie | p. 222 |
| DEUXIEME PARTIE : La sémantique idéationnelle des modes d'énoncé | |
| Introduction | p. 237 |
| SECTION I : La théorie des modes verbaux comme marqueurs d'actes de pensée | |
| Chapitre premier : Port-Royal | p. 253 |
| Chapitre second : Du Marsais | p. 254 |
| | p. 292 |

| | |
|--|--------|
| Chapitre troisième : James Harris | p. 315 |
| Chapitre quatrième : James Burnett (Lord Monboddo) , | p. 334 |
| Chapitre cinquième : James Gregory | p. 349 |

SECTION II : Les théories réductionnistes des

| | |
|---------------------|--------|
| modes verbaux | p. 377 |
|---------------------|--------|

| | |
|---|--------|
| Chapitre sixième : Buffier | p. 380 |
| Chapitre septième : Beauzée | p. 391 |
| Chapitre huitième : Condillac | p. 424 |
| Chapitre neuvième : Beattie | p. 461 |
| Chapitre dixième : Destutt de Tracy | p. 474 |

TROISIEME PARTIE : CONCLUSION GENERALE :

| | |
|---|--------|
| La sémantique idéationnelle des modes d'énoncé : sa place dans l'histoire des théories de l'énonciation et son adéquation empirique | p. 492 |
|---|--------|

| | |
|---------------------|--------|
| BIBLIOGRAPHIE | p. 548 |
|---------------------|--------|

* * *

INTRODUCTION

Le principal objet de cette monographie est la **théorie générale des modes verbaux** dans la Grammaire Philosophique de l'époque classique (*circa* 1660-1800). Son but est de **décrire** et **d'évaluer** les diverses approches mises de l'avant par les grammairiens philosophes pour rendre compte, dans le "cadre théorique" de la Grammaire Générale, de ce que nous appelons aujourd'hui les **aspects illocutoires de la signification**, ou encore, pour rendre compte des différents types (ou modes) d'énoncés dont certains, selon l'enseignement des linguistes et philosophes contemporains ^{'1'}, se rencontrent dans **toutes** les langues. Les aspects illocutoires de la signification sont ces aspects de la signification qui déterminent si l'énonciation littérale d'un énoncé doit compter comme assertion, témoignage, prédiction, question, requête, ordre, promesse, exclamation, etc.

Ce travail pourrait porter en sous-titre, si on me permet de paraphraser celui de Chomsky (1966) : "Un chapitre dans l'histoire des théories de l'énonciation". Le formidable essor des théories de l'énonciation au cours des trente dernières années constitue sans doute un fait sans précédent ^{'2'} dans

l'histoire des sciences du langage. Mais bien avant les travaux du second Wittgenstein et des "philosophes du langage ordinaire" --- en fait depuis l'Antiquité ---, les rhétoriciens, les poéticiens, les logiciens et les grammairiens ont toujours été sensibles à ces "innombrables et diverses sortes d'utilisation de tout ce que nous nommons 'signes', 'mots', 'phrases'." (Wittgenstein, *Investigations philosophiques*, paragr. 23). Les exclamations, les interrogations, les requêtes, et les impératifs sont parfois des moyens tout indiqués pour un orateur qui veut émouvoir, étonner, amuser, ou motiver un auditoire. Dans un passage bien connu du *Traité de l'Interprétation*, Aristote renvoie à la rhétorique et à la poétique la tâche d'étudier les énoncés non déclaratifs, c'est-à-dire les énoncés qui ne sont ni vrais ni faux, comme les prières, ordres, interrogations, etc. Traditionnellement, les logiciens ne mentionnent les énoncés non déclaratifs que pour mieux les distinguer des énoncés déclaratifs, seuls porteurs des valeurs de vérité. Les philosophes grecs, péripatéticiens et stoïciens, avaient toutefois développé des classifications des divers "genres de discours" (ou types d'illocution) ou des *lekta* (chez les stoïciens). Les grammairiens grecs et latins (comme ceux du Moyen âge et de la Renaissance), ne pouvaient ignorer l'existence, dans toutes les langues qu'ils connaissaient, de phrases interrogatives, optatives, jussives (impératives), exclamatives, etc. Les comparatistes du XIX^e siècle (M. Bréal, A. Meillet, H. Paul, K. Brugmann, etc.) et les linguistes du XX^e (O. Jespersen, G. Guillaume, Jakobson, Benveniste, etc.) ont

bien sur discuté des modes verbaux et des modes d'énoncé, mais on ne trouve cependant rien dans leurs travaux qui approche, par l'ampleur des recherches, la qualité et le nombre des publications, ce qu'on a produit depuis une trentaine d'années dans le cadre des théories de l'énonciation et des actes de parole.

Je voudrais montrer, dans ce travail, que la réflexion des grammairiens philosophes au sujet des modes verbaux et des énoncés non déclaratifs, constitue un moment important dans l'histoire des théories de l'énonciation. Les grammairiens philosophes sont, pour une large part, restés fidèles à la tradition gréco-latine en lui empruntant bon nombre de concepts théoriques pour la description des langues; mais leur interprétation de la tradition a quelque chose de neuf, et elle prend place dans un contexte qui n'est guère respectueux des modèles vénérés de la science grecque et médiévale. Les difficultés éprouvées par les grammairiens de la Renaissance y ont sans doute contribué, les langues vivantes résistant souvent au cadre imposé par la grammaire latine. Les Modistes avaient déjà montré une certaine indépendance d'esprit à l'égard de la tradition en créant une nouvelle batterie de concepts descriptifs, mais leur influence sur les grammairiens philosophes est nulle ou très indirecte. Les grammairiens philosophes furent les premiers à faire un examen théorique des modes verbaux et des modes d'énoncé en confrontant leurs notions et conceptions à une

variété toujours croissante de langues (cf., Julien, 1979); toutefois, la plupart d'entr'eux se sont limités aux langues indo-européennes et ce sont les comparatistes du XIX^e siècle qui entreprendront cette description pour les autres familles de langues. De toute manière, le capital d'idées légué par les grammairiens philosophes concernant les modes verbaux et les modes d'énoncé est remarquable à bien des égards, et fut largement repris par les grammairiens et linguistes des générations suivantes qui n'y ont pas toujours ajouté grand'chose. Mieux : la théorie générale des modes verbaux de la Grammaire Générale classique "anticipe" parfois clairement des résultats obtenus par les théories actuelles de l'énonciation, en dépit des limites que lui impose le programme de recherche de la Grammaire Générale. En fait, avant l'essor des théories de l'énonciation voilà une trentaine d'années, les comparatistes et les structuralistes n'avaient pas "dépassé" d'une manière décisive les théories de l'énonciation proposées par les grammairiens philosophes. La méfiance de F. de Saussure et de L. Hjelmslev envers les catégories de la "grammaire traditionnelle" ou "normative" est peut-être pour beaucoup dans le peu d'intérêt montré par les structuralistes pour les modes verbaux, ces catégories leur paraissant trop liées au paradigme de la grammaire latine et impropres à la description d'autres familles de langue que l'indo-européenne. En particulier, le cadre fourni par le système des parties du discours (*partes orationis*) légué par Denys de Thrace, Apollonius Dyscole et Priscien (mais déjà en gestation dans les écrits de Platon,

d'Aristote et des stoïciens), fut rejeté par la plupart des linguistes importants préoccupés de questions théoriques générales, bien qu'il ait constitué le coeur de la tradition grammaticale en Occident pendant presque deux millénaires. Il ne sera plus évoqué que pour le traitement des langues indo-européennes.

Plus près de nous, la sémantique des conditions de vérité développée par les philosophes avait très peu à dire sur les énoncés non déclaratifs. Frege fut sans doute à l'origine du concept de **force illocutoire** (il utilisait *Kraft* en allemand), mais les quelques pages qu'il consacre aux questions et aux ordres³ ne font, pour ainsi dire, qu'effleurer le sujet en passant. L'étude des langages formels semblait, à cette époque, plus prometteuse que celle du langage ordinaire, qui évolue constamment et insensiblement, avec ses ambiguïtés (syntaxiques et sémantiques), ses expressions vagues, ses divers types syntaxiques, ses multiples emplois non littéraires, etc. C'est avant tout l'étude des langages construits à des fins scientifiques qui fit les beaux jours de l'empirisme et du positivisme logiques, même si nous trouvons chez Russell, et surtout Reichenbach, des idées fort intéressantes pour le traitement des modes verbaux et des modes syntaxiques. C'est la philosophie du langage ordinaire et le courant de la grammaire générative et transformationnelle qui allaient imposer une conception plus large de la compétence du locuteur : on doit

maintenant tenir compte de sa capacité à produire et comprendre des énoncés non déclaratifs, et même des énonciations non littérales.

"Commander, interroger, raconter, bavarder, appartiennent à notre "histoire naturelle" autant que marcher, manger, boire, jouer", écrivait Wittgenstein (*Investigations philosophiques*, paragr. 25). Un peuple parlant une langue sans phrases jussives (impératives) ou interrogatives, un peuple composé d'individus qui ne poseraient jamais de questions et ne donneraient jamais d'ordres, un tel peuple serait, semble-t-il, une bizarrerie anthropologique. A son tour, Benveniste écrit, à propos des "modalités de phrase" :

on reconnaît partout qu'il y a des propositions assertives, des propositions interrogatives, des propositions impératives, distinguées par des traits spécifiques de syntaxe et de grammaire, tout en reposant identiquement sur la prédication. Or ces trois modalités ne font que refléter les trois comportements fondamentaux de l'homme parlant et agissant par le discours sur son interlocuteur : il veut lui transmettre un élément de connaissance, ou obtenir de lui une information, ou lui intimer un ordre. Ce sont les trois fonctions interhumaines du discours qui s'expriment dans les trois modalités de l'unité de phrase, chacune correspondant à une attitude du locuteur. «4»

La déduction transcendantale des forces illocutoires primitives présentée dans Searle et Vanderveken (1985) constitue elle aussi un argument de poids en faveur de l'universalité des catégories

de la logique illocutoire. On peut, en apparence, faire beaucoup de choses par le discours, mais il n'y a au fond que cinq buts illocutoires primitifs, auxquels correspondent cinq forces illocutoires primitives à partir desquelles **toutes** les autres forces peuvent être obtenues par certaines opérations. C'est la notion de **responsabilité de l'ajustement d'une énonciation** qui permet d'obtenir ces cinq buts illocutoires primitifs. On peut vouloir : 1°) représenter comme actuel un état de choses dans le monde (les actes assertifs); 2°) s'engager vis-à-vis d'autrui à faire quelque chose (les actes engageants); 3°) faire une tentative pour que l'allocutaire fasse quelque chose (les actes directifs); 4°) faire en sorte qu'un état de choses existe simplement en affirmant qu'il existe (les actes déclaratifs); et enfin, 5°) exprimer simplement ses émotions et attitudes (les actes expressifs). Dans toutes les langues humaines "dignes de ce nom", il doit être possible d'accomplir, directement ou indirectement, des actes illocutoires de type assertif, engageant, directif, déclaratif et expressif. Ces catégories constituent, pour ainsi dire, des "espèces naturelles" (*natural kinds*) d'emplois du langage. (Cf. Searle-Vanderveken, *Foundations of Illocutionary Logic*, 1985, chap. 3 et 9). Nous verrons bientôt que les grammairiens philosophes acceptaient le principe de l'universalité de la pensée et que les modes verbaux servent, selon certains d'entre eux, à exprimer conventionnellement des **actes de pensée** qui sont les mêmes partout et pour tous, et selon d'autres grammairiens, à marquer diverses **idées accessoires** indiquant les attitudes du locuteur

tout en modifiant ou supprimant l'assertion d'un jugement.

La Grammaire Philosophique classique se veut à la fois **générale** et **raisonnée**. Les grammairiens de Port-Royal (Lancelot et le grand Arnauld) affirment, en sous-titre à leur célèbre *Grammaire générale et raisonnée* (1660), qu'ils veulent donner "les raisons de ce qui est commun à toutes les langues". La Grammaire Générale est **raisonnée**, dans la mesure où les grammairiens philosophes manifestaient clairement leur souci d'**adéquation explicative** (cf., Chomsky, 1966, et Padley, 1985) : ils ne voulaient pas seulement décrire des faits de langues et donner les normes que l'on se doit de suivre pour parler aussi bien qu'à la Cour; au contraire, bien parler n'est pas seulement parler selon l'usage et la tradition, c'est aussi parler selon la Raison, d'une manière pertinente, et les faits de langue ne deviennent intelligibles que si on les rapporte aux opérations de l'esprit qu'ils sont censés exprimer et aux fonctions qu'ils sont destinés à remplir. Les langues humaines ne sont pas le fruit du hasard et du caprice; autrement, il ne serait pas possible de "rendre compte" des faits de langues et des universaux linguistiques. La Grammaire Philosophique est aussi **générale**, dans la mesure où elle affirme l'existence d'universaux substantiels et affiche clairement ses prétentions à l'universalité : la Grammaire Générale est la grammaire qui donne les fondements des grammaires particulières de **toutes les**

langues. La pensée **conceptuelle** et les opérations de l'esprit sont les mêmes partout et pour tous et le langage est l'expression de la pensée; c'est à cette fin (l'expression et la communication des pensées) qu'il fut "inventé" par les humains. Le langage est donc **un moyen en vue d'une fin**, l'oeuvre de la **raison pratique**. Pour la première fois, à l'âge classique, la grammaire se fait raisonnée et générale. Les grammairiens gréco-latins, ou les grammairiens médiévaux et les grammairiens latins de la Renaissance, affichaient parfois aussi leur prétention à l'universalité, et ils cherchaient, eux aussi, à expliquer les faits de langue, dans le cadre de la science aristotélicienne⁽³⁾. Mais presque toutes leurs analyses sont faites en latin sur le latin, et rarement prennent-ils en considération d'autres langues pour mettre à l'épreuve leurs conjectures. Mais à la Renaissance et au XVII^e siècle, les choses changent rapidement⁽⁴⁾. Même si les grammairiens philosophes classiques font rarement référence à des langues autres qu'indo-européennes, avec eux la grammaire devient vraiment générale, universelle.

Si nos grammairiens philosophes voulaient expliquer ce qu'il y a de "commun à toutes les langues", ne devaient-ils pas rencontrer partout, eux aussi, ces diverses modalités de phrases dont nous parlions plus haut, et essayer d'en rendre compte? Et si oui, où? dans quelle partie de la Grammaire Générale? Quelles approches furent développées pendant les cent cinquante ans

au cours desquels le mouvement de la Grammaire Générale s'épanouit en France et en Angleterre? Que faisons-nous de mieux que les grammairiens philosophes en cette matière? Nos jeunes théories de l'énonciation ont-elles quelque chose à apprendre de cent cinquante ans de Grammaire Générale? J'avais ces questions à l'esprit lorsque j'ai abordé l'étude des grammaires générales classiques.

Bien sûr, des questions de ce genre viennent rarement la nuit sous la forme d'un songe insolite; elles sont le plus souvent suggérées par l'état actuel de la recherche. Ce n'est pas là un défaut d'objectivité, mais plutôt le nerf de la recherche historique, sa condition, son point de départ et d'arrivée. "La tâche de l'épistémologie historique", écrit M. Auroux, "est de déterminer le sens que des connaissances passées peuvent avoir pour nous". (*La Sémiotique des Encyclopédistes*, p. 10). Et plus loin : "Ce que nous pouvons connaître d'une connaissance passée est la plupart du temps le résultat d'une inférence, et le point de départ de cette inférence c'est l'état actuel de nos connaissances." (*Ibid.*, p. 12). Nous ne pouvons prévoir avec exactitude quelle direction prendra demain la recherche, mais nous pouvons tout de même dresser une carte assez précise des avenues de recherche déjà parcourues. Ce qui n'est pas sans intérêt pour les chercheurs actuels, tantôt parce qu'ils désirent voir leurs intuitions confirmées par les grandes autorités d'un

passé plus ou moins lointain (un peu à la manière de Chomsky, 1966, ou Vendler, 1972), tantôt pour découvrir dans les oeuvres passées des énigmes oubliées ou des problèmes que *nos* théories doivent résoudre sous peine d'inadéquation empirique, ou encore simplement pour y découvrir un bric à brac de concepts théoriques, d'exemples, d'analyses et de procédures, qui n'ont peut-être pas dit leur dernier mot...

Pour ma part, je fus d'abord frappé par certaines analogies entre le programme de recherche de la Grammaire Générale et celui de la Théorie des Actes de Discours. Bien sûr, entre les **actes de pensée** de la Grammaire Générale et les actes illocutoires de la Théorie des Actes de Discours, il y a eu d'énormes changements (qu'on songe seulement aux progrès accomplis par la logique après Frege et Russell...) et nous les marquerons avec soin. Mais les deux programmes de recherche sont "mentalistes", font une large place à la rationalité et au "sens commun", ont un fort caractère *a priori*, et prétendent à l'universalité (contre la "relativité linguistique").

Les progrès accomplis par l'historiographie des sciences, et particulièrement les mises en garde des historiens conventionnalistes (Kuhn, Foucault, Feyerabend, etc.), ne peuvent plus être ignorés, comme le souligne aussi avec force M. Auroux

(*ibid.*, p. 12). Un projet comme le mien éveillera sans doute une certaine méfiance pour les historiens sensibles au problème de l'**incommensurabilité** : n'implique-t-il pas des comparaisons entre des fragments de théories élaborées dans des contextes épistémiques ("paradigmes" ou "épistèmès") séparés par près de deux siècles? Mais comment évaluer autrement une théorie passée, comment déterminer et indiquer ses lacunes, ses limites, sinon en montrant qu'elle n'arrive pas à faire ce que font *nos* théories ou qu'elle échoue à satisfaire certains critères d'adéquation empirique? Nous reviendrons bientôt aux considérations méthodologiques. Je voudrais tout d'abord préciser l'objet et le but de cette étude.

* * *

Les modes verbaux sont familiers à toute personne ayant fréquenté la petite école. Le français, par exemple, en compte six : quatre modes **personnels** (indicatif, impératif, conditionnel et subjonctif), et deux modes **impersonnels** (infinitif et participe). Mais la nature et le nombre des modes peuvent varier d'une langue à une autre⁷⁷. Ainsi, le grec et le latin n'ont pas de conditionnel, le grec ancien a un optatif, l'allemand a deux subjonctifs alors que l'hébreu et le suédois n'en ont pas, le chinois n'a pas, à proprement parler, de flexions verbales pour les modes, et des grammairiens discutaient encore récemment sur la reconnaissance d'un prétendu mode

"présomptif en roumain^{'8'}.

Presque toutes les grammaires philosophiques^{'9'} de l'époque classique, de Port-Royal (la *Grammaire générale et raisonnée* [1660] inaugure le mouvement) à Destutt de Tracy (sa *Grammaire* est de 1803), contiennent une théorie **générale** des modes verbaux. C'est dans le cadre de cette théorie que les grammairiens philosophes classiques ont abordé la plupart des questions relatives à la syntaxe (théorie de la "construction"), à la sémantique et à la pragmatique des énoncés **déclaratifs** et **non déclaratifs**. En effet, la plupart des grammairiens philosophes n'hésitaient pas à parler de modes verbaux **interrogatif**, **dubitatif**, **déprécatif** ou **concessif**, même si aucune flexion verbale ne leur correspond dans les langues qu'ils connaissaient. Les linguistes contemporains qui s'intéressent à la question (par exemple Zaefferer^{'10'}) insistent sur la distinction que l'on se doit de faire entre les **modes verbaux** (indicatif, impératif, conditionnel, subjonctif, optatif, infinitif, participe, etc.), et les **modes d'énoncé** (déclaratif, impératif ou jussif, promissif, dubitatif, déprécatif, interrogatif, exclamatif, optatif, etc.), même si les deux catégories se recoupent en plusieurs points (indicatif-déclaratif, jussif-impératif, "optatif" désignant aussi bien un mode verbal qu'un mode d'énoncé). Les modes verbaux relèvent de la morpho-syntaxe, tandis que les modes d'énoncé (*sentence moods*, *Satzmodi*) sont habituellement pris en charge par l'une ou l'autre des trois

disciplines de la célèbre tripartition de Morris (1938). Mais si la distinction mode verbal/mode d'énoncé doit être strictement maintenue, comme le veut Zaefferer, le développement historique de ces deux notions montre à quel point elles sont intimement liées. D'après Nuchelmans (1973), la théorie des modes verbaux des premiers grammairiens grecs (Denys de Thrace, Apollonius Dyscole) s'inspirerait directement, du moins en ce qui a trait aux modes personnels, des classifications des modes d'énoncé (ou "genres de discours") avancées par les péripatéticiens et les stoïciens¹¹. De plus, de nombreuses "confusions" entre les modes verbaux et les modes d'énoncé sont survenues au cours de l'Antiquité et du Moyen âge, chez des auteurs aussi influents que Martianus Capella, Boèce, Guillaume de Sherwood et Pierre d'Espagne¹², et les recoupements signalés plus haut entre les deux catégories sont probablement la source de ces confusions.

Je voudrais, dans cette monographie, montrer l'originalité du point de vue adopté par les grammairiens philosophes dans leur théorie générale des modes verbaux : tout en reconnaissant la nécessité de recourir à des critères formels (morphologiques) pour identifier un mode particulier dans une langue particulière, les grammairiens philosophes soutiennent par ailleurs qu'en théorie, les peuples auraient pu, s'ils l'avaient jugé utile, marquer et distinguer formellement toute la variété des modes d'énoncé par des flexions verbales caractéristiques. Les modes

verbaux et les modes d'énoncé ne sont, pour l'essentiel, que deux moyens, différents mais équivalents, d'atteindre les mêmes fins : exprimer linguistiquement différents **actes de pensée** (ou différentes **opérations de l'esprit**), tels l'affirmation, l'interrogation, le commandement, le désir (ou le souhait), le doute, la concession, la prière, etc., etc. Plusieurs grammairiens philosophes affirment qu'en théorie, il y a autant de modes verbaux **possibles** que de modes d'énoncés **possibles**. C'est pourquoi, dans la Grammaire Générale classique, les modes d'énoncé ou types d'illocution sont presque toujours traités au chapitre des modes verbaux.

Par ailleurs, les grammairiens philosophes ont tendance à assimiler les modes impersonnels soit aux substantifs (infinitif), soit aux adjectifs (participe). En assimilant les modes d'énoncé aux modes verbaux, et les modes impersonnels aux substantifs et adjectifs, les grammairiens philosophes semblent avoir placé simplement sous la catégorie traditionnelle du mode verbal les questions relatives aux modes d'énoncé, déclaratifs et non déclaratifs. Cette double tendance (inclure les modes d'énoncé dans la catégorie des modes verbaux et en exclure les modes impersonnels) délimite un objet qui nous paraît fort semblable à celui de la théorie des actes de parole et des théories actuelles de l'énonciation. La théorie des actes de parole et la théorie générale des modes verbaux de la Grammaire Générale visent au fond la même cible : rendre compte des **aspects**

illocutoires de la signification, ce qui fait qu'une énonciation littérale compte comme une assertion, une question, un ordre, etc. Même si les grammairiens philosophes ne disposaient pas des concepts d'acte et de force illocutoires, nous verrons que le concept d'acte de pensée, et celui d'opérations sociales de l'esprit développé tardivement par les *common sense philosophers* écossais, ou la notion d'idée accessoire pour certains grammairiens, remplissent à peu près les mêmes fonctions dans la Grammaire Générale. D'autre part, dans la théorie des actes de parole de Searle-Vanderveken (1985) et surtout Vanderveken (1988), les actes illocutoires ne sont pas seulement des unités fondamentales de communication dans les langues humaines : ils sont aussi considérés comme des unités de base pour la pensée conceptuelle. Il y a, en effet, un grand nombre d'actes illocutoires qui peuvent être accomplis *en pensée seulement*. Il me paraît significatif que les grammairiens philosophes aient finalement senti le besoin d'élargir la notion d'acte de pensée (les *social operations of the mind* de Thomas Reid) pour tenir compte également des actes de parole qui ne peuvent être accomplis par des êtres solitaires, comme donner un ordre ou adresser une requête; mais il n'est pas moins significatif que la théorie des actes de discours, d'abord si attentive aux aspects sociaux du langage, aux institutions et aux règles qui déterminent si l'accomplissement d'un acte de discours est réussi ou non dans tel ou tel contexte, en soit finalement venue à considérer les actes illocutoires comme des unités de pensée conceptuelle, car nous pouvons accomplir certains actes

illocutoires *en pensée seulement*, sans intention de communication, comme des assertions, des questions, des promesses (comme les résolutions), etc. Mon hypothèse de travail pourrait donc se formuler ainsi : **le mode du verbe constitue, dans la Grammaire Générale classique, le principal marqueur de force illocutoire**. Plus précisément, le mode du verbe indique le **but illocutoire** d'une énonciation, car des énonciations marquées par le même mode peuvent avoir des forces illocutoires distinctes (*e.g.*, une prédiction et un témoignage ont le même but illocutoire et le même mode verbal : l'indicatif; de même, l'impératif peut servir à exprimer un ordre, un commandement, une prière, une concession, etc.). Plusieurs raisons militent en faveur de cette hypothèse et nous aurons maintes fois l'occasion d'y revenir.

La Grammaire Philosophique classique est une théorie "idéationnelle" du langage⁽¹³⁾, selon l'expression de W. Alston, c'est-à-dire une théorie "mentaliste" qui explique les faits de langue en les rapportant à des opérations de l'esprit, telle la **conception**, qui produit les idées ou concepts, et le **jugement** (et les autres actes de pensée ou "mouvemens de l'ame"). Le principe de cette conception est clairement formulé au tout début de la seconde partie de la *Grammaire* de Port-Royal :

*Que la connoissance de ce qui se passe dans
notre esprit, est nécessaire pour comprendre
les fondemens de la Grammaire; & que c'est de*

là que dépend la diversité des mots qui composent le discours (p. 26; en italiques dans le texte).

Et Condillac, un siècle plus tard :

Puisque les mots sont les signes de nos idées, il faut que le système des langues soit formé sur celui de nos connoissances. Les langues, par conséquent, n'ont des mots de différentes espèces, que parce que nos idées appartiennent à des classes différentes; et elles n'ont des moyens pour lier les mots, que parce que nous ne pensons qu'autant que nous lions nos idées. (*Grammaire*, 1775, p. 433 dans l'édition de G. Le Roy).

Mon but est de reconstruire l'idée d'une **sémantique idéationnelle des modes d'énoncé**, telle qu'elle fut développée par les grammairiens philosophes, et d'en évaluer les limites. Et la théorie générale des modes verbaux constitue, comme on l'a vu, le coeur de cette **sémantique idéationnelle des modes d'énoncé**. Il peut paraître étrange de parler d'une **sémantique "idéationnelle"** pour la théorie des "actes de pensée" considérant des actes comme juger, vouloir, désirer, etc., car les idées sont des représentations à la différence de ces actes qui ne semblent pas en être; mais cette assimilation des actes de pensée aux idées est autorisée par Descartes lui-même : lorsque que nous voulons ou craignons, nous savons que nous voulons ou craignons, et nous le savons parce que nous avons l'idée de cette volonté ou de cette crainte, une idée étant, pour Descartes, "tout ce qui est conçu immédiatement par l'esprit" (cité par Dominicy, 1984, p. 36); le vouloir et la crainte sont donc mis par Descartes "au

nombre des idées" (*ibid.*).

* * *

L'histoire des sciences du langage a changé de visage au cours des vingt dernières années. Depuis la parution de *Cartesian Linguistics* (1966) de Chomsky, jamais les philosophes du langage et les linguistes n'ont manifesté autant d'intérêt pour l'histoire de leur discipline. Cela est vrai en particulier pour la période couvrant les XVII^e et XVIII^e siècles, période fort riche pour l'histoire des sciences du langage, car elle représente un très vaste ensemble comprenant des oeuvres de philosophes, logiciens, grammairiens, rhétoriciens, poéticiens, lexicographes, pédagogues, etc. Cet ensemble, si vaste soit-il, est maintenant beaucoup mieux connu^{'14'}, et les jugements sévères (parfois teintés de mépris) portés à l'égard de la "grammaire traditionnelle" ou de la "linguistique préscientifique" par les comparatistes, les sanskritistes, les philologues et les structuralistes, demandent aujourd'hui à être nuancés, lorsqu'on ne doit pas carrément les ranger parmi les préjugés dénués de fondements^{'15'}.

L'histoire des sciences du langage, depuis le milieu des années soixante, a grandement profité du renouvellement des idées survenu en historiographie des sciences au cours des dernières

décennies. On distingue quelquefois deux tendances extrêmes en historiographie des sciences^{'14'} : l'**inductivisme**, et le **conventionnalisme**. L'histoire des sciences fut d'abord faite selon la première de ces deux tendances, qui conçoit la science comme une collection de données objectives et un ensemble de théories solidement fondées sur ces données par induction. Les premiers historiens des sciences, aux XVIII^e et XIX^e siècles, étaient surtout sensibles aux **progrès** des "lumières", aux progrès accomplis sur le plan de la vérité objective. Les Copernic, Galilée, Descartes, Huygens, Képler et Newton étaient justement célébrés pour leurs contributions durables au savoir; mais d'autre part, la philosophie classique du **préjugé** (Bacon, Descartes) rejetait volontiers comme erreurs, mythes, "contes de bonne femme" (et plus tard "idéologie"), les conceptions et théories passées ayant retardé l'évolution du savoir ou n'y ayant pas contribué d'une façon significative. C'est en **comparant** les conceptions et théories passées avec celles de leurs contemporains que les historiens inductivistes des sciences les évaluaient et les jugeaient. L'histoire des sciences ressemblaient alors à une **généalogie** du savoir déjà admis par les membres de la communauté scientifique, leurs prédécesseurs étant jugés selon l'importance de leur "progéniture". La croissance du savoir y est représentée comme un **cumul** de découvertes ou d'inventions qui s'ajoutent sans cesse à un savoir en voie de totalisation, les théories nouvelles, pourvues d'un excédent de contenu empirique corroboré, absorbant ce qui, dans les théories plus anciennes, était vrai ou

près de la vérité. L'histoire est, pour ainsi dire, une pente, et la science, une balle de neige... Les inductivistes manifestent en général peu d'intérêt pour certaines questions externes concernant, par exemple, la vie des institutions ou la sociologie de la recherche, et pour les conceptions métaphysiques ou religieuses des chercheurs. Les premiers historiens de la Grammaire Générale, comme Sahlin (1928) et Harnois (1929) (sans compter Thurot (1796)), peuvent être vus comme des représentants de cette tendance. L'historiographie inductiviste devait permettre une meilleure appréciation des théories actuelles, en donnant la mesure du chemin parcouru.

Les travaux de Duhem, puis Koyré, Kuhn, Feyerabend, Foucault et plusieurs autres ont montré ce qu'il y avait de naïf dans cette première approche. Les inductivistes négligeaient la cohérence interne et l'arrière-fond philosophique (ou métaphysique et religieux) des théories scientifiques passées (cf. Koyré, 1966/1973, p. 322); et pour évaluer les résultats de ces mêmes théories, ils n'hésitaient pas, nous l'avons vu, à les comparer directement avec ceux obtenus dans les mêmes domaines par leurs contemporains, en présupposant l'invariance de la signification des termes théoriques à travers le temps. Ces comparaisons naïves entre des fragments isolés de théories élaborées dans des contextes épistémiques différents et à des époques différentes, sont aujourd'hui reçues avec méfiance. Les historiens "conventionnalistes" des sciences, depuis une

trentaine d'années, nous ont plus d'une fois mis en garde contre ces comparaisons en insistant sur le problème de l'incommensurabilité et sur la nécessité d'interpréter "globalement" (holisme) les théories scientifiques d'un autre âge, en tâchant d'y intégrer d'une manière cohérente tous les éléments, même ceux qui nous semblent aujourd'hui "farfelus". Dans cette perspective, la tâche de l'historien des sciences n'est pas de faire la généalogie du savoir actuel, mais de décrire ou reconstruire le contexte épistémique ("paradigme" ou "épistémè"), le sol limoneux dont se nourrissent les théories et les traditions de recherche d'une époque particulière. L'unité de description fondamentale en historiographie des sciences est aujourd'hui quelque chose de beaucoup plus vaste qu'une simple théorie. En histoire des sciences du langage, Foucault (1966) peut être considéré comme un représentant de la tendance conventionnaliste.

Mais ces progrès accomplis par l'historiographie conventionnaliste ont aussi leur contrepartie. Peut-on encore parler d'un "progrès" scientifique réalisé au cours des siècles? L'histoire des sciences n'est-elle qu'une succession de "révolutions scientifiques" ou de "paradigmes" sans commune mesure? Sommes-nous irrémédiablement condamnés au relativisme épistémologique, chaque époque ayant sa science, un peu comme chaque peuple a sa culture, originale et incomparable?

L'adoption d'un nouveau "paradigme" par une communauté scientifique n'est-elle rien d'autre qu'une "conversion" irrationnelle, une acculturation, un saut dans l'inconnu, une mode?

Certains critiques du conventionnalisme (en particulier D. Shapere [1966]) ont toutefois semé le doute quant à l'ampleur des phénomènes liés à l'incommensurabilité, comme les changements de significations des mots lors des révolutions scientifiques. Le mot "planète", par exemple, ne change pas forcément de "signification" (comme le prétend Kuhn [1962]), simplement parce que son extension a changé lors du passage du géocentrisme à l'héliocentrisme; le mot exprime toujours le même concept, même s'il ne s'applique maintenant plus au Soleil et à la Lune, et comprend la Terre dans son extension. Et puis, ne peut-on, après tout, admirer l'imagination théorique et la profondeur des vues des précoperniciens tout en reconnaissant catégoriquement la fausseté (ou l'inadéquation empirique) du géocentrisme? Ces deux tendances que je viens de décrire brièvement représentent évidemment des cas extrêmes. Les historiens des sciences sont rarement des inductivistes ou des conventionnalistes "purs et durs" (*tough-and-no-nonsense*, dirait Agassi). Récemment, certains historiens des sciences du langage (en particulier Aurox (1979) et Dominicy (1984)) ont cherché à éviter, avec un certain succès il me semble, les défauts respectifs de l'inductivisme et du conventionnalisme. La nature de mon objet et

les buts que je me suis fixé m'obligent à aller dans le même sens. Car, d'une part, la théorie générale des modes verbaux de la Grammaire Générale classique ne peut être isolée des théories du verbe, de la proposition, du jugement, des idées accessoires, du conjonctif "que", de la construction, etc., ce qui oblige pratiquement à reconstruire et à exposer systématiquement l'ensemble du "programme de recherche" des grammairiens philosophes, selon le vœu des conventionnalistes. D'autre part, comment évaluer critiquement ce que j'ai appelé plus haut la "sémantique idéationnelle des modes d'énoncé" sans jamais la "comparer", d'une manière ou d'une autre, avec des théories de l'énonciation plus récentes et plus riches, comme la théorie des actes de discours, à la manière des inductivistes?

L'historien des sciences a de plus le loisir d'utiliser, dans son métalangage descriptif, des termes et des concepts théoriques, des procédés d'analyse ou d'autres ressources conceptuelles, qu'ignoraient tout à fait les auteurs passés dont il étudie les textes¹⁷. Si on prend bien soin de ne pas confondre l'ancien et le nouveau, on peut alors compter sur des outils parfois précieux pour explorer, reconstruire et présenter les théories passées. Par exemple, j'utilise à l'occasion les catégories de la logique illocutoire comme "guide" pour l'exploration des textes, pour la présentation de certaines théories ou de fragments de théorie, ou pour l'évaluation des théories passées. Les catégories de la théorie des actes de

discours peuvent en effet fournir des indications précieuses pour notre travail : elles disent, pour ainsi dire, où regarder, à quoi être attentif. Les notions de but illocutoire, de mode d'accomplissement, de condition préparatoire, de condition sur le contenu propositionnel, de condition de sincérité, de degré de puissance ou de direction d'ajustement d'une énonciation désignent des facteurs ou des dimensions de l'accomplissement d'un acte de discours auxquels les grammairiens philosophes sont souvent sensibles dans leur théorie des modes verbaux et ils en tiennent compte de différentes façons; mais les propos qu'ils tenaient en ces matières ne pouvaient guère sembler novateurs et intéressants à des historiens comme Sahlin (1928) et Harnois (1929)...⁽¹⁸⁾. La théorie des actes de discours nous fournira un arrière-fond pour l'évaluation des théories avancées par les grammairiens philosophes ⁽¹⁹⁾.

De la même façon, je me suis largement inspiré à certains moments des travaux contemporains sur la **rationalité** (Simon (1957), Popper (1967), Watkins (1970), Rawls (1971), Richards (1971), Harsanyi (1976), Kasher (1976), Elster (1979), etc.), pour identifier et reconstruire une théorie de la rationalité et du choix rationnel, commune aux rationalistes, aux empiristes et aux "philosophes du sens commun", et qu'on trouve à l'oeuvre dans les théories classiques sur l'origine et l'évolution des langues, et sur l'utilisation du langage. Je rejoins par là

Aarsleff qui soutient que pour être grammairien philosophe, il suffit d'être "rationaliste" (en prenant le mot en un sens plus large que ne le font généralement les historiens de la philosophie)⁽²⁰⁾. En acceptant l'hypothèse d'une telle théorie de la rationalité, on parvient facilement à reconstruire un grand nombre de stratégies d'explication des faits de langue dans la Grammaire Générale.

C'est une façon de faire qui comporte de nombreux risques, j'en conviens. Mais ce que Gadamer appelle "le problème de l'application" (*Anwendung*)⁽²¹⁾ ne constitue pas seulement un obstacle à l'objectivité en histoire dont il faudrait à tout prix limiter les effets. L'application est une dimension essentielle de l'herméneutique historique. L'historien se doit d'"adapter" un sens "ancien" aux conditions de son époque. La recherche historique, sur un secteur particulier de l'activité scientifique, est forcément déterminée par l'état général de la recherche au moment où l'enquête historique est entreprise. Notre appréhension première des documents historiques est déterminée à coup sûr par l'état de notre savoir; c'est de ce savoir que surgissent les questions qui orientent la lecture des documents, qui nous rendent davantage sensibles au traitement de tel problème plutôt qu'à tel autre, à tel aspect des théories examinées plutôt qu'à tel autre, etc., et c'est encore sur le fond de ce savoir que certaines analogies, parfois frappantes,

parfois trompeuses, entre nos entreprises théoriques et celles de nos ancêtres, deviennent sensibles, prennent du relief. Mais gare à celui qui se croit capable de faire le guide en pays étranger simplement parce qu'il connaît bien son patelin! M. Auroux (*La Sémiotique des Encyclopédistes*, p. 12) nous fait voir le ridicule d'"un anthropologue qui, voyant certains individus d'une peuplade manipuler des figurines, en conclurait qu'ils jouent à la poupée"... On ne doit jamais céder à l'illusion d'un bric à brac de vieilleries théoriques que l'on pourrait considérer concept par concept, proposition par proposition. Chose certaine, personne ne peut observer le cours de l'histoire du point de vue de Sirius et l'interprète, comme dit Heidegger, ne commence jamais à partir de zéro; ce qu'on lui a enseigné, au collège, à l'université, correspond le plus souvent à ce qu'il estime être "la meilleure explication" de tel ou tel phénomène, à moins qu'il ne soit un conventionnaliste radicale à la Feyerabend, n'hésitant pas à faire de la science une idéologie parmi d'autres '22'. Mais il y a plus. La méthodologie de l'historien, et tous les instruments conceptuels qu'il utilise dans son métalangage, lui sont également fournis par le savoir de son époque. Il suffit de lire et comparer, par exemple, Sahlin (1928) et Harnois (1929), avec Auroux (1979) et Dominicy (1984), pour s'en convaincre rapidement. L'*Anwendung* de Gadamer, relativement à l'interprétation de documents scientifiques d'un passé plus ou moins lointain, n'est pas un défaut d'objectivité : c'est ce qui fait tout l'intérêt de l'histoire des sciences comme discipline, c'est ce qui fait qu'elle peut être autre chose qu'un

simple divertissement pour des érudits en mal de curiosités savantes et d'exotisme intellectuel. Ce n'est pas en considérant l'étude des théories passées comme l'autopsie de cadavres qu'on peut le mieux apprécier ces théories; c'est en les questionnant et en pratiquant des **interprétations charitables**. Je rejoins M. Auroux lorsqu'il écrit :

Actuellement, la stratégie la plus efficace paraît la concentration sur quelques questions bien localisées. Je veux dire qu'il faut pratiquer une histoire "hypothético-confirmative", aborder les documents avec des questions précises à résoudre. C'est au reste la seule façon d'avoir une histoire dont le progrès ne soit pas réduit à l'accroissement (indispensable) de la documentation". ("L'histoire de la linguistique", dans *Langue française*, déc. 1980, p. 15).

Comment reconstruire et présenter cent cinquante ans de Grammaire Générale? Le corpus dont j'entreprends la description dans la première partie de cette étude comprend la plupart des plus importantes grammaires générales écrites en français et en anglais au XVII^e et surtout au XVIII^e siècles (de Port-Royal à Destutt de Tracy, pour fixer les bornes). Je me suis limité autant que possible aux ouvrages clairement identifiés comme "Grammaire Générale"; mais d'autres ouvrages, comme les grammaires **particulières** (du français, par exemple) écrites par des grammairiens philosophes selon les principes de la Grammaire Générale, ou des ouvrages de rhétorique, de logique, les articles de l'*Encyclopédie*, des dictionnaires, etc., sont aussi pertinents pour notre enquête et seront utilisés à

l'occasion. Le choix des dates (1660-1803), correspond, comme on le sait, aux dates de parution de la *Grammaire générale et raisonnée* de Lancelot et du grand Arnauld, qui inaugure la tradition de recherche de la Grammaire Générale, et de la *Grammaire* de Destutt de Tracy, la dernière du genre dont l'envergure et l'originalité soient incontestables.

La reconstruction du mouvement de la Grammaire Générale qu'on lira dans cette première partie s'inspire largement de la **méthodologie des programmes de recherche scientifique** d'Imre Lakatos^{'23'}. Les notions d'heuristique négative et d'heuristique positive, et surtout celles de **noyau dur** et de **ceinture de protection**, me semblent particulièrement bien adaptées aux fins de l'enquête que je poursuis, et la méthodologie de Lakatos pour l'historiographie des sciences est peut-être celle qui offre les meilleures garanties contre les défauts respectifs de l'inductivisme et du conventionnalisme. Elle fournit de plus une explication de la croissance du savoir en termes de **progressive (degenerating) problemshift**, une théorie de la rationalité (l'adoption ou le rejet d'un nouveau programme de recherche progressif n'est pas le fait d'une conversion irrationnelle ou d'un entêtement de vieux bouc), tout en respectant un bon nombre des desiderata conventionnalistes. Elle permet de mettre de l'ordre dans l'énorme production littéraire des grammairiens philosophes et d'expliquer la diversité de leurs préoccupations

pour des faits de langue qui dépassent quelquefois largement le cadre de la Grammaire Générale "proprement dite" (limitée à l'analyse des "éléments de la proposition considérée grammaticalement"), comme la synonymie, la non-littéralité, l'ordre naturel des mots (ellipse, inversion, etc.), la traduction, l'origine des langues... La première partie présente donc la Grammaire Générale classique en tant que programme de recherche scientifique. Cette brève présentation du mouvement de la Grammaire Générale est avant tout une analyse **interne** : les questions externes (considérations sociologiques, biographiques, les querelles de priorité, les influences et filiations, etc.) n'occuperont pas une bien grande place. Les amateurs d'anecdotes seront peut-être déçus, mais je crois qu'en accordant plus d'attention au noyau dur de la Grammaire Générale et à certaines de ses hypothèses ou théories auxiliaires, nous parvenons rapidement à l'essentiel et préparons suffisamment le terrain et l'arrière-fond pour la seconde et la troisième parties de ce travail. Dans ma présentation, j'ai plutôt favorisé l'aspect "statique" des notions de "noyau dur" et de "ceinture de protection" (qu'on peut exposer dans un discours de type déclaratif) au détriment de l'aspect "dynamique" des deux "heuristiques" correspondantes (négative et positive), qu'il vaut mieux, je pense, exposer dans un langage de type directif (sous forme d'instructions). Je n'ai pas cherché à découvrir des documents jusqu'ici ignorés par l'historiographie de la Grammaire Générale, et en ce sens, mon travail en est un avant tout d'interprétation et il repose sur bon nombre de travaux dont il

est redevable, en particulier ceux mentionnés dans la note '14'.

La seconde partie portera exclusivement sur la théorie générale des modes verbaux et des énoncés non déclaratifs. Elle se divise en deux sections de cinq chapitres chacune, parce que je distingue deux approches concurrentes au sujet des modes verbaux dans la Grammaire Générale classique, deux approches que j'ai baptisées en m'inspirant de Shalom Lappin (1982) '24'. Selon la première (exposée dans la section I), les modes du verbe sont traités comme des **marqueurs d'actes de pensée**; des modes différents servent à exprimer littéralement différents actes de pensée (jugement, doute, souhait, etc.); les actes de pensée autres que le jugement et le discours non déclaratif ont alors une certaine autonomie. Selon la seconde approche (section II), que j'appelle **réductionniste**, les énoncés marqués par un mode autre que l'indicatif sont tous analysés comme servant à exprimer des jugements (le plus souvent des jugements que porte le locuteur à propos de lui-même : "Je souhaite...", "Je doute...", etc.). La première de ces deux approches est principalement représentée (et ici illustrée) par Port-Royal, Dumarsais, et d'autres grammairiens français et anglais (Harris, Monboddo, Gregory); elle distingue nettement, dans un énoncé, le *dictum* du *modus*, comme le feront Wittgenstein, Austin, Stenius, Searle, Vanderveken, etc. La seconde approche est défendue principalement (et ici illustrée) par Buffier, Beauzée, Condillac, Beattie et

Destutt de Tracy; elle rappelle davantage les travaux de ceux (D. Lewis, D. Davidson) qui croient possible de limiter la sémantique à un traitement des conditions de vérité. Je tâcherai, dans cette seconde partie, de ~~décrire~~ ces deux approches en restant le plus près possible des textes classiques se rapportant à la théorie générale des modes verbaux; ce sera en somme une sorte de catalogue d'auteurs, un peu à la manière de Julien (1979). Le choix des grammairiens dont les théories sont présentées me paraît assez "naturel" pour se justifier de lui-même; j'ose du moins espérer que le lecteur familier des grammaires générales et des ouvrages mentionnés à la note ¹⁴ en jugera comme moi. Il y a certaines "omissions" : le "catalogue", par exemple, ne contient pas d'article sur Court de Gébelin, Urbain Domergue ou Gabriel Girard; et de plus, il contient plus d'articles sur les grammairiens français que sur les grammairiens anglais, et néglige tout à fait les travaux des grammairiens allemands. Les omissions s'expliquent par diverses raisons : en particulier les limites fixées à ce travail et l'inutilité des répétitions déjà nombreuses. L'échantillonnage présenté ici me paraissait suffisant pour illustrer les deux types de théories idéationnelles des modes d'énoncé présents à l'âge classique. Je pense que la plupart des historiographes de la Grammaire Générale s'entendraient à dire que les grammairiens que nous avons retenus comptent parmi les plus "importants" et les plus "représentatifs" du mouvement. Au reste, je ne crois pas que l'ajout d'articles sur Restaut, Girard, Court de Gébelin, Domergue ou de Sacy, eut beaucoup fait augmenter notre capital

d'idées sur la sémantique idéationnelle des modes d'énoncé. Le léger surnombre des français (six des dix grammairiens présentés) se justifie simplement par le fait que le mouvement de la Grammaire Générale fut plus vivant et plus prolifique en France que partout ailleurs; ce qui faisait dire à de Saussure que la "grammaire", "inaugurée par les Grecs, (fut) continuée principalement par les Français..." (*Cours de linguistique générale, op. cit.*, p. 13). On peut déplorer l'absence des grammairiens allemands dans notre "catalogue", mais les allemands se sont surtout fait valoir, il me semble, par leurs travaux en Grammaire Historique et Comparée au XIX^e siècle; pour tout ce qui concerne la pensée des Lumières sur les questions linguistiques, cette boutade de l'historien Pierre Chaunu ne manque pas, malgré tout, de vérité : "Il y a la France, l'Angleterre et un reste du monde gris. On est français, anglais, ou huron" ... (*La civilisation de l'Europe des Lumières*, éd. de 1982, p. 233).

Dans la troisième partie, qui servira de conclusion générale à notre travail, nous tenterons d'évaluer les deux approches que nous avons distinguées et la place qu'occupe la sémantique idéationnelle des modes d'énoncé dans l'histoire des théories de l'énonciation. En quoi les comparatistes et les structuralistes font-ils preuve d'originalité par rapport à leurs prédécesseurs dans leur traitement des énoncés non déclaratifs? La sémantique idéationnelle des grammairiens

philosophes satisfait-elle les critères d'adéquation empirique qui devraient être raisonnablement respectés par une théorie de l'énonciation? Nous essaierons à tout le moins d'avancer des éléments de réponse à ces questions.

* * *

NOTES

- (1) Par exemple, Benveniste (1966), Zaefferer (1984a et 1984b), Wittgenstein (1953), Zuber (1983), Searle-Vanderveken (1985), et plusieurs autres. Les philosophes et linguistes s'entendent généralement pour admettre que les énoncés déclaratifs, interrogatifs et impératifs (ou jussifs) se rencontrent dans toutes les langues. Les énoncés exclamatifs s'ajoutent souvent à cette courte liste.

- (2) *Cf.*, S. Auroux, "Actes de pensée et actes linguistiques dans la Grammaire Générale", dans *H.E.L.*, VIII:2 (1986), qui parle du développement des théories de l'énonciation au cours des trente dernières années comme d'une véritable "révolution" dans l'histoire des sciences du langage.

- (3) *Cf.*, Frege, "Sens et dénotation", pp. 114-115, et "La pensée", pp. 174-175, dans la trad. française de C. Imbert, *Ecrits logiques et philosophiques*, Paris, Seuil, 1971.

- (4) Benveniste, E., "Les niveaux de l'analyse linguistique", dans *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1966, p. 130.

- (5) *Cf.* G.L. Bursill-Hall (1971), les premiers textes du recueil de Joly et Stefanini (1977), et I. Rosier (1983).

- (6) *Cf.*, G. Gusdorf, *Les sciences humaines et la pensée occidentale*, III : *La Révolution galiléenne*, Paris, Payot, 1969; en particulier les chapitres I ("La constitution de la philologie classique" et II ("La linguistique préscientifique") de la section V intitulée : "Philologie et Linguistique". Les connaissances concernant les langues orientales et la découverte des langues du Nouveau Monde s'ajoutèrent aux nombreux travaux sur les langues indo-européennes entrepris à cette époque (Renaissance et XVII^e siècle).

- (7) Quintillien, dans son *Institution oratoire* (Tome 1, Paris, éd. Garnier Frères, 1954), écrivait déjà ceci : "Quant aux verbes, maintenant, est-il homme assez peu cultivé pour

ignorer qu'ils ont des voix, des modes, des personnes et des nombres? C'est à peu près ce qu'on apprend dans les écoles primaires : ce sont des connaissances élémentaires, mais il y a des phénomènes qui étonneront, parce que la flexion en est équivoque". (P. 63). Notez que Quintilien est réputé être le premier grammairien à utiliser le mot *modus* pour désigner les modes verbaux.

- (8) V. Flora : "Existe-t-il un mode présomptif en roumain?", dans *Langage et psychomécanique du langage* (pour R. Valin), éd. par A. Joly et W. Hirtle, Presses Universitaire de Lille, 1980.
- (9) Grammaires "philosophiques", ou "générales", ou encore "universelles". Les anglais utilisent plus volontiers "universelles", et les français, "générales", pour qualifier les oeuvres des grammairiens philosophes.
- (10) Par exemple, D. Zaefferer et G. Grewendorf, "Theorien der Satzmodi", art. du manuel *Semantik*, éd. par D. Wunderlich et A. von Stechow, manuscrit, juin 1984 : "Von dem Satzmodi streng unterscheiden sind die Modi des Verbs (Indikativ, Konjunktiv, Imperativ, etc.), obwohl oder gerade weil zum Teil, z.B. beim Imperativ (Verb- und Satzmodus) enge Zusammenhänge bestehen"; /"Les modes verbaux (indicatif, subjonctif, impératif, etc.) doivent être distingués strictement des modes d'énoncé, bien qu'il y ait en partie un rapport étroit entre les deux, en ce qui concerne, par exemple, l'impératif (à la fois mode verbal et mode d'énoncé)"/.
- (11) G. Nuchelmans, *Theories of Propositions*, Ancient and Medieval Conceptions of the Bearers of Truth and Falsety, Amsterdam, North-Holland, 1973, p. 101.
- (12) *Ibid.*, p. 166 *et passim*. Voir aussi Michael (1970), p. 115.
- (13) J'emprunte ce terme à W. Alston, *The Philosophy of Language*, Englewood cliffs, Prentice-Hall, 1964, pp. 11 et suiv.
- (14) Les ouvrages suivants y sont pour quelque chose : H. Aarsleff, *The Study of Language in England*, 1780-1860, Princeton, Princeton U. Press, 1967; *From Locke to Saussure*, Minneapolis, U. of Minnesota Press, 1982; S. Auroux, *L'Encyclopédie. "Grammaire" et "Langue" au XVIII^e siècle*, Paris, Mame, 1973; S. Auroux, *La Sémiotique des*

Encyclopédistes, Paris, Payot, 1979; J. C. Chevalier, *Histoire de la syntaxe*. Naissance de la notion de complément dans la grammaire française (1530-1750), Genève, Droz, 1968; N. Chomsky, *La Linguistique cartésienne*, Paris, Seuil, 1969; M. Dominicy, *La Naissance de la grammaire moderne*, Bruxelles, Pierre Mardaga, 1984; R. Donzé, *La Grammaire générale et raisonnée de Port-Royal*, Berne, Francke, 1967; D. Droixhe, *La linguistique et l'appel de l'histoire* (1600-1800), Genève-Paris, Librairie Droz, 1978; A. Joly et J. Stefanini, *La Grammaire générale*. Des Modistes aux Idéologues, Lille, P.U. de Lille, 1977; P. Juliard, *Philosophies of Language in Eighteenth-Century France*, La Haye-Paris, Mouton, 1970; I. Michael, *English Grammatical Categories and the Tradition to 1800*, Cambridge, C.U.P., 1970; G. Nuchelmans, *Judgment and Proposition*. From Descartes to Kant, Amsterdam, North-Holland, 1983; G.A. Padley, *Grammatical Theory in Western Europe, 1500-1700*, Cambridge, C.U.P., 1985; H. Parret (dir.), *History of Linguistic Thought and Contemporary Linguistics*, Berlin-New York, de Gruyter, 1976; J.C. Pariente, *L'Analyse du langage à Port-Royal*. Six études logico-grammaticales, Paris, Ed. de Minuit, 1985; U. Ricken, *Grammaire et philosophie au siècle des Lumières* : Controverse sur l'ordre naturel et la clarté du français, Villeneuve-d'Ascq, Université de Lille III, 1978; G. Sahlin, *César Chesneau Du Marsais et son rôle dans l'évolution de la grammaire générale*, Paris, P.U.F., 1928; J. Sgard (éd.) *Condillac et les problèmes du langage*, Genève et Paris, Slatkine, 1982.

- (15) Voir, par exemple, le jugement porté sur la "grammaire traditionnelle" par de Saussure à la première page de son *Cours de linguistique générale* (première édition : 1915; Paris, Payot, 1922, p. 13), où il résume cavalièrement en un paragraphe, toute l'histoire de la linguistique avant les comparatistes : "On a commencé par faire ce qu'on appelait la "grammaire". Cette étude, inaugurée par les Grecs, continuée principalement par les Français, est fondée sur la logique et dépourvue de toute vue désintéressée sur la langue elle-même; elle vise uniquement à donner des règles pour distinguer les formes correctes des formes incorrectes; c'est une discipline normative, fort éloignée de la pure observation et dont le point de vue est forcément étroit". De Saussure exagère sur plusieurs points et manifeste une réelle incompréhension de la Grammaire Générale. Mais il semble vouloir se racheter et nuancer son premier jugement (plutôt sévère) lorsqu'il écrit ailleurs (chap. III, p. 118) : "Il est curieux de constater que leur point de vue (celui des "grammairiens" --- A.L.) sur la question qui nous occupe (la "synchronie" --- A.L.) est absolument irréprochable. Leurs travaux nous montrent clairement qu'ils veulent décrire des états; leur programme est strictement synchronique". Et plus bas, à la même page : "On a reproché à la grammaire classique de

n'être pas scientifique; pourtant sa base est moins critiquable et son objet mieux défini que ce n'est le cas pour la linguistique inaugurée par Bopp."

Par contre, Husserl, à la toute fin de la Quatrième *Recherche logique*, déclarait prendre "fait et cause pour la vieille doctrine d'une *"grammaire générale et raisonnée"*, d'une grammaire 'philosophique'; Husserl attribue "au rationalisme du XVII^e et du XVIII^e siècle" l'idée d'une telle *grammaire universelle*. Cf. *Recherches logiques*, Tome second, Paris, P.U.F., 1962, pp. 132-133. Voir aussi la discussion critique du projet de la Quatrième *Recherche logique* par Merleau-Ponty, "Sur la phénoménologie du langage", dans *Eloge de la philosophie et autres essais*, Paris, Gallimard, 1953 et 1960; pp. 83-84; "Dans la 4^e des *Logische Untersuchungen*, Husserl propose l'idée d'une eidétique du langage et d'une grammaire universelle qui fixeraient les formes de signification indispensables à tout langage, s'il doit être langage, et permettraient de penser en pleine clarté les langues empiriques comme des réalisations "brouillées" du langage essentiel". Pour Merleau-Ponty (ce philosophe de l'ambiguïté), il est dans la nature même des langues de tout exprimer avec une certaine "ambiguïté"... (p. 86); et l'universalité ne peut s'atteindre par "une langue universelle qui, revenant en deça de la diversité des langues, nous fournirait les fondements de toute langue possible" (p. 90); elle s'atteint plutôt "par un passage oblique de telle langue que je parle et qui m'initie au phénomène de l'expression à telle autre que j'apprends à parler et qui pratique l'acte d'expression selon un tout autre style, les deux langues, et finalement toutes les langues données, n'étant éventuellement comparables qu'à l'arrivée et comme totalités, sans qu'on puisse y reconnaître les éléments communs d'une structure catégoriale unique." (*Ibid.*). Merleau-Ponty prend ainsi le contrepied du Husserl de 1900-1901, non seulement en admettant la relativité linguistique, mais encore en adoptant "une voie longue" (comme dirait Ricoeur), une approche plus empiriste semblable à celle des linguistes contemporains, tandis que Husserl privilégiait nettement la "voie courte" (transcendantale) d'une recherche de l'*a priori*.

(16) Cette distinction est faite par J. Agassi, dans *Towards a Historiography of Science*, La Haye, Mouton, 1963, et *Science in flux*, Boston Studies in the Philosophy of Science, Vol. 28, Dordrecht, Reidel, 1975. La distinction est reprise et discutée par Dominicy (1984), pp. 8-9.

(17) Cf. Dominicy (1984), p. 10 : "Non seulement l'historien d'une discipline scientifique a le droit d'utiliser, si la rigueur le demande, un langage que n'auraient su comprendre

les auteurs examinés..., mais sa démarche perd tout intérêt s'il ne compare pas la théorie ainsi reconstruite aux développements postérieurs de la science."

- (18) Par exemple, Harnois (1929) était convaincu que ce qui manquait aux grammairiens philosophes pour avoir un point de vue plus juste, c'est la notion de "fait social" présente chez de Saussure; notez qu'à l'époque, la sociologie, avec Durkheim, Mauss, etc., commençait à se tailler une place importante dans les sciences humaines... Comme quoi l'interprétation des textes d'un passé plus ou moins lointain est bien fonction du savoir admis par les contemporains de l'interprète : elle est "historique"; "un texte n'est compris que s'il est à chaque fois compris différemment." (Gadamer, *Vérité et méthode*, Paris, Seuil, 1976).

- (19) Le choix de la théorie des actes de parole pour le rôle que j'entends lui faire jouer me paraît justifié dans la mesure où cette théorie (dans la version donnée par Searle-Vanderveken (1985) et Vanderveken (1988)) représente, à mon avis, la théorie de l'énonciation la plus riche et la plus achevée que nous ayons actuellement.

- (20) H. Aarsleff, "The History of Linguistics and Professor Chomsky", *Language*, XLVI, 1970.

- (21) Sur le problème de l'"application", cf. Gadamer, *Vérité et méthode*, Paris, Ed. du Seuil, 1976, pp. 148 et suiv.

- (22) Par exemple, P. K. Feyerabend, "Philosophy of Science 2001", dans *Methodology, Metaphysics and the History of Science*, éd. par R. Cohen et M. Wartofsky, Dordrecht, Reidel, 1984, pp. 137-147 : "*Science is just one of the many ideologies that propel society (or that retard it) and it should be treated as such*" (p. 143; en italiques dans le texte).

- (23) Cf. I. Lakatos, "The Methodology of Scientific Research Programmes", dans *Philosophical Papers*, Vol. 1, éd. par J. Worrall et G. Currie, Cambridge, C.U.P., 1978, pp. 8-101.

- (24) Shalom Lappin, "On the Pragmatics of Moods", dans *Linguistics and Philosophy*, Vol. 4, no. 4 (1982), pp. 559-578; en particulier, pp. 559-560, à propos des modes d'énoncé : "The proposals for analysing mood which have been put forward to date by linguists and philosophers tend to exemplify two basic approaches to the problem. The first may be described as reductionist, in that it attempts to character-

size all moods in terms of the declarative (or indicative). I will refer to the second approach as the mood marker view. It involves representing sentential mood by a distinct marker which appears in the sentence as one of its constituents". (Je souligne).

* * *

PREMIERE PARTIE :

**LA GRAMMAIRE GENERALE CLASSIQUE EN TANT QUE
PROGRAMME DE RECHERCHE SCIENTIFIQUE**

CHAPITRE PREMIER :

LA GRAMMAIRE GENERALE CLASSIQUE EN TANT QUE PROGRAMME DE RECHERCHE SCIENTIFIQUE :

LE NOYAU DUR

Un *programme de recherche scientifique* est un ensemble de règles méthodologiques prescrivant les voies de recherche à éviter (heuristique négative) et celles qui sont à parcourir (heuristique positive). L'heuristique négative détermine le noyau dur (*hard core*) d'un programme de recherche, c'est-à-dire un ensemble de lois, de principes ou de conceptions théoriques qui sont déclarés inattaquables par une décision méthodologique des chercheurs qui s'engagent dans un programme de recherche particulier. Le noyau dur est ainsi soustrait aux procédures de falsification. L'heuristique positive, elle, fixe un programme pour la construction d'une *ceinture de protection* (*protective belt*) autour du noyau dur, un ensemble de théories ou d'hypothèses auxiliaires qui sont, elles, susceptibles d'être falsifiées, et qui peuvent être ajustées, modifiées, ou même abandonnées au profit d'autres théories ou hypothèses, sans que

le noyau dur ait à en subir les contrecoups. Le rapport entre les hypothèses auxiliaires et les éléments du noyau dur n'est donc pas déductif, sans quoi le rejet d'une hypothèse auxiliaire entraînerait, par *modus tollens*, la chute du programme de recherche. Lorsqu'un programme de recherche voit le jour, il est toujours "plongé dans un océan d'anomalies"; les hypothèses auxiliaires doivent "digérer" les anomalies, contre-exemples, etc., et prévenir les objections éventuelles pouvant atteindre le noyau dur. Un programme de recherche scientifique ne s'identifie pas à une théorie particulière (même si, la plupart du temps, une théorie particulière sert effectivement de "modèle"), mais plutôt à une ~~série~~ de théories ayant en commun le même noyau dur.

Le recours à cette méthode de "reconstruction rationnelle" m'apparaît pleinement justifié pour la Grammaire Générale classique parce qu'elle constitue le fondement et la source théorique de toutes les études se rapportant au langage à l'âge classique : "l'oeuvre de la grammaire est un diamant brut", disait Du Marsais, que d'autres théories doivent "polir". Les théories de l'origine des langues, des idées accessoires, de l'inversion et de l'ordre naturel des mots, de la traduction, de la synonymie, des tropes, de l'ellipse et autres figures, s'inspirent largement des enseignements de la Grammaire Générale. En retour, ces théories proposent des réponses à des questions qui peuvent à première vue sembler embarrassantes pour quiconque

adopte les principes constituant le noyau dur du programme. Les hypothèses auxiliaires dont il sera question ne concernent évidemment pas, par exemple, les instruments de mesure, comme c'est souvent le cas dans les sciences de la nature; mais elles remplissent sensiblement les mêmes fonctions dans l'économie du programme de recherche de la Grammaire Générale. L'examen de ces questions et réponses sera la matière du deuxième chapitre.

Les grammairiens philosophes ne s'occupaient donc pas seulement de Grammaire proprement dite, dont le domaine se limite à l'analyse de la "proposition considérée grammaticalement" (selon l'expression de Du Marsais) ou des diverses "espèces de propositions" (Harris). L'enseignement des langues, la rhétorique, la poétique, la lexicographie, et bien autres choses encore figuraient à leur programme, et requéraient leur attention et leurs efforts. Certains grammairiens philosophes, comme Du Marsais et Condillac, furent à la fois logicien, grammairien et rhétoricien; Condillac écrivit de plus un gros *Dictionnaire des synonymes*, et ses thèses concernant l'origine des langues eurent une influence considérable. La méthodologie des programmes de recherche scientifique permet, il me semble, de mettre de l'ordre dans ce vaste ensemble de textes sur le langage légué par les philosophes et grammairiens classiques, et d'articuler les rapports, parfois un peu troubles, entre les diverses théories relevant de la "Grammaire philosophique" au

sens le plus large du terme. Nous pensons que cette approche peut jeter un éclairage nouveau sur les rapports entre la Grammaire Générale au sens strict (c'est-à-dire l'étude et l'analyse des diverses espèces de "propositions considérées grammaticalement") et les autres théories abordées par les grammairiens philosophes. Les rapports entre ces théories et le noyau dur de la Grammaire Générale seront examinés au chapitre suivant.

La première partie de ce travail est donc un essai de reconstruction rationnelle de la Grammaire Générale classique à la manière de Lakatos. Mais je suis pleinement conscient du fait qu'il ne s'agit encore que d'une ébauche bien imparfaite. La méthodologie de Lakatos fut rarement appliquée aux "sciences humaines" ¹; son application à la Grammaire Générale nécessite peut-être un certain nombre de "réajustements". En particulier, j'ai peu insisté sur l'aspect "évolutif" et "sériel" de la méthodologie de Lakatos, pour en donner une version plutôt "statique". Mon interprétation, "inspirée" de la méthode de Lakatos, s'écarte donc de cette méthode au moins par son caractère "statique".

C'est qu'il n'est pas toujours facile d'identifier des "séries" de théories dans le développement de ce programme de

recherche. La Grammaire Générale ne représente pas une entreprise totalement nouvelle ni "révolutionnaire"; elle se situe dans la longue tradition inaugurée par les grammairiens gréco-latins, poursuivie par les médiévaux et les grammairiens de la Renaissance. Les grammairiens philosophes classiques hériteront de nombreux concepts théoriques puisés à même cette tradition séculaire, la nouveauté résidant surtout dans la nouvelle "psychologie rationnelle" (ou "théorie des idées") proposée par Descartes, Port-Royal et Locke, puis dans une pragmatique plus développée, et dans le traitement de certains problèmes, par exemple ceux liés à l'interprétation des propositions relatives. Les principes fondamentaux (noyau dur) et les théories auxiliaires (ceinture de protection) de notre programme de recherche ont donc tous un air de déjà vu; mais les grammairiens philosophes ont toutefois eu le mérite de les développer systématiquement pour expliquer les universaux linguistiques et les faits de langue en tenant compte, dans leur "mise à l'épreuve" de ces principes et théories, d'une plus grande diversité de langues. L'ancienneté et la persistance de ces principes dans l'histoire des sciences du langage les ont peut-être mis à l'abri de révisions successives. Lakatos insiste sur le fait qu'une théorie scientifique doit être évaluée (*appraised*) en tenant compte des théories précédentes; que nous évaluons toujours des "séries de théories" plutôt que des théories isolées, chaque théorie dans la série se distinguant des précédentes par l'ajout (ou le rejet et le remplacement) d'une hypothèse auxiliaire (ou de plusieurs). Par là, on peut rendre

compte de l'idée kuhnienne de "science normale" tout en expliquant la "continuité" et la "rationalité" du développement des connaissances scientifiques. Or, les variantes que l'on trouve dans notre programme de recherche tiennent davantage à la présentation ou à l'organisation de la matière traitée (ou encore au vocabulaire technique utilisé) qu'à des hypothèses auxiliaires rejetées et remplacées par les successeurs d'Arnauld et Lancelot.

Ceci dit, l'apparente absence de "séries" successives de modèles théoriques et le consensus monolithique des grammairiens philosophes sur les principes et hypothèses du noyau dur et de la ceinture de protection de leur programme de recherche peuvent donner l'illusion que ce programme a fait du sur place pendant cent cinquante ans; mais en fait, il y a eu, pendant cette période, bon nombre d'innovations "locales" à l'intérieur d'un cadre théorique relativement stable. De plus, notre ceinture de protection (présentée au chapitre deuxième) n'est pas sortie toute armée de la *Grammaire* et de la *Logique* de Port-Royal comme Athéna de la tête de Zeus, même si la *Grammaire* et la *Logique* contiennent de nombreuses indications sur la manière de la développer. C'est en fait surtout au XVIII^e siècle qu'elle se développera graduellement, comme l'a montré M. Auroux (1979, *op. cit.*, p. 20 et *passim*), de telle sorte qu'une présentation moins "statique" que la mienne devrait pouvoir distinguer de telles séries de théories. Dans la *Grammaire* et la *Logique* des

Messieurs, on trouve en effet la notion d'idée accessoire, mais c'est surtout au XVIII^e siècle qu'elle sera développée en une notion protéiforme dont la théorie fournira un complément indispensable à la théorie idéationnelle de la signification; on trouve aussi des indications concernant la théorie de la synonymie, mais celle-ci sera encore développée au siècle suivant par Girard, Du Marsais, Beauzée, Condillac et quelques autres; même remarque encore en ce qui concerne la théorie des Tropes et celle de l'ordre naturel, qui seront surtout développées au siècle des Lumières, par Du Marsais, Beauzée, Condillac, Diderot, etc. Les théories de la traduction et de l'origine des langues sont encore, pour l'essentiel, des ajouts du XVIII^e siècle, développés en accord avec les enseignements de la Grammaire Générale. Celle-ci constitue, nous l'avons dit, la base de toutes les études consacrées au langage au cours de la période que nous considérons ici. L'oeuvre d'Arnauld, Lancelot et Nicole contenait donc bon nombre d'indications et d'instructions (c'est-à-dire une "heuristique positive") pour développer une ceinture de protection dont les théories, chacune à leur façon, augmenteront substantiellement -- et d'une manière non *ad hoc* -- le pouvoir explicatif de la Grammaire Générale. A partir de ces indications, nous avons donc une "série" de théories qui se développeront, successivement ou simultanément, pendant près d'un siècle et demi.

Par ailleurs, ce programme de recherche n'a pratiquement aucune opposition, ne souffre d'aucune concurrence véritable, contrairement à la situation souvent observée dans les sciences, "naturelles" ou "humaines". Les grammairiens philosophes se distinguaient volontiers de ceux qu'ils appelaient péjorativement des "grammatistes" (cf., par exemple, Du Marsais, art. "Enallage" de l'*Encyclopédie*), ou des "rudimentaires" (selon l'expression de Beauzée, c'est-à-dire des auteurs de "rudiments") plus attentifs à "décrire" le "bon usage" en multipliant les "exceptions" (ce qui exaspérait grandement les grammairiens philosophes) qu'à "expliquer" les faits de langue. Les grammairiens philosophes en appelaient souvent aux grammairiens latins de la Renaissance (Scaliger, Sanctius, Vossius, Perizonius, etc.) qui, dans leurs traités sur les "causes de la langue latine", voulaient tout comme eux expliquer, et pas seulement décrire, les faits de langue; mais ils se distinguent nettement de leurs prédécesseurs de la Renaissance par leur volonté d'expliquer non pas seulement des faits de langue particuliers, mais encore des **universaux** linguistiques substantiels ("ce qui est commun à toutes les langues", écrit Lancelot).

Quant à la Grammaire Historique et Comparée qui prendra le relai au début du XIX^e siècle, si elle déclassé et fait vite oublier la Grammaire Générale, ce n'est pas, semble-t-il, suite à

une confrontation dont elle serait sortie victorieuse. Dans la mesure où les grammairiens philosophes manifestaient de plus en plus d'intérêt pour la genèse, l'étymologie et l'histoire des langues (dont Leibniz fut l'un des précurseurs), on peut voir là une continuité davantage qu'une "rupture" (cf., D. Droixhe, 1978, p. 11). Bien sûr, les filiations observées par William Jones entre le sanskrit et les langues européennes (confirmées plus tard par Rasmus Rask, Franz Bopp et Jakob Grimm), et les "lois de mutations consonnantiques" de Grimm n'ont pas de précédents dans la Grammaire Générale; mais les grammairiens philosophes ont certes contribué à préparer le terrain à cet engouement pour la Grammaire Historique par leurs propres recherches sur l'origine des langues et l'étymologie; d'ailleurs, à ma connaissance, ils ne se sont jamais opposés à ces nouvelles recherches, même si les comparatistes, de leur côté, ont jugé assez durement (et sommairement) l'entreprise des grammairiens philosophes.

Au demeurant, comme le disait en substance Max Planck, les programmes de recherche disparaissent parce qu'il faut bien, tôt ou tard, que meurent leurs principaux représentants ... S. Auroux (*Innovation et système : le temps verbal*, manuscrit) fait valoir le fait qu'au début du XIX^e siècle, le déclin de la Grammaire Générale "coïncide avec une multiplication des théories. C'est en quelque sorte un éclatement. La grammaire n'a pas pu résister à la croissance de la masse des producteurs

scientifiques, comme si un système scientifique ne pouvait progresser sans la domination effective d'une théorie au sein de laquelle les innovations viennent prendre place." La Grammaire Générale aurait croulé sous l'abondance des travaux qu'elle a suscités, "chaque grammairien s'institu[ant] l'auteur d'une théorie globale qui annule celle de ses confrères, et d'une terminologie qu'il est pratiquement seul à maîtriser" (*ibid.*). Il ne s'agit pas, selon Auroux, "d'une 'dégénérescence' d'un programme de recherche au sens où Lakatos emploi ce terme, qui suppose une recherche close sur elle-même, inventant après-coup des hypothèses *ad hoc* pour justifier de nouveaux faits qu'elle n'a pu prédire." (*Ibid.*). C'est donc le foisonnement des théories, des terminologies, le manque de consensus parmi les grammairiens sur les dénominations à utiliser dans la science grammaticale, l'absence d'une base institutionnelle solide pour l'enseignement de la Grammaire (pas de chaires de Grammaire Générale dans les universités), la prédominance de l'intérêt pédagogique sur l'intérêt théorique, l'absence de discussions des théories antérieures : c'est tout cela qui, selon Auroux, aurait finalement contribué à la chute du programme de recherche de la Grammaire Générale.

L'approche méthodologique que j'adopte ici a peut-être en outre le défaut de présenter cent cinquante ans de Grammaire Générale comme si, tout au long de cette période, le concept de

Grammaire avait toujours été appréhendé de la même manière, ce qui n'est pas le cas, comme l'a montré S. Auroux⁽²⁾. Néanmoins, au cours de toute cette période, l'essentiel du "cadre théorique" fourni par la *Grammaire générale et raisonnée* est préservé, et la constante référence à l'oeuvre des Messieurs assure l'unité et la continuité d'une tradition de recherche ⁽³⁾ fondée sur un corps relativement invariant de principes. Si notre travail comporte quelques "simplifications", elles ne tiennent pas forcément à la méthode utilisée, mais plutôt aux limites que nous nous sommes fixées, notre but étant simplement de fournir l'arrière-plan théorique dans lequel s'inscrit la sémantique idéationnelle des modes d'énoncé. Je crois néanmoins que cette première partie constitue une introduction fort utile pour la description et l'évaluation de cette théorie.

Les sections 3 et 5 (qui sont des commentaires sur les principes 3 et 5 du noyau dur) sont un peu plus longues que les autres; le postulat de l'universalité de la pensée (ou de l'uniformité de la nature humaine) est évidemment central pour toute l'entreprise, mais j'attache la plus grande importance à la conception de la **rationalité pratique** et du **choix rationnel** que les grammairiens philosophes mettent à contribution, sans la thématiser, dans leur théorie sur l'origine des langues et l'usage normal de la parole. Cette conception fournit plusieurs stratégies d'explication des faits de langue et des universaux

linguistiques en plus de contribuer à clarifier l'idée suivant laquelle les langues sont l'oeuvre et l'instrument de la Raison.

L'objet de ce premier chapitre est l'identification et l'examen du *noyau dur* de la Grammaire Générale classique. L'examen de la *ceinture de protection* sera l'objet du suivant.

* * *

La Grammaire Générale classique se présente comme une **science**, que les grammairiens philosophes opposaient volontiers à l'**art** grammatical qui, lui, se limite à l'étude de la grammaire d'une langue particulière. On trouve cependant aussi des grammaires particulières (françaises, par exemple) écrites par des grammairiens philosophes selon les principes de la Grammaire Générale --- c'est le cas de la *Grammaire françoise sur un plan nouveau* (1709) de Claude Buffier, des *Principes généraux et raisonnés de la grammaire françoise* (1730) de Pierre Restaut, des *Vrais Principes de la langue françoise* (1747) de Gabriel Girard, et de la seconde partie de la *Grammaire* (1775) de Condillac. Mais je ne crois pas que l'on puisse parler, comme le fait Foucault (*Les mots et les choses*, 1966, p. 106), d'une grammaire générale du français, de l'anglais, de l'allemand, etc.

Ces grammaires particulières sont "raisonnées", mais non "générales", même si elles s'inspirent largement de la Grammaire Générale : leur but est de rendre compte des faits de langue du français (ou de l'anglais, de l'allemand, etc.), et non de rendre compte de ce qui est commun à toutes les langues.

L'un des plus illustres représentants du mouvement de la Grammaire Générale, l'encyclopédiste Nicolas Beauzée, définissait en ces termes la Grammaire Générale :

La *Grammaire générale* est donc la science raisonnée des principes immuables et généraux du Langage prononcé ou écrit, dans quelque langue que ce soit.

La *Grammaire générale* est une *science*, parce qu'elle n'a pour objet que la spéculation raisonnée des principes immuables et généraux du Langage.

La *science grammaticale* est antérieure à toutes les langues, parce que ses principes ne supposent que la possibilité des langues, qu'ils sont les mêmes que ceux qui dirigent la raison humaine dans ses opérations intellectuelles; en un mot, qu'ils sont d'une vérité éternelle. (*Grammaire générale*, 1767, pp. V-VI).

D'autres grammairiens, au tempérament moins "rationnaliste" que Beauzée, préfèrent parler d'"observations qui conviennent à toutes les langues" (Du Marsais). Buffier (1709), par exemple, laisse clairement entendre que la tâche du grammairien n'est pas

de prescrire "le bon usage", mais plutôt d'expliquer les usages effectifs d'une communauté de sujets parlants; il va même jusqu'à affirmer : "La raison n'a proprement rien à faire par rapport à une langue, sinon l'étudier" (cité par Auroux, 1979, p. 228). Il ajoutait cependant que l'usage étant ce qu'il est, il est "raisonnable" de le suivre et de "parler comme on parle" si l'on tient à être entendu.

La Grammaire Générale classique cherche à déterminer quels sont les types ou catégories d'expressions qui sont "nécessaires" à l'expression complète de la pensée et "suffisants" à la communication efficace des pensées dans toutes les langues humaines possibles. Je dis "nécessaires", dans un premier temps, parce que certaines parties d'oraison sont effectivement conçues comme "nécessaires" à l'analyse (ou à l'expression, ou encore à la représentation) complète de la pensée dans toutes les langues, tandis que d'autres parties du discours, sans être nécessaires, sont jugées simplement "utiles" ("suffisantes") pour la communication des pensées.

M. Auroux défend, en se basant sur deux passages de la *Grammaire* de Condillac, la thèse voulant que pour les grammairiens sensualistes, aucune partie du discours n'est

nécessaire; il n'y aurait, pour eux, que "des classes de mots suffisantes à l'expression de toutes les pensées" (Auroux, "Le rationalisme et l'analyse linguistique" (1987), *Cahiers d'épistémologie* de l'UQAM, no. 8710, p. 8). Il en serait ainsi parce que, pour les sensualistes, les parties du discours ont une genèse (*ibid.*). Dans sa *Grammaire* (éd. G. Le Roy, pp. 445 et 456), Condillac affirme en effet "qu'il ne faut que quatre espèces de mots pour exprimer toutes nos pensées : des substantifs, des adjectifs, des prépositions, et un seul verbe, tel que le verbe *être*" (p. 445); plus loin (p. 456), on retrouve la même tournure ("il ne faut que") appliquée à chacun de ces quatre éléments. Dans l'interprétation de M. Auroux, "il ne faut que" est équivalent à "il suffit". Jean-Claude Pariente ("Sur la théorie du verbe de Condillac", dans Sgard (dir.), 1982 : *Condillac et les problèmes du langage*, p. 258), semble-t-il, lit autrement le passage cité plus haut (p. 445) et y trouve plutôt une condition nécessaire et suffisante : "le verbe *être* est nécessaire et suffisant pour permettre au langage d'assurer sa fonction qui est d'exprimer toutes nos pensées"; selon Pariente, "il ne faut que" serait donc malgré tout, dans ce contexte, équivalent à "il faut et il suffit" ... Je crois préférable, dans ce débat, de me ranger du côté de M. Pariente, pour trois raisons fort simples :

1^o) Condillac distingue (comme la plupart des grammairiens philosophes), ce qu'il appelle "les vrais éléments du discours" (noms, adjectifs, prépositions et le verbe *être*) des autres

parties du discours (adverbes, pronoms, verbes adjectifs et conjonctions) qui sont composées des premiers dans le but d'abrégé le discours. Les vrais éléments du discours sont certes "suffisants" pour exprimer toutes nos pensées par des moyens conventionnels; mais *sans* eux, on ne voit pas comment une langue pourrait remplir cette fonction;

2°) Destutt de Tracy, sensualiste et principal continuateur de Condillac, parle sans hésiter des "vrais éléments dont elle (la proposition) est nécessairement composée" (*Grammaire*, p. 67; je souligne); à la page précédente, il écrit : "Il faut donc absolument, pour former une proposition, un sujet et un attribut, un nom et un verbe, et il ne faut que cela" (*ibid.*, p. 66). "Il faut absolument" exprime sûrement ici une condition nécessaire, et "il ne faut que cela" veut sans doute dire ici : "cela suffit à former une proposition". L'argument de M. Auroux ne vaut donc pas en général pour tous les sensualistes. L'expression "il ne faut que ..." peut bien, à elle seule, exprimer une condition suffisante chez Condillac, mais elle n'exclut pas forcément, il me semble, l'idée d'une condition nécessaire, compte tenu du fait que les parties du discours composées des "vrais éléments du discours" sont évidemment fondées sur ces derniers qui apparaissent alors comme les fondements nécessaires de tout l'édifice du langage;

3°) Les règles qu'enseigne la Grammaire Générale sont dans une très large mesure des règles que Searle appelle

"constitutives", et M. Auroux le reconnaît lui-même (1979, *op. cit.*, p. 231, note 171); et Foucault ("La grammaire générale de Port-Royal", *Langages*, 7, 1967; p. 7) l'avait bien vu, lui qui présente ces règles comme "les règles auxquelles il faut bien qu'une langue s'ordonne pour pouvoir exister"; un système de signes qui ne satisferait pas ces règles ne pourrait être une langue humaine : "parler en dehors des règles revient à ne pas parler du tout" (*ibid.*); la "nécessité" des universaux dont nous parlons ici est, je pense, relative à ces règles constitutives; si c'est bien le cas, cette "nécessité" en est une qu'un empiriste nominaliste comme Condillac peut bien accepter. Les universaux seraient alors des éléments nécessaires d'une certaine activité définie par des règles, un peu comme on ne saurait jouer au football sans un ballon et deux filets (ou quelque chose d'équivalent qui en tienne lieu).

Quant à l'argument de la genèse avancé par M. Auroux à propos des sensualistes, il faudrait, me semble-t-il, l'appliquer également à Destutt de Tracy; or, nous avons vu que ce dernier reconnaissait l'existence d'éléments dont la proposition "est nécessairement composée". Bien sûr, pour Condillac, les langues (ces "méthodes analytiques"), dans les commencements, sont encore bien imparfaites, et elles "ne se perfectionnent qu'autant qu'elles analysent" (*Grammaire*, I, iii, p. 435); il est donc possible, à l'origine, que les langues aient manqué de telles ou

telles parties d'oraison, mais elles ne pouvaient alors analyser **complètement** et adéquatement toutes nos pensées, et ce n'est qu'en évoluant, en progressant vers la réalisation de cette fin, que les langues "primitives" ont pu résoudre leurs problèmes (*Grammaire*, I, viii) comme y sont arrivées les langues "policées". Dans la mesure où les langues sont faites pour analyser et communiquer complètement et adéquatement toutes nos pensées, et qu'il n'est pas possible (sauf si l'on accepte la thèse de leur origine divine) d'assumer parfaitement ces fonctions dès les premiers balbutiements, c'est relativement à ces fonctions d'analyse et de communication qu'il faut entendre la "nécessité" des quatre parties d'oraison chez Condillac. On peut alors dire qu'il est nécessaire, pour toute langue **policée**, d'avoir des substantifs, des adjectifs, des prépositions et un verbe substantif.

La tâche de la Grammaire Générale est donc de rendre compte "de ce qui est commun à toutes les langues" (Port-Royal); elle est "raisonnée" et cherche à **expliquer** les faits de langues en les rapportant aux opérations de l'esprit qu'ils sont censés exprimer. Les grammairiens philosophes manifestaient par là leur souci d'**adéquation explicative** (cf., Chomsky [1966] et Padley [1985]) et distinguaient jalousement, nous l'avons vu, leur entreprise théorique des travaux de ceux qu'ils appelaient

(péjorativement) les "grammatistes", c'est-à-dire des grammairiens sans ambitions théoriques, tournés vers l'enseignement des langues, et qui s'emploient à enregistrer "le bon usage", celui des écrivains et des gens instruits, un peu à la façon du (malgré tout) très respecté M. de Vaugelas. M. Auroux dit de la Grammaire Générale qu'elle est une théorie "contenant les principes de la construction des énoncés dans toutes les langues" ⁴. La Grammaire Générale peut encore être décrite comme l'étude de deux types de contraintes : les unes concernent la **représentation** de la pensée dans toutes les langues; les autres, la **communication** de la pensée dans le discours. La Grammaire Générale est ainsi l'étude des contraintes que doit satisfaire tout système de signes pour représenter **complètement** la pensée et pour la communiquer **efficacement**, c'est-à-dire clairement et sans trop d'embarras. Foucault (dans "La grammaire générale de Port-Royal", *op. cit.*, p. 14) a très bien distingué ces deux types de contraintes, les premières étant liées à la logique, les autres tenant plus à la communication. Condillac expliquait au jeune Prince de Parme qu'une langue serait bien "imparfaite, si elle se servoit de signes aussi embarrassans que les chiffres romains" (*Grammaire*, 1775, p. 435). Et Destutt de Tracy (*Grammaire*, 1803, p. 67), après avoir examiné les parties dont la proposition "est nécessairement composée", se propose "d'examiner les différentes sortes de mots dont on se sert dans nos langues perfectionnées, pour rendre l'expression de la pensée plus complète et plus facile." (Je souligne). ⁵ (Les idées de **représentation** de la

pensée logique et de **communication** des pensées se trouvent aussi dans l'interprétation de la Grammaire Générale présentée par O. Ducrot dans le *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage* [1972, pp, 15 et suiv.]; on trouve une distinction analogue dans la théorie de la signification de J. Searle dans *Intentionality* [1983, pp. 165 et suiv.]).

Une grammaire générale comprend une partie portant sur "les sons et les lettres", c'est-à-dire la "face matérielle" du langage. Cette partie, qui occupe habituellement moins du quart des grammaires générales, correspond *grosso modo* à ce que nous appelons aujourd'hui "phonétique" et/ou "phonologie". On y trouve une description de l'appareil phonatoire, des principaux organes qui contribuent à la production des voyelles et des consonnes, des rapports entre les lettres, les sons et les idées, et diverses règles touchant la prosodie. Les autres parties examinent la "face spirituelle" du langage, que se partagent la syntaxe, la sémantique et la pragmatique. La syntaxe est le niveau le moins développé; les grammairiens philosophes, qui héritaient de la vieille distinction **syntaxe de convenance/syntaxe de régime**, ont néanmoins fait évoluer les choses en travaillant les rapports de **détermination** et d'**explication** (pour les propositions relatives), ou le rapport "déterminant/déterminé" qu'entretiennent les mots dans l'énonciation, et en délimitant, comme le fait Du Marsais,

différents niveaux de "construction" en syntaxe (constructions "naturelle" ou "analytique", "figurée" et "usuelle"). Destutt de Tracy décrivait la syntaxe en des termes très modernes comme "l'art de calculer les idées de tout genre par le moyen de signes donnés" (*Grammaire*, p. 157), et estimait, comme Montague de nos jours, que la Grammaire Générale devait s'appliquer à tout système de signes (comme l'algèbre), et pas seulement aux langues naturelles (*ibid.*, p. 153). La pragmatique, et surtout la sémantique, retiennent davantage l'attention des grammairiens philosophes. D'ailleurs, la syntaxe est déjà, pour ainsi dire, contenue dans la théorie des parties du discours, qui examine les possibilités combinatoires de chacune; elle constitue, comme disait Du Marsais, les "préliminaires de la syntaxe". La théorie des parties du discours forme le coeur des grammaires générales. Les noms (propres et appellatifs, et leurs cas), pronoms, adjectifs, verbes, adverbes, participes, articles, prépositions, conjonctions et interjections, y sont traités séparément, mais jamais indépendamment de leur contribution à l'expression d'une pensée complète. Le point de vue de la Grammaire Générale est celui de la fonction; c'est le rôle ou la contribution sémantique d'une expression qui détermine son appartenance à telle ou telle classe de mots. Chez la plupart des grammairiens philosophes, les critères purement syntaxiques ou morphologiques se font rares. Quant à la pragmatique, M. Dominicy a montré (1984, chap. 3 : "Une pragmatique générale") la place considérable qu'elle occupait dans les conceptions logico-grammaticales des grammairiens de Port-Royal, en prenant toutefois ici le terme

"pragmatique" au sens très large que lui donnait Morris en 1938 (*Foundations of the Theory of Signs*) où il désigne l'étude des rapports entre les signes et leurs utilisateurs, en tenant compte de leurs intentions et du contexte d'énonciation. (Voir également la thèse de doctorat de Julien, 1979, Pariente, 1985, p. 349, et Auroux, "Actes de pensée et actes linguistiques dans la Grammaire Générale", 1986). Cette pragmatique reconstruite par Dominicy à partir de la *Grammaire* et de la *Logique* des Messieurs (et surtout des oeuvres d'Arnauld) est fondée sur un ensemble de principes (effabilité, vraisemblance, etc.), sur un certain nombre de maximes de rationalité gouvernant les échanges discursifs, et tient compte de l'historicité des langues, des idées accessoires et des phénomènes liés à la **détermination** des mots dans le discours (polysémie, équivocité, etc.). Un siècle plus tard, Condillac, dans son *Art d'écrire* (1775), affiche encore les mêmes préoccupations :

Chaque pensée, considérée en elle-même, peut avoir autant de caractères, qu'elle est susceptible de modifications différentes : il n'en est pas de même, lorsqu'on la considère comme faisant partie d'un discours. C'est à ce qui précède, à ce qui suit, à l'objet qu'on a en vue, à l'intérêt qu'on y prend, et en général aux circonstances où l'on parle, à indiquer les modifications auxquelles on doit la préférence; c'est au choix des termes, à des tours, et même à l'arrangement des mots, à exprimer ces modifications : car il n'est rien qui n'y puisse contribuer. (Ed. de G. Le Roy, p. 517).

* * *

Le noyau dur de la Grammaire Générale se réduit à mon avis
aux quelques principes suivants :

- 1) Le langage est l'expression (ou l'analyse) de la pensée (définition ou hypothèse?);
- 2) La principale fonction du langage est la communication des pensées;
- 3) La pensée est la même partout et pour tous (postulat de l'universalité de la pensée);
- 4) Il y a des universaux linguistiques substantiels : pour représenter (analyser) complètement la pensée et la communiquer efficacement, toutes les langues humaines ont besoin sensiblement des mêmes catégories d'expression et suivent sensiblement les mêmes règles;
- 5) L'usage normal de la parole est une activité rationnelle orientée vers une fin (principe de rationalité appliqué à l'usage normal de la parole);
- 6) Le principe d'analogie : les langues se forment et évoluent en respectant certains modèles relativement bien établis (comme les paradigmes de conjugaison et de déclinaison), sans quoi elles deviennent trop irrégulières et difficiles à apprendre.

Examinons maintenant ces principes un à un.

- 1) Le langage est l'expression (ou l'analyse) de la pensée.

La définition du langage comme expression de la pensée est, pour l'essentiel, aristotélicienne. **Les mots sont les signes des idées** (des "états de l'âme", disait Aristote dans le *Traité de l'interprétation*). On retrouve le même principe chez Augustin (par exemple, *Les Confessions*, Livre 10, chap. XII), et l'on sait à quel point fut durable et profonde l'influence d'Aristote et d'Augustin en Occident ⁽⁴⁾. Cette conception du langage comme expression de la pensée est à la base de la théorie des signes des logiciens et grammairiens de Port-Royal, et peu de philosophes l'ont autant développée et discutée que Locke dans le troisième Livre de son *Essay concerning Human Understanding* (1690). Ce troisième Livre, si important pour la philosophie du langage des Lumières, définit ainsi la "signification première ou immédiate des mots" : "words, in their primary or immediate signification, stand for nothing but *the ideas in the mind of him that uses them*, how imperfectly soever or carelessly those ideas are collected from the things they are supposed to represent" (chap. II, paragr. 1).

La Grammaire Générale classique est une théorie "idéationnelle" du langage; une théorie mentaliste qui obéit au "principe de la référence des faits de langage aux opérations de la pensée" (Pariente, *op. cit.*, p. 109). C'est là sa principale stratégie d'explication des faits de langue. Ces opérations de l'esprit sont la **conception**, qui produit les concepts ou idées, le **jugement**, qui produit des pensées susceptibles d'être vraies

ou fausses, et tous les autres "mouvemens de l'ame", que sont l'interrogation, le commandement, la prière, le doute, la concession, etc. Nous reviendrons plus loin sur la logique et la psychologie sur lesquelles la Grammaire Générale prend appui. Notons simplement que la sémiologie des Lumières s'élève en général sur une structure ternaire chose-son-idée : un signe est quelque chose (par exemple un mot écrit ou prononcé) qui **tient lieu** d'une idée dans l'esprit du locuteur, laquelle représente une chose dans le monde. Le monde se divise en choses, la pensée en idées, et le discours en mots. Les mots sont les signes des idées qui sont des représentations des choses. Mais certains auteurs (Arnauld et Du Marsais par exemple) préfèrent une structure quaternaire chose-son-idée du son-idée de la chose. (Sur les structures ternaire et quaternaire de la sémiotique classique, cf. S. Auroux, *La Sémiotique des Encyclopédistes*, chap. 1).

M. Auroux (*ibid.*, p. 70, et *passim*) appelle "hypothèse du langage-traduction" la conception classique de la sémosis. Une interaction discursive peut être décrite comme suit : en parlant, un locuteur construit une "image" de ses idées et de ses pensées; formellement, le locuteur applique une fonction F à une idée i , produisant le son S_i , signe de l'idée i , soit : $F(i) = S_i$. L'auditeur, lui, pour comprendre l'énonciation du locuteur, c'est-à-dire pour déterminer l'idée associée par ce dernier à S_i ,

appliquera la fonction inverse F^{-1} à S_1 , soit : $F^{-1}(S_1) = i$. Parler, c'est associer, selon certaines règles, ses idées et pensées à des sons (mots) conventionnellement choisis à cette fin et adoptés par le plus grand nombre. Mais la signification d'un mot est presque toujours complexe et structurée pour les classiques, et nous aurons plus loin (chap. 2) à tenir compte des **idées accessoires** qui souvent s'ajoutent à une idée **principale**, laquelle constitue la signification principale du mot. Mais un terme n'exprime jamais plus qu'une idée principale, s'il est utilisé selon son sens propre (primitif) ou littéral dans un même contexte; il peut cependant exprimer une idée autre que celle qui lui fut attachée, comme cela se produit dans le cas des tropes.

2) La principale fonction du langage est la communication des pensées.

Plusieurs philosophes classiques (Locke, Leibniz, Berkeley, Condillac) admettent volontiers que le langage peut servir d'autres fins que la communication des pensées; il peut, en outre, servir de support à la mémoire pour les "pensées abstraites", ou à raisonner à part soi et en silence (Leibniz), et il "donne de l'exercice" aux facultés supérieures de l'âme. Mais tous admettent, sauf Berkeley (*cf.*, ***Principes de la connaissance humaine***, paragr. 20), que sa principale fonction est

la communication des pensées, et le point de vue exprimé ici par Leibniz est bien représentatif de la période que nous examinons : "sans le désir de nous faire entendre nous n'aurions jamais formé de langage" (*Nouveaux essais...*, Livre III, p. 236). Dans l'anthropologie classique (à l'exception de Hobbes), Dieu a créé l'homme pour la vie en société, avec une âme rationnelle et les organes de la parole. La Raison et la Sociabilité, qui caractérisaient déjà l'Homme aristotélicien, sont toujours présentes dans l'anthropologie philosophique de l'époque classique. La première page du *Hermès* de James Harris est également représentative de la période que nous considérons :

Si la nature avoit destiné les hommes à vivre isolés, ils n'auroient jamais senti de penchant qui les portât à communiquer entre eux. Si elle leur avoit refusé la raison comme aux animaux d'une espèce inférieure, ils n'auroient jamais pu reconnoître les matériaux propres du discours. Or, puisque la faculté de parler est le résultat de la double énergie de nos plus nobles et de nos plus excellentes qualités, de celles qui assurent à l'homme la supériorité sur les autres espèces d'animaux, qui forment son caractère distinctif et sa principale prérogative (je veux dire la raison et la sociabilité), on ne peut refuser une sorte d'intérêt et d'estime à ces recherches, dont le but est de résoudre le discours dans ses éléments naturels, et de le recomposer en combinant ces mêmes éléments. (Dans la trad. de Thurot aux pages 1-2).

Est-ce le langage qui rend la société possible ou l'inverse? La question fut débattue au XVIII^e siècle (Mandeville, Condillac, Rousseau, etc.), mais à tous le langage apparaît comme le ciment de la vie sociale.

3) La pensée est la même partout et pour tous.

Le *postulat de l'universalité de la pensée* ou de *l'uniformité de la nature humaine* est évidemment central pour le programme de recherche de la Grammaire Générale. Le langage pourrait être l'expression de la pensée sans que la pensée soit la même partout et pour tous. Si c'était le cas, la Grammaire Générale serait sans fondement. Comme l'écrit S. Auroux (1979, p. 193) : "l'universalité de la pensée est l'étalon de la correspondance *universelle* entre les langues." Par "pensée", il faut entendre ici avant tout la *pensée conceptuelle*, par opposition à l'imagination et à la sensation. A la suite de Descartes (*cf.*, les premiers paragraphes de la 6^e *Méditation*), les Messieurs de Port-Royal distinguent soigneusement, au début de leur *Logique ou l'art de penser* (1662), l'imagination d'un polygone à 1996 côtés, qui ne donne qu'une image mentale confuse, de la *conception* du même polygone qui, elle, produit une idée claire et distincte, une idée qui est bien la même pour tous les géomètres de toutes les époques. Ainsi conçue, la pensée devait être la même partout et pour tous. Nuchelmans (*Judgment and Proposition*, 1983, chap. 2) voit chez Descartes et d'autres penseurs classiques une survivance des notions médiévales de *conceptus obiectivus* et d'*esse obiective* ; dans le vocabulaire de Descartes, "être objectivement dans l'entendement", c'est y

être "par représentation". Les concepts ou idées, considérés en tant que signification des mots, sont envisagés comme des "concepts passifs", des représentations "de quelque chose". Ces concepts ou idées sont le produit de l'intellection pure (ou de "l'entendement pur", comme dit Malebranche, *De la recherche de la vérité* [1674], Livre troisième), ou doivent avoir été élaborés par la "réflexion"; car, ainsi que l'écrivait Condillac, "des perceptions qui n'ont jamais été l'objet de la réflexion, ne sont pas proprement des idées. Elles ne sont que des impressions faites dans l'âme, auxquelles il manque, pour être des idées, d'être considérées comme des images" (Condillac, *Essai sur l'origine des connoissances humaines* [1746], p. 47). Les idées, en tant que signification des mots, ne doivent donc pas être identifiées aux *Vorstellungen* de Frege, même si les auteurs classiques parlent souvent d'"images peintes dans le cerveau" à propos des idées. (A cela, il y a d'ailleurs des raisons d'ordre étymologique). Le postulat de l'universalité de la nature humaine sera sans cesse réaffirmé par les empiristes; partout les hommes ont la même "conformation naturelle", comme dit Condillac, les mêmes sens et les mêmes besoins fondamentaux, et partout les idées se forment selon les mêmes principes :

Or la pensée, considérée en général, est la même dans tous les hommes. Dans tous elle vient également de la sensation; dans tous, elle se compose et se décompose de la même manière.

Les besoins qui les engagent à faire l'analyse de la pensée, sont encore communs à tous; et ils emploient tous à cette analyse des moyens semblables, parce qu'ils sont tous conformés de la même manière. La méthode qu'ils suivent est donc assujettie aux mêmes règles dans toutes les langues.

(*Grammaire*, 1775, p. 443)

On trouve une conception fort semblable chez David Hume dans *l'Enquête sur l'entendement humain* (1748); les mots qui expriment en différentes langues des idées complexes doivent se correspondre assez étroitement :

Dans différentes langues, même dans celles entre lesquelles nous ne pouvons soupçonner la moindre connexion ou communication, on trouve que les mots significatifs des idées les plus complexes se correspondent étroitement : preuve certaine que les idées simples, comprises dans les idées complexes, sont liées par un principe universel d'influence égale sur tous les hommes. '7'

A ma connaissance, le seul philosophe classique qui ait osé mettre en doute le postulat de l'universalité de la pensée est Maupertuis, dans ses *Réflexions philosophiques sur l'origine des langues et la signification des mots*, un opuscule qui paraît la même année que *l'Enquête* de Hume. Cet opuscule contient en effet ce qui peut passer pour la première formulation du principe de **relativité linguistique** :

... on trouve des Langues, sur-tout chez les peuples fort éloignés, qui semblent avoir été formées sur des plans d'idées si différents des nôtres, qu'on ne peut presque pas traduire dans nos Langues ce qui a été une fois exprimé dans celles-là. '8'

Les "**plans d'idées différents**" de Maupertuis furent immédiatement condamnés et rejetés par les philosophes français qui avaient eu la chance de lire l'opuscule dont à peine une douzaine d'exemplaires circulaient. La réaction de Turgot (un empiriste) rejoint les idées exprimées par Hume dans le passage cité plus haut :

Les *plans* d'idées *différents* sont de l'invention de Maupertuis. Tous les peuples ont les mêmes sens, et sur les sens se forment les idées : aussi nous voyons les fables même de tous les peuples se ressembler beaucoup. '9'

La réaction de Condillac aux "**plans d'idées différents**" de Maupertuis ira dans le même sens. Dans une lettre adressée à Maupertuis (datée du 25 juin 1752), il écrit :

Il y auroit de la différence entre la philosophie de deux peuples qui n'auroient eu aucun commerce ensemble, et la différence des langages pourroit y contribuer : je doute cependant que cette différence fût aussi considérable que vous paroissez le supposer, les hommes ayant partout les mêmes sens et des besoins semblables; je crois que sans se communiquer, ils seroient sûrement conduits à faire les mêmes abstractions et les mêmes raisonnements. '10'

Cette réaction aux "**plans d'idées différents**" de Maupertuis se fait encore sentir plus d'un demi-siècle plus tard, dans la "Note sur les Réflexions de Maupertuis et Turgot au sujet de

l'origine des langues" (1815) de Maine de Biran, où ce dernier reproche à Maupertuis de n'avoir donné aucun exemple de "plans d'idées" irréductibles aux nôtres, et de n'avoir point cité "d'idiomes où il n'y eût pas eu tels signes pour exprimer les substances et leurs modes, les causes et leurs effets; tels autres pour exprimer l'union de l'attribut et du sujet intime, etc... Alors nous aurions eu la preuve que ces notions ne sont pas primitives et essentielles à l'esprit humain." ^{'11'} Un peu plus loin, il ajoute :

Or, voilà ce qu'on doit trouver de tout à fait pareil dans la comparaison des langues, même les plus sauvages, s'il est vrai, comme nous n'en saurions douter, que la forme primitive du jugement, ou de la perception d'une qualité attribuée à un sujet et distinguée de lui, soit l'apanage naturel et commun de l'esprit humain, le vrai caractère distinctif de tout être pensant.

C'est sous ce rapport qu'on aurait pu défier, je crois, Maupertuis de citer quelque langue étrangère qui fût formée sur des plans d'idées si différents des nôtres que la traduction fût **absolument impossible**. ^{'12'}

De toute évidence, le postulat de l'universalité de la pensée et de l'uniformité de la nature humaine n'est pas de ceux que l'on remet facilement en question lorsqu'on est grammairien philosophe... Il jouit manifestement d'un très fort degré d'utilité épistémique. L'heuristique négative enjoignait les grammairiens philosophes de ne pas entreprendre de recherches sur

une hypothèse contredisant l'un des principes fondamentaux du noyau dur de leur programme. Plusieurs "hypothèses auxiliaires" du programme de recherche de la Grammaire Générale (théories de la traduction, de l'inversion et de l'ordre naturel, des idées accessoires, et de l'origine des langues) servent en partie à mettre ce postulat à l'abri de contre-exemples par trop évidents.

Il convient ici je crois de toucher quelques mots à propos de la logique et la théorie de l'esprit ("théorie des idées", "psychologie rationnelle", ou encore "Idéologie") de l'âge classique. Car les deux disciplines sur lesquelles se fondent la Grammaire Générale sont très liées du fait qu'elles s'occupent toutes les deux, mais chacune à leur manière, de la "pensée".

La logique s'intéresse avant tout à certaines opérations de l'esprit (**concevoir, juger, raisonner, ordonner**), dans la mesure où ces opérations, conduites sous la droite Raison, nous rendent capables d'atteindre la vérité dans les sciences. La "pensée" qui importe aux yeux des grammairiens philosophes est celle que produisent les deux premières opérations de l'esprit : la conception et le jugement. Les idées deviennent les significations des mots lorsque ceux-ci sont utilisés, par convention, pour les signifier. Les jugements, quant à eux, s'expriment dans le discours par des propositions déclaratives

composées d'un sujet, d'un prédicat (ou attribut), et le plus souvent d'une copule ^{'13'}. Il y a une nette primauté du jugement chez les philosophes classiques, puisqu'on ne parle guère pour dire ce que l'on conçoit, mais plutôt presque toujours pour dire ce que l'on juge des objets conçus; de plus, le raisonnement n'est, pour ainsi dire, qu'une extension du jugement, puisque raisonner, c'est former un nouveau jugement à partir de jugements déjà donnés ^{'14'}. Parce que les jugements s'expriment dans le discours par des propositions, la "proposition considérée grammaticalement" (selon l'expression de Du Marsais) constitue l'unité maximale d'analyse dans la Grammaire Générale, même si certaines de ses théories auxiliaires peuvent embrasser des fragments de discours plus étendus. Ainsi, Harris, dans son *Hermès* (1751), distingue clairement la Grammaire de la Logique et de la Rhétorique : la première est une discipline "analytique" dont la tâche est de diviser les diverses "espèces de propositions" en leurs parties naturelles, tandis que la logique et la rhétorique, parce qu'elles s'intéressent au discours en tant qu'il est composé de suites de propositions (inférences, argumentations), sont des disciplines "synthétiques". **L'unité de la proposition** (considérée grammaticalement) est **la représentation du jugement**. L'analyse de la proposition dans la Grammaire Générale sera entièrement empruntée à la logique, avec toutefois des modifications importantes : en devenant grammaticale, la proposition n'est plus seulement porteuse des valeurs de vérité, elle se fait aussi **principale, incidente** ou **subordonnée** ^{'15'}. Cette théorie des propositions ne reconnaît

pas l'existence des relations et cherche à ramener toutes les propositions à la forme générale Sujet-Copule-Prédicat. Les propositions peuvent varier selon la qualité (affirmative, négative), ou la quantité (universelle, particulière, singulière). On trouve cependant des analyses bipartites de la proposition chez Buffier, Du Marsais, Beauzée et Destutt de Tracy; la copule (ou le verbe) est alors une partie essentielle de l'attribut. La logique **formelle** n'est pas très cultivée à l'âge classique; la syllogistique n'est pas considérée comme un véritable instrument de découverte, ni l'instrument privilégié de la Raison dans les sciences. Tout ce fatras de règles scolastiques embrouille et alourdit la démarche de l'esprit au lieu d'accélérer sa progression. Descartes et Locke opposent une sorte d'intuitionnisme au formalisme de la logique médiévale; ce qui importe, c'est de saisir clairement et distinctement la nécessité du lien qui unit chaque proposition à la précédente dans le cours d'une démonstration. Dans la **Logique** de Port-Royal, la logique formelle occupe moins du sixième de l'ouvrage (Pariente, *op. cit.*, p. 113). La tendance s'accroît encore dans les logiques de Du Marsais et Condillac. La logique classique est d'abord une discipline destinée à "former le jugement"; le centre d'intérêt de la logique se déplace du raisonnement (théorie des inférences) vers le jugement (théorie des propositions). Leibniz est l'un des rares philosophes classiques qui aient résisté à cette tendance, lui qui persistait à voir la syllogistique comme un "art d'infailibilité" (*Nouveaux essais...*, Livre IV, chap. XVII, p. 425). Ce "calcul des idées" qu'est la logique

classique est pour une large part fondé sur la fameuse "Loi de Port-Royal" sur la variation inverse de la **compréhension** et de l'**étendue** des idées (ou concepts) : plus un concept est riche en compréhension, moins il a d'étendue, et plus il a d'étendue, plus pauvre sera sa compréhension. Le jugement est un acte par lequel nous donnons notre assentiment au fait qu'une idée est "renfermée" (ou "contenue") dans une autre. Ainsi, la phrase "L'homme est un animal rationnel et sociable" exprime le jugement que les idées d'animalité, de rationalité et de sociabilité sont contenues dans celle d'humanité; mais le jugement exprimé par "L'animal est homme" n'est pas recevable, parce que l'idée d'animalité est "plus générale" que celle d'humanité. En général, si *a* et *b* sont des idées, et si "<" représente la relation "être moins générale que", alors, dans la logique classique, si $a < b$, alors $a + b = a$. (cf., Auroux et Rosier, 1987, pp. 16-17).

Si la logique classique est essentiellement aristotélicienne, la psychologie de l'époque a plutôt des allures cartésiennes. La plupart des auteurs que nous considérons ici acceptent en effet la distinction cartésienne entre l'âme et le corps; c'est le cas, par exemple, d'empiristes avoués comme Du Marsais ⁽¹⁴⁾ et Condillac ⁽¹⁷⁾, qui suivent par ailleurs Locke dans son rejet des idées innées et l'importance qu'il attache aux sens et à l'expérience. C'est bien davantage la genèse des idées et connaissances que la nature de l'esprit qui est en cause dans

la querelle opposant les sensualistes aux rationalistes; c'est même là le seul critère valable permettant de démarquer les deux groupes. Le "matérialisme vulgaire" mis à part, le XVIII^e siècle est foncièrement spiritualiste. La théorie classique de l'esprit se donne principalement pour tâche de déterminer la nature de l'esprit, de ses facultés et de ses opérations, et d'étudier la genèse de nos idées et connaissances. L'âme des classiques diffère grandement de celle d'Aristote. Sous l'influence de Descartes, l'âme se voit retirer toute fonction vitale. L'explication de ces fonctions vitales (respiration, digestion, circulation sanguine, etc.) est maintenant l'affaire de la physiologie conçue comme un chapitre du **mécanisme universel**. Nul besoin de rappeler ici le fameux épisode de la "glande pinéale", des "esprits animaux" et des "animaux-machines". Cette conception, bien sûr, ne fit jamais l'unanimité; par exemple, l'animisme, avec G.H. Stahl, devait faire un retour en force au XVIII^e siècle (cf., F. Duchesneau, *La Physiologie des Lumières*, chap. 1). Mais la distinction cartésienne des deux substances (étendue et pensante) étend son ombre sur pratiquement toute la période qui nous occupe. En conséquence, il y a maintenant un abîme entre l'idée et la chose représentée par l'idée. Et dans le **représentationnalisme** classique (exception faite des *common sense philosophers* qui s'écartent de l'"idéisme" lockien), les idées sont les seuls objets immédiats de nos connaissances. Dans la psychologie aristotélicienne, les formes que reçoit l'âme dans la sensation sont les formes (sans leur matière) des objets perçus eux-mêmes. Dans la nouvelle

"psychologie rationnelle", les choses relèvent de la *res extensa*, et les idées, de la *res cogitans* : rien des premières ne peut passer dans les secondes; ou plutôt, l'esprit, ses facultés, ses opérations et ses idées ont maintenant une réelle autonomie devant le monde des choses étendues. Cette "découverte de la subjectivité", la tradition l'attribue à Descartes. La nouvelle psychologie retient cependant de l'ancienne la division des facultés actives de l'âme en **perception** et **volonté**, ou **croyance** et **désir**, ou **entendement** et **volonté**. De plus, pour la plupart des auteurs classiques, les rapports entre le langage et la pensée sont demeurés essentiellement les mêmes que chez les anciens : la pensée est déjà là, toute faite, avant son expression; toutes les parties d'une pensée sont simultanément présentes à l'esprit du locuteur, alors que l'expression de la pensée dans le discours doit forcément s'ordonner dans le temps. Par exemple, dans une phrase française déclarative, l'article précède le substantif, celui-ci précède normalement le verbe, le verbe son complément, etc. Cependant, les penseurs des Lumières, en particulier Condillac, seront de plus en plus sensibles aux effets positifs de l'acquisition du langage sur le développement de la pensée. Mais même Condillac sera critique à l'égard de sa première tentative de 1746; en effet, dans la lettre à Maupertuis citée plus haut, il avoue finalement s'être "trompé" et avoir "trop donné aux signes" en voulant faire "voir comment les progrès de l'esprit dépendent du langage."¹⁰ Nous ressentons le besoin de communiquer aux autres nos pensées; mais pour arriver à les communiquer clairement et efficacement, nous devons

d'abord les analyser, les diviser en parties et présenter ces parties successivement et dans le bon ordre. Les langues, pour Condillac, sont les instruments nécessaires de l'analyse de la pensée; elles sont des "méthodes analytiques" (*Grammaire*, p. 427). Cette mise en valeur du langage comme analyse de la pensée et de l'expérience, et la notion de "génie" que nous verrons plus loin (chap. 2), atténuent quelque peu, il me semble, la portée du reproche adressé régulièrement à la conception classique du langage, celui de concevoir le langage comme "nomenclature", "sac à mots", ou "répertoire" ^{'19'}. (Comparez la conception de Condillac avec la définition de la **langue** selon Martinet : "Une langue est un instrument de communication selon lequel l'expérience s'analyse, différemment dans chaque communauté, en unités douées d'un contenu sémantique et d'une expression phonique..." ^{'20'}).

La psychologie des Lumières fait aussi une large place à l'**associationnisme**; les "associations d'idées" sont d'une grande variété et ces associations, tant naturelles que "non naturelles" (le cas des superstitions et des oeuvres d'imagination), sont des trouble-fête qui manifestent leur présence sur le plan linguistique et dont l'analyse classique du langage cherchera à rendre compte, en partie, à l'aide du concept d'idée accessoire.

(Le lecteur intéressé par la théorie classique des idées trouvera chez S. Auroux (1979, chap. 3) et M. Dominicy (1984, chap. 1) deux excellentes études formelles et détaillées de cette théorie).

4) Il y a des universaux linguistiques substantiels.

La pensée est la même partout et pour tous et le langage est l'analyse ou l'expression de la pensée. Le langage doit produire une "image", une **représentation** de la pensée aussi complète, claire et précise que possible, du moins dans les langues "perfectionnées" et "policées". La proposition considérée grammaticalement est la représentation d'un jugement ou d'une autre "action de notre esprit". Le jugement et ces actions de l'esprit (désirer, interroger, commander, prier, etc.) sont les mêmes partout et pour tous, et les êtres humains, pour analyser, représenter et communiquer la pensée, ont eu recours sensiblement à la même méthode, aux mêmes catégories d'expressions. On pourrait dire, reprenant la distinction de Quine (*Philosophy of Logic*, 1970, pp. 19-20), que la Grammaire Générale cherche avant tout à rendre compte des catégories **transcendantes**, l'explication des catégories **immanentes** étant l'affaire des grammaires particulières.

Partant d'une analyse de la proposition en Sujet-Copule-Prédicat (ou Sujet-Prédicat), les grammairiens philosophes estimaient, suivant en cela une très longue tradition remontant à Platon et Aristote, que toutes les langues devaient disposer de moyens pour "marquer", d'abord, les objets que nous concevons; ensuite, ce que nous voulons dire de ces objets; et enfin, l'action de notre esprit qui affirme, nie, interroge, désire, commande, prie, conjoint, etc. Une langue qui ne disposerait pas de moyens pour remplir ces fonctions serait, à cause de son incomplétude expressive, un bien piètre outil de communication. Les langues policées ou ayant atteint une certaine maturité dans leur développement doivent donc disposer de noms communs (appellatifs) et des déterminants (articles, adjectifs), ainsi que des prépositions ou des cas, pour désigner les objets que nous concevons et les relations possibles entre ces objets (ou certaines circonstances pouvant les affecter). Toutes les langues doivent pareillement avoir, pour analyser complètement la pensée, des adjectifs ou des participes, pour marquer ce que nous affirmons ou nions des objets conçus. Enfin, le verbe "être", le verbe "substantif", leur paraissait nécessaire dans toutes les langues pour marquer l'action de notre esprit qui unit les deux termes (Sujet-Prédicat) d'une proposition. La plupart des grammairiens philosophes distinguent les catégories "primitives", qui sont nécessaires à la représentation complète de la pensée, des catégories "dérivées" (comme les adverbes, ou

les conjonctions chez Condillac et Destutt de Tracy), qui sont utiles mais non nécessaires à la représentation de la pensée, et qui s'obtiennent à partir des primitives par contraction ou abréviation; ce sont des "mots elliptiques", selon l'expression de Destutt de Tracy. Ce dernier distingue soigneusement ce qu'il appelle les **éléments de la proposition**, c'est-à-dire les éléments nécessaires à la représentation complète de la pensée, des **éléments du discours**, qui sont dérivés ou composés des premiers. Les catégories jugées "nécessaires" à la représentation de la pensée le sont parce qu'elles reflètent la structure de notre esprit, et principalement la structure du jugement.

La primauté du jugement, le fait que nous parlons presque toujours pour dire ce que nous affirmons, nions, voulons, etc., et très rarement pour dire seulement ce que nous concevons, nous oblige à lier les unes aux autres les expressions que nous utilisons pour former une seule pensée dans l'esprit de l'allocutaire; "toutes les langues, écrit Du Marsais, conviennent en ce qu'elles ne forment de sens que par le rapport ou la relation que les mots ont entre eux dans la proposition." (*Fragments sur les causes de la parole*, in *Varia linguistica*, p. 228; voir aussi l'art. "Construction" de l'*Encyclopédie*). La syntaxe est ainsi l'étude des signes établis dans une langue pour marquer le nombre, le genre, la personne, les temps, les modes, les cas, etc., et des règles d'après lesquelles les mots doivent

être ordonnés et accordés pour former un seul sens dans l'esprit de l'auditeur. Certaines de ces règles sont universelles; d'autres ne concernent que les langues particulières (cf., Arnauld et Lancelot, *Grammaire générale et raisonnée*, pp. 153-154; Condillac, *Grammaire*, 1775, p. 443; et S. Auroux, 1979, chap. IV: "Une syntaxe sémantique"). La "syntaxe de convenance" est pratiquement la même dans toutes les langues selon les grammairiens de Port-Royal. Du Marsais (art. "Construction") soutenait que les mots sont à la fois les instruments et les signes de la division ou de l'analyse de nos pensées; nous ne pouvons parler à quelqu'un sans analyser nos pensées au moyen de signes; or, il n'y a, dans toutes les langues du monde, "qu'une même manière nécessaire pour former un sens avec les mots : c'est l'ordre successif des relations qui se trouvent entre les mots, dont les uns sont énoncés comme devant être modifiés ou déterminés, & les autres comme modifiants ou déterminans" (art. "Construction"; comparez avec J. H. Greenberg, "Some Universals of Grammar with Particular Reference to the Order of Meaningful Elements", in J. H. Greenberg (éd.), *Universals of Language*, 2^e édit., 1966, p. 76). Ces rapports de détermination ou de modification, et le rapport d'identité (sur lequel se fondent partout, par exemple, les règles pour l'accord de l'adjectif avec son substantif en genre et en nombre), sont les fondements de la **construction analytique** (ou construction "nécessaire", "naturelle", "simple"), laquelle s'oppose aux constructions **usuelle** et **figurée** qui varient d'une langue à une autre. Les règles de la construction analytique ou nécessaire (la même

partout) engendrent, si l'on peut dire, les "structures profondes", et reflètent les conditions nécessaires de toute compréhension linguistique. Les idiotismes et les énoncés figurés ne seront compris par un auditeur que s'il parvient à retrouver la construction analytique sous les déguisements des constructions usuelle et figurée. Condillac, qui considérait les langues comme autant de "méthodes analytiques", ou différentes manières d'analyser la pensée, prétendait lui aussi que cette méthode d'analyse de la pensée qu'est le langage avait des aspects universels. Il définissait ainsi l'objet de la Grammaire:

On appelle *grammaire* la science qui enseigne les principes et les règles de cette méthode analytique. Si elle enseigne les règles que cette méthode prescrit à toutes les langues, on la nomme *grammaire générale*; et on la nomme *grammaire particulière*, lorsqu'elle enseigne les règles que cette méthode suit dans telle ou telle langue. (*Grammaire*, p. 443).

Quel est le statut de ces règles "universelles" enseignées par la Grammaire Générale? Il semble que nous ayons là affaire à des règles nommées par Searle *constitutives*. Foucault ("La grammaire générale de Port-Royal", *op. cit.*, p. 7) distingue clairement les règles universelles de la Grammaire Générale des "prescriptions d'un législateur"; il s'agit plutôt, dit-il, de "règles auxquelles il faut bien qu'une langue s'ordonne pour pouvoir exister". M. Auroux (1979, p. 231, note 171) dit que ces règles, "dans une large mesure", sont des règles "constitutives" en référant à Searle (*Speech Acts*, 1969). Les règles universelles

du langage comme méthode d'analyse de la pensée peuvent-elles être conçues comme des "universaux de forme" au sens de Chomsky (*Aspects de la théorie syntaxique*, 1971 pour la trad. fr.), des universaux qui "mettent plutôt en jeu le caractère des règles qui apparaissent dans les grammaires et la façon dont elles peuvent être corrélées" (p. 48)? Chomsky lui-même (*ibid.*, p. 47) décrit la "grammaire universelle traditionnelle" uniquement comme "une théorie des universaux de substance" et Auroux fait de même ("Le rationalisme et l'analyse linguistique", *op. cit.*, p. 11). Selon Chomsky, l'étude des universaux formels (ces conditions abstraites que doivent satisfaire toutes les grammaires humaines possibles) est une entreprise récente en théorie générale du langage. Les règles universelles de la construction analytique et de l'analyse linguistique de la pensée ne sont-elles pas de telles conditions abstraites affectant "le caractère des règles qui apparaissent dans les grammaires" de toutes les langues? Je me contenterai ici de laisser cette question ouverte.

L'universalité dont il s'agit n'est pas forcément une universalité qui ne laisse aucun choix, qui impose à toutes les langues sans exception ses catégories. M. Auroux (1979, p. 226), voit les grammairiens philosophes évoluer vers un concept d'*universalité d'agréat*; les catégories de la Grammaire Générale sont universelles en ce sens qu'elles épuisent le champ des phénomènes (*cf.*, Destutt de Tracy, *Grammaire*, p.

152). Toutes les langues doivent avoir recours à l'une ou l'autre des catégories recensées dans la Grammaire Générale; mais il n'est nullement nécessaire qu'une même langue les ait toutes. Nous retrouvons le même type d'universalité dans la théorie des actes de discours; n'importe quel acte illocutoire accompli dans n'importe quelle langue doit entrer dans l'une ou l'autre des cinq catégories d'actes illocutoires primitifs reconnues dans la théorie; mais il n'est nullement nécessaire que toutes les langues disposent de moyens syntaxiques pour exprimer **directement** tous ces actes de discours (très peu de langues ont dans leur syntaxe les moyens de former, par exemple, des phrases de type promissif). Il en va de même avec les "traits distinctifs" de la phonologie.

Les grammairiens philosophes voulaient expliquer "ce qui est commun à toutes les langues"; pour ce faire, ils devaient montrer que toutes les langues, pour analyser et représenter complètement la pensée, doivent disposer de parties du discours remplissant partout les mêmes fonctions :

... puisque le système des idées a par-tout les mêmes fondemens, il faut que le système des langues soit, pour le fond, également le même par-tout; par conséquent, toutes les langues ont des règles communes; toutes ont des mots de différentes espèces; toutes ont des signes pour marquer les rapports des mots. (Condillac, *Grammaire*, p. 435).

Sans verbe, par exemple, nous ne pourrions "prononcer", comme dit Condillac, aucun jugement. Mais, encore une fois, l'universalité dont il est ici question n'en est pas une qui impose forcément à toutes les langues les mêmes catégories, en particulier parce que toutes les langues n'ont pas atteint le même degré de "perfection" dans l'analyse de la pensée, comme les langues des peuples "primitifs" et isolés, qui analysent peu la pensée parce qu'ils ont peu de besoins qui les y poussent.

5) L'usage normal de la parole est une activité rationnelle orientée vers une fin.

Pour les rationalistes (Descartes, Arnauld, Cordemoy), le langage est l'"une des plus grandes preuves de la raison" (Port-Royal, 1660, p. 27). Les langues sont l'oeuvre et l'instrument de la Raison, une faculté qui nous place "fort au-dessus des bêtes" et qui est de loin supérieure à leur instinct. Tous les commentateurs s'entendent là-dessus. Mais aux empiristes (ou sensualistes), on attribue souvent ⁽²¹⁾ la thèse formulée par Condillac en ces termes : "les langues sont l'ouvrage de la nature" (*Grammaire*, p. 432). Rationalistes et sensualistes seraient encore une fois opposés sur une question génétique, la question de l'origine des langues; certains grammairiens philosophes (Beauzée, Beattie) préfèrent encore adopter, en se

basant sur le récit biblique (*Génèse*, chap. II, versets 20-22), la thèse de l'origine divine. Mais la véritable lutte aurait eu lieu entre les partisans (rationalistes) de l'origine "rationnelle" des langues, et les partisans (sensualistes) de l'origine "naturelle".

Il me semble que cette façon de voir sous-estime grandement le caractère profondément "rationaliste" de la philosophie sensualiste. J'estime de plus que le slogan de Condillac ("les langues sont l'ouvrage de la nature") doit être réinterprété à la lumière de sa philosophie de la Raison et de sa notion de **nature**. Mes conclusions rejoignent en partie celles de Cassirer ⁽²²⁾, qui voyait les rationalistes et les empiristes, à part égale, comme des partisans de la thèse faisant des langues "une libre création de la raison humaine"; elles rejoignent aussi celles de Aarsleff ⁽²³⁾, qui proclame que pour être grammairien philosophe, il suffit d'être "rationaliste"; et celles de Bouveresse ⁽²⁴⁾, qui reproche à Chomsky d'avoir sous-estimé le caractère rationaliste de la pensée de Locke. "Rationaliste" ne doit pas être pris ici au sens étroit des historiens de la philosophie, pour qui ce terme désigne avant tout un groupe de penseurs partisans de la thèse de l'innéité des **notions communes** (Descartes, Arnauld, Cordemoy, Malebranche, Spinoza, Leibniz, Wolff, etc.). L'interprétation de Chomsky (1966, en particulier la section intitulée "L'acquisition et l'utilisation du langage") a le défaut d'associer la "linguistique cartésienne" à

l'innéisme des rationalistes; ce qui eut pour conséquence de provoquer la réaction des historiens qui voyaient bien qu'on pouvait être grammairien philosophe en se montrant partisan de Locke et Condillac (comme l'avait vu Harnois, 1929). On opposa alors à la "linguistique cartésienne" la "linguistique condillacienne" (A. Joly), ou même la "grammaire aristotélicienne" (J. Stefanini). Chomsky, me semble-t-il, a fait fausse route : les notions communes (ou idées innées) n'ont rien à voir avec l'idée que l'usage normal de la parole est "une des plus grandes preuves de la raison". Elles n'ont rien à voir non plus avec l'idée que les langues sont l'oeuvre de la Raison. Chomsky a peut-être, dans son enthousiasme pour la pensée linguistique des classiques, injecté dans son interprétation quelques-unes de ses propres idées concernant l'apprentissage du langage... Il insiste sur les passages de Descartes où celui-ci remarque que même les hommes les plus "hébétés" peuvent parler sans peine et que les sourds et muets parviennent à se faire comprendre en créant eux-mêmes des signes à cet effet, alors que les animaux, même les plus parfaits de leur espèce, n'arrivent pas à en faire autant. Mais cela montre seulement combien il faut peu de raison pour être capable de faire usage de la parole, et que la Raison est le propre de l'homme; voilà pourquoi il est le seul animal capable de parler. On ne peut conclure de cela qu'il y a, pour Descartes et les classiques, une telle chose qu'une "faculté de langage" innée. Monboddo (*Of the Origin and Progress of Language*) consacrera une bonne partie de son ouvrage à démontrer la fausseté de cette idée qui fait de la "faculté de

langage" une faculté "naturelle" aux humains.

Je voudrais, dans cette section, esquisser une certaine conception de la **rationalité pratique**; il s'agit d'une conception de "sens commun", jamais vraiment thématifiée par les philosophes classiques mais constamment utilisée par eux dans leur théorie de l'origine et de l'évolution des langues; et c'est cette conception de la raison pratique, commune aux rationalistes et aux sensualistes, qui est sous-jacente à l'idée que l'usage normal de la parole est une activité rationnelle orientée vers une fin (principalement, la communication des pensées). J. Agassi me semble dans le vrai lorsqu'il écrit, à propos du problème de la rationalité pratique : "In the Age of Reason, the Enlightenment, *the Aufklärung* (sic), the question was known but not discussed." (*Science and Society*, p. 458). Les philosophes classiques ont avancé plusieurs idées sur le sujet, mais apparemment sans soulever beaucoup de discussions ou de polémiques. Je crois que cette conception de la raison pratique se rapproche, par certains traits, de celle de Simon (1957), en ce sens que nous sommes des *satisficers* avant d'être des "maximiseurs"; par d'autres traits, elle rappelle celle de Rawls (1971) et Richards (1971) parce que les explications données par les grammairiens philosophes font souvent appel, implicitement ou explicitement, à des **maximes de choix rationnel**.

Les sensualistes, pas moins que les rationalistes et souvent davantage, ont préféré l'autorité de la Raison à celle de la Tradition; eux aussi ont fait la promotion de la science, de la méthode, de l'éducation, de la tolérance politique, etc.; pas moins que les rationalistes, ils ont cru aux progrès des "lumières", ont fait la lutte aux préjugés, aux superstitions, etc. Jacques Chouillet nous rappelle fort justement que les historiens doivent se méfier des "étiquettes" commodes que l'on s'empresse trop souvent d'accoler à un auteur avec la mention "affaire classée" : "D'une manière générale, ces grandes classifications philosophiques qu'on a coutume d'opposer les unes aux autres, sensualistes, rationalistes, n'existent que dans la conscience universitaire du siècle suivant, mais non dans celle des contemporains." ⁽²⁵⁾ Ces "grandes classifications philosophiques" sont sans doute commodes pour mettre de l'ordre dans nos archives, mais elles n'ont rien de définitif. Cela est vrai en particulier pour le XVIII^e siècle; chaque auteur devrait y être considéré pour lui-même. On ne doit pas, au fond, s'étonner de rencontrer des thèses rationalistes et sensualistes chez les mêmes auteurs de l'*Aufklärung*. Comme le dit prudemment Paul Hazard : "l'esprit du XVIII^e siècle, tel qu'il prend ses racines dans le XVII^e, est rationaliste par essence, et empiriste par transaction." ⁽²⁶⁾ Pierre Chaunu semble du même avis : toute la démarche des Lumières "... découle... de la raison et des sens" ⁽²⁷⁾.

Un examen comparatif des conceptions de la Raison des rationalistes et des empiristes révèle au fond assez peu de divergences, le principal objet de litige étant le statut des notions communes.

Pour les deux clans, la Raison est une faculté donnée par Dieu aux hommes pour leur permettre de découvrir et de justifier la vérité dans les sciences, et pour choisir (ou reconnaître) les actions qui peuvent le mieux assurer leur Salut. Pour les philosophes classiques, c'est dans les sciences que la Raison est à son mieux et se manifeste de la manière la plus éclatante. Mais comme le rappelle Condillac (*Dictionnaire des synonymes*, art. "Bon sens", p. 95), la Raison concerne tout autant la pratique que la théorie : "Qu'est-ce en effet que la *raison* ? Sinon bien voir ce qu'il faut faire et bien démêler ce qu'il faut penser : elle embrasse tout à la fois la théorie et la pratique." Ce n'est pas seulement dans les sciences que l'on peut faire pleinement usage de sa Raison. On la retrouve partout dans l'"industrie" des hommes. A côté de la certitude des sciences rationnelles, il y a tout l'art quotidien de l'à-peu-près, de la prudence, du "seulement probable", et la Raison n'en est pas du tout exclue. Descartes n'écrit-il pas : "Et j'avais toujours un extrême désir d'apprendre à distinguer le vrai d'avec le faux, pour voir clair en mes actions, et marcher avec assurance dans

cette vie." (*Discours de la méthode*, p. 56; je souligne). Le chapitre XVI de la quatrième partie de la *Logique* de Port-Royal (intitulé : "Du jugement qu'on doit faire des accidents futurs") vise justement à "nous rendre plus raisonnables dans nos espérances & nos craintes." (P. 429). Et les Messieurs finissent leur ouvrage en rappelant que la pire des imprudences est d'employer son temps et sa vie à autre chose que la recherche du Salut éternel, et que

Ceux qui tirent cette conclusion, & qui la suivent dans la conduite de leur vie, sont prudents et sages, fussent-ils peu justes dans tous les raisonnements qu'ils font sur les matières de science; & ceux qui ne la tirent pas, fussent-ils justes dans tout le reste, sont traités dans l'Ecriture de fous et d'insensés, & font un mauvais usage de la Logique, de la raison & et de la vie. (P. 431).

Descartes, le grand champion de la raison théorique, souhaitait néanmoins que la Nouvelle Science servît à réduire les maux de l'humanité et à la soulager des tâches les plus ingrates. Dans les *Règles pour la direction de l'esprit* (in *Oeuvres*, Garnier Frères, 1963, p. 79), il écrit, à propos de "celui qui veut rechercher sérieusement la vérité des choses" : "qu'il songe seulement à développer la lumière naturelle de sa raison, non pour résoudre telle ou telle difficulté d'école, mais pour qu'en chaque occasion de sa vie son entendement montre à sa volonté le choix qu'il faut faire". Et lorsqu'il écrivait que le "bon sens est la chose du monde la mieux partagée", il ne pensait sûrement

pas à la seule communauté des "sçavants". La Raison est de prime abord et le plus souvent **pratique**, c'est-à-dire : recherche des moyens les plus **appropriés** à la réalisation d'une fin, ou **choix** du meilleur moyen à prendre en vue d'une fin. La faculté par laquelle nous distinguons le vrai du faux est un don du Ciel pour la conduite de la vie en général, et pas seulement pour atteindre le vrai dans les sciences. C'est l'une des premières précisions que les Messieurs s'empressent de donner au tout début du "Premier discours" de leur **Logique** :

Ce n'est pas seulement dans les sciences qu'il est difficile de distinguer la vérité de l'erreur, mais aussi dans la plupart des sujets dont les hommes parlent, & des affaires qu'ils traitent. Il y a presque par-tout des routes différentes, les unes vraies, les autres fausses; & c'est à la raison d'en faire le choix. Ceux qui choisissent bien, sont ceux qui ont l'esprit juste; ceux qui prennent le mauvais parti, sont ceux qui ont l'esprit faux, & c'est la première & la plus importante différence qu'on peut mettre entre les qualités de l'esprit des hommes." (P. 35; je souligne).

Les sciences, considérées "en elles-mêmes & pour elles-mêmes", sont déclarées inutiles. C'est très bien d'utiliser sa Raison pour trouver (et prouver) les vérités dans les sciences, mais on devrait surtout se "servir au contraire, des sciences comme d'un instrument pour perfectionner sa raison." (*Ibid.*) Les Messieurs y insistent encore à la page suivante :

Les hommes ne sont pas nés pour employer leur temps à mesurer des lignes, à examiner les rapports des angles, à considérer les divers mou-

vements de la matière. Leur esprit est trop grand, leur vie est trop courte, leur temps trop précieux pour l'occuper à de si petits objets : mais ils sont obligés d'être justes, équitables, judicieux dans tous leurs discours, dans toutes leurs actions, & dans toutes les affaires qu'ils manient; & c'est à quoi ils doivent particulièrement s'exercer et se former.

Nous reviendrons sur la rationalité pratique et la notion de choix rationnel dans un moment.

Les succès retentissants de la Nouvelle Science mettaient surtout en vedette la raison théorique. Locke (quatrième Livre de l'*Essay...*, chap. XVII) et Leibniz (*Nouveaux essais...*, Livre IV, chap. XVII) distinguent divers usages du mot "raison". Il y a un usage où ce mot est opposé à "foi", un usage que critique Locke et qui ne nous intéresse guère ici (*Essay...*, Livre IV, chap. XVII, paragr. 24). Locke distingue encore quatre usages (chap. XVII, paragr. 1) : "raison" se prend quelquefois pour "cause finale"; ou pour un ensemble de principes d'une vérité évidente (*true and clear*); ou pour des déductions faites à partir de ces principes. Enfin, et c'est ce dernier usage qui nous intéressera dans la suite, "raison" désigne une faculté par laquelle l'homme se distingue des bêtes et les surpasse de beaucoup. Grâce à cette faculté, nous percevons les rapports nécessaires entre les vérités et pouvons étendre nos connaissances au-delà du domaine limité de nos intuitions et perceptions.

Pour les classiques, la Raison est avant tout une faculté de **discernement** (analyse) et de **liaison** (synthèse). Par elle, nous distinguons le vrai du faux, le bien du mal, et même le beau du laid, ou distinguons, dans une même chose, des parties, des caractères ou qualités, etc. Elle est aussi une faculté de **liaison** nous rendant capables de considérer plusieurs individus sous **une seule** idée générale (l'abstraction); plusieurs idées générales dans **un seul** jugement, plusieurs jugements (ou propositions) dans **un seul** raisonnement, et plusieurs raisonnements dans **une seule** démonstration ou théorie '20'. C'est en ce sens que la Raison est une faculté **discursive**. Comme faculté de discernement, la Raison rend possible l'analyse de la pensée qu'on trouve déjà toute faite dans les langues selon Du Marsais, Beauzée et surtout Condillac. Comme faculté de liaison, elle permet d'unir en un discours suivi les signes d'une foule d'idées et de jugements.

Rationalistes et empiristes ne divergent sérieusement qu'en ce qui concerne le statut des **notions communes**. Pour les rationalistes, la Raison a un **contenu**, comme l'a bien vu Cassirer (*La Philosophie des Lumières*, p. 48), un contenu fait de principes généraux et abstraits d'une certitude irrévocable, comme "le tout est plus que l'une de ses parties", "si on

retranche une même quantité à deux quantités égales, l'égalité demeure", etc. Parce que l'induction et l'expérience ne peuvent jamais nous donner de certitude qui égale celle de ces principes, les rationalistes ont conclu que ces connaissances étaient innées. Les sensualistes, au contraire, croyaient malgré tout possible de les dériver de l'expérience. Condillac disait des principes innés des rationalistes qu'ils ne sont que les "proverbes des philosophes", parce qu'ils présupposent une foule de connaissances déjà acquises. Dans son *Traité des systèmes* (1749), Condillac s'en prend à l'arbitraire des "systèmes abstraits" des rationalistes (nommément : Descartes, Malebranche, Spinoza, Leibniz). Les principes abstraits des systèmes rationalistes ne sont pas des connaissances premières; je sais que le tout est plus que l'une de ses parties, parce que je peux observer à tout moment qu'une main est plus qu'un doigt, qu'une maison est plus que l'une de ses pièces, etc. De plus, le choix de ces principes dans un système est arbitraire et ces principes ne peuvent jamais conduire à des connaissances particulières et utiles. Les seuls systèmes valables, aux yeux de Condillac, sont ceux qui se fondent sur des "faits bien observés", à la manière du système de M. Newton. L'article "Raison" de l'*Encyclopédie* départage fort bien les deux conceptions de la Raison. Pris absolument, le mot "Raison" désigne une "faculté naturelle dont Dieu a pourvu les hommes pour connaître la vérité, quelque lumière qu'elle suive, & à quelque ordre de matières qu'elle s'applique". Puis l'auteur ajoute :

On peut entendre par *raison* cette même faculté considérée, non absolument, mais uniquement en tant qu'elle se conduit dans ses recherches par certaines notions, que nous apportons en naissant, & qui sont communes à tous les hommes du monde. D'autres n'admettent point ces notions, entendent par lumière naturelle, l'évidence des objets qui frappent l'esprit, & qui lui enlèvent son consentement.

Mais cette divergence, si importante soit-elle, ne prend tout son relief que sur le fond d'un ensemble de similitudes. Une comparaison plus serrée entre Descartes et Condillac est à mon avis fort révélatrice.

Si l'usage normal de la parole constitue pour Descartes une "preuve de la raison", c'est que "la raison est un instrument universel qui peut servir en toutes sortes de rencontres" (*Discours de la méthode*, cinquième Partie); dit autrement, elle est une "faculté illimitée d'innovation adaptée" (29). La Raison est ainsi la seule de nos facultés qui puisse nous rendre capables de faire un usage créateur de la parole, c'est-à-dire d'adapter tous nos discours à n'importe quelle situation nouvelle, et de répondre avec pertinence au sens de n'importe quel discours prononcé en notre présence. Une machine peut bien être construite de façon à répondre d'une manière appropriée à un nombre relativement restreint de stimuli déterminés; par exemple, elle pourrait demander ce qu'on lui veut si on la touche à tel endroit précis, ou dire qu'elle a mal si on la frappe

violemment, etc. Mais le langage humain n'est jamais de cette façon lié aux stimuli; la parole n'est pas une réponse mécanique d'un locuteur à son environnement. L'emploi des signes dans l'usage normal de la parole est libéré de tout stimulus identifiable (cf., S. Auroux, 1979, p. 44). Parler n'est pas une transaction causale avec le monde : c'est une activité rationnelle orientée vers une fin. L'usage normal de la parole est une preuve de la Raison parce qu'il est "moralement impossible" (Descartes) de l'expliquer **mécaniquement**, comme le comportement des animaux-machines. Sans la Raison, nous serions incapables d'inventions ou d'innovations intentionnelles adaptées aux situations nouvelles. Ce n'est pas seulement la capacité à former des phrases nouvelles qui est la marque de la Raison; c'est avant tout le caractère **approprié** de ce qui est dit. La "chose parlante" est plus qu'une simple chose étendue : elle est aussi une chose pensante, dans la mesure où elle peut arranger diversement ses paroles pour répondre d'une manière pertinente à une infinité de situations nouvelles. Ce qui est habituel, routinier, "mécanique", dans le comportement humain, ne met pas la Raison en cause (même s'il est rationnel de suivre des habitudes, ou une routine, lorsque celles-ci se sont avérées "efficaces" ou "appropriées"; c'est surtout leur adoption première qui met en cause la Raison).

De même, pour Condillac, c'est dans les situations

nouvelles que la Raison se met en vedette. Dans son *Traité des animaux* (1755), la Raison est présentée en ces termes :

La mesure de réflexion que nous avons au-delà de nos habitudes est ce qui constitue notre raison. Les habitudes ne suffisent que lorsque les circonstances sont telles qu'on a qu'à répéter ce qu'on a appris. Mais, s'il faut se conduire d'une manière nouvelle, la réflexion devient nécessaire, comme elle l'a été dans l'origine des habitudes lorsque tout ce que nous faisons étoit nouveau pour nous. '30' (Je souligne).

Nous avons plus d'habitudes que les bêtes parce que nous avons plus de besoins; mais les habitudes ne sauraient suffire : elles ne sont pas, il s'en faut de beaucoup, en proportion avec l'infinie variété des situations et problèmes nouveaux que nous sommes susceptibles de rencontrer. L'instinct des animaux est très sûr, mais très limité; les êtres humains, par contre, sont faillibles, mais leur Raison est illimitée et permet de répondre adéquatement à n'importe quelle situation nouvelle.

Un autre point de comparaison intéressant entre Descartes et Condillac tourne autour de la notion de **choix rationnel**. Ce point est particulièrement important pour nous puisque la création et l'utilisation des langues présupposent le libre exercice de la volonté : parler, c'est agir; c'est donc aussi vouloir, et par suite, choisir.

Au début de sa quatrième *Méditation*, Descartes utilise *facultas eligendi* (faculté d'élire ou de choisir), comme équivalent de "volonté" et "libre arbitre" (*cf.* A. Kenny, 1970, et Nuchelmans, 1983, chap. 2). Nous agissons librement lorsque la Raison prescrit à la volonté le choix du "meilleur" moyen à prendre (c'est-à-dire le plus "approprié" dans les circonstances), ou du meilleur plan d'action à adopter en vue d'une fin. De fait, pour Descartes, la liberté d'indifférence représente "le plus bas degré de la liberté" (quatrième *Méditation*), le "degré zéro" si l'on veut. De plus, pour Descartes, il est clair que les expressions linguistiques ont été, à l'origine, instituées par imposition volontaire; dit autrement, elles ont été **choisies** comme moyen en vue d'une fin (la communication des idées et pensées). Dans ses cinquièmes Réponses ^{'31'}, Descartes affirme : "... les noms ont été pour l'ordinaire imposés par des personnes ignorantes, ce qui fait qu'ils ne conviennent pas toujours assez proprement aux choses qu'ils signifient"; et dans les *Principes de philosophie* : "A peine saurions-nous concevoir aucune chose si distinctement que nous séparions entièrement ce que nous concevons d'avec les paroles qui avaient été choisies pour l'exprimer" ^{'32'}. Meilleur sera le choix des mots, plus parfaite sera la langue. L'algèbre représente, à l'âge classique, l'exemple le plus achevée d'une langue bien faite, d'une langue dont tous les signes ont été **choisis** avec soin. Ce n'est que par la Raison que les langues

peuvent se perfectionner, parce que seule la Raison rend possible un quelconque progrès dans les affaires humaines, par le choix de moyens plus appropriés aux fins poursuivies. Le choix des mots peut parfois être fondé sur de mauvaises raisons (ce qui peut arriver avec des "personnes ignorantes"), mais il n'est jamais arbitraire, il n'est jamais le fruit d'un simple hasard ou du caprice, et la plupart du temps, ce choix, sans être le meilleur, n'en est pas moins **satisfaisant** dans les circonstances : le moyen choisi n'est peut-être pas le meilleur, mais il suffit à se faire entendre. Si on peut dire que les langues sont l'oeuvre de la Raison, et que l'usage normal de la parole en est une preuve, c'est avant tout parce que les mots ont fait l'objet d'un **choix rationnel**, et parce qu'un locuteur ne peut parler d'une façon pertinente et "responsable" sans choisir³³ les expressions qu'il utilise et "analyser" les pensées qu'il exprime. Les notions communes ou idées innées n'ont pas grand'chose à voir là-dedans.

Chez Condillac, la notion de choix est analytiquement liée à celle de volonté. Dans son *Traité des animaux*, il explique que la phrase "je veux" ne signifie pas seulement qu'une chose m'est agréable, mais encore qu'elle est l'objet de mon choix ³⁴. Et lorsqu'il explique, dans sa *Grammaire* (1775), pourquoi il préfère parler de signes "artificiels" (comme d'ailleurs Bernard Lamy [1675] avant lui), plutôt que de signes "arbitraires", il écrit ceci :

En effet, qu'est-ce au fond que des signes arbitraires? Des signes choisis sans raison et par caprice. Ils ne sauroient donc pas entendus. Au contraire, des signes artificiels sont des signes dont le choix est fondé en raison : ils doivent être imaginés avec tel art, que l'intelligence en soit préparée par les signes qui sont connus. ⁽³⁵⁾

Et un peu plus loin, il ajoute :

On se trompe donc, lorsqu'on pense que dans l'origine des langues, les hommes ont pu choisir indifféremment tel ou tel mot pour être le signe d'une idée. En effet, comment avec une telle conduite, se seroient-ils entendus? ⁽³⁶⁾

Dans sa dernière grande oeuvre (d'ailleurs inachevée), *La Langue des calculs* (parue en 1798), Condillac écrit encore : "Entre plusieurs (expressions---A.L.), il y en a toujours une qui mérite d'être préférée; et toutes nos langues seroient également bien faites, si on avoit toujours su choisir." ⁽³⁷⁾ Plus loin : "Lorsqu'un peuple choisit mal les analogies, il fait sa langue sans précision et sans goût, parce qu'il défigure ses pensées par des images qui ne leur ressemblent pas, ou qui les avilissent" ⁽³⁸⁾. Cela se produit "parce que nous nous contentons de savoir à-peu-près ce que nous voulons dire, et que nous nous embarassons moins encore de savoir ce que les autres disent, nous parlons avec des expressions qui sont à-peu-près celles qui nous

conviennent." ⁽³⁹⁾ Et en parlant des peuples, au moment de la formation des langues : "... lorsqu'ils choisissent mal, ce n'est pas qu'ils choisissent sans raison, c'est que la raison qui les devrait déterminer ne s'offre pas à eux, et ne peut s'y offrir." ⁽⁴⁰⁾ Ils ne choisissent pas sans raison, mais leurs connaissances (les informations dont ils disposent) sont encore trop grossières pour leur permettre d'envisager le moyen le plus propre à servir leurs fins (celui qui "maximise l'utilité attendue"). Il en va ainsi, à l'origine, pour les peuples comme pour les individus; il en va encore de même pour l'usage normal de la parole, dans les langues "policées". Dans la rhétorique qu'il écrivit pour le jeune Prince de Parme, *De l'Art d'écrire* (1775), il lui explique "pourquoi, dans un cas donné, quel qu'il soit, il y a toujours une expression qui est la meilleure, et qu'il faut savoir saisir." ⁽⁴¹⁾ Plus une langue est "arbitraire", plus elle est imparfaite; c'est pourquoi l'algèbre est la seule langue "bien faite" : "rien n'y paroît arbitraire", dit-il.

Mais les langues ne sont point "arbitraires", et ce qui paroît être un caprice d'un peuple dans le choix des mots de sa langue n'est, pour Condillac comme pour Descartes, qu'ignorance, défaut de jugement et mauvais goût. S'il y a une différence entre les deux sur ces matières, elle réside peut-être dans le "degré de liberté" et de conscience de soi avec lequel le choix

des mots, à l'origine, a été fait; pour Condillac, nous sommes plus ou moins "maîtres du choix", car la **nature**, "qui commence tout", et par la suite l'**analogie**, guident sans cesse nos choix. "Les hommes qui ont fait les langues, ont de même été guidés par la nature, c'est-à-dire par les besoins qui sont une suite de notre conformation" (Condillac, *Grammaire*, p. 442). Que le besoin de communiquer nous soit naturel n'implique pas, bien sûr, que les langues soient l'oeuvre de la nature. Souvent, plus nous réfléchissons, et plus mal nous choisissons. Mais les premiers hommes n'avaient pas le loisir de faire des choix sophistiqués; ils avaient probablement intérêt à ne pas se tromper, et à bien se faire entendre, car leur survie, sans doute, en dépendait; les langues n'ont pas été faites pour potiner et bavarder; leur invention répondait sûrement à un besoin vital puisque tous les peuples qui ont survécu y ont répondu de la même façon, c'est-à-dire, par un langage de sons articulés. Mais Descartes a très peu écrit au sujet de l'origine des langues et nous ne savons pas qu'elles étaient, selon lui, les conditions dans lesquelles s'est fait le choix des mots à l'origine. Du Marsais, lui, invoquait une "métaphysique d'instinct et de sentiment" qui aurait présidé, dans les débuts, à la formation des langues, à la classification des choses et à l'analyse de la pensée. Condillac évoquera également une "métaphysique de sentiment" qui "fait les langues" (Condillac, *De l'Art de raisonner*, p. 620).

La rationalité qui est en cause dans la formation des

langues et l'usage normal de la parole est une rationalité de type **délibératif**. Les notions communes et innées ne jouent aucun rôle particulier dans l'invention des langues et l'usage de la parole. Bien sûr, les langues sont d'abord faites pour communiquer nos pensées et la structure de notre esprit impose des contraintes à l'ensemble des grammaires possibles; mais pour un sensualiste comme Condillac, pas moins que pour un rationaliste comme Leibniz, "le langage est le miroir de l'esprit". ⁴² Les principes qui sont invoqués par les grammairiens philosophes pour expliquer l'invention des signes d'institution et l'usage normal de la parole ne sont pas des principes généraux et abstraits qui ne peuvent être dérivés de l'expérience, mais simplement des **maximes de choix rationnel**, des maximes du genre de celles discutées par Rawls (1971) et Richards (1971), puis utilisées en pragmatique par Kasher (1976). M. Dominicy (1984, chap. 3 : "Une pragmatique générale") découvre chez Arnauld sept "maximes de rationalité" qui régissent tout comportement sémiologique dans la mesure où celui-ci est rationnel. Les maximes que nous présentons ici valent pour toute action en général, et pas seulement pour le comportement sémiologique, où les **moyens** utilisés sont d'ordre linguistique et la **fin** poursuivie est (principalement) la communication. Je crois qu'à l'aide de ces principes, nous pouvons reconstruire bon nombre d'explications données par les grammairiens philosophes et mettre pleinement en évidence leur caractère "raisonné".

(P.1) : Etant donné une fin voulue (désirée, poursuivie) par un agent, si celui-ci est rationnel, il choisira le moyen le plus "approprié" (ou le plus "satisfaisant" étant donnés les moyens et les informations dont il dispose) lui permettant d'atteindre cette fin au moindre coût, *ceteris paribus*.

Souvent, ce principe est appelé simplement "principe de rationalité" (comme le font, par exemple, Popper [1967] et Watkins [1970]); mais comme il sera ici question de plusieurs principes de choix rationnel, nous appellerons (P.1), comme le font Rawls et Richards, "**principe d'efficience**". Le mot "approprié" figurant dans ma formulation est dû à Popper (1967). Le moyen le plus approprié, c'est le "meilleur" moyen, selon l'évaluation de l'agent, le moyen qui permet d'atteindre efficacement la fin visée d'une façon économique, compte tenu des moyens et informations disponibles dans les circonstances. Un agent rationnel cherche donc à "maximiser" le résultat de ses actions, ou la solution aux problèmes qu'il rencontre. Mais nous ne pouvons évaluer les choses du point de vue de Sirius. Les penseurs classiques étaient trop conscients de la "finitude" de l'homme et des limites de nos capacités cognitives, pour croire que nous avons le temps et les capacités qu'il faudrait pour passer en revue toutes les solutions possibles, effectuer sur chacune un calcul coûts/bénéfices, et choisir finalement celle qui, selon la règle bayésienne, "maximise l'utilité attendue". Le plus souvent, nous nous contentons d'une solution qui, sans être objectivement la meilleure, est néanmoins **satisfaisante**. Nous sommes des **satisficers** avant d'être des "maximiseurs". Le

passage suivant, tiré de l'*Enquête sur l'entendement humain* de Hume, témoigne de la présence d'une conception assez semblable à l'âge classique :

Comme l'homme est un être raisonnable et qu'il est continuellement à la recherche du bonheur, qu'il espère atteindre par la satisfaction d'une passion ou d'une affection, il agit, parle ou pense rarement sans but ni intention. Il a toujours quelque objet en vue; et, quelle que soit parfois l'impropriété des moyens qu'il choisit pour atteindre sa fin, il ne perd jamais celle-ci de vue et il ne laissera même pas se perdre ses pensées et ses réflexions quand il n'espère pas en obtenir quelque satisfaction. (*Op. cit.*, pp. 60-61).

Une telle conception de la rationalité pratique m'apparaît courante à l'âge classique, et elle est assez fondamentale pour être attribuée aussi bien aux sensualistes qu'aux rationalistes. Il s'agit en fait d'une conception de "sens commun"; nous présumons toujours de la rationalité des agents dont nous voulons comprendre le comportement. Parmi les maximes de rationalité que Dominicy (1984, chap. 3, p. 119) retrouve dans l'oeuvre de Arnauld, la "maxime d'intelligibilité" dit que toute personne est censée parler de façon à se faire entendre, sans quoi elle parle sans raison ni jugement. Mais les moyens choisis peuvent ne pas toujours être ceux qui produisent les meilleurs résultats pour un observateur ou expérimentateur impartial, quoique pour l'agent concerné, ces moyens puissent être tout à fait satisfaisants. Il s'agit, pour reprendre l'expression de Watkins (1970) et Elster

(1979), d'une rationalité "imparfaite". Ainsi, les mots, à l'origine, ont pu être choisis par des "personnes ignorantes" (Descartes), ou par des personnes qui se contentaient de savoir à-peu-près ce qu'elles voulaient dire (Condillac); mais ils suffisaient, en dépit de leur impropriété, pour se faire entendre efficacement. Tel que formulé plus haut, (P.1) est un principe **normatif** : pour être considéré comme rationnel, un agent **doit** chercher à faire le choix du meilleur moyen à prendre en vue d'une fin à réaliser; par contre, ce principe peut avoir de multiples applications **positives** pour la description et l'explication du comportement humain (*cf.*, J. Harsanyi, 1976, p. 90).

Le second principe est une variante du précédent; Rawls l'appelle "principe d'inclusivité", et Richards, "principe de dominance" :

(P.2) : Etant donné deux plans d'action A et B qui ne peuvent être menés à bien simultanément, un agent, s'il est rationnel, choisira le plan d'action A de préférence à B si A permet de réaliser tous les objectifs visés par B et un autre (ou plusieurs autres) en surplus, *ceteris paribus*.

Je ne puis être à Montréal et à Québec au même moment; mais aller à Montréal me permettrait de réaliser tout ce que je pourrais faire à Québec, plus certaines autres choses que je ne pourrais faire à Québec; rationnellement, je devrais donc choisir d'aller

à Montréal. L'un des auteurs de l'article "Méthode" de l'*Encyclopédie* écrivait : "Les *méthodes* générales pour résoudre à la fois un grand nombre de questions, sont infiniment préférables aux *méthodes* bornées, & particulières pour résoudre des questions isolées" (43). Nous verrons, au chapitre suivant, que c'est un tel principe qui explique pourquoi les peuples, lors de la formation des langues, ont préféré un langage fait de sons articulés au langage d'action, le premier étant une méthode plus efficace, plus facile d'usage et plus complète pour l'analyse et la communication de la pensée.

Le troisième principe, lui aussi une variante du premier, est nommé par Rawls "principe de la plus forte probabilité" (et par Richards, "principe de la loterie"); on peut le formuler comme suit :

(P.3): Etant donné des buts ou objectifs similaires qui pourraient être accomplis par deux plans d'action bien distincts, un agent, s'il est rationnel, choisira toujours celui des deux plans qui a le plus de chances de succès, *ceteris paribus*.

Nous retrouvons sensiblement le même principe sous la plume de Descartes : "Et ainsi, les actions de la vie ne souffrant souvent aucun délai, c'est une vérité très certaine que, lorsqu'il n'est pas en notre pouvoir de discerner les plus vraies opinions, nous

devons suivre les plus probables." (*Discours de la méthode*, troisième Partie, p. 76). Le tout dernier chapitre de la *Logique* de Port-Royal, qui veut nous rendre plus "raisonnables dans nos craintes et nos espérances", discute en partie de la même matière. Sur le plan linguistique, il peut arriver, par exemple, que l'usage d'un terme usuel et bien connu soit préférable à l'usage d'un terme plus recherché, plus précis, mais qui a cependant "moins de chances" d'être entendu par l'allocutaire, pour qui ce terme peut sembler obscur, abstrus ou pour toutes sortes d'autres raisons; la première règle de toute saine rhétorique est qu'il vaut toujours mieux savoir à qui l'on s'adresse si l'on veut maximiser l'efficacité de la communication et augmenter ses chances de succès.

Il ne s'agit, encore une fois, que d'une esquisse, et une esquisse sacrifie toujours à l'originalité de chaque auteur. Elster (1979) examine brièvement les théories du choix rationnel de Pascal et Descartes (chap. II : "Imperfect Rationality : Ulysses and the Sirens"). L'examen de celle de Leibniz serait sans doute aussi fort instructive (*Nouveaux essais...*, Livre IV; *Essais de théodicée*, en particulier, le *Discours de la conformité de la foi avec la raison*). De plus, ces principes devraient recevoir différentes formulations pour le court et le long terme, ou lorsque le choix implique plus d'une personne (rationalité collective et stratégique). Par exemple, il n'est pas rationnel

de changer constamment le sens des mots, même si ces changements représentent une réelle amélioration de la langue, parce que ces changements constants mettraient en danger l'efficacité de la communication. Nous supposons toujours une certaine stabilité de la signification attachée aux mots que nous employons et il n'est pas rationnel de la changer à l'insu des autres, de se donner un "langage privé". Descartes l'avait bien vu : nous ne sommes pas libres de changer la signification des mots une fois qu'elle a été reçue (cinquièmes Réponses, *op. cit.*, p. 231). Dominicy (1984, chap. 3, pp. 114-115), appelle "maxime de stabilité" un semblable principe chez Arnauld. Nous sommes donc toujours autorisés à interpréter les mots d'autrui en leur attribuant d'abord le sens courant, usuel. Locuteur et allocutaire s'attendent mutuellement à ce que l'un et l'autre utilisent et comprennent les mots selon leur sens usuel.

Ces principes de choix rationnel sont très souvent utilisés tacitement par les philosophes classiques pour expliquer la formation et l'évolution des langues, le choix des mots et des paradigmes de flexions pouvant alors être justifié par des raisons d'économie, d'efficacité, de simplicité, de commodité et d'élégance. Ils jouent également un grand rôle dans la formulation des règles rhétoriques visant à maximiser l'efficacité du discours; le mot "choix" revient pratiquement à chaque page dans *De l'art decrire* (1775) de Condillac. Les

raisons d'ordre économique sont particulièrement importantes. Les langues humaines ne sont viables que dans la mesure où elles permettent de faire beaucoup avec peu; car le nombre des perceptions, des idées et pensées de toutes sortes que nous pouvons avoir excède de beaucoup le nombre des mots ou moyens linguistiques que nous pouvons apprendre et maîtriser (quelques milliers de mots). Il y a des noms communs dans toutes les langues, parce que nous ne pouvons retenir une infinité de noms propres, tandis qu'avec quelques centaines de noms communs, et une poignée de déterminants (articles, adjectifs), un enfant ou un illettré arrive, avec un peu d'imagination, à décrire n'importe quelle situation. La plupart des grammairiens philosophes insistent sur cette économie considérable que permet de réaliser l'usage de noms communs (appellatifs), et sur l'usage qu'on en fait pour classifier les choses (genres, espèces) et mettre de l'ordre dans nos pensées. "Le désir que les hommes ont d'abréger le discours" (*Grammaire générale et raisonnée*, p. 93) est constamment invoqué par les grammairiens philosophes. Entre deux manières de parler également efficaces, la moins coûteuse doit être préférée; elle est d'ailleurs souvent jugée plus élégante, plus "naturelle", plus énergique; elle rend mieux la promptitude avec laquelle les pensées nous "viennent à l'esprit". Toute économie discursive qui ne met pas en danger l'efficacité de la communication est en accord avec (P.1). Le recours à l'ellipse est ainsi autorisée par la raison (Condillac, *De l'Art d'écrire*, p. 541). Destutt de Tracy ne voit rien d'étonnant dans le fait qu'une bonne partie de ce que nous

exprimons demeure sous-entendu, que les mots qui reviennent le plus souvent dans le discours (les indéclinables, comme les prépositions et les conjonctions) soient presque toujours, dans toutes les langues, des monosyllabes, et que les mots déclinables aient la capacité d'exprimer plusieurs significations, comme les verbes, qui peuvent exprimer l'attribut, le temps, la personne, le nombre, la voix, l'existence, et l'action de l'esprit, et les noms, qui peuvent exprimer, en plus de leur signification principale, le nombre, le genre et le cas (*Grammaire*, 1803, pp. 43, 117, *et passim*). Un locuteur, s'il est rationnel, sera économe de ses moyens; s'il dit peu de choses, s'il donne peu d'informations, nous sommes autorisés à penser qu'il ne peut en donner davantage, à moins qu'il refuse de coopérer dans la conversation. Ainsi, nous présupposons constamment que les locuteurs donnent le maximum d'informations pertinentes, parce qu'il leur en coûte assez de les donner et qu'ajouter des informations supplémentaires plus ou moins pertinentes serait une dépense inutile (*cf.*, Dominicy, 1984, pp. 119-120, pour la "maxime de quantité" chez Arnauld). Il y a donc, dans la Grammaire Générale, quelque chose comme un "principe du moindre effort" dans l'usage de la parole, ou une instance de la fameuse loi de Zipf en théorie de la communication; O. Jespersen croyait lui aussi que les langues évoluent suivant une tendance visant à obtenir un maximum d'efficacité par l'utilisation d'un minimum de moyens.

Ces principes de rationalité servent aussi, dans la Grammaire Générale, à expliquer pourquoi, dans la plupart des langues connues des grammairiens philosophes, il y a des adverbes, des verbes "adjectifs", et des pronoms. Car tous, en effet, s'entendaient sur ce point : ces parties d'oraison sont utiles, mais non nécessaires à la représentation complète de la pensée dans la langue; on peut les éliminer, sans perte de sens, en les remplaçant par d'autres parties du discours. On peut ainsi éliminer, sans perte de sens, les adverbes en les remplaçant par des syntagmes prépositionnels : "sagement" = "avec sagesse"; on peut faire de même avec les verbes adjectifs, que l'on décompose, suivant la tradition, en copule + participe présent : "aime" = "est aimant"; et enfin les pronoms, que les grammairiens classiques définissent d'abord par leur capacité à tenir lieu d'un nom (à partir de Beauzée cependant, les grammairiens philosophes reconnaissent au pronom la fonction de marquer le rapport de l'idée qu'il représente ("confusément") à l'acte de parole). En conséquence, ces trois parties du discours ne sont pas nécessaires à la représentation complète de la pensée dans toutes les langues : théoriquement, on pourrait partout s'en passer. Mais les langues sont faites pour communiquer et la communication a ses exigences. Les adverbes et les verbes adjectifs permettent une économie discursive qui n'est pas amoindrie par une perte d'efficacité de la communication. Leur invention et leur usage sont donc en accord avec les canons de la raison pratique. Les Messieurs de Port-Royal nous demandent

d'imaginer de quoi aurait l'air une conversation où les locuteurs seraient constamment obligés de se nommer au lieu de dire simplement "Je" et "tu"...

Un dernier point concernant la rationalité pratique relativement à la formation des langues et l'usage normal de la parole : lorsque Condillac affirme que "les langues sont l'ouvrage de la nature", il me paraît clair qu'il ne s'exprime pas littéralement. Cette phrase signifie : les langues ont été faites en prenant pour modèle le langage d'action dont les éléments sont innés et donc "naturels". Dans son *Dictionnaire des synonymes*, aux articles "langues" et "langage", il explique qu'il y a deux types de langage : d'abord le **langage d'action**, fait de gestes, de cris inarticulés, de mouvements des yeux, de la tête, etc., et ensuite, le **langage des sons articulés**. Le premier n'est pas le propre de l'espèce humaine; bien au contraire, chaque espèce animale a le sien! Mais c'est le langage des sons articulés qui s'appelle proprement "langue", et les langues, il y insiste, sont faites de signes d'institution **choisis** pour y attacher certaines idées, comme il le disait déjà dans l'*Essai sur l'origine des connoissances humaines* (1746, première partie, chap. IV). Dans une lettre à J.H.S. Formey, il parle de "l'impuissance où sont les bêtes de se faire une langue proprement dite"⁴⁴. Chez Condillac, ce qui est proprement linguistique, tout ce qui concerne l'expression conventionnelle de nos idées et pensées, dépend de la réflexion et du choix. Et

le mot "nature" veut d'abord dire, pour lui, "premier état d'une chose", et par extension, tout ce qui s'explique par les lois de la mécanique (*cf.*, art. "Nature" et "Naturel" du *Dictionnaire des synonymes*). Le premier langage d'action est naturel parce qu'il n'est qu'une suite de notre "conformation naturelle"; un seul cri de douleur en dit souvent davantage que bien des jérémiades. Mais il en va autrement des signes d'institution, qui supposent une convention et une raison qui fait adopter le mot ou l'expression (*La Langue des calculs, op. cit.*, p. 419). Dans sa *Grammaire* (*op. cit.*, p. 431), il dit que

si nous sommes conformés pour parler le langage d'action, nous le sommes également pour le langage des sons articulés. Mais ici la nature nous laisse presque tout faire. Cependant, elle nous guide encore. C'est d'après son impulsion que nous choisissons les premiers sons articulés, et c'est d'après l'analogie que nous en inventons d'autres, à mesure que nous en avons besoin. (Je souligne).

La nature nous montre la voie, elle "commence", comme dit Condillac, et elle continue à nous guider dans nos choix par l'analogie, qui doit être respectée si on désire se faire entendre. Le premier langage d'action demeure au niveau de la communication animale; mais dès qu'il s'enrichit de signes d'institution, la Raison (ou la réflexion) et le choix deviennent nécessaires.

Par ailleurs, l'idée que les mots résultent d'un choix ou d'une imposition volontaire (*voluntary imposition*) se trouve aussi chez Locke, le père du sensualisme moderne; on ne peut donc la réserver aux seuls "rationalistes". A l'inverse, l'idée que les cris inarticulés, les grimaces, mouvements des membres, des yeux, etc., constituent "la première des langues", se trouve dans le *Discours physique de la parole* (1666) du cartésien Gérauld de Cordemoy ⁴⁵; mais ce n'est là encore qu'une façon de parler, semble-t-il, puisque l'auteur distingue aussitôt ces signes naturels des signes d'institution et affirme que ces derniers seraient impossibles sans l'intervention de la Raison. Les mots "langue" et "langage" sont parfois utilisés, par les rationalistes et les sensualistes, pour désigner toute forme d'expression (naturelle ou conventionnelle) des pensées; mais au sens strict, les "langues" ne concernent que l'expression conventionnelle des pensées. Le mot "choix" est quelquefois utilisé lui aussi dans un sens extensif par Condillac : la "nature choisit les voies les plus simples", les "bêtes choisissent par instinct", etc. Mais à l'article "Préférer" du *Dictionnaire des synonymes*, Condillac précise que

Le mot de *choisir* marque plus particulièrement la comparaison qu'on fait de tout ce qui se présente, pour connoître ce qui vaut le plus et le prendre. (P. 453).

"On *préfère* par raison, et on *aime mieux* par goût" (*ibid.*). En ce

sens, la nature et les animaux ne préfèrent pas et ne choisissent pas. Quant à l'instinct, pour Condillac, son concept exclut par définition toutes les opérations auxquelles participe la réflexion (cf., art. "Instinct", *Dictionnaire des synonymes*, p. 340).

La thèse voulant que les **langues** soient l'ouvrage de la Raison peut donc être attribuée également aux "grammairiens sensualistes", dans la mesure où ils cherchent à dépasser la thèse de l'origine divine du langage et distinguent clairement les signes naturelles des signes d'institution. Les langues sont l'oeuvre de la Raison parce que les sons articulés, les signes d'institution, ont fait l'objet d'un **choix rationnel**, qui n'était pas forcément le meilleur choix possible, mais un choix qui tout de même suffisait, à l'origine, pour se faire entendre avec une clarté satisfaisante. L'usage normal de la parole est une activité rationnelle, non seulement parce qu'il faut **analyser** ses pensées pour les communiquer et **lier** en un tout (proposition) les signes de ces pensées, mais encore parce qu'il faut savoir **choisir** les signes **appropriés**.

Mais les principes de choix rationnels ne sont-ils pas d'une certaine façon innés? Locke (*Essay...*, Livre I, chap. II) rejetait l'idée qu'il y ait des "principes de pratique" innés,

sauf peut-être cette tendance mise en nous par la nature à être heureux et notre aversion pour la misère. Mais pour lui, ce principe n'est que l'expression d'une inclination "naturelle" (donc innée) de l'âme vers le bien et non le résultat d'une quelconque vérité innée imprimée dans notre entendement. Pour Leibniz, au contraire, "si le penchant est inné, la vérité (le principe) l'est aussi" (*Nouveaux essais...*, p. 73). L'universalité des principes de choix rationnel pourrait bien dépendre d'une telle "inclination (naturelle) de l'âme vers le bien". Il se peut également que des "dispositions" de ce genre soient la source de cette "métaphysique d'instinct et de sentiments" (Du Marsais) ou de la "métaphysique de sentiment" (Condillac) qui guidait "les premiers hommes" (semble-t-il à leur insu) pour la division des choses en genres et espèces et pour la formation des langues.

* * *

6) Le principe d'analogie.

Le principe d'analogie intervient de multiples façons et à différents niveaux dans la Grammaire Générale. Chez plusieurs sensualistes (Locke, Du Marsais, etc.), il explique la genèse des "noms généraux" (appellatifs); c'est l'analogie qui, selon Condillac, guide le choix des mots tout au long de la formation et de l'évolution des langues. C'est aussi l'analogie qui contribue à l'établissement du système des significations morphologiques dans une langue, qui règle l'usage dans les cas douteux, et qui explique le mécanisme des métaphores et autres tropes apparentés. C'est encore l'analogie qui façonne le génie d'une langue, qui lui donne de la consistance, et la préserve d'un trop grand nombre d'irrégularités. Condillac déplorait le fait que nos langues européennes aient été faites à partir des débris de langues anciennes, parlées par des peuples qui se sont imposés au hasard des guerres, invasions, conquêtes, occupations. Toutes les langues ont de ces irrégularités décevantes pour le sens commun et les enfants qui doivent en faire l'apprentissage. Une trop grande multiplication des formes linguistiques (modèles, paradigmes) peut de plus être néfaste pour une langue, car dans ce cas "le mécanisme de la langue s'obscurcit et se complique", comme le remarque de Saussure à propos des irrégularités causées par les changements phonétiques (*Cours de linguistique générale*, troisième partie, chap. IV,

section 1).

L'analogie est une sorte de raisonnement qui consiste à établir une proportion entre plusieurs termes en découvrant le terme manquant. De Saussure nous dit que

L'analogie suppose un modèle et son imitation régulière. *Une forme analogique est une forme faite à l'image d'une ou plusieurs autres d'après une règle déterminée. (Ibid.)*

Ainsi, le féminin de "directeur", "instituteur", "producteur", etc., donne : "directrice", "institutrice" et "productrice", respectivement; le féminin de "recteur" sera donc "rectrice". De même, si "réaction" donne "réactionnaire", "répression" fera "répressionnaire", etc. Ce mécanisme, les grammairiens classiques l'ont connu et bien mis en valeur, même si on le définit souvent d'une façon un peu vague, comme un simple "rapport de ressemblance" (Condillac, *La Langue des calculs*, op. cit., p. 419).

Ainsi, d'après Locke, les premiers mots devaient être des noms propres destinés à nommer un seul objet perçu par les sens; par la suite, constatant les ressemblances entre les premiers objets nommés et les objets de la même espèce, les hommes ont tout naturellement étendu la signification des noms propres afin qu'ils désignassent également tous les objets de la même espèce,

les noms propres devenant ainsi, de proche en proche, des noms communs, signes des idées générales. Ici, la première nomination sert de modèle pour les autres : un objet ressemblant fortement à celui de la première nomination sera nommé de la même façon. Ce processus décrit par Locke, Du Marsais, etc., rappelle une figure trope que Du Marsais appelle "antonomase", et qui consiste à utiliser un nom propre comme s'il s'agissait d'un nom commun; c'est ainsi que nous disons d'un homme grand et fort que c'est un "Hercule", ou d'un autre qui se donne des airs triomphants, que c'est un "Napoléon", etc. Leibniz s'opposait à cette façon de concevoir la genèse des noms appellatifs; il prétendait, au contraire, que beaucoup de noms propres, à l'origine, avaient un contenu général descriptif (*Nouveaux essais...*, Livre III, chap. III).

A l'origine, le choix des premiers mots, nous l'avons vu chez Condillac en particulier, ne devait pas être "arbitraire", mais "fondé en raison", et un choix fondé en raison est un choix qui peut être "justifié", pour lequel on peut donner une "raison" (cause finale), en montrant, par raisonnement pratique, le lien qui unit la raison donnée au choix effectué. Or, l'analogie est sans doute, dans les commencements et par la suite, le plus sûr moyen de se faire entendre, car elle fait choisir les signes de telle façon que leur signification soit aisément entendue par toute personne connaissant les autres signes déjà admis ou connaissant seulement certains traits saillants et pertinents du

contexte d'énonciation. Dans leur théorie de l'origine des langue, les philosophes classiques font souvent intervenir la ressemblance son-chose : le mot (son) nouvellement utilisé aura plus de chances d'être entendu s'il évoque déjà la chose qu'il nomme. Les enfants utilisent souvent ce procédé lorsqu'ils ignorent "le mot juste"; ils remplacent alors le nom de la chose par le son caractéristique qu'elle produit. Toutes les langues ont des mots formés de cette façon, même si leur nombre n'est jamais très élevé; en français, par exemple, nous disons que les chats "ronronnent", que les crapauds "coassent", etc. Leibniz croyait que c'est en procédant de cette manière qu'Adam avait nommé les animaux dans le Paradis Terrestre. Par ailleurs, si on désire introduire un néologisme dans la langue, on essaiera de le faire, autant que possible, de façon à ce qu'il soit compris aisément par les locuteurs compétents de la langue, sans qu'on ait même besoin d'avoir recours à une définition explicite. L'analogie permet ainsi de limiter les effets de l'arbitraire absolu au profit de l'arbitraire relatif. Si "table" est absolument arbitraire (*Tisch* en allemand, *to trapézi* en grec moderne, etc.), "tablette" et "attabler" le sont relativement moins. Les langues, pour exprimer la même idée diversement modifiée, choisissent presque toutes de faire usage de morphèmes qui modifient, légèrement mais distinctement, le même mot (le même "radical"), plutôt que de créer à chaque fois un mot nouveau et distinct. Par exemple, les mots "amour", "aimer", "aimant", "amoureusement", "aimera", "aimât", etc., expriment la même idée principale (disons, l'idée d'amour), mais chaque fois modifiée

par diverses **idées accessoires**, qui s'"ajoutent" à l'idée (ou signification) principale d'un mot, pour déterminer s'il signifie à la manière d'un substantif, d'un infinitif, d'un participe présent, d'un adverbe, ou d'un verbe avec telles circonstances de temps et de modes. Pour les grammairiens classiques, la signification complète d'un mot se compose d'abord d'une idée principale, quelquefois appelée **signification objective**, et puis de certaines idées accessoires, qui peuvent être exprimées soit par des morphèmes (qui marquent alors le plus souvent la **signification formelle** ou **spécifique** du mot, s'il signifie à la manière d'un substantif, d'un adjectif, d'un verbe, etc., ou s'il est de tel genre, tel nombre, tel cas, à telle personne, tel mode et tel temps), soit par l'intonation ou l'expression du visage au moment de l'énonciation. (Certaines idées accessoires peuvent se joindre (régulièrement ou à l'occasion) dans l'esprit des locuteurs à la signification principale des mots qu'ils utilisent ou entendent et les faire paraître "injurieux, civils, aigres, honnêtes", etc., comme disent les Messieurs; par exemple, pour un puritain, le mot "bordel" dans la bouche d'une personne bien élevée peut avoir quelque chose de dégradant ou d'avilissant. (Pour la théorie des idées accessoires, *cf. La Logique ou l'art de penser* (1662), chapitres XIV et XV; nous y reviendrons au chapitre suivant).

Les phénomènes analogiques concernent surtout les

significations "formelles" ou morphologiques; ainsi, un mot étranger nouvellement introduit dans l'usage d'une communauté linguistique prendra tout naturellement les formes nominales, verbales, adjectivales, adverbiales, etc., de la langue parlée par cette communauté (comme "tripper", "trippant", "trippatif", etc.), et devra être décliné et conjugué selon les formes que lui impose sa langue adoptive. C'est le respect de ces formes (modèles ou paradigmes) qui donne de la consistance à une langue et tend à réduire les irrégularités qui pourraient la rendre de plus en plus difficile et compliquée. Tel mot nouveau se déclinera ou se conjuguera **comme** tel autre, sur le modèle de tel autre. On voit tout de suite l'économie formidable qu'un tel système de formes (pour le genre, le nombre, le cas, le temps, le mode, etc.) permet de réaliser, et la clarté qu'il apporte au discours en liant les éléments de la chaîne parlée comme ils doivent l'être, selon le nombre, le genre, la personne, le temps, etc. Si le féminin de "recteur" devait être "blitigri", ou si le futur du verbe "aimer" faisait "broubaga", notre "mémoire sémantique" (comme disent les cognitivistes) devrait alors en faire les frais... C'est pourquoi Turgot écrit : "L'ordre des objets qu'on a les premiers désignés dans les langues, a été le même partout, ainsi que les premières métaphores et les premières idées abstraites qui règlent les conjugaisons, les déclinaisons, l'analogie des langues les plus barbares". (*Discours sur l'histoire universelle. Deuxième discours : sur l'histoire des progrès de l'esprit humain*, in *Varia linguistica* de C. Porset, 1970, p. 133; je souligne). Ailleurs ("Sur les progrès de

l'esprit humain" [1750]), Turgot parle encore de l'"analogie, c'est à dire l'art de former des conjugaisons, les déclinaisons, d'exprimer les rapports des objets, d'arranger les expressions dans le discours" (également dans *Varia linguistica*, p. 127).

C'est encore l'analogie qui explique le mécanisme des métaphores. Du Marsais, dans son célèbre *Traité des tropes* (1730), montre qu'un locuteur qui fait une métaphore a toujours une "comparaison dans l'esprit"; *metaphora est brevior similitudo* disait Quintillien; dire d'une personne qu'elle est un loup, c'est dire qu'elle est (ou se comporte) **comme** un loup, qu'elle ressemble à un loup sous tel ou tel rapport, etc. Le principe d'analogie était déjà invoqué par des grammairiens comme Vaugelas, qui l'utilisait constamment pour régler des cas litigieux; dans ses *Remarques sur la langue françoise* (1647), il conclut, par exemple, que nous devons dire "je vous prends à témoin" et non "je vous prends à témoins", parce que nous disons "je vous prends à partie", et non "je vous prends à parties", etc.⁴⁴. Condillac attachait à ce principe une telle importance qu'il allait jusqu'à dire que les principes de toutes les langues se réduisaient au fond à deux : l'analyse (de la pensée) et l'analogie (*Grammaire*, p. 431).

L'analogie s'oppose à l'anomalie qui est un écart par

rapport à la loi ou à la règle. Et je pense qu'il vaut la peine, pour terminer cette section, de citer *in extenso* ce très beau passage de l'article "Encyclopédie" de Diderot dans l'*Encyclopédie*, qui traite de l'analogie et des écarts (comme les idiotismes) par rapport à l'analogie dans le cadre de la "grammaire générale raisonnée" :

Elle (= l'Académie française) n'aura pas oublié sans doute de désigner nos gallicismes, ou les différens cas dans lesquels il arrive à notre langue de s'écarter des loix de la grammaire générale raisonnée; car un idiotisme ou un écart de cette nature, c'est la même chose. D'où l'on voit encore qu'en tout il y a une mesure (sic) invariable & commune au défaut de laquelle on ne connoit rien, on ne peut rien apprécier ni rien définir; que la grammaire générale raisonnée est ici la mesure; & que sans cette grammaire un dictionnaire de langue manque de fondement, puisqu'il n'y a rien de fixe à quoi on puisse rapporter les cas embarrassans qui se présentent, rien qui puisse indiquer en quoi consiste la difficulté, rien qui désigne le parti qu'il faut prendre, rien qui donne la raison de préférence entre plusieurs solutions opposées, rien qui interprète l'usage, qui le combatte ou le justifie, comme cela se peut souvent. Car ce seroit un préjugé que de croire que la langue étant la base du commerce parmi les hommes, des défauts importants puissent y subsister long-temps sans être apperçus & corrigés par ceux qui ont l'esprit juste & le coeur droit. Il est donc vraisemblable que les exceptions à la loi générale qui resteront, seront plutôt des abréviations, des énergies, des euphonies, & autres agréments légers, que des vices considérables. On parle sans cesse, on écrit sans cesse; on combine les idées & les signes en une infinité de manieres différentes; on rapporte toutes ces combinaisons au joug de la syntaxe universelle; on les y assujettit tôt ou tard, pour peu qu'il y ait d'inconvénient à les en affranchir; & lorsque cet asservissement n'a pas lieu, c'est qu'on y trouve un avantage qu'il est quelquefois difficile, mais qu'il seroit toujours impossible de développer sans la grammaire raisonnée, l'analogie et l'étymolo-

gie, que j'appellerois les ailes de l'art de parler, comme on a dit de la chronologie & de la géographie que ce sont les yeux de l'histoire.

* * *

NOTES

(1) Le seul exemple que j'aie rencontré d'une application de la méthodologie de Lakatos à une science humaine se trouve dans un article de Mark Blaug, "Kuhn versus Lakatos, or Paradigms versus Research Programmes in the History of Economics", dans **Paradigms & Revolutions**. Applications and Appraisals of Thomas Kuhn's Philosophy of Science, éd. par Gary Gutting, Notre Dame, University of Notre Dame Press, 1980. Blaug applique l'approche de Lakatos, qu'il estime préférable à celle de Kuhn, aux théories keynésiennes (cf., en particulier, pp. 147 et suiv.). Lakatos lui-même estimait que le marxisme n'était qu'une pseudo-science, à cause de l'attitude de ses partisans devant les problèmes suscités par certaines "anomalies" (les événements de Hongrie en 1956) ou par l'échec de certaines prédictions (la paupérisation absolue du prolétariat), en invoquant des théories qui n'ajoutaient aucun contenu empirique corroboré par les faits; ainsi la contre-révolution hongroise ne serait pas une "authentique" contre-révolution, mais les marxistes ne se donnaient pas la peine de préciser ce qu'est une "authentique" contre-révolution; ils répondaient de même au problème de la paupérisation absolue en créant une théorie *ad hoc* -- celle de l'impérialisme-- dont le seul support empirique était justement le non-appauvrissement de la classe laborieuse des pays occidentaux industrialisés. John Worrall, par contre, arrive, lui, à la conclusion que le marxisme est bien un programme de recherche scientifique, mais un programme "décadent" ou "dégénèrescent"; à ce sujet J. Worrall, "The Ways in which the Methodology of Scientific Research Programmes Improves on Popper's methodology", dans **Progress and Rationality in Science**, éd. par G. Radnitzky et G. Andersson, Dordrecht, Reidel, 1978, pp. 55 et suiv.; voir aussi la note 33.

(2) S. Auroux, **La Sémiotique des Encyclopédistes**, pp. 19-20.

(3) S. Auroux, **La Sémiotique des Encyclopédistes**, p. 228, note 159; et M. Dominicy, **La Naissance de la grammaire moderne**, p. 14.

(4) S. Auroux, "Le temps verbal dans la Grammaire Générale", dans **Innovation et système**, chap. 1, manuscrit.

(5) Cf., Chomsky, **La Linguistique cartésienne**, p. 54 (pagination de l'édition originale anglaise); et J.-C. Pariente, **L'Analyse du langage à Port-Royal**, pp. 109-110.

(6) Sur l'influence d'Augustin à Port-Royal, cf. A. Robinet, **Le Langage à l'âge classique**, Paris, Klincksieck, 1978; d'après Dominicy (1984, p. 15), Robinet exagère la portée de cette influence; sur l'influence d'Aristote, on peut lire, par exemple, les premiers textes du recueil de Joly et Stefanini, **La Grammaire**

Générale. Des Modistes aux Idéologues, 1977.

(7) D. Hume, *Enquête sur l'entendement humain* (trad. fran.), Paris, Aubier Montaigne, 1947, p. 59.

(8) P.L. Moreau de Maupertuis, *Réflexions philosophiques sur l'origine des langues et la signification des mots*, dans *Varia linguistica*, éd. par C. Porset, Bordeaux, Editions Ducros, 1970, p. 27.

(9) A.-R. Turgot, "Remarques critiques sur les Réflexions philosophiques de Maupertuis sur l'origine des Langues et la signification des mots", dans *Varia linguistica*, p. 26.

(10) Condillac, *Correspondance*, dans *Oeuvres philosophiques de Condillac*, Vol. 2, p. 537.

(11) Maine de Biran, "Note sur les Réflexions de Maupertuis et Turgot au sujet de l'origine des langues", dans R. Grimsley (éd.) *Sur l'origine du langage*, Genève, Droz, 1971, p. 87.

(12) *Ibid.*, p. 88.

(13) A propos des analyses bipartites de la proposition à l'âge classique, cf. Nuchelmans, 1983, chapitres 5 et 9.

(14) Arnauld et Lancelot, *Grammaire générale et raisonnée*, p. 28.

(15) S. Auroux, "Le temps verbal dans la Grammaire Générale", *op. cit.*

(16) Cf. Du Marsais, le premier article de sa *Logique*, dans *Logique et Principes de Grammaire*.

(17) Condillac, *Essai sur l'origine des connoissances humaines*, dans *Oeuvres philosophiques de Condillac*, vol. 1, première partie, section première, chapitre premier.

(18) Cf. la lettre à Maupertuis citée plus haut à la note 10.

(19) Cf. G. Mounin, *Les Problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard, 1963, pp. 21-22.

(20) A. Martinet, *Eléments de linguistique générale*, Paris, Armand Colin, 1970, p. 20.

(21) Par exemple, selon J.T. Andresen, "François Thurot and the First History of Grammar", in *Historiographia linguistica*, V:1/2, 1978, p. 49; et Rüdiger Schreyer, "Condillac, Mandeville, and the Origin of Language", in *Historiographia linguistica* (même numéro), p. 20, Condillac est censé rejeter l'idée cartésienne, adoptée par Port-Royal, d'une invention rationnelle du langage. Mais nous verrons plus loin que cette affirmation n'est vraie que du premier langage d'action; elle cesse de l'être

pour un langage d'action plus développé, comme la danse ou la pantomime, et à plus forte raison pour le langage des sons articulés et "choisis", comme le dit bien Condillac. Nous verrons aussi que le premier langage d'action n'est pas le propre de l'espèce humaine (chaque espèce animale a le sien), et que le mot "langue" ne s'applique proprement qu'au langage des sons articulés, c'est-à-dire un langage fait de "signes d'institution" choisis pour la représentation et la communication des pensées. L'affirmation de Condillac ("les langues sont l'ouvrage de la nature") ne peut être interprétée littéralement; c'est la raison humaine, dans son usage "pratique", qui façonne les signes "artificiels", et non pas la nature, quel que soit le sens que l'on donne au mot "nature". Par ailleurs, R. Grimsley, dans l'"Introduction" de son recueil *Sur l'origine des langues*, p. 20, prétend que Maine de Biran, parce qu'il "croit que le langage garde toujours un rapport vital avec la raison", montre par là qu'"il se rapproche... bien plus du rationalisme que de l'empirisme". Les rationalistes n'ont jamais eu le monopole de la Raison; les sensualistes avaient eux aussi une conception de la Raison et j'estime que son rôle dans leurs théories de l'origine et de l'usage du langage est loin d'être négligeable. Aarsleff défend la même idée; cf. "The Tradition of Condillac : The Problem of the Origin of Language in the Eighteenth Century and the Debate in the Berlin Academy before Herder", dans Dell Hymes (dir.) *Studies in the History of Linguistics*. Traditions and Paradigms, Bloomington et Londres, Indiana University Press, 1974, p. 118 : "If by rationalism is meant the doctrine that reason is the principal source of certain knowledge as well as of all ordered knowledge even when not certain in that sense, then Locke was surely nothing but a rationalist, in spite of all that we have been told to the contrary -- though chiefly by Victorian conservatives"; on trouve le même texte dans *From Locke to Saussure*, pp. 146-210. On lira également avec profit l'"Introduction" à *L'empirisme de Locke* de François Duchesneau (La Haye, Martinus Nijhoff, 1973), qui met en perspective les relations de Locke à l'oeuvre de Descartes et des cartésiens.

(22) Cf. Cassirer, *La Philosophie des formes symboliques* (1923), Tome 1, Paris, éd. de Minuit, 1972, p. 92.

(23) Aarsleff, "The History of Linguistics and Professor Chomsky", dans *From Locke to Saussure*, p. 106.

(24) Bouveresse, "La linguistique cartésienne : Grandeur et décadence d'un mythe", dans *Critique*, fasc. 384 : "Comme beaucoup d'autres, Chomsky sous-estime totalement l'aspect profondément rationaliste de la pensée de Locke et se méprend sur la signification exacte de sa polémique contre l'innéisme, qui est, entre autres choses, un plaidoyer pour le libre examen, la rationalité et la tolérance contre l'autorité et la tyrannie, dont chacun sait qu'elles n'ont que trop tendance à se retrancher derrière des vérités et des principes "innés", c'est-à-dire supposés évidents et indiscutables pour tout homme normalement constitué." (Pp. 422-423). Plus loin, Bouveresse trouve étonnante

(tout comme Aarsleff) l'absence de Condillac dans les références historiques de Chomsky, et il ajoute : "Pour Condillac comme pour Leibniz, le langage est bien le miroir de l'esprit humain : son origine et ses progrès sont le reflet direct des capacités créatives et évolutives de la raison humaine et constituent une voie d'accès privilégiée à la connaissance de l'être humain." (P. 424).

(25) J. Chouillet, "Descartes et le problème de l'origine des langues au XVIII^e siècle", dans *Dix-huitième siècle*, IV, p. 51.

(26) P. Hasard, *La Crise de la conscience européenne, 1680-1715*, 2, Gallimard, 1969 (première édition, Arthème Fayard, 1961), p. 10.

(27) P. Chaunu, *La Civilisation de l'Europe des Lumières*, Paris, Flammarion, 1982, (première édition, 1971), p. 198.

(28) F. Thurot, dans ses Remarques à sa traduction du *Hermès* de James Harris (1796) (éd. par A. Joly, Genève-Paris, Droz, 1972) parle d'une "faculté connective et *unifiante*" (qui est manifestement la Raison), qu'il décrit en ces termes : "Au moyen de cette faculté, l'esprit considère une idée générale dans plusieurs individus, une seule proposition dans plusieurs idées générales, un syllogisme dans plusieurs propositions; jusqu'à ce qu'enfin, à force de multiplier et d'unir les uns aux autres les syllogismes, comme ils doivent être liés, il s'élève aux régions brillantes et immuables de la science." (P. 378). Soit dit en passant, Thurot est un sensualiste avoué, grand admirateur de Condillac, qu'il considérerait comme l'égal des Képler et Newton; et comme grammairien, il le juge même supérieur à Du Marsais. Cf., F. Thurot, *Tableau des progrès de la science grammaticale*, (Discours préliminaire à *Hermès*), 1796, éd. par A. Joly (1970), p. 117.

(29) J'emprunte cette expression, inspirée de Chomsky (1966), à J.-C. Pariente, 1985, p. 54.

(30) Condillac, *Traité des animaux*, dans *Oeuvres philosophiques de Condillac*, Vol. 1, p. 363.

(31) Descartes, *Méditations métaphysiques*, 5^e Réponses, P.U.F., 1974, p. 231.

(32) Descartes, *Principes de Philosophie*, Tome III, Garnier Frères, 1973, première partie, # 74.

(33) Martinet, *Eléments de linguistique générale*, Paris, Armand Colin, 1970, p. 27 : "Il est clair que tous les choix que fait un locuteur à chaque point de son discours ne sont pas des choix gratuits." Voir aussi p. 32.

(34) Condillac, *Traité des animaux*, *op. cit.*, p. 378.

- (35) Condillac, *Grammaire*, *op. cit.*, p. 429.
- (36) *Ibid.*, p. 431.
- (37) Condillac, *La langue des calculs*, dans *Oeuvres philosophiques de Condillac*, Tome II, p. 419.
- (38) *Ibid.*, p. 419.
- (39) *Ibid.*
- (40) *Ibid.*, p. 420.
- (41) Condillac, *De l'Art d'écrire*, dans *Oeuvres philosophiques de Condillac*, Tome I, p. 517.
- (42) *Cf.*, Bouveresse, *op. cit.*, p. 424.
- (43) Article "Méthode" de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert.
- (44) Condillac, Lettre à J.H.S. Formey, 25 février 1756, dans *Correspondance*, *Oeuvres philosophiques de Condillac*, Tome II, p. 540.
- (45) Cordemoy, *Discours physique de la parole* (1666), dans *Oeuvres philosophiques*, éd. par Clair et Girbal, Paris, 1968, p. 197.
- (46) Vaugelas, *Remarques sur la langue françoise* (1647), cité par M. Arrivé et J.-C. Chevalier, *La Grammaire*, Paris, Klincksieck, 1970, p. 31.

* * *

CHAPITRE DEUXIEME

LA GRAMMAIRE GENERALE CLASSIQUE EN TANT QUE PROGRAMME DE RECHERCHE SCIENTIFIQUE :

LA CEINTURE DE PROTECTION

Les six principes qui constituent, à notre avis, le noyau dur de la Grammaire Générale ont un très haut degré d'utilité épistémique. Il n'est donc pas étonnant que les grammairiens philosophes aient cherché à les protéger contre les anomalies, les contre-exemples et objections de toutes sortes. Ils ont ainsi développé plusieurs théories ou hypothèses auxiliaires inspirées des principes du noyau dur, et ces théories proposent en effet des réponses à des questions qui pourraient mettre en danger l'ensemble du programme de recherche. Nous avons signalé au commencement du chapitre premier que la *Grammaire* et la *Logique* de Port-Royal contenaient une "heuristique positive", un certain nombre d'indications ou de suggestions sur la façon de développer des théories respectant les principes du noyau dur en les mettant à l'abri de la falsification. En avançant l'idée d'une Grammaire Générale, les Messieurs n'ont donc pas seulement créé une théorie, mais plusieurs (comme Einstein en 1905

pourrait-on dire), quoique la plupart de ces théories aient été surtout développées par les grammairiens du siècle suivant.

Si la pensée est la même partout et pour tous, alors d'où vient la difficulté de traduire? et d'où vient que l'ordre des mots n'est pas le même dans toutes les langues? Si les langues se forment partout sur les mêmes principes, alors d'où vient leur diversité? Les principes universels de la Grammaire Générale sont-ils à l'oeuvre dès le départ? Et comment expliquer que certaines parties du discours jugées "nécessaires" à l'expression de la pensée ne se trouvent pas dans certaines langues (en particulier les langues anciennes ou "primitives")? Si la Raison est à l'oeuvre dans toutes les langues, comment expliquer cette profusion de termes dits "synonymes", qui paraît contredire les principes d'économie et de simplicité de la Raison commune (l'efficacité au moindre coût, ne pas multiplier les entités inutilement, etc.)? et cette profusion de tropes (métaphores, métonymies, synecdoques, ironies, hyperboles, etc.), et d'idiotismes (latinismes, gallicismes, germanismes, anglicismes, etc.), qui se moquent des règles de la langue et y introduisent tant d'irrégularités? Les théories des idées accessoires, de la synonymie, de l'inversion et de l'ordre naturel des mots, des tropes et autres figures, de la traduction, et de l'origine des langues, s'inspirent toutes, à l'âge classique, des enseignements de la Grammaire Générale; en retour, elles répondent à ces

questions et protègent les éléments les plus importants du noyau dur (la théorie de la signification, le postulat de l'universalité de la pensée et de l'uniformité de la nature humaine, le principe de rationalité, et le principe d'analogie).

Dans la *Grammaire* et la *Logique* de Port-Royal, on trouve des indications pour développer la plupart de ces "théories auxiliaires". Mais c'est surtout aux grammairiens philosophes du siècle suivant que reviendra la tâche de les construire, d'une manière plus ou moins ordonnée, autour du noyau dur de la Grammaire Générale, laquelle se développe ainsi en une **série** de théories augmentant, par ajouts successifs, l'adéquation aux faits observés. On trouvera, tout au long de ce chapitre, des indications historiques relatives aux principaux moments qui ont marqué les développements de notre ceinture de protection.

La théorie des idées accessoires joue un rôle fort important dans la construction de la ceinture de protection du noyau dur de la Grammaire Générale. La notion d'idée accessoire est centrale pour la théorie de la synonymie, la théorie des tropes et la théorie de la traduction. Elle sert encore à définir d'autres notions, comme celle de **génie des langues** (notion typiquement "dix-huitiémiste"). C'est donc d'abord cette théorie que nous présenterons, et par la suite les

théories qui en dépendent directement (théories de la synonymie et des tropes). Nous examinerons enfin les théories de l'ordre naturel des mots, de la traduction et de l'origine des langues.

* * *

1) LES IDEES ACCESSOIRES

M. Dominicy (*La Naissance de la grammaire moderne*, p. 132), dont l'érudition est incontestable, signale que le "statut théorique" de la notion d'idée accessoire "n'a guère été étudié jusqu'ici." Il ajoute, avec raison, que "la notion d'idée accessoire survivra encore au XVIII^e siècle" (*ibid.*). Je voudrais montrer dans cette section que la notion d'idée accessoire a non seulement survécu au XVIII^e siècle, mais s'est développée en une notion protéiforme, subsumant pratiquement toutes espèces de "signification ajoutée", ajoutée tantôt à la "signification principale" et "objective" d'un mot, tantôt à sa "signification spécifique". Il s'agit enfin d'une notion qui fut surtout développée par les Français, quoique les grammairiens philosophes anglais aient souvent eu recours à une notion apparentée, celle de "consignification".

Nous l'avons vu (chap. 1, section 1) : chez les grammairiens classiques, le monde se divise en choses, la pensée en idées, et le discours en mots; et les mots sont les signes des idées qui sont des représentations des choses. Les choses représentées, ou bien existent par elles-mêmes, ou bien sont des modifications (accidents, qualités, attributs, modes, etc.) des choses qui existent par elles-mêmes (cf., par exemple, *La Logique ou l'art de penser*, première partie, chap. II, p. 73; ou la *Grammaire* de Condillac, p. 456). Les premières s'appellent substances, et les secondes, dont l'existence dépend de celle des substances, s'appellent attributs (ou propriétés, accidents, etc.). Sur le plan de la pensée et du discours, on retrouve la même dichotomie: il y a des idées principales et accessoires, et de même, des mots "principaux" et "accessoires". Les mots principaux sont ceux qui désignent les "objets de nos pensées"; ce sont des **catégorèmes**, des mots possédant par eux-mêmes une signification, et cette signification est une **idée principale** qui existe dans notre esprit indépendamment de toute autre idée. Les substantifs (utilisés référentiellement, c'est-à-dire au nominatif) sont de cette espèce. Mais d'autres mots servent à modifier (c'est-à-dire **déterminer** en étendue ou **expliquer** [ou **développer**] en compréhension) les mots principaux, et souvent les "accessoires" des mots principaux ne sont pas d'autres mots distincts, mais des flexions (nominales ou verbales). Ainsi, les adjectifs, selon Condillac (*Grammaire*, p. 454), n'expriment que des idées accessoires, contrairement aux substantifs, qui eux expriment des idées principales. Les premières n'existent que par

les secondes qu'elles modifient selon certains rapports. Par exemple, dans *votre illustre frère*, "frère" exprime l'idée principale, tandis que "votre" et "illustre", expriment des idées accessoires.

De ces trois idées, celle de *frère* est la principale; et les deux autres, qui n'existent que par elle, sont nommées *accessoires*, mot qui signifie qu'elles viennent se joindre à la principale, pour exister en elle et la modifier.

En conséquence, nous dirons que tout substantif exprime une idée principale, par rapport aux adjectifs qui le modifient, et que les adjectifs n'expriment jamais que des idées accessoires. (Condillac, *Grammaire*, p. 454)

Les adjectifs expriment toujours, chez Condillac, des idées accessoires, même lorsqu'on les retrouve dans les verbes dits "adjectifs", sous la forme de participes. Comme c'est déjà le cas dans la *Grammaire générale et raisonnée*, l'attribut exprimé par un verbe adjectif est une "signification jointe", comme celle du temps et de la personne (p. 96 et suiv.). Les adjectifs modifient les substantifs en *compréhension* (ou en "intension" comme le disait déjà Leibniz), ou en *étendue* (extension). Dans le premier cas, ils indiquent qu'une qualité existe dans un sujet, comme la blancheur dans Socrate lorsque je dis : "Socrate est blanc". Dans le second cas, par exemple "votre" dans "votre frère", l'adjectif détermine le substantif en extension. Dans certains cas, les idées accessoires semblent affecter les conditions de vérité d'un énoncé, lorsqu'elles modifient en

extension une idée principale, c'est-à-dire en déterminent ou en restreignent l'application; dans les cas où une idée est modifiée en compréhension, les conditions de vérité ne sont pas affectées. Par exemple, dans "les hommes qui sont pieux sont charitables", la proposition incidente ("qui sont pieux") restreint l'extension du sujet aux seuls hommes pieux; on ne pourrait donc supprimer l'incidente sans changer la valeur de vérité; mais dans "Alexandre, qui était fils de Philippe, vainquit Darius", l'incidente pourrait être supprimée sans changer la valeur de vérité (cf. Pariente, *L'Analyse du langage à Port-Royal*, p. 61 et suiv.; aussi Auroux et Rosier, "Les sources historiques de la conception de deux types de relatives", *Langages*, déc. 1987). Toutefois, dans certains cas, la suppression d'une relative explicative (ou non restrictive) peut affecter la valeur de vérité, en particulier lorsque le contenu de la relative entretient un rapport intime avec l'attribut de la proposition principale, comme dans "Alexandre, qui était fils de Philippe, était petit-fils d'Amintas" (*La Logique ou l'art de penser*, seconde Partie, chap. VII, p. 171). Par ailleurs, lorsqu'un substantif figure en position d'attribut ("Socrate est un philosophe"), il modifie le sujet en étendue, indiquant son appartenance à une classe. Les substantifs sont les seuls éléments du discours qui peuvent introduire directement des individus dans le discours; mais il arrive qu'ils ne le fassent qu'obliquement, comme "Socrate" dans "la blancheur de Socrate". Le sujet et l'attribut d'une proposition grammaticale peuvent être plus ou moins complexes. Le sujet (un substantif), selon

Condillac, peut être modifié soit par des adjectifs, soit par des propositions incidentes, soit par un autre substantif précédée d'une préposition ("de Socrate"). Les prépositions à cet égard jouent un rôle des plus importants, en particulier chez Condillac et Destutt de Tracy; toutes les façons possibles de modifier un substantif (qu'il soit sujet ou attribut) se réduisent aux différents rapports marqués par les prépositions; ainsi, dans "poète génial", l'adjectif "génial" équivaut à l'incidente "qui a du génie", laquelle équivaut à son tour à un simple rapport marqué par une préposition : "poète de génie". Et lorsque l'attribut est un adjectif transformé en participe et modifiant le sujet, comme dans "Aristote marche [est marchant]", les idées accessoires associées à l'adjectif exprimant l'attribut peuvent encore être modifiées par des substantifs précédés d'une préposition, c'est-à-dire des adverbes ("Aristote marche [est marchant] lentement [avec lenteur]"). Les circonstances de temps et de lieu sont les accessoires' modifiant le verbe "être", qui ne signifie proprement que la co-existence de l'attribut dans le sujet. Les substantifs, les adjectifs, les prépositions et le seul verbe "être" suffisent donc, en théorie, pour exprimer complètement toutes nos pensées (Condillac, *Grammaire*, p. 456). Ce sont là les vrais "éléments du discours", tandis que les verbes adjectifs, les pronoms, les adverbes et les conjonctions sont des expressions composées et "dérivées", équivalentes à plusieurs éléments du discours. Destutt de Tracy, nous l'avons vu, distinguait de même les **éléments de la proposition**, qui sont **nécessaires** à l'expression complète de la

pensée, des **éléments du discours** (ou de l'oraison), qui sont commodes, utiles, mais non nécessaires, car ils sont toujours équivalents à plusieurs éléments de la proposition.

La notion d'idée accessoire, au XVIII^e siècle, est de plus fondamentale pour la morphologie verbale :

Chaque forme qu'on fait prendre au verbe, ajoute quelque idée accessoire à l'idée principale dont il est le signe. Avoir de l'amitié ou de l'amour est, par exemple, l'idée principale que le verbe *aimer* signifie dans toutes ses variations, et chaque variation exprime ce sentiment avec différens accessoires. Le présent est l'idée accessoire de la forme *j'aime*; le passé l'est de la forme *j'ai aimé*, et le futur, de la forme *j'aimerai*. (Condillac, *Grammaire*, p. 469).

Cette conception des flexions verbales temporelles n'est pas sans rappeler la définition aristotélicienne du verbe (*Traité de l'interprétation*, chap. 2) : *rhēma de esti to prossēmainon khronon; prossēmainei* deviendra, dans la traduction de Boèce, *consignificare*. De même, chez Priscien, le temps et le mode sont des significations "ajoutées" : le verbe signifie *cum temporibus et modis*. Les modes sont également considérés par Beauzée et Condillac comme des "accessoires du verbe", et Beauzée assure que les modes définis ou personnels se distinguent entre eux par les idées accessoires qu'ils servent à exprimer. Les morphèmes destinés à marquer le nombre et le genre dans les substantifs

sont encore appelés, par Destutt de Tracy, des "accessoires" (*cf.* sa *Grammaire*, p. 73).

Un siècle plus tôt, dans la *Logique* de Port-Royal, les idées accessoires avaient d'abord été introduites (en partie) pour tenir compte de ce que nous appelons aujourd'hui les "connotations", ces valeurs "affectives" et "additionnelles" des mots qui donnent tant de soucis aux traducteurs. Mais le mot "connotation" (du latin *connotatio*, courant au Moyen âge dans la logique terministe) n'est plus guère utilisé à l'âge classique. Dans la *Grammaire générale et raisonnée* (pp. 31-32-33), le mot "connotation" apparaît, mais c'est pour désigner une "signification confuse" qui distingue la signification des "noms adjectifs" de celle des "noms substantifs". Cet usage rappelle vaguement celui d'Occam dans la *Summa logicae*, pour les termes connotatifs dits "concrets", comme "blanc", qui signifie *primario* et directement les objets blancs, et qui signifie *secundario* et obliquement (ou "consignifie", ou enfin "connote") les blancheurs de ces objets.¹ Les Messieurs expliquent que c'est la "connotation (qui) fait l'adjectif" (p. 32). Ils montrent aussi (p. 34) que l'adjectif a "deux significations"; que l'une est distincte mais indirecte (*in obliquo*), et l'autre est confuse mais directe (*in recto*). La signification distincte est une "forme accidentelle", comme la *blancheur* signifiée *in obliquo* par l'adjectif "blanc", et la

signification confuse et directe est "ce qui a de la blancheur", le sujet de cette blancheur. Le nominaliste Occam n'aurait pas admis de "forme accidentelle" dans sa sémantique, et la signification secondaire (la connotation), chez lui, est oblique (et non directe) et n'est jamais "confuse", ou indéterminée. Mais nous retrouvons à Port-Royal l'idée d'une double signification, l'une directe, l'autre oblique. "Blanc" ne peut subsister seul dans le discours sans un nom substantif exprimé ou sous-entendu; ce que ce nom substantif signifie directement et distinctement, c'est le sujet de la blancheur, tandis que "blanc" signifie directement (aussi) mais confusément le même sujet, tout en signifiant distinctement mais obliquement la blancheur. "Blanc" serait donc équivalent à "quelque chose ayant la blancheur", ou "quelque chose qui a la blancheur", où "quelque chose" signifie directement, et "blancheur", obliquement. Le rapport de la blancheur à son sujet pourrait ainsi être marqué par des cas ou des prépositions. La signification distincte, en tout cas, est oblique et accessoire (comme plus tard chez Condillac), puisque c'est la "connotation qui fait l'adjectif" (c'est-à-dire la signification confuse), et non la signification distincte. Du Marsais (*Traité des Tropes*, p. 226) reprendra aussi cette analyse des "adjectifs concrets" : "en effet, dans le sens concret, les adjectifs ne forment qu'un tout avec leurs sujets; on ne les sépare point l'un de l'autre par la pensée"; "Le concret renferme donc toujours deux idées, celle du sujet, et celle de la propriété". Le terme "connotatif" revient dans la *Logique ou l'art de penser* (pp. 74 et 97); mais "connotatif" ne renvoie

pas ici non plus aux "connotations" des linguistes contemporains, à des valeurs affectives ajoutées aux mots.

Dans leur *Logique* (première partie, chap. XIV et XV) les Messieurs introduisent les idées accessoires avant tout pour tenir compte de ces "valeurs affectives ajoutées", dans le cadre de leur théorie de la définition :

les hommes ne considerent pas souvent toute la signification des mots, c'est-à-dire que les mots signifient souvent plus qu'il ne semble, & que lorsqu'on en veut expliquer la signification, on ne représente pas toute l'impression qu'il font dans l'esprit.

Car signifier, dans un son prononcé ou écrit, n'est autre chose qu'exciter une idée liée à ce son dans notre esprit en frappant nos oreilles ou nos yeux. Or il arrive souvent qu'un mot, outre l'idée principale que l'on regarde comme la signification propre de ce mot, excite plusieurs autres idées qu'on peut appeller accessoires, auxquelles on ne prend pas garde, quoique l'esprit en reçoive l'impression.
(*La Logique ou l'art de penser*, p. 130)

Les Messieurs distinguent deux types d'idées accessoires, ou plutôt deux façons de joindre les idées accessoires aux significations principales : ou bien elles sont jointes par un usage commun et relativement stable, ou bien elles le sont uniquement par le locuteur au moment de l'énonciation. Les premières, dans la mesure où il est possible de les lexicaliser, relèvent de la sémantique, tandis que les secondes relèveraient

plutôt de la pragmatique. Les idées accessoires de la première espèce (qui peuvent être lexicalisées) confèrent aux mots qu'elles affectent différents "caractères" qui peuvent les faire prendre en bonne ou en mauvaise part. Par exemple, les phrases "Vous mentez!", et "Vous savez le contraire de ce que vous dites", ont la même signification principale (elles sont synonymes); mais la première, et non la seconde, emporte avec elle "une idée de mépris et d'outrage, et elle (fait) croire que celui qui nous (la) dit ne se soucie pas de nous faire injure" (*ibid.*, p. 130). De même, "père" et "papa" ont la même signification principale, mais le second terme emporte avec lui l'idée d'une certaine familiarité qui est exclue du premier. Les mots *lupanar*, *leno*, *meretrix*, utilisés par les Pères de l'Eglise, n'avaient rien de "honteux" en leur temps, mais l'usage devait, par la suite, y joindre "l'image d'une mauvaise disposition d'esprit, & qui tient quelque chose du libertinage & de l'impudence" (*ibid.*, p. 135). Ces idées accessoires sont donc associées aux mots avec régularité dans l'esprit des locuteurs, mais toujours relativement à un "état de langue". Les Messieurs, étant donnée l'omniprésence des idées accessoires dans les langues humaines, recommandent aux lexicographes d'en tenir compte :

Ces idées accessoires étant si considérables, et diversifiant si fort les significations principales, il seroit utile que ceux qui font des dictionnaires les marquassent, et qu'ils avertissent, par exemple, des mots qui sont injurieux, civils, aigres, honnêtes, déshonnêtes; ou plutôt qu'ils retranchassent entièrement ces derniers, étant toujours plus

utile de les ignorer que de les savoir. (*La Logique ou l'art de penser*, p. 135)

Les idées accessoires de l'autre type (celles qui relèvent de la pragmatique) sont excitées dans l'esprit du locuteur "par le ton de la voix, par l'air du visage, par les gestes, & par les autres signes naturels qui attachent à nos paroles une infinité d'idées, qui en diversifient, changent, diminuent, augmentent la signification, en y joignant l'image des mouvements, des jugements, & des opinions de celui qui parle." (*Ibid.*, p. 130). "Il y a voix pour instruire, voix pour flatter, voix pour reprendre" (*ibid.*). Les mêmes paroles, prononcées tantôt sur un ton, tantôt sur un autre, ne feront pas le même effet sur l'allocutaire. Dans l'interprétation proposée par M. Dominicy (*op. cit.*, p. 135), les idées accessoires seraient toujours exprimables "par les symptômes universels de nos 'mouvements'", c'est-à-dire par les "signes naturels" que sont le ton de la voix, l'air du visage, etc., et lorsqu'elles se joignent à la signification principale par le fait d'être associées à un son (ou à l'idée du son chez Port-Royal et Du Marsais) prononcé ou à des caractères écrits (ou à la perception de ces caractères), "c'est qu'un processus d'économie sémiologique a opéré" (*ibid.*); les mots se chargent alors de valeurs supplémentaires, se conformant au "désir que les hommes ont d'abréger le discours" (*Grammaire générale et raisonnée*, p. 93). Les idées accessoires expriment des nuances très diversifiées et souvent très fines, et les rapports idées principales/idées accessoires

vont de la simple "détermination" (ex. : "contrefaire", c'est "copier" en exagérant --Condillac, *Dictionnaire des synonymes*) jusqu'aux allusions littéraires les plus sophistiquées (dire "Harpagon" pour "avare"; cf. Auroux, 1979, pp. 271-272).

Les Messieurs distinguent encore d'autres idées accessoires qu'ils utilisent pour rendre compte de l'usage des démonstratifs. Un démonstratif comme "ceci" a une signification très générale et très confuse ("cette chose"), "n'y ayant que le néant à quoi on ne puisse appliquer le mot de chose" (*La Logique...*, p. 136). L'usage de "ceci" fait concevoir une chose comme étant présente au moment de l'énonciation; mais "l'esprit n'en demeure pas à ce seul attribut de chose; il y joint d'ordinaire quelques autres attributs distincts" (*ibid.*). "Ceci" utilisé en pointant vers un diamant le fait concevoir comme une chose présente, mais l'esprit "y ajoute les idées de corps dur & éclatant qui a une telle forme". Appliqué à différentes choses, le mot "ceci" suscitera à chaque fois différentes idées accessoires. L'interprétation que donnent Arnauld et Lancelot de la phrase prononcée par Jésus-Christ, "Ceci est mon corps", est particulièrement intéressante, car on peut y voir assez aisément la nature du rapport entre l'idée principale ~~signifiée~~ par "ceci" et les idées accessoires ~~excitées~~ lors de son utilisation. Certains ministres du culte se sont trompés en pensant que "ceci", dans "ceci est mon corps", devait ~~signifier~~ le pain. En fait, "ceci" ne signifie jamais que

l'idée de chose présente, et la phrase, pleinement analysée, devient : "Ceci, que vous savez être du pain, est mon corps". La proposition incidente ("que vous savez être du pain") précise l'idée accessoire qui est **ajoutée** à la signification principale de "ceci" (à savoir, l'idée de chose présente), mais non **signifiée** par "ceci". Les rapports entre idée principale et idées accessoires ne semblent pas toujours aussi clairs pour les idées accessoires du premier type, ces valeurs affectives ajoutées à certains mots par un usage relativement constant dans une communauté de locuteurs. Il n'est pas toujours facile de voir comment on pourrait les analyser, à la manière de Condillac, par des propositions incidentes ou des syntagmes prépositionnels. La chose se complique encore lorsqu'on envisage la rôle tenu par les idées accessoires dans la théorie des tropes, les figures de signification, rôle déjà signalé par les Messieurs (*Logique*, pp. 131-132), et sur lequel insistera Du Marsais dans son *Traité des Tropes*. Mais les rapports de "dépendance" entre idée accessoire et signification principale sont clairement caractérisés par les grammairiens dans la théorie des tropes (ressemblance, contiguïté, tout-partie, le plus pour le moins, contrariété, etc.), ce qui est loin d'être le cas lorsqu'ils font jouer aux idées accessoires le rôle de "connotations".

Le plus souvent donc, la signification d'un terme est un tout composé d'une idée principale ("I"), et d'une ou plusieurs

idées accessoires ("i₁, i₂, ..., i_n"). Beauzée, dans l'article "Grammaire" de l'*Encyclopédie*, distingue le **sens fondamental**, le **sens spécifique**, et le **sens accidentel** d'un même mot, et cette distinction sera encore reprise par Fontanier au siècle suivant (*Les Figures du discours*, pp. 59-60)^{'2'}. Le premier est constitué par l'idée "principale" ou "fondamentale" qui peut être commune à des mots de différentes espèces, comme "amour", "aimer", "aimé", "aimant", "amitié", "amoureusement", etc.; le second est constitué par l'idée "fondamentale" associée à chaque espèce de mot, au nom en tant que nom, au verbe en tant que verbe, etc.; enfin le sens accidentel est celui qui "résulte de divers accidens des mots, tels que les cas, les genres, les personnes, les nombres, les temps, les modes." (*Les Figures du discours*, p. 60). Le sens accidentel est bien un sens accessoire, ajouté au sens fondamental; le caractère "accessoire" du sens spécifique est moins évident : après tout, n'est-il pas, lui aussi, constitué d'une idée "fondamentale", représentant la fonction (ou propriété) grammaticale d'un mot? Mais si des mots de différentes espèces peuvent avoir la même signification fondamentale, la signification spécifique ne modifie-t-elle pas, elle aussi, l'idée fondamentale? N'a-t-elle pas, elle aussi, un caractère "secondaire" et accessoire? N'a-t-on pas toujours affaire à une idée fondamentale, mais signifiée tantôt à la manière d'un verbe, tantôt d'un adjectif, d'un adverbe, etc.? Par ailleurs, même si les grammairiens philosophes appellent synonymes tous les termes (catégorèmes) d'une même langue qui expriment la même idée fondamentale, ils ne vont pas jusqu'à

qualifier de synonymes les mots d'une série comme "amour", "aimer", "aimant", "amoureusement", etc. Ce sont des mots de différentes espèces, qui portent l'indice d'une fonction grammaticale, d'une contribution spécifique à l'analyse et à la communication d'une pensée complète. En outre, il semble y avoir une hiérarchie dans la modification des idées principales par les idées accessoires : les idées spécifiques modifient la signification principale (objective ou fondamentale) d'un mot, tandis que les sens accidentels modifient le plus souvent le sens spécifique (comme le mode et le temps).

Si nous dénotons la signification totale (les idées principales et accessoires) d'un mot quelconque M_1 (un catégorème) de la langue L^1 par " $\hat{(M_1 L^1)}$ ", alors on peut écrire :

$$\hat{(M_1 L^1)} = I [i_1, i_2, \dots, i_n],$$

les crochets (" $[$ ", " $]$ ") indiquant le caractère dépendant et accessoire des valeurs ajoutées i_1, i_2, \dots, i_n ⁽³⁾. Dans un grand nombre de cas, il semble possible d'analyser les rapports entre les idées accessoires et l'idée principale en les rendant par des propositions incidentes, ou par des prépositions suivies d'un substantif, lequel signifie secondairement et obliquement une idée modifiant une autre idée signifiée premièrement et directement par un autre substantif. C'est ainsi que les

choses se présentent chez Destutt de Tracy dans sa théorie de la préposition,

un élément du discours qui est extrêmement remarquable; non-seulement il joue un rôle très-important qui lui est propre, mais il entre comme élément dans la formation et la signification de presque tous les autres avec lesquels il s'incorpore et dont il devient partie intégrante. Il est donc sinon absolument nécessaire, du moins bien essentiel" (*Grammaire*, pp. 103-104).

A l'origine, il n'y avait dans les langues que des interjections et des expressions (le plus souvent) monosyllabiques, en fait des onomatopées servant de noms. C'est par l'analyse des interjections (qui expriment des propositions entières) que se sont formés les autres mots et les "radicaux primitifs" :

Comment considérerons-nous toutes ces syllabes qui ont été successivement sur-ajoutées aux signes originaires, qui forment tous les dérivés de ces radicaux primitifs, et au moyen desquels les uns et les autres sont devenus, suivant le besoin, des verbes, des adjectifs, des adverbes, etc.? Pour moi, je déclare que je les regarde comme de vraies prépositions" (*ibid.*, pp. 108-109).

Si la première fonction des prépositions est de marquer "certains rapports entre un nom et un autre nom, ou un adjectif, soit simple, soit combiné avec le verbe *être*" (*ibid.*, p. 109), elles ont aussi un autre effet,

qu'elles ne produisent qu'en s'unissant à un autre mot, dont elles deviennent la syllabe

désinentielle, (qui) est de remplir à peu près le même objet, en formant ce qu'on appelle les cas des déclinaisons. On peut ajouter à ces cas les syllabes qui constituent les conjugaisons, lesquelles sont absolument du même genre." (*Ibid.*)

Destutt de Tracy distingue les prépositions **séparables** qui entrent dans la composition des mots, comme *sou-mettre*, *dé-mettre*, *pro-mettre*, *re-mettre*, *per-mettre*, *entre-mettre*, *ad-mettre*, etc., des prépositions **inséparables**, comme la désinence en *-ment* pour les adverbes; et toutes les syllabes désinentielles

qui indiquent les variations de genre, de nombre, de mode, de temps, de personne, des noms, des adjectifs et des verbes, et toutes celles qui forment tous les dérivés des mots primitifs, ont la même origine que les prépositions proprement dites; elles rendent un service presque semblable. C'est pourquoi nous les avons regardées aussi comme des prépositions, à la seule différence près, qu'étant inséparables des signes qu'elles modifient, elles ne deviennent pas un élément du discours distinct des autres." (*Ibid.*, p. 150).

Le "rapport de dépendance" entre les noms est souvent marqué "et il peut toujours l'être par des prépositions." (*Ibid.*, p. 171). Il faut noter aussi que les prépositions ont de multiples emplois métaphoriques, ce qui les rend capables d'exprimer un nombre plus grand encore de rapports entre les idées principales et accessoires. Quoi qu'il en soit de cette explication par les prépositions des rapports idée principale/idées accessoires, ceux-ci semblent des plus variés, et les idées accessoires

embrassent aussi bien les nuances affectives les plus fines, ayant peu à voir avec la Grammaire, que les significations accidentelles exprimées par des morphèmes et jouant un rôle déterminant comme "moyens de syntaxe".

Un dernier point, mais d'importance : les idées accessoires ne sont pas seulement ajoutées aux idées principales qu'elles modifient, mais sont aussi associées aux mots (sons) ou à l'idée du mot (idée du son). Nous verrons dans un moment que deux synonymes ont la même idée principale, mais se distinguent par les idées accessoires; or, si la même idée principale est associée à deux mots distincts (ex.: "père" et "papa"), pourquoi cette même idée principale n'éveille-t-elle pas dans l'esprit la même idée accessoire pour les deux mots, sinon parce que cette idée accessoire est attachée à l'un des deux mots (ou à l'idée d'un mot) et pas seulement à l'idée principale qu'il exprime? L'idée accessoire est donc liée au complexe son-idée (cf., Auroux, 1979, p. 271; Dominicy, 1984, p. 134).

2) LES SYNONYMES

Il n'y a pas de synonymes "parfaits" dans la philosophie du

langage des Lumières. Les grammairiens philosophes appellent synonymes tous les termes d'une même langue qui ont le même I pour signification principale, comme "père" et "papa". Mais tous les synonymes doivent se distinguer par les idées accessoires, car s'"il y avait des synonymes parfaits, il y aurait deux langues dans une même langue. Quand on a trouvé le signe d'une idée, on n'en cherche pas un autre", comme l'explique Du Marsais (*Traité des Tropes*, p. 246); cela serait parfaitement inutile et contraire à la Raison, qui ne produit jamais deux instruments différents et appropriés pour accomplir exactement la même tâche. Beauzée, dans l'article "Synonyme" de l'*Encyclopédie*, insiste lui aussi sur la rationalité de l'usage des synonymes après avoir cité le même passage du *Traité des tropes*; la justesse, la clarté, la précision et même l'élégance exigent du locuteur responsable et réfléchi qu'il choisisse, entre plusieurs mots synonymes, celui qui convient le mieux à la situation, de préférence à tout autre mot signifiant la même idée principale : "ce qui se prouve dans chaque langue par l'autorité des bons écrivains dont la manière constate l'usage, est fondé sur la raison même, & par conséquent il doit en être de même dans toutes les langues formées et polies" (Beauzée). Lorsque deux mots d'une même langue se voient assigner exactement la même signification, en général l'un des deux devient désuet et n'est plus guère utilisé, comme "maint" et "plusieurs" : "c'est la grande ressemblance de signification qui est cause que l'usage n'a conservé que l'un de ces termes, et qu'il a rejeté l'autre comme inutile." (Du Marsais, *Traité des Tropes*, p. 246). Ainsi,

l'équation

$$(^M_1 L^1 = I_1 + [i_1, i_2, \dots, i_n]) = (^M_2 L^1 = I_1 + [i_1, i_2, \dots, i_n])$$

n'est jamais vraie dans les langues naturelles, parce que les valeurs ajoutées i_1, i_2, \dots, i_n ne coïncident jamais de part et d'autre pour un M_1 et un M_2 quelconques d'une même langue. Il y a donc toujours au moins un contexte où deux synonymes d'une même langue ne peuvent être substitués indifféremment l'un à l'autre. La relation de synonymie ne vaut pas seulement entre des éléments du lexique; les Messieurs font remarquer que les phrases "Vous mentez!" et "Vous savez le contraire de ce que vous dites" expriment le même fond de pensée : la même pensée, aux idées accessoires près. De même, "Fais-le!" et "Tu le feras!" expriment, semble-t-il, la même pensée, mais le futur de l'indicatif produit un commandement plus "positif"; représente "une volonté plus absolue dont on ne se permet pas d'appeler" (Condillac, *Grammaire*, p. 472); l'usage du futur de l'indicatif paraît augmenter le "degré de puissance" du commandement. Peut-être en va-t-il de même pour les phrases "Pleut-il?" et "Je te demande s'il pleut", etc.? (Nous reviendrons sur ce point en temps et lieu).

C'est l'abbé Girard qui discuta le premier cette matière pour la langue française (*La justesse de la langue françoise ou les différentes significations des mots qui passent pour*

synonymes (1718), ouvrage repris et augmenté sous le titre : *Traité des synonymes françois* (1736)). Pour parler "avec justesse", il faut apprendre à reconnaître les idées accessoires qui distinguent entre eux les mots synonymes; "d'où naît dans beaucoup d'occasions une nécessité de choix, pour les placer à propos, et parler avec justesse." (Girard, cité par Auroux, 1979, p. 269). Diderot, dans l'article "Encyclopédie" de l'*Encyclopédie*, aborde aussi la question des synonymes en usant des mêmes termes. Condillac, qui fut également l'auteur d'un *Dictionnaire des synonymes*, enseignait de la même façon au jeune Prince de Parme qu'il y a toujours une expression dont le choix est préférable à toutes autres expressions (synonymes) concurrentes. De même, Beauzée, dans l'article "Synonyme" : "Les chef-d'oeuvres immortels des anciens sont parvenus jusqu'à nous; nous les entendons, nous les admirons même; mais combien de beautés réelles y sont entièrement perdues pour nous, parce que nous ne connaissons pas toutes ces nuances fines qui caractérisent le choix qu'ils ont fait & ont dû faire des mots de leur langue!". La Raison enseigne qu'il ne faut pas multiplier les entités sans nécessité; un mot nouveau ne se fait une place dans le lexique que s'il peut remplir une tâche à lui seul dévolue. Il en coûte assez de former des mots nouveaux, de les mémoriser et d'apprendre à les utiliser convenablement, sans les multiplier inutilement.

3) LES TROPEs

Dans son célèbre *Traité des Tropes* (1730), Du Marsais reprend et développe ainsi l'explication de l'origine du sens figuré qu'avaient déjà entrevue les Messieurs dans leur *Logique* :

La liaison entre les idées accessoires, je veux dire, entre les idées qui ont rapport les unes aux autres, est la source et le principe des divers sens figurés que l'on donne aux mots. Les objets, qui font sur nous des impressions, sont toujours accompagnés de différentes circonstances qui nous frappent, et par lesquelles nous désignons souvent, ou les objets mêmes qu'elles n'ont fait qu'accompagner, ou ceux dont elles nous réveillent le souvenir. Le nom propre de l'idée accessoire est souvent plus présent à l'imagination que le nom de l'idée principale, et souvent aussi ces idées accessoires, désignant les objets avec plus de circonstances que ne le feraient les noms propres de ces objets, les peignent ou avec plus d'énergie, ou avec plus d'agrément. De là, le signe pour la chose signifiée, la cause pour l'effet, la partie pour le tout, l'antécédent pour le conséquent, et les autres Tropes dont je parlerai dans la suite. (*Traité des Tropes*, p. 28).

Les tropes apparaissent lorsque nous mettons le nom d'une idée accessoire à la place du nom de l'idée principale à laquelle la première se trouve régulièrement associée dans l'esprit des locuteurs. Par exemple, à l'époque de la navigation à voile, l'idée de voile était régulièrement associée à celle de bateau; l'idée de bateau faisait spontanément venir à l'esprit celle de

voile. Dans ces conditions, il est possible de mettre le nom de l'idée accessoire à la place du nom de l'idée principale et de dire "voile" pour "bateau". Le rapport entre l'idée accessoire et l'idée principale est ici de la partie pour le tout (synecdoque). C'est sur la nature des rapports entre l'idée accessoire et l'idée principale que sont fondées les diverses classes de figures : métaphore, lorsque le rapport est de comparaison, de ressemblance; métonymie, lorsque le rapport est du signe pour la chose signifiée, ou de contenant à contenu; synecdoque, lorsqu'on met la partie pour le tout ou vice versa; ironie, lorsque le rapport est de contrariété, etc. Comme le font Max Black ("Metaphor", 1962) et S. Auroux (1979), on peut représenter la plupart des figures de signification comme des opérations F_1, F_2, \dots, F_n , qui, appliquées au signe ou nom propre d'une idée i (S_i), permettent à S_i d'exprimer une idée j différente de celle qui constitue ordinairement sa signification propre, soit $F_1(S_i) = S_j$ (et similairement pour F_2, F_3 , etc.). L'opération F_1 peut être fondée sur un rapport de ressemblance, F_2 sur un rapport de contrariété, etc. Ces opérations permettent à un mot de signifier une idée qui n'est pas sa signification propre ou primitive.

"Les Tropes sont des figures par lesquelles ont fait prendre à un mot une signification qui n'est pas précisément la signification propre de ce mot" (*ibid.*, p. 18). Pour les classiques, la "signification propre" d'un mot est sa

signification **primitive**, sa "première signification", celle qu'il a reçue à l'origine par imposition. La signification **littérale** est d'abord et avant tout celle qui se présente **immédiatement** et régulièrement à l'esprit des locuteurs. Et dans la théorie de la signification des Lumières, les mots n'ont jamais pour signification qu'une seule idée principale, même s'ils sont susceptibles d'une multitude d'usages figurés (*cf.* Auroux, 1979, p. 282). Les significations primitive et littérale ne coïncident pas toujours, comme cela se produit dans le cas des catachrèses; les mots "feuille", "patte" et "aile" n'ont plus leur signification primitive dans les expressions "une feuille de papier", "la patte de la table" et "l'aile de l'hôpital", mais celles-ci ne présentent jamais qu'un sens littéral à l'esprit des locuteurs, un sens littéral figuré (*cf.* Auroux, 1979, p. 280). Il n'y a pas substitution d'une expression pour une autre dans le cas des catachrèses, contrairement aux autres figures de signification. Un siècle après Du Marsais, Fontanier ⁴ exclura les catachrèses de la tropologie et de la rhétorique des figures justement parce qu'elles sont des tropes forcés et nécessaires où le locuteur ne fait, comme le disait Aristote, aucun "transport à une chose d'un nom qui en désigne une autre" (*La Poétique*, 1457b); le signe d'une idée est simplement appliqué à une idée nouvelle qui n'avait pas de signe propre dans la langue. Les catachrèses jouent par là un rôle important dans la genèse et l'évolution des langues, en permettant l'expression d'idées nouvelles sans augmenter le nombre des mots, et par suite, sans surcharger la mémoire des locuteurs, car la signification des

expressions catachrétiques est "motivée".

Les grammairiens philosophes savaient bien que les métaphores et les autres figures ne sont pas de ces choses réservées à une élite savante et lettrée. Boileau disait qu'il se faisait plus de figures en un seul jour de marché aux Halles qu'il ne s'en trouve dans toute l'*Enéide*; Dumarsais y faisait allusion lorsqu'il écrivait à son tour : "il se fait plus de figures en un seul jour de marché aux Halles qu'il ne s'en fait à l'Académie en plusieurs séances consécutives". La "disette de mots", les carences lexicales, expliquent en partie ce fréquent recours aux tropes. Que le langage des enfants, des illettrés et des "bons sauvages" d'Amérique ou d'ailleurs, est plus tropologique que celui des savants académiciens est un lieu commun au XVIII^e siècle. On pensait également que le premier langage des humains dépassant le stade des gestes et des cris inarticulés devait être tropologique; dès qu'un signe fut utilisé pour désigner une chose, les humains ont naturellement eu tendance à l'appliquer aux choses qui ressemblaient à la première chose nommée. Selon Condillac, dans les commencements, "[l]es hommes ne multiplièrent pas les mots sans nécessité, sur-tout quand ils commencèrent à en avoir l'usage : il leur en coûtoit trop pour les imaginer et pour les retenir." (*Essai sur l'origine des connoissances humaines*, p. 85); il leur fallait donc les utiliser en leur faisant prendre divers sens. Les sujets parlant

une langue pauvre, une langue dont le lexique est déficient en comparaison avec une langue associée à une "grande civilisation", sont constamment obligés d'utiliser le peu de mots qu'ils ont avec plus d'imagination que nous pour arriver à exprimer toutes leurs pensées, tandis que les personnes "cultivées" ont presque toujours "le mot juste". Cette possibilité offerte par le langage d'exprimer des idées nouvelles à l'aide de mots déjà en usage permet une économie sémiologique appréciable, du moins dans la mesure où ces significations nouvelles sont **motivées**. Mais les tropes ne servent pas qu'à combler les carences lexicales; ils ont encore plusieurs autres usages. Par exemple, ils ont une fonction ornementale, permettent d'embellir le discours, de l'ennobler, de lui donner plus de concision, plus d'énergie, plus de force, et même plus de clarté et de précision, enfin plus d'intérêt et d'agrément. Les tropes permettent aussi d'exprimer les idées les plus abstraites en les présentant sous les apparences de choses sensibles, etc.

La théorie des tropes permet non seulement de préserver la validité de la théorie de la signification (*cf.* Auroux, 1979, p. 283) dont elle est un complément indispensable, mais elle fait voir clairement la rationalité sous-jacente à ces divers usages tropologiques. Les tropes ne contredisent pas les principes d'économie et de simplicité de la Raison commune; au contraire, toutes ces manières "détournées" de s'exprimer, qui s'écartent

plus ou moins de l'expression simple et commune des idées, permettent non seulement une économie considérable (on peut exprimer beaucoup d'idées en variant l'usage des mots), mais elles accroissent en plus l'efficacité de la communication (plus de concision, plus d'énergie, plus d'agrément, etc.), donnent plus d'étendue au langage en nous rendant capables d'exprimer des choses intangibles, de décrire les passions, notre expérience du temps, notre expérience amoureuse, religieuse, etc. De plus, l'usage heureux des tropes exige de la part du locuteur qu'il sache **choisir** le trope qui convient le mieux au sujet dont il parle et aux circonstances de l'énonciation, comme le souligne à plusieurs reprises Condillac dans *De l'art d'écrire*. Au siècle suivant, Fontanier considère qu'"il est évident qu'on ne peut pas les (=tropes) employer au hasard ni indifféremment. Mais, si on ne peut pas les employer au hasard ni indifféremment, l'usage doit donc en être nécessairement réglé et par la raison et par le goût." (*Les Figures du discours*, p. 182).

Du Marsais faisait de la tropologie une partie de la Grammaire : "ce traité me paraît être une partie essentielle de la Grammaire, puisqu'il est du ressort de la Grammaire de faire entendre la véritable signification des mots, et en quel sens ils sont employés dans le discours." (*Traité des Tropes*, p. 22). Pour Du Marsais, la Grammaire Générale doit donc prendre en charge l'explication de ces "différents sens dans lesquels on peut prendre un même mot dans une même langue", non seulement parce

qu'ils sont d'un usage si fréquent et universel que toute tentative pour rendre compte de la compétence du locuteur doit forcément s'y arrêter, mais aussi parce que les tropes remettent en question certains des principes du noyau dur de la Grammaire Générale. Comme l'a écrit Diderot, dans sa fameuse "Lettre sur les sourds et muets", "le bon sens ... ne permet pas à la même expression de rendre des idées différentes"⁽⁵⁾; les mots, utilisés sérieusement et littéralement, n'expriment jamais plus qu'une idée principale. Mais cet usage est trop limité pour les besoins de la communication; il est donc rationnel, dans certaines circonstances, d'utiliser des mots courants pour exprimer des idées nouvelles ou pour exprimer d'une nouvelle manière des idées rebattues. Le grammairien philosophe soucieux de préserver l'intégrité de son programme de recherche devait donc expliquer les divers usages (ou "écarts") tropologiques en invoquant des principes conformes à ceux du noyau dur de son programme.

Cette approche théorique de la non-littéralité est-elle sémantique ou pragmatique? Si on en croit Ricoeur (*La métaphore vive*, Seuil, 1975), la tropologie classique est une théorie sémantique de la "métaphore-mot" expliquant comment les mots "changent de sens" dans le discours. Nous avons cependant constaté (chapitre premier), à la suite de plusieurs commentateurs, que la logique et la grammaire classique faisaient

une large place à la "pragmatique" (entendu au sens de Morris); pourquoi en irait-il autrement de la tropologie? D'autant plus que la Grammaire, comme le dit Du Marsais, doit faire "entendre la véritable signification des mots" (sens primitif et littéral), et leurs divers **usages** dans le discours (écarts par rapport au sens littéral). Si la signification des mots et le sens des énoncés ne sont "déterminés" que dans le discours, relativement aux intentions des locuteurs, aux circonstances de l'énonciation, cette détermination du sens (en contexte) vaut *a fortiori*, il me semble, pour les tropes. Par ailleurs, si on s'en tient à l'affirmation malheureuse que les mots "changent de sens" dans le discours, qu'ils se chargent de significations nouvelles et étrangères à leur signification courante et littérale, nous aurions alors affaire, en termes plus contemporains, à une approche sémantique de la non-littéralité.

4) LES INVERSIONS

Si la pensée est la même partout et pour tous, alors pourquoi l'ordre des mots n'est-il pas le même dans toutes les langues? Le problème des inversions et de l'ordre naturel des mots fut l'occasion d'une des plus célèbres controverses grammaticales du XVIII^e. U. Ricken y consacra plusieurs études⁴⁴. D'après lui la théorie de l'ordre naturel est issue du rationalisme; défendue par Port-Royal, Du Marsais et Beauzée,

cette doctrine suscitera l'opposition de Batteux, Condillac et Diderot, tous sensualistes. Le problème de l'inversion serait le lieu d'un autre affrontement entre les deux principaux courants philosophiques qui traversent le siècle des Lumières⁷. En toile de fond, il y a l'affrontement entre les anciens et les modernes sur les mérites respectifs des langues latine et française. Mais ce qui, au fond, importe pour nous dans cette querelle, c'est que le postulat de l'universalité de la pensée ou de l'uniformité de la nature humaine, et le principe d'analogie soient à l'abri des mauvais coups, et que l'usage ne contredise pas constamment les principes de la Raison commune.

Dans les éléments de syntaxe donnés par les Messieurs (*Grammaire générale et raisonnée*, Chapitre XXIV : "De la Syntaxe ou Construction des mots ensemble"), la distinction traditionnelle syntaxe de convenance/syntaxe de régime est présentée et discutée. Syntaxe de convenance, "quand les mots doivent convenir ensemble", c'est-à-dire s'accorder en nombre, genre et personne; syntaxe de régime, "quand l'un des deux cause une variation dans l'autre" (*G.G.R.*, p. 153). La syntaxe de convenance est pratiquement "la mesme dans toutes les Langues" (*ibid.*); "[l]a Syntaxe de regime au contraire, est presque partout arbitraire"... (p. 154), et diffère d'une langue à l'autre : les unes se servent de flexions casuelles, d'autres utilisent plutôt des prépositions. Mais il y a, disent les

Messieurs, des "maximes generales, qui sont de grand usage dans toutes les Langues" (p. 155). Parce nous parlons presque toujours pour dire ce que nous attribuons aux choses que nous concevons (et rarement pour dire seulement ce que nous concevons), un nominatif doit toujours être en rapport avec un verbe "exprimé ou sous-entendu" (*ibid.*). De même, il ne peut y avoir de verbe sans nominatif (exprimé ou sous-entendu), puisque seul le verbe affirme, marque le jugement, et qu'il faut bien qu'il y ait quelque chose sur lequel porte le jugement. Ensuite, il ne peut y avoir d'adjectif sans rapport à un substantif; ni de génitif sans un nom auquel il se rapporte. Enfin, le régime des verbes est habituellement marqué par les cas (accusatif ou datif) ou les prépositions, "en quoy il faut toujours consulter l'Usage de toutes les Langues" (p. 157). Les Messieurs nous assurent que "s'il se rencontre quelque chose de contraire en apparence à ces règles, c'est par figure..." (p. 154).

L'ordre naturel des mots est donc calqué sur l'ordre des idées dans le jugement : d'abord, marquer les objets que nous concevons, et ensuite, ce que nous disons de ces objets. Les "figures de construction" (syllepses, ellipses, pléonasmes, hyperbates, etc.) peuvent affecter l'ordre naturel de la construction, mais la liaison des idées dans le jugement ne peut être altéré sans provoquer des absurdités et il est le même dans

toutes les nations. Les propositions considérées grammaticalement sont des images de nos jugements (et des autres "mouvements de l'âme"), mais ces images peuvent s'écarter de leurs modèles à la faveur de certains effets expressifs, qui font prendre au discours plus d'élégance, plus de vivacité, etc. Les figures non-tropes, comme les figures tropes, mettent souvent, en apparence, l'usage en contradiction avec la Raison.

C'est le cas avec les syllepses, lorsque nous faisons l'accord en tenant compte des pensées et du sens, et non des mots effectivement utilisés, comme "la plupart sont venus" au lieu de "la plupart est venue", ou "il est six heures" au lieu de "elles sont six heures", etc. Fontanier, ex-professeur de Grammaire Générale, traite ces cas sous le titre "Synthèse"; voici ce qu'il écrit à propos d'un cas curieux de synthèse dans le genre en français : "Les vieilles gens sont soupçonneux". Comment "gens" peut-il être à la fois féminin et masculin dans une même phrase?

Ne serait-ce pas là une bizarrerie inconcevable dans les lois de la grammaire, qui ne doivent être fondées que sur la raison? Mais voyons si la raison elle-même ne viendra pas ici justifier l'usage : l'usage, en fait de langue, est bien moins souvent en opposition avec elle qu'on ne croit. (*Les Figures du discours*, p. 309).

"Persuader et convaincre, tel est le but de la *Raison* dans le discours", écrit-il ailleurs (p. 463). Lorsque ses propres moyens

lui font défaut, la Raison fait appel aux ruses et aux artifices de l'esprit et de l'imagination. Ainsi, parce que "gens" et "hommes" sont presque synonymes, "gens" est conçu comme réunissant les deux genres, permettant l'ellipse de "hommes" ("Les vieilles gens sont [des hommes] soupçonneux"). À part les syllepses (ou synthèses), les Messieurs mentionnent aussi les ellipses (lorsque des éléments du discours sont retranchés) et les pléonasmes (lorsque des éléments du discours sont redondants ou superflus dans l'énonciation). Il y a enfin l'hyperbate, "qui renverse l'ordre naturel du discours" (*G.G.R.*, p. 160). Ces figures furent souvent appelées "figures de grammaire", car les grammairiens les considéraient traditionnellement comme relevant de leur juridiction, leur connaissance étant fort utile pour rendre compte d'un grand nombre de constructions. L'ellipse, en particulier, joue un rôle très important pour retrouver, sous les irrégularités de la langue, les règles de la grammaire, "l'analogie de la langue". Son usage est fondé en raison (Condillac), puisqu'il est inconvenant et inutile de prononcer ou de répéter des paroles dont on peut faire l'économie sans risquer de porter atteinte à l'efficacité de la communication. Cette usage de l'ellipse dans la Grammaire philosophique remonte au moins jusqu'aux grammairiens latins de la Renaissance, en particulier Linacre et Sanctius⁽²⁾.

L'ordre naturel est celui que suit la pensée dans ses

opérations. Du Marsais reprend et développe cette doctrine dans l'article "Construction" de l'*Encyclopédie*. Du Marsais distingue d'abord entre "construction" et "syntaxe". "*Construction*, dit-il, ne présente que l'idée de combinaison et d'arrangement"; on peut dire : *accepi litteras tuas, tuas accepi litteras* ou *litteras accepi tuas*; il y a là trois constructions différentes, puisque l'arrangement n'est pas le même, mais il n'y a qu'une seule syntaxe, "car dans chacune de ces *constructions*, il y a les mêmes signes des rapports que les mots ont entre eux; ainsi ces rapports sont les mêmes dans chacune de ces phrases". Du Marsais distingue encore trois types de constructions : la construction "naturelle" (ou "simple", "analytique", "nécessaire" ou "fondamentale"), la construction "figurée", et la construction "usuelle". La construction figurée, avec ses inversions (ellipses, pléonasmes, etc.), provoque certaines anomalies par rapport à la construction simple; c'est pourquoi "le grammairien philosophe doit pénétrer le mystère de leur irrégularité" (*ibid.*). La construction usuelle est un mélange des deux premières; elle autorise des tours particuliers, des idiotismes qui sont devenus des habitudes de parler d'un peuple. Mais ce qui fait d'une construction figurée ou usuelle une construction sensée, c'est la possibilité de la "réduire" à la construction naturelle. Une phrase qui ne peut être ramenée à la construction naturelle ou analytique n'est simplement pas une phrase sensée. La construction naturelle

est le seul moyen nécessaire pour énoncer nos pensées par la parole, puisque les autres

sortes de constructions ne forment un sens, que lorsque par un simple regard de l'esprit nous y appercevons aisément l'ordre successif de la *construction simple*.

Et parce qu'elle est nécessaire, on la retrouve dans toutes les langues :

Ainsi je trouve que dans toutes les langues du monde, il n'y a qu'une manière nécessaire pour former un sens avec les mots : c'est l'ordre successif des relations qui se trouvent entre les mots, dont les uns sont énoncés comme devant être modifiés ou déterminés, & les autres comme modifiants ou déterminans : les premiers excitent l'attention & la curiosité; ceux qui suivent la satisfont successivement.

Et plus loin :

Comme par-tout les hommes pensent, & qu'ils cherchent à faire connoître la pensée par la parole, l'ordre dont nous parlons est au fond uniforme par-tout; & c'est encore un autre motif pour l'appeller *naturel*.

Dans l'ordre naturel du discours, les mots modifiés ou déterminés précèdent donc normalement les mots modifiants ou déterminants. L'ordre de la construction naturelle est le "fondement de toute compréhension linguistique" selon l'expression de Ricken (*Grundlage aller sprachlichen Verständigung*).

Reprenant l'adage médiéval (*prius est esse quam operari*), Du Marsais soutient que la nature et la raison nous enseignent qu'il faut être avant d'opérer, qu'il faut être ou exister avant de subir l'action d'un autre, et qu'il faut avoir "une existence réelle ou imaginée" pour être qualifié de telle ou telle façon. Pourtant, Du Marsais n'hésite pas à parler de cet ordre naturel comme d'une

connaissance acquise dès les premières années de la vie, par des actes si souvent répétés, qu'il en résulte une habitude que nous regardons comme un effet naturel.

Je comprends mal, à la lecture de ce dernier passage, que Ricken puisse faire de Du Marsais un rationaliste en se basant simplement sur l'idée que l'ordre naturel est universel et qu'il devrait, en conséquence, être l'expression des idées innées de la Raison (*cf.*, note '7'), ou parce qu'il (Du Marsais) admettait l'existence indépendante des pensées avant leur expression linguistique. Du Marsais ne parle jamais de la doctrine des idées innées lorsqu'il aborde la question de la genèse des idées (*cf.* le début du *Fragment sur les causes de la parole* ou l'art. "Construction"); dans l'article "Fini, Finie" de l'*Encyclopédie*, il dénonce la théorie des idées innées en termes non équivoques : "Les partisans des idées innées se sont si fort écartés de la voie simple de la nature & de la droite raison, qu'ils soutiennent que nous ne connoissons le *fini* que par l'idée innée que nous avons, disent-ils, de l'infini"; et plus loin,

critiquant l'hypothèse rationaliste suivant laquelle "nous ne connoissons les êtres particuliers, que parce que nous avons l'idée de l'être en général", il ajoute : "Plus on réfléchit sur cette étrange hypothèse, plus on la trouve contraire à l'expérience & aux lumières du bon sens". On sait par ailleurs que Du Marsais n'admettait pas la doctrine des animaux-machines (cf., "L'Eloge de Du Marsais" par d'Alembert), et que les sensualistes, faute d'admettre des notions communes innées, n'en admettaient pas moins l'universalité de la nature humaine; si toutes les facultés de l'âme sont réduites à des **sensations transformées**, selon la formule de Condillac (*Traité des sensations*), cette genèse des facultés est la même partout et pour tous, et ses grands moments sont donnés dès l'origine, pour ainsi dire, *in nuce*. Quant à l'existence autonome des pensées avant leur expression, les sensualistes (Condillac, Diderot, Destutt de Tracy) admettent que les idées formant un jugement existent simultanément dans l'esprit du locuteur et que c'est dans l'expression du jugement qu'elles deviennent successives :

Si toutes les idées, qui composent une pensée, sont simultanées dans l'esprit, elles sont successives dans le discours : ce sont donc les langues qui nous fournissent les moyens d'analyser nos pensées. (Condillac, *Grammaire*, p. 436).

(Bien sûr, pour Condillac l'**acquisition** du langage est fort important pour le **développement** de la pensée, aussi bien pour l'enfant que pour les peuples à l'origine; mais c'est là une tout autre question). Chez Condillac, le **jugement de perception** est

certainement indépendant du langage et des signes artificiels; mais il en va autrement du **jugement comme affirmation** : c'est la même opération de l'esprit, mais on n'arrive à distinguer et à mettre en ordre les idées qui composent une pensée qu'en leur assignant des signes artificiels : "L'affirmation est, en quelque sorte, moins dans votre esprit que dans les mots qui prononcent les rapports que vous apercevez." (Condillac, *Grammaire*, pp. 437-438). Les rapports envisagés d'abord relativement à la perception (dans le jugement de perception) le sont ensuite relativement aux idées (dans le jugement comme affirmation). Une perception (ou sensation) ne devient une idée (la signification d'un mot) qu'après avoir été l'objet de la réflexion, lorsqu'elle est considérée comme une "image", comme une représentation de quelque chose. (Condillac, *Essai sur l'origine des connoissances humaines*, p. 47).

Les sensualistes, nommément Condillac, Diderot et Destutt de Tracy, soutiennent des idées proches de celles de Du Marsais en ce qui a trait à l'ordre naturel. Le principe de la **liaison des idées** détermine, chez Condillac, "l'arrangement naturel des idées" : "pour ne point choquer l'arrangement naturel des idées, il suffit de se conformer à la plus grande liaison qui est entre elles" (*Essai sur l'origine des connoissances humaines*, p. 92). Seules comptent la liaison et la subordination des idées : lorsque le substantif présente d'abord l'idée principale dont on

parle, que les adjectifs sont liés immédiatement au substantif, que ce dernier précède le verbe et celui-ci son régime, le discours se conforme à l'arrangement naturel des idées. Les phrases latines : "Alexander vicit Darium" et "Darium vicit Alexander" sont l'une et l'autre conformes à l'arrangement des idées et sont aussi "naturelles" l'une que l'autre, parce que les déclinaisons latines permettent de varier les constructions en respectant la même syntaxe. Une construction qui n'altère pas la liaison des idées est naturelle. Les inversions, plus fréquentes dans les langues "transpositives" comme le latin que dans les langues "analogues" comme le français (selon les termes de l'Abbé Girard, 1747 '9'), ont par ailleurs des avantages sur le plan de l'harmonie, de la force et de la vivacité du style. Le français, par contre, avec sa structure en Sujet-Verbe-Objet, se conforme davantage "à la plus grande liaison des idées", et favorise plutôt la simplicité et la netteté du discours. Condillac en fait un principe dans son *Art d'écrire* (p. 520) : "le principe que vous devez vous faire en écrivant, est de vous conformer toujours à la plus grande liaison des idées". Ce qui n'exclut pas le recours à des constructions "renversées", pour peu qu'elles ne soient pas "vicieuses", c'est-à-dire, qu'elles ne relâchent pas trop la liaison des idées.

Le problème de l'inversion est le premier abordé par Diderot dans sa fameuse "Lettre sur les sourds et muets à l'usage de ceux

qui entendent et qui parlent" (1751). Diderot distingue l'ordre naturel de l'ordre d'institution (ou ordre scientifique). L'ordre naturel, pour Diderot, c'est l'ordre de la genèse. Les objets sensibles ont été les premiers perçus, et les qualités sensibles, exprimées par les adjectifs, les premières distinguées. Les substantifs abstraits ("couleur", "impénétrabilité", "figure", "étendue", etc.) n'ont été inventés que par la suite. Si on veut maintenant définir ce que c'est qu'un corps, on dira, en suivant l'ordre d'institution : "une substance étendue, impénétrable, figurée, colorée et mobile"; mais si on enlève de cette définition les adjectifs, il ne reste qu'un être imaginaire appelé "substance". La même définition, rendue selon l'ordre naturel de la genèse, devient : "colorée, figurée, étendue, impénétrable, mobile, substance". Cette dernière ne comporte aucune inversion suivant l'ordre naturel de la genèse; mais la première définition (selon l'ordre scientifique), elle, inverse l'ordre naturel.

Les adjectifs représentant, pour l'ordinaire, les qualités sensibles, sont les premiers dans l'ordre naturel des idées; mais pour un philosophe, ou plutôt pour bien des philosophes qui se sont accoutumés à regarder les substantifs abstraits comme des êtres réels, ces substantifs marchent les premiers dans l'ordre scientifique, étant, selon leur façon de parler, le support ou le soutien des adjectifs. (Pp. 350-351).

Diderot attribue à l'influence d'Aristote cette habitude des philosophes de réifier les "êtres imaginaires" désignés par les substantifs abstraits, habitude qui aurait selon lui exercé une

certaine influence sur la formation de la langue française. En ce sens, il y a autant sinon plus d'inversions en français que dans les langues anciennes. Mais lorsqu'il examine la question à propos du langage d'action et des "propositions gesticulées", il retrouve Du Marsais et Condillac :

Sur quelque étude du langage des gestes, il m'a donc paru que la bonne construction exigeait qu'on présentât d'abord l'idée principale, parce que cette idée manifestée répandait du jour sur les autres, en indiquant à quoi les gestes devaient être rapportés. Quand le sujet d'une proposition oratoire ou gesticulée n'est pas annoncé, l'application des autres signes reste suspendue. C'est ce qui arrive à tout moment dans les phrases grecques et latines; et jamais dans les phrases gesticulées, lorsqu'elles sont bien construites. (P. 360).

Cette manière de faire connaître aux autres nos pensées (en présentant d'abord l'idée principale, puis les idées qui s'y rapportent, etc.), Diderot l'appelle l'"ordre didactique des idées", l'ordre auquel nous devons assujettir nos idées pour les communiquer clairement, complètement et efficacement. Et suivant cet ordre, on peut dire "qu'il n'y a point, et que peut-être même il ne peut y avoir d'inversion dans l'esprit" (p. 370). Parce que le français, avec sa structure Sujet-Verbe-Objet, suit à merveille cet ordre didactique,

Nous disons les choses en français, comme l'esprit est forcé de les considérer en quelque langue qu'on écrive. Cicéron a, pour ainsi dire, suivi la syntaxe française avant que d'obéir à

la syntaxe latine.

D'où il s'ensuit, ce me semble, que la communication de la pensée étant l'objet principal du langage, notre langue est de toutes les langues la plus châtiée, la plus exacte et la plus estimable; celle, en un mot, qui a retenu le moins de ces négligences que j'appellerais volontiers des restes de la *balbutie* des premiers âges". (P. 371)

Destutt de Tracy appellera "naturel" cet ordre didactique, que nous avons déjà rencontré chez Du Marsais et Condillac :

ce qui est incontestablement naturel, c'est-à-dire conforme à notre nature, c'est que les signes suivent les idées; que, par conséquent, la phrase commence par l'idée dont on est le plus préoccupé, et que toutes les autres viennent ensuite à proportion de leur rapport avec celle-là. (*Grammaire*, p. 158).

Sous l'effet d'une passion vive, il est tout à fait naturel "de commencer par nommer, ou l'affection qu'on éprouve, ou l'objet qui la cause" (*ibid.*). Mais lorsque nous parlons calmement et de sang-froid, "il n'y a assurément rien de plus naturel que d'exprimer d'abord l'idée dont on s'occupe, puis celle que l'on remarque comme y étant renfermée, c'est-à-dire le sujet, et ensuite l'attribut" (*ibid.*, p. 159). C'est là l'ordre de la construction naturelle ou **directe**, même si, quelquefois, la construction **inverse** est tout aussi naturel.

La pensée, à coup sûr, est extrêmement rapide; mais toutes nos conceptions ont assurément un commencement et une fin, et cet ordre doit être respecté ("il ne se peut pas que le commencement ne soit pas avant la fin"). L'ordre de la construction directe est "l'ordre conforme à la marche de la pensée" (p. 165). Il ne suffit pas que le sujet soit exprimé avant l'attribut; il faut de plus que **tout** sujet commence par un nom et que **tout** attribut commence par le verbe "être". Ce principe s'étend aux propositions incidentes ou subordonnées aux principales.

Il faut, par suite, que chacune des idées accessoires du sujet et de l'attribut soit rapprochée de l'idée principale, à proportion du degré de liaison qu'elle a avec elle; et que, dans l'énonciation de celles dont l'expression est composée de plusieurs signes, ces signes soient rangés suivant l'ordre de leur dépendance les uns des autres. (*Ibid.*, pp. 165-166).

Destutt de Tracy, tout comme Du Marsais, fait de la construction directe et naturelle le fondement de toute compréhension linguistique : on ne peut bien saisir une construction inverse qu'en refaisant la construction analytique pour retrouver "la marche de notre esprit", ou "l'ordre invariable de l'opération intellectuelle" (*ibid.*, p. 159). Ricken a peut-être raison d'affirmer que les sensualistes ont tendance à considérer l'ordre des mots comme un produit du développement historique (*Produkt*

einer historischen Entwicklung), le résultat des habitudes de parler d'un peuple; mais je pense que la doctrine de l'ordre naturel a été soutenue également par les grammairiens philosophes sensualistes, et que cette controverse sur l'ordre naturel des mots n'est pas le reflet d'une controverse gnoséologique à propos de l'origine de nos idées, mais plutôt --j'en fais l'hypothèse--, le reflet d'un processus d'affirmation nationale (le français devant l'emporter sur le latin pour la clarté et la simplicité) et d'un souci de préserver le postulat de l'universalité de la pensée (ou de l'uniformité de la nature humaine). L'ordre des mots, quel qu'il soit, n'affecte en rien l'ordre naturel des idées : les diverses nations peuvent bien avoir leurs propres habitudes de parler, cela ne change rien à leur façon de penser, qui est la même partout et pour tous.

5) LA TRADUCTION

Nous pouvons maintenant aborder le problème de la traduction au siècle des Lumières. En fait, il n'y a pas de "problème de la traduction" pour les grammairiens philosophes. La pensée est la même partout et pour tous; les langues servent partout les mêmes fins : l'expression (ou l'analyse) des pensées et leur communication; de là il suit que toutes les langues doivent avoir

des mots de différentes espèces, "parce que nos idées appartiennent à des classes différentes; et elles (les langues) n'ont de moyens pour lier les mots, que parce que nous ne pensons qu'autant que nous lions nos idées. Vous comprenez que cela est vrai de toutes les langues qui ont fait quelques progrès." (Condillac, *Grammaire*, p. 433). Il y a des universaux linguistiques substantiels. Toute langue ayant atteint un stade de développement lui permettant de représenter complètement la pensée, doit forcément disposer d'expressions servant à "marquer" les objets de nos pensées, ce que nous attribuons à ces objets, et l'action de notre esprit qui affirme, nie, interroge, commande, souhaite, etc., c'est-à-dire le sujet, l'attribut, et le verbe proprement dit, dont la fonction est celle de la copule : unir les deux termes d'une proposition. Les universaux de la Grammaire Générale assurent le traducteur de solides points d'appui pour établir des correspondances entre les lexiques d'une langue-source et d'une langue-cible. Nous avons vu (chap. premier, section 3), comment les grammairiens philosophes avaient réagi aux "plans d'idées différents" de Maupertuis, qui mettaient en question jusqu'à la possibilité de traduire.

Dans sa réponse aux *Réflexions...* de Maupertuis, Turgot ne se contente pas de réaffirmer l'universalité des sens et de la pensée; il identifie ce qui représente à ses yeux les principaux obstacles à la traduction : les métaphores, les idées accessoires, et la disparité du niveau de développement des

langues (leur plus ou moins grande "perfection") :

La difficulté de traduire n'est pas si grande que l' imagine Maupertuis, et elle ne vient pas d'un *plan* d'idées *différent*, mais des métaphores qui à la longue s'adoucissent dans une langue policée. Deux langues imparfaites se ressemblent ainsi que deux parfaites. Il me vient une comparaison sensible: une langue imparfaite dira : *ta conduite est pleine de sauts de chèvre*, et nous dirions *pleine de caprices*. C'est la même chose, et l'un vient de l'autre; mais l'idée accessoire comme trop grossière s'en est allée. ("Remarques critiques sur les Réflexions philosophiques de Maupertuis sur l'origine des Langues et la signification des mots", *op. cit.*, p. 26).

La difficulté de traduire augmente donc proportionnellement à l'écart qui existe entre le développement de la langue-source et celui de la langue-cible ("Deux langues imparfaites se ressemblent ainsi que deux parfaites"); pas facile, en effet, de traduire les expressions d'une langue "policée" par celles d'une langue "primitive", et *vice versa*, même si cela est toujours possible à condition de bien vouloir enrichir le lexique de la langue primitive ^{'10'}. On se rappellera aussi la réaction de Maine de Biran, qui ne croyait pas qu'on puisse jamais trouver "quelque langue étrangère qui fût formée sur des plans d'idées si différents des nôtres que la traduction fût *absolument impossible*" ^{'11'}. La position de Maupertuis, héroïque pour l'époque, fut donc rejetée en bloc par ses contemporains, qui réaffirmèrent l'universalité des sens et des opérations de l'esprit et l'existence d'universaux linguistiques substantiels,

cherchant plutôt à expliquer l'apparence des "plans d'idées différents" évoqués par Maupertuis en faisant valoir les degrés variables d'évolution et de perfection des langues (qui sont liés au progrès de la civilisation et des "lumières"), et en mettant à contribution les concepts d'idées accessoires, de synonymes, de tropes, de figures de construction, de génie des langues, etc.

Le concept de traduction interlinguale est pensé, au XVIII^e siècle, sur le fond d'une notion déjà familière aux latinistes, celle de *version*. Les termes "traduction" et "version" sont considérés comme synonymes par l'Abbé Girard, Beauzée et Condillac. Mais nous savons qu'il n'y a pas de synonymes "parfaits", que les termes qui passent pour synonymes doivent tous se distinguer les uns des autres par certaines idées accessoires qui bloquent la substitution de ces termes, les uns pour les autres, dans tous les contextes. Ainsi, "version" et "traduction" ont en commun l'idée d'une "copie qui se fait dans une langue d'un discours premièrement énoncé dans une autre"⁽¹²⁾; et les idées accessoires qui les distinguent sont expliquées de la manière suivante par Beauzée dans l'article "Traduction" de l'*Encyclopédie* :

Il me semble que la *version* est plus littérale, plus attachée aux procédés propres de la langue originale, et plus asservie dans ses moyens aux vues de la construction analytique; et que la *traduction* est plus occupée du fond des pensées,

plus attentive à les présenter sous la forme qui peut leur convenir dans la langue nouvelle, et plus assujettie dans ses expressions aux tours et aux idiotismes de cette langue.

De plus, "version" se dit plus volontiers des langues anciennes, et "traduction" des langues modernes. Les trois auteurs mentionnés s'entendent sur ce point : "La *traduction*, écrit Condillac, est en langue moderne et la *version* en langue ancienne. Ainsi la Bible françoise de Sacy est une *traduction*, et les Bibles latines, grecques, arabes et syriaques sont des *versions*." (Condillac, *Dictionnaire des synonymes*, p. 538). Enfin, la traduction s'oppose non seulement à la version, mais aussi au commentaire. La version est assujettie aux "tours" (figures tropes et non-tropes, et les idiotismes) propres à la langue-source, à son "génie"; la traduction, elle, est plus soucieuse d'adapter la pensée traduite au génie de la langue-cible. Dans un commentaire, l'auteur est libre d'ajouter ou de retrancher des éléments à la pensée qu'il cherche à rendre dans sa langue; il n'est plus assujetti aux règles strictes de la version et de la traduction. "Rien n'est plus difficile..., écrit Beauzée, et rien n'est plus rare qu'une excellente *traduction*, parce que rien n'est plus difficile ni plus rare que de garder un juste milieu entre la licence du commentaire et la servitude de la lettre."

Marmontel, cosignataire (avec Beauzée) de l'article

"Traduction" de l'*Encyclopédie* (il complète l'article par une rubrique : "*Devoirs du traducteur*"), insiste sur les degrés de difficulté variables de ce que Mounin appelle "l'opération traduisante", suivant que l'on a affaire à un ouvrage technique de philosophe ou d'historien, ou à l'ouvrage d'un poète. "Le premier et le plus indispensable des devoirs du *traducteur*, écrit-il, est de rendre la pensée; et les ouvrages qui ne sont que pensées sont aisés à traduire dans toutes les langues." Il cite en exemple la fameuse traduction que fit Pierre Coste de l'*Essay concerning Human Understanding* (1690), laquelle parut en 1700 après avoir été revue et approuvée par Locke lui-même. "Mais, poursuit-il, si un ouvrage profondément pensé est écrit avec énergie, la difficulté de le bien rendre commence à se faire sentir". Et la traduction sera d'autant plus malaisée que les caractères de la pensée exprimée seront liés de près au choix des termes utilisés par l'auteur :

Ainsi à mesure que dans un ouvrage le caractère de la pensée tient plus à l'expression, la traduction devient plus épineuse. Or les modes que la pensée reçoit de l'expression sont la force, comme je l'ai dit, la noblesse, l'élévation, la facilité, l'élégance, la grâce, la naïveté, la délicatesse, la finesse, la simplicité, la douceur, la légèreté, la gravité, enfin le tour, le mouvement, le coloris et l'harmonie; et de tout cela, ce qu'il y a de plus difficile à imiter n'est pas ce qui semble exiger le plus d'effort. Par exemple, dans toutes les langues le style noble, élevé, se traduit; et le délicat, le léger, le simple, le naïf, est presque intraduisible. (*Ibid.*)

Ce que dit ici Marmontel, et ailleurs où il parle du charme des "ouvrages d'agrément" où "le travail est plus précieux que la matière", n'est pas sans rappeler ce qu'écrit Jakobson à propos de la "fonction poétique", lorsque l'accent est "mis sur le message pour son propre compte"¹³. Marmontel compare les différents genres littéraires à la palette d'un peintre; la palette de l'orateur, de l'historien ou du philosophe n'a, dit-il, que des "couleurs entières qui se retrouvent partout", alors que celle du poète "est mille fois plus riche en couleurs". Les couleurs peintes par le poète ne se retrouvent pas partout, dans la mesure où "le coloris de l'expression tient à la richesse du langage métaphorique, et à cet égard chaque langue a ses ressources particulières". Le traducteur qui entreprend la traduction d'une poésie doit alors faire preuve de créativité et enrichir sa palette de nouvelles couleurs, enrichir sa propre langue de tours et d'expressions nouvelles.

Prenons les difficultés selon l'ordre que nous avons suivi, en commençant par les idées accessoires et les synonymes. La traduction est elle-même une relation de synonymie interlinguale, le premier "devoir du traducteur" étant de "rendre la pensée", la pensée exprimée dans la langue-source (le sens ou la signification des phrases n'étant rien d'autre que les idées et pensées exprimées par un auteur ou un locuteur). Dans une langue-

source (L^1) et une langue-cible (L^2), on peut trouver de part et d'autre de nombreux synonymes (c'est-à-dire des termes ayant pour signification la même idée principale), mais les peuples n'associent pas forcément les mêmes idées accessoires aux termes qu'ils utilisent. Le traducteur d'une expression quelconque M_1 énoncée dans L^1 devra autant que possible trouver un mot quelconque M_2 dans L^2 qui satisfasse à l'équation

$$(^M_1 L^1 = I_1 + [i_1, i_2, \dots, i_n]) = (^M_2 L^2 = I_1 + [i_1, i_2, \dots, i_n]).$$

Dit autrement, un traducteur doit s'efforcer de trouver, dans la langue-cible, un mot quelconque qui non seulement signifie bien la même idée principale I_1 , mais qui soit de plus chargé des mêmes valeurs ajoutées (idées accessoires); s'il n'arrive pas à trouver la perle rare, il n'aura d'autre choix que de recourir à la périphrase. Les langues n'ont pas toutes les mêmes synonymes, et les peuples ne distinguent pas tous les mêmes nuances dans les phénomènes ou dans les mœurs; chacun procède selon ses besoins et intérêts, et développe, en proportion de ces besoins et de ces intérêts, un vocabulaire plus ou moins abondant pour décrire les mêmes phénomènes (les Esquimaux pour la neige, les Arabes pour le chameau, les Français pour le pain, etc.). Deux langues peuvent avoir plusieurs termes (synonymes) pour signifier de part et d'autre la même idée principale; mais il n'y a pas forcément de correspondance un à un entre les synonymes de L^1 et ceux de L^2 , car les idées accessoires ne sont pas forcément les mêmes de part et d'autre.

Pour Turgot, on s'en rappelle, toute la difficulté de traduire provient des métaphores; et ce que Marmontel appelle métaphoriquement "le coloris de l'expression", tient, d'après lui, "à la richesse du langage métaphorique". Avant eux, Du Marsais, dans son *Traité des Tropes*, avait clairement signalé la difficulté que représentent les tropes pour le traducteur. Toutes les langues ont des tropes; malheureusement pour le traducteur, chacune a les siens. La traduction mot à mot d'une métaphore donnera souvent quelque chose d'outré et de ridicule dans la langue-cible.

Un mot ne conserve pas dans la traduction tous les sens figurés qu'il a dans la langue originale: chaque langue a des expressions figurées qui lui sont particulières, soit parce que ces expressions sont tirées de certains usages établis dans un pays, et inconnus dans un autre, soit par quelque autre raison purement arbitraire. (*Traité des Tropes*, pp. 36-37).

Dans ces conditions, le traducteur n'a pas le choix : "... il doit avoir recours à quelque autre expression figurée de sa propre langue qui réponde, s'il est possible, à celle de son auteur" (*ibid.*).

Du Marsais distinguait lui aussi deux types de traduction : la version, et la traduction proprement dite. Dans la traduction

proprement dite, "on doit alors s'attacher à la pensée et non à la lettre, et parler comme l'auteur lui-même aurait parlé, si la langue dans laquelle on le traduit avait été sa langue naturelle" (*ibid.*, pp. 37-38). Dans la version, au contraire, on doit traduire littéralement, pour bien faire voir "le tour original" de la langue-source. Du Marsais insiste sur le fait que les dictionnaires bilingues de son époque (en particulier les dictionnaires latin-français) confondent souvent

les différents sens que l'on donne par figure à un même mot dans une même langue; et les différentes significations que celui qui traduit est obligé de donner à un même mot ou à une expression, pour faire entendre la pensée de son auteur. (*Ibid.*, p. 38).

Les lexicographes, soutient Du Marsais, ne doivent pas joindre "à la signification propre d'un mot quelque autre signification figurée qu'il n'a jamais tout seul en latin" (p. 39). Dans son usage normal et le plus courant, un nom signifie habituellement une idée principale + [des idées accessoires]; mais dans certains contextes, il arrive que cette idée principale signifiée par le nom soit "accessoire" relativement à une autre que le locuteur veut signifier, et que le nom de cette idée accessoire soit plus présent à l'imagination que celui de l'idée principale qu'il veut signifier; dans de tels cas, où le nom de l'idée accessoire est mis pour celui de l'idée principale, le traducteur devra bien identifier le trope, déterminer quelle est l'idée principale que veut exprimer l'auteur et son rapport à l'idée accessoire qui

l'annonce. Après cela, il pourra se mettre en quête de l'équivalent le plus approprié dans sa langue.

S'il vient à bout des idées accessoires (les connotations) et des tropes, le traducteur devra encore s'attaquer aux figures de construction. A cet égard, la première tâche du traducteur est de retrouver, sous le déguisement des figures (syllepses, inversions, pléonasmes, ellipses, etc.), la **construction analytique** ou **naturelle**. La construction analytique est nécessaire à la compréhension véritable et entière de la pensée exprimée. Le traducteur devra donc, pour retrouver la pensée, réduire les métaphores (et autres tropes), combler les ellipses, éliminer les redondances, et effectuer les renversements qui sont nécessaires pour revenir à l'ordre naturel. Cette première étape correspond donc *grosso modo* à la version, qui est comme un préalable à la traduction proprement dite où l'on doit s'efforcer de rendre autant que possible une figure par une autre du même genre. La version doit permettre au traducteur, en suivant de près la construction analytique, d'identifier les chausse-trappes de la langue-source (tropes, figures de construction, idiotismes et autres "tours particuliers"), et de mieux évaluer les ressources que lui offre la langue-cible pour rendre la pensée en respectant les divers "caractères" expressifs qu'elle tient de l'expression (noblesse, légèreté, naïveté, simplicité, etc.).

La traduction est un art complexe et global qui ne peut négliger aucun des aspects des deux langues en cause. Une traduction, pour être "bonne", "fiable", se doit avant tout de rendre avec exactitude le même "fonds de pensée". Les Lumières appellent "version" une traduction qui s'en tient à cela. Mais la version ne donne jamais un "ouvrage d'agrément", car elle se heurte constamment au **génie** de la langue-source. La version doit **montrer** le génie de la langue-source, mais elle ne peut le "traduire", car le génie d'une langue, par définition, ne se traduit pas; et s'il ne peut être traduit, pourquoi devrait-on chercher à le traduire? Montrer le génie de la langue-source, ce n'est pas encore traduire au sens strict.

Dans la *Grammaire générale et raisonnée*, la notion de génie des langues n'apparaît que négativement; parce que les Messieurs s'intéressent avant tout à "ce qui est commun à toutes les langues", le génie des langues apparaît dans leur oeuvre comme ce qui résiste aux principes de la Grammaire Générale, aux principes qui sont valables pour toutes les langues. L'explication de ce qui est propre à une langue ne relève pas de la Grammaire Générale, mais plutôt de la grammaire particulière de cette langue. Ce qui distingue deux langues du point de vue de leur

génie, c'est, selon Auroux (1979, p. 109), "la différence dans la signification des mots et des tournures grammaticales", ou encore, selon A. Joly, "l'organisation spécifique des éléments particuliers qui distinguent une langue d'une autre" ⁽¹⁴⁾. Le génie d'une langue dépend du génie du peuple ou de la nation qui la parle et c'est (encore une fois) par un recours aux idées accessoires que Condillac explique la notion de génie des langues :

Je demande s'il n'est pas naturel à chaque nation de combiner ses idées selon le génie qui lui est propre, et de joindre à un certain fonds d'idées principales différentes idées accessoires, selon qu'elle est différemment affectée. Or ces combinaisons, autorisées par un long usage, sont proprement ce qui constitue le génie d'une langue.
(Essai sur l'origine des connoissances humaines, p. 103).

Condillac, comme beaucoup d'autres, croyait que "c'est chez les poètes que le génie des langues s'exprime le plus vivement."
(Ibid.).

De-là, poursuit-il, la difficulté de les traduire : elle est telle qu'avec du talent, il seroit plus aisé de les surpasser souvent que de les égaler toujours. A la rigueur, on pourroit même dire qu'il est impossible d'en donner de bonnes traductions : car les raisons qui prouvent que deux langues ne sauroient avoir le même caractère, prouvent que les mêmes pensées peuvent rarement être rendues dans l'une et dans l'autre avec les mêmes beautés. *(Ibid.).*

Le génie des langues dépend de celui des peuples; certains, à cause de leurs institutions, de leurs moeurs et de leurs

pratiques, s'habituent à associer à certains termes des idées accessoires différentes de celles qu'associent d'autres peuples (avec d'autres institutions, moeurs, etc.) aux termes équivalents (quant à la signification principale) de leur langue respective. Ces idées accessoires, et les tournures grammaticales typiques d'une langue, lui confèrent un certain caractère, un génie bien à elle qui ajoute quelque chose de particulier à la plupart des pensées qu'elle sert à exprimer.

Si une théorie de la traduction doit donner les fondements de l'art de traduire, montrer comment la traduction est en principe possible, identifier les principaux obstacles pouvant affecter le succès de l'entreprise, et fournir aux traducteurs des maximes ou règles qui guident effectivement la pratique, alors il y a bel et bien une théorie de la traduction à l'âge classique, et pas seulement un "empirisme de la traduction"¹⁵. Il y a, au XVIII^e siècle, une théorie qui sous-tend, guide et justifie la pratique de la traduction, et le traducteur désireux de pénétrer les arcanes de son art n'était pas totalement livré à un empirisme de trucs et de recettes, ou aux aléas de ses intuitions de locuteur bilingue.

6) L'ORIGINE DES LANGUES

J'ai déjà traité en passant le sujet de l'origine des langues au chapitre premier (section 5). Je voulais alors montrer qu'il n'y avait pas vraiment d'opposition entre les rationalistes et les sensualistes en ce qui concerne le lien qui unit la Raison et la Parole, et illustrer le principe suivant lequel l'usage de la parole est une activité rationnelle orientée vers une fin. Je voudrais seulement ajouter ici quelques remarques concernant cette problématique et faire voir plus clairement comment opèrent les principes de choix rationnels, que nous avons formulés (chap. premier, section 5), dans les explications conjecturales avancées par les grammairiens philosophes à propos des procédés suivis par les "premiers hommes" lors de la formation des langues.

On distingue souvent trois thèses dans la problématique classique de l'origine des langues :

1) **que la première langue fut d'origine divine**; qu'elle fut enseignée ou inspirée à Adam par Dieu dans le Paradis Terrestre, conformément au récit de la *Genèse* (Chap. II, verset 18-23);

2) **que les premières langues furent l'ouvrage de la Raison**, ou des créations libres de nos facultés naturelles supérieures;

qu'elles se formèrent à coup de conventions et d'impositions volontaires;

3) **que les premières langues furent l'ouvrage de la Nature;** qu'elles ne sont qu'une suite de notre "conformation naturelle", c'est-à-dire, au fond, de nos besoins et passions.

Les classiques adoptent en général deux attitudes à l'égard de la thèse de l'origine divine : certains grammairiens philosophes (Beauzée, Beattie) l'acceptent tout en refusant d'admettre qu'il ait été possible à des êtres humains d'arriver à se donner une langue sans aucun secours extraordinaire; d'autres, plus nombreux, mentionnent avec respect le texte biblique, mais prennent ensuite la liberté de supposer qu'après le Déluge ou l'épisode de la Tour de Babel, les humains se dispersèrent, retournèrent en quelque sorte à l'état sauvage, et furent bientôt dans l'obligation de se donner une langue à l'aide de leurs seules facultés naturelles. Ces grammairiens philosophes imaginèrent alors divers scénarios, conjectures ou ***Bedankenexperiment*** où interviennent les besoins, les passions et la Raison.

Les auteurs classiques qui ont eu recours à la "méthode des conjectures" ne se faisaient pas d'illusions sur la validité de

leurs résultats. Rousseau, dans son *Discours sur l'origine de l'inégalité* (1754), écrit à propos des conjectures sur l'état de nature et les commencements de l'humanité :

Il ne faut pas prendre les recherches dans lesquelles on peut entrer sur ce sujet pour des vérités historiques, mais seulement pour des raisonnements hypothétiques et conditionnels plus propres à éclaircir la nature des choses qu'à en montrer la véritable origine, et semblables à ceux que font tous les jours les physiciens sur la formation du monde.⁽¹⁴⁾

Dans son *Histoire ancienne* (1775; chap. III), Condillac montre bien l'utilité des conjectures en histoire, qui permettent quelquefois de suppléer "au silence des historiens", de combler des lacunes dans nos connaissances du passé; mais "l'art de conjecturer a ses règles", et si elles ne sont pas suivies, on risque alors de ne faire rien d'autre, comme dit Kant, "qu'ébaucher un roman" ⁽¹⁷⁾. Les spéculations des classiques sur l'origine des langues ne sont, du reste, qu'une façon d'approfondir "l'essence du langage" (Chomsky, p. 14, note 24; Auroux, 1979, pp. 57 et 60) et l'idée d'arbitraire.

Si les langues sont fondées partout sur les mêmes principes, alors d'où vient leur diversité? Certains, comme Maupertuis (*Dissertation sur les différens moyens dont les hommes se sont servis pour exprimer leurs pensées*, in *Varia linguistica*, op. cit., p. 110) évoqueront l'épisode de la Tour de Babel. D'autres

évoqueront les différences dans le milieu naturel ambiant, le climat, les mœurs etc., ou le "tempérament" et le génie des peuples (*cf.* l'art. "Langage" de l'*Encyclopédie*, signé D. J., probablement De Jaucourt); ainsi, les différents peuples sont diversement influencés dans les "décisions" (comme dit Beauzée, art. "Langue" de l'*Encyclopédie*) ou les choix qu'ils font des mots (sons) et des "moyens de syntaxe", et c'est principalement par là que les langues diffèrent selon Condillac (*Grammaire*, p. 435). Du Marsais ajoute que les langues diffèrent aussi par l'abondance (quand une langue n'est pas aussi développée ou "parfaite" qu'une autre), et par les idiotismes (*Fragment sur les causes de la parole*, in *Varia linguistica*, pp. 226-227).

Les commentateurs contemporains n'ont pas toujours résisté, il me semble, à la tentation de situer les principaux grammairiens philosophes et leurs thèses fondamentales sur l'origine des langues par rapport aux deux grands courants de pensée qui traversent l'époque en question. Ainsi, A. Joly appelle "conventionnaliste" la thèse qui présente les langues comme des créations libres de la Raison, et "naturaliste", la thèse voulant que les langues soient "l'ouvrage de la nature" ⁽¹⁸⁾. D'après Joly, la thèse conventionnaliste représenterait le point de vue rationaliste de la "linguistique cartésienne", et la thèse naturaliste, celui des sensualistes et de la "linguistique condillacienne". Descartes, les Messieurs de

Port-Royal, Locke, Harris, Maupertuis, et quelques autres seraient partisans de la première, tandis que Condillac, le Président de Brosses, Turgot, Rousseau et Court de Gébelin seraient les champions de la seconde. C'est ainsi que l'on oppose couramment la Raison à la Nature et à l'instinct, l'invention consciente et réfléchie à l'imitation instinctive de la nature, l'innéisme statique à la genèse de nos idées et facultés.

Je crois avoir montré (chap. premier, section 5) que la thèse naturaliste ne doit pas être entendue littéralement, du moins chez Condillac, et il semble bien que ceux qui tentent de la soutenir jusqu'au bout (de Brosses, Court de Gébelin) doivent finalement faire une place au point de vue "conventionnaliste", comme l'a montré C. Porset à propos du *Traité de la formation mécanique des langues et des Principes physiques de l'Etymologie* (1765)⁽¹⁹⁾ : la nature peut bien nous arracher des cris, des pleurs et des grimaces, mais pas un mot, ni une chanson, ni une convention, ni aucune règle, car toutes ces choses présupposent ce que Rousseau appelait la "puissance de choisir", quelque chose qui ne s'explique pas par les lois de la mécanique. La nature perd tous ses droits à partir du moment où l'homme commence à faire selon certaines **règles** ce qu'il ne faisait jusque là que "par une suite de sa conformation" (Condillac, *Grammaire*, p. 431). Le premier langage d'action, "la première des langues"

comme disaient déjà les cartésiens Cordemoy (1666) et Bernard Lamy (1675), n'est qu'une "suite de notre conformation"; ce premier langage est inné, naturel; nous le parlons sans que personne n'ait jamais eu à nous l'enseigner. Nous avons communiqué sans le vouloir avant de vouloir communiquer. Ensuite, en observant mutuellement leurs réactions, les hommes comprirent qu'ils pouvaient transformer ces réactions involontaires, ces signes naturels, en signes volontairement utilisés en **simulant**, en quelque sorte, les signes naturels. L'esprit humain "n'a qu'une manière de procéder. S'il fait une chose nouvelle, il le fait sur le modèle d'une autre qu'il a faite" (*ibid.*). C'est ainsi que tous les arts sont nés. Les premiers signes artificiels seront faits eux aussi sur le modèle des signes naturels, en suivant l'analogie, et ainsi des nouveaux signes inventés pour répondre à d'autres besoins. C'est seulement à partir du moment où ils disposent librement d'un nombre suffisant de signes conventionnelles ou artificiels que les humains peuvent de mieux en mieux analyser ce qu'ils perçoivent et ce qu'ils pensent, et lier leurs idées avec une liberté que seul permet l'usage de signes artificiels. Le grand avantage des signes artificiels, c'est qu'il sont d'un usage volontaire et libre. Mais l'invention et l'usage de ces signes sont des activités régies par des règles et des conventions, quelquefois explicites, le plus souvent tacites. Les hommes "n'ont pas dit, *faisons une langue* : ils ont senti le besoin d'un mot, et ils ont prononcé le plus propre à représenter la chose qu'ils vouloient faire connoître" (Condillac, *Grammaire*, p. 433;

je souligne); "le plus propre", le plus approprié, c'est celui que la Raison ou la réflexion présente au "pouvoir de choisir".

Diderot distingue trois "états" dans le développement des langues après l'état du *langage animal* : l'état de *naissance*, l'état de *formation*, et l'état de *perfection*. L'état de naissance est un mélange de langage d'action et du langage des sons articulés, "un composé de mots et de gestes", où les mots conservent partout la même terminaison, sans déclinaison ni conjugaison. Dans l'état de formation, les cas, les genres, les conjugaisons, etc., font leur apparition; dès lors, les humains disposaient des "signes oratoires nécessaires pour tout exprimer". Dans l'état de perfection, on s'est attaché à l'"harmonie", "parce qu'on a cru qu'il ne serait pas inutile de flatter l'oreille en parlant à l'esprit." ("Lettre sur les sourds et muets", p. 372).

Dans les commencements, des hommes ignorants et grossiers ne pouvaient toujours choisir les sons qui conviennent le mieux aux choses et aux idées qu'ils expriment; leur raison et leur réflexion n'étaient pas assez étendues et les choix qu'ils faisaient n'étaient peut-être pas toujours le fait d'une "raison présente à elle-même" (cf., Turgot, *op. cit.*, in *Varia*

linguistica, p. 50). C'est en suivant l'analogie, par une sorte de "métaphysique d'instinct et de sentiment", que les premiers mots se forment et que leur application à une classe d'objets se détermine. Mais même pour un rationaliste avoué comme Beauzée, c'est "à notre insu" que nous sommes guidés par la "raison éternelle" (*Grammaire générale*, 1767, pp. xv-xvi; cité par Chomsky, 1966, p.63, note 110; cf. également Leibniz, *Nouveaux essais...*, chap. 1, p. 61, à propos de maximes innées comme le principe de contradiction : "on emploie ces maximes sans les envisager expressément"). Suivre l'analogie n'est pas un comportement qui exclut la Raison, comme semble le penser A. Joly ("Introduction" au *Tableau des progrès de la science grammaticale* de Thurot, p. 46); au contraire, c'est l'analogie qui permet de justifier et d'expliquer le choix, elle le "fonde en raison", car s'il n'était que le fait d'un hasardeux caprice, la communication, dans les commencements, aurait été tout à fait inefficace. Chomsky, qui plus que tout autre a lié le sort de la Grammaire Générale à la théorie rationaliste de l'esprit, admet lui-même qu'on ne doit pas identifier le "système des notions communes" avec la Raison (1966, p. 62); et ailleurs dans le même ouvrage (p. 18), lorsqu'il décrit la manière "typiquement cartésienne" qu'avait A. W. Schlegel de distinguer le langage humain de la communication animale, Chomsky mentionne le "principe de 'choix réfléchi', qui caractérise la vie mentale de l'homme", et qui "fournit la base du langage humain". M. Dominicy (1984. p. 13), souligne que l'interprétation de Chomsky, "en ce qui concerne l'innéisme... soulève plus de

difficultés encore, dans la mesure où aucun auteur n'utilise, à ma connaissance du moins, des données linguistiques pour appuyer ses positions en la matière." L'hypothèse fondamentale par laquelle la Grammaire Générale tente d'expliquer l'existence des universaux linguistiques n'est pas une hypothèse portant sur les idées innées (ou notions communes), mais plutôt une hypothèse que j'appellerais volontiers, avec le linguiste hollandais S. C. Dik, l'**hypothèse moyen-fin** ("Means-Ends hypothesis") ⁽²⁰⁾. Cette hypothèse est "rationnaliste" au sens large du terme qui n'exclut pas les sensualistes et ceux qui rejettent l'innéité des notions communes; c'est la Raison, dans son usage pratique, qui façonne les langues et satisfait du mieux qu'elle peut tous les besoins **nouveaux** en matière de communication qui surviennent constamment, au fur et à mesure qu'ils se présentent. Les langues sont des moyens ou instruments en vue d'une fin : la communication des idées et pensées. Sans Raison ni réflexion, les humains n'auraient pu atteindre cette fin; c'est donc par le choix (plus ou moins réfléchi selon les auteurs) des moyens qu'ils y sont parvenus, et non grâce à un bagage inné de notions communes. Par ailleurs, il me semble que les idées innées, ou ces vérités premières imprimées par le Créateur dans nos âmes encore vierges, furent le plus souvent invoquées par les rationalistes relativement aux sciences abstraites et théoriques (géométrie, mathématique, métaphysique), dont les vérités paraissent d'une certitude irrévitable en plus d'être indépendantes des sens et de l'expérience; pour Leibniz par exemple, toutes les vérités de raison, c'est-à-dire toutes les propositions analytiques,

nécessaires, sont innées (*Nouveaux essais...*, Livre I, chap. II et III). Quant aux principes concernant la pratique, Locke reconnaît que l'inclination de l'âme vers le bien, l'envie d'être heureux et l'aversion pour la misère, ont quelque chose d'inné; Leibniz, lui, ne se fait bien sûr pas tirer l'oreille pour admettre des principes de pratiques innés.

Il est vrai qu'en général, les sensualistes ont écrit davantage sur l'origine des langues, une problématique qui fut d'ailleurs surtout discutée dans la deuxième moitié d'un XVIII^e siècle dominé par l'empirisme en France et en Angleterre. Mais je ne crois pas que l'opposition rationalisme/sensualisme soit pertinente pour l'étude de la Grammaire Générale. La Grammaire Générale est un programme de recherche relativement autonome par rapport aux discussions gnoséologiques concernant le statut des notions communes; à tout le moins, ces discussions n'affectent pas le noyau dur du programme. Les sensualistes sont plus soucieux de décrire la genèse de toutes nos idées à partir de la sensation, alors que les rationalistes croient cette tâche impossible à réaliser pour une partie d'entre elles; les sensualistes seront aussi plus attentifs aux questions gnoséologiques liées à l'acquisition des signes et, en général, plus nombreux à écrire sur le sujet de l'origine des langues. Mais la Grammaire Générale, bien que fondée en partie sur la théorie de l'esprit, jouit d'une certaine immunité; il y a des grammairiens philosophes qui sont des "rationalistes" au sens

strict (Arnauld, Beauzée), et d'autres qui sont des sensualistes convaincus (Condillac, Destutt de Tracy), mais il n'y a pas de Grammaire Générale rationaliste ou sensualiste. Les universaux de la Grammaire Générale, les catégories qui sont nécessaires à l'expression complète d'un jugement ou d'un acte de pensée quelconque, dépendent de la structure de l'acte en question, et non des idées innées. Les sensualistes ne refusent pas l'idée que l'homme possède, par nature, une "âme rationnelle" pourvue de certaines facultés; ce qu'ils refusent, encore un coup, ce sont les idées innées, les principes abstraits des rationalistes; pour les facultés, ils tâcheront d'être plus attentifs à leur "histoire naturelle", à leur genèse à partir de la sensation. Mais même pour un sensualiste radical comme Condillac, l'acte de juger (comme la pensée considérée en général) est le même partout et pour tous, bien que tous les peuples ne se fassent pas les mêmes idées, n'ayant pas tous les mêmes pratiques et institutions. La décomposition de la pensée exigée par la communication se fait partout de la même façon, sans qu'on ait à invoquer sur ce point des notions communes innées. Et l'ordre des idées (la "marche de l'esprit") est le même partout et pour tous même chez les sensualistes, bien que l'ordre des mots ne soit pas partout le même.

Le XVII^e siècle s'occupe peu de la problématique de l'origine des langues; ce sera surtout l'affaire des sensualistes

du siècle des Lumières. Arnauld et Lancelot nous rappellent à tout moment que les signes ont été "inventés", sans préciser davantage comment cette invention a pu se faire. Mais l'oratorien Bernard Lamy, dans sa *Rhétorique ou l'art de parler* (1675), qui admet explicitement les vérités innées, examine par hypothèse ce qu'aurait pu être l'origine du langage articulé si Dieu ne l'avait donné à notre "premier ancêtre". Il imagine un groupe d'hommes descendus du ciel ou sorti des entrailles de la Terre, qui se retrouve d'un coup sur une île déserte, sans contact avec aucune communauté parlante. De quelle façon ces hommes tout faits mais auxquels manque encore l'usage de la parole arriveront-ils à se donner par eux-mêmes une langue pour se communiquer leurs pensées et leurs besoins les plus pressants? Il faut bien commencer avec ce que l'on a, et dans ce cas, ce sont les signes naturels (cris inarticulés, mouvements de la tête, des yeux, etc.) qui s'imposent à eux en premier et constituent leur "première langue". Les cris inarticulés donnent de l'exercice aux organes de la parole, et devant l'insuffisance de ces premiers moyens de communiquer, nos humanoïdes imaginaires se rendent compte graduellement qu'ils peuvent faire plus facilement avec leur seule voix ce qu'ils font maladroitement avec tout leur corps. Ils découvrent ainsi qu'il ne tient qu'à eux de multiplier à volonté les sons articulés pour y attacher de nouvelles idées. Le langage des sons articulés fut alors "préféré" (c'est-à-dire, choisi de préférence) au langage d'action, parce qu'il constitue un instrument de communication plus efficace, plus commode, plus complet et plus approprié aux fins de la communication humaine.

Les raisons de cette préférence pour le langage des sons articulés sont nombreuses et se retrouvent chez plusieurs auteurs. Le langage des sons articulés peut être utilisé de nuit comme de jour, et n'exige pas une aussi grande proximité que le langage d'action; l'exécution d'une "proposition gesticulée" du langage d'action est souvent laborieuse, lente, et son interprétation, hasardeuse. Le langage des sons articulés, au contraire, est d'une rapidité qui égale presque celle de la pensée et l'exécution d'une proposition orale est aisée, efficace la nuit comme le jour, et elle peut être entendue et comprise à une distance qui n'est limitée que par la portée de la voix humaine. De plus, les sons articulés sont d'une très grande variété, au point qu'en les assemblant suivant certaines règles, on parvient à exprimer n'importe quelle pensée, n'importe quelle idée, même les plus "abstraites", d'une façon univoque et avec une précision que le langage d'action ne peut toujours approcher. Locke (*Essay...*, Livre III, chap. II) énumère les avantages du langage des sons articulés (en particulier l'abondance des sons, la rapidité et l'aisance de leur production) avec l'intention de faire voir que les sons articulés étaient (et de loin) les plus aptes à servir les fins de la communication.⁽²¹⁾ Pour toutes ces raisons, le langage des sons articulés supplanta le langage d'action; il constituait une méthode de communication plus efficace à tous égards et le choix de cette méthode est conforme au "principe de dominance" (P.2). "Le langage d'articulation ainsi formé, et préféré avec tant de raison à ceux du geste et de l'intonation, les bannit presque entièrement" (Maupertuis,

Dissertation sur les différens moyens dont les hommes se sont servis pour exprimer leurs idées, op. cit., p. 94).

Revenons aux humanoïdes du Père Lamy. Les sons articulés sont les plus "commodes". Soit. Mais comment s'effectuera le choix du matériel linguistique, de ces sons "artificiels" comme dit Lamy? Il donne alors trois règles pour procéder au choix rationnel des mots. Premièrement : choisir autant que possible des mots de peu de syllabes, faciles à prononcer et à mémoriser. L'apprentissage ne doit pas, en effet, être trop coûteux en temps et en énergie, surtout dans les commencements où les organes de la parole manquent encore de souplesse et d'exercice (cette règle est en accord avec notre premier principe de choix rationnel P.1). Deuxièmement : choisir autant que possible des mots dont le son ressemble ou rappelle le bruit qu'émet la chose nommée. Cette façon de nommer les choses est en effet celle qui, dans les commencements, a le plus de chances d'être entendue (P.3), car l'"analogie" est alors on ne peut plus sensible (Condillac, *Grammaire*, p. 432). Il est rationnel de chercher à utiliser le moyen qui offre, comparativement aux autres moyens disponibles, les plus grandes chances de succès. Toutes nos actions sont susceptibles de succès ou d'échec; le succès d'une action, surtout dans un environnement qui n'est pas stable et où l'on doit tenir compte d'autrui, n'est jamais pleinement assuré, en particulier lorsque le succès dépend de la compréhension

d'autrui, de l'*uptake* (pour parler comme Austin). Le choix du moyen (linguistique) doit se faire en fonction d'autrui, de ce qu'il sait ou de ce que l'on pense qu'il sait; en agissant ainsi on augmente ses chances de voir ses actes de parole s'accomplir avec succès. Il fallait sans doute, dans les commencements, utiliser certains traits saillants et mutuellement connus de l'environnement pour arriver à attirer l'attention sur une chose sans pouvoir la montrer. Pour les objets qui n'émettent aucun bruit particulier, on pouvait encore utiliser certaines "couleurs" ou certains caractères expressifs, la dureté, la douceur de certains sons, les divers accents, la rapidité ou la lenteur de la prononciation, etc., pour essayer de les suggérer à l'auditeur. Et troisièmement : choisir un ensemble de paradigmes de flexions, un ensemble de marques pour les cas, le nombre, le genre, les temps, les modes, etc., qui permettent de lier les mots entre eux lorsque les choses qu'ils désignent sont liées entre elles. Sans cela, notre discours n'aurait aucune clarté; seule une syntaxe peut y mettre de l'ordre et lier convenablement les mots dans le discours de façon à éviter les ambiguïtés, la confusion, l'obscurité, et satisfaire le besoin de clarté et de précision. Les langues "n'ont des moyens pour lier les mots, que parce que nous ne pensons qu'autant que nous lions nos idées." (*Ibid.*, p. 433). On voit que l'analogie joue un rôle déterminant dans les deux dernières règles de Lamy, soit par l'imitation des sons que produisent les choses nommées, soit en créant des ressemblances dans la langue même (tel verbe se conjugue **comme** tel autre, tel substantif se décline sur le modèle de tel autre,

etc.). Les langues ne se sont améliorées que sur une très longue période de temps, période au cours de laquelle elles ont dû faire concurrence au langage d'action, avant de le supplanter définitivement. Ces progrès, bien sûr, contribuèrent tous à la réalisation d'une même fin : maximiser l'efficacité de la communication. Et les ornements dans le discours, les "fleurs de rhétorique", y contribueront par la suite à leur façon.

Les langues diffèrent donc d'abord par les sons choisis comme signes des idées (elles sont "arbitraires" en ce sens que les raisons qui motivent le choix ne sont pas partout les mêmes), par l'abondance de ces sons (les langues "policées" en ont plus que les langues "primitives"), par les idiotismes (chaque langue a les siens -- latinismes, gallicismes, etc.), et par les "moyens de syntaxe", en particulier en ce qui concerne la syntaxe de régime. Si la Grammaire Générale doit expliquer ce qui est commun à toutes les langues, et que ses principes sont nécessaires à tous les systèmes de signes, la théorie de l'origine des langues doit expliquer d'où provient leur diversité sans remettre en cause ces mêmes principes. Les principes fondamentaux qui régissent les langues policées doivent déjà être à l'oeuvre dans les commencements, lors de la formation des langues; et ce sont bien, du moins pour l'essentiel, les mêmes principes. Les conjectures mises de l'avant dans la théorie de l'origine des langues protègent le noyau dur de la Grammaire

Générale en montrant comment les langues se sont partout formées (et ont partout évolué) en respectant ses principes; elles doivent reconstruire l'"histoire naturelle" de la parole sans déroger aux enseignements de la Grammaire Générale. Un peu à la manière d'une variation eidétique, les conjectures sur les commencements de l'art de parler fournissent une sorte de confirmation des principes qui sont vraiment essentiels à toutes les langues (ou systèmes de signes).

Mais les instruments d'analyse et de communication des pensées que sont les langues naturelles, parce qu'ils ont une genèse, ne pouvaient remplir adéquatement, dès le départ, ces fonctions d'analyse et de communication. Leur évolution consiste justement à remplir de mieux en mieux ces fonctions. Condillac, dans son *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, conjecture que dans les commencements, les hommes disaient, par exemple, "Monstre terrible" pour "Ce monstre est terrible" (p. 85); c'était avant que les verbes ne fussent en usage. Lorsqu'il affirme, dans sa *Grammaire*, que le verbe est "l'âme du discours" (p. 467), et que sans lui nous ne pourrions prononcer aucun jugement, c'est donc relativement à une langue achevée, "policée", qui remplit adéquatement ses fonctions d'analyse et de communication des pensées. On peut ainsi dire du verbe qu'il est nécessaire (exprimé ou sous-entendu) dans toutes les propositions et admettre, sans contradiction, qu'il pouvait être absent dans

les langues encore en état de formation. Les linguistes contemporains '22' admettent qu'il y a des langues qui n'ont pas de verbe **être** (comme le sémitique ancien), et c'est par la simple juxtaposition d'éléments nominaux que l'on obtient une "phrase nominale" avec, comme seul trait marquant la prédication, une pause entre les termes. La réponse des grammairiens philosophes à ce contre-exemple, eux qui tenaient le verbe **être** pour nécessaire dans toutes les propositions, consisterait donc simplement à dire que "[l]es langues ne se perfectionnent qu'autant qu'elles analysent" (Condillac, *Grammaire*, p. 435), et que les hommes n'analysent qu'autant qu'ils en ressentent le besoin, qu'ils en voient l'utilité. Il n'y a donc rien d'étonnant à constater l'absence de certains éléments "nécessaires" de la proposition dans des langues "primitives" ou fort anciennes. Et lorsqu'on constate l'absence de tels éléments dans une langue policée par ailleurs pourvue de tous les moyens nécessaires à l'analyse et à l'expression des pensées, c'est la théorie de l'ellipse qui sauve la Grammaire Générale de ces contre-exemples "apparents", même s'il s'agit là d'une solution qui n'est pas fort prisée par les linguistes contemporains.

* * *

NOTES

(1) Cf. William of Ockham, *Ockham's Theory of Terms* : Part I of the *Summa logicae*, trad. M. Loux, Notre Dame (Ind.), Notre Dame Press, 1974; en particulier, les paragraphes 10 et 33; également Claude Panaccio, "Nominalisme occamiste et nominalisme contemporain", in *Dialogue*, XXVI (1987), pp. 281-297.

(2) Pierre Fontanier, *Les Figures du discours* (1830), Paris, Flammarion, 1977.

(3) Nous adoptons ici une idée du linguiste Edward Sapir, *Le Langage*. Introduction à l'étude de la parole (1921) (Paris, Payot, 1967, pp. 28 et *passim*). La conception exposée par Sapir à propos des significations morphologiques rappelle d'ailleurs étrangement celle des grammairiens philosophes; je me permets de citer *in extenso* un assez long passage qui le montre clairement :

Ce qui distingue ces éléments, c'est que chacun d'eux est le signe d'une idée particulière, que ce soit d'un concept unique (ou image) ou d'un nombre de ces concepts, ou images, étroitement liés entre eux pour former un tout. Le mot isolé n'est pas forcément le plus simple élément d'expression; les mots anglais : *sing, sings, singing, singer* (chanter, il chante, chantant, chanteur) traduisent chacun une idée bien déterminée et intelligible, quoique cette idée soit isolée et par conséquent sans valeur pratique au point de la fonction. Nous admettons tout de suite que ces mots sont de deux sortes : le premier *sing* est une entité phonétique indivisible, traduisant la notion d'une certaine activité spécifique; les autres mots participent tous de la même notion fondamentale, mais grâce à l'addition d'autres éléments phonétiques, cette notion prend une signification particulière qui la modifie ou la précise; ces mots représentent des concepts composés qui se sont greffés sur un concept fondamental. Nous pouvons donc analyser *sings, singer, singing*, comme des expressions binaires comprenant un concept fondamental ou concept concret (*sing*), et un autre de caractère plus abstrait : personne, nombre, temps, conditions, fonctions ou plu-

sieurs combinés.

Si nous symbolisons *sing* par la notation algébrique A, nous devons symboliser *sings* et *singer* par la formule A + b. L'élément A peut être soit un mot complet et indépendant (*sing*), soit la substance de base, ce qu'on appelle la racine, ou la souche, ou encore le radical d'un mot. L'élément b (*s, ing, er*) indique un concept secondaire et normalement plus abstrait, qui impose au concept de base une limitation de forme, en comprenant ce mot dans son sens le plus large : nous pouvons l'appeler "élément grammatical" ou affixe...

Chacun de ces types d'éléments grammaticaux ou de modification possède cette particularité qu'il ne peut pas, dans la plupart des cas, être employé isolément, mais doit être associé, de quelque façon que ce soit, ou soudé, au radical pour que sa signification prenne toute sa force. Il est donc préférable pour nous de modifier notre formule A + b, en A + (b), les parenthèses symbolisant l'incapacité d'un élément à être isolé. (Pp. 28-29).

Sapir utilise les majuscules pour les concepts fondamentaux, et les minuscules pour les "éléments grammaticaux". Les idées accessoires que nous examinons ici ne sont pas toutes représentées par des éléments grammaticaux distincts, comme les idées accessoires qui distinguent entre eux des termes synonymes.

(4) Pierre Fontanier, *Les Figures du discours*. En particulier le "Supplément à la Théorie des Tropes", p. 213 *et passim*.

(5) Denis Diderot, "Lettre sur les sourds et muets à l'usage de ceux qui entendent et qui parlent", dans *Oeuvres complètes de Diderot*, éd. par J. Assézat, Paris, Garnier Frères, 1875 (Kraus Reprint Ltd, Nendeln, Liechtenstein, 1966), p. 363.

(6) Cf., pour la controverse concernant l'ordre naturel, Ulrich Ricken, *Grammaire et philosophie au siècle des Lumières* : controverse sur l'ordre naturel et la clarté du français, Villeneuve-d'Ascq, Université de Lille III, 1978; et du même auteur, "Die Kontroverse Du Marsais und Beauzée gegen Batteux, Condillac und Diderot -- Ein Kapitel des Auseinandersetzungen zwischen Sensualismus und Rationalismus in der Sprachdiskussion der Aufklärung", dans *History of Linguistic Thought and Contemporary Linguistics*, éd. par H. Parret, Berlin-New York, Walter de Gruyter, 1976, pp. 460-487.

(7) U. Ricken, "Die Kontroverse Du Marsais und Beauzée gegen Batteux, Condillac und Diderot"; l'article commence ainsi :

So wie die Entwicklung der französischen Aufklärungsphilosophie wesentlich geprägt war durch die Auseinandersetzung mit der rationalistischen Ideenlehre Descartes', dem Kernstück seiner Metaphysik, so reflektieren sich auch in der sprachtheoretischen Diskussion des 18. Jh. die gegensätzlichen Positionen des Sensualismus und des Rationalismus. Das ist naheliegend für solche vieldebattierten Probleme wie das Verhältnis Sprache - Denken, den Sprachursprung, die Methodik des Spracherlernung, die Zweckmässigkeit oder Unzweckmässigkeit einer bildhaften Sprache. Weniger zwingend erscheint auf den ersten Blick die Relevanz der philosophischen Grundpositionen für die Theorie der Wortstellung.

/Tout comme le développement de la philosophie française des Lumières fut essentiellement portée par la confrontation sur la doctrine rationaliste des idées de Descartes, le coeur de sa métaphysique, de même les positions contradictoires du sensualisme et du rationalisme se reflétèrent dans la discussion grammaticale du XVIII^e siècle. Cela est manifeste pour des problèmes vivement débattus comme le rapport Langage-Pensée, l'origine des langues, la méthode d'enseignement des langues, et l'utilité ou l'inutilité d'une langue artificielle. La pertinence des positions philosophiques fondamentales semble moins contraignante à première vue en ce qui concerne la théorie de l'ordre des mots./

Ricken parle ensuite de la distinction entre le corps et les organes des sens d'une part, et l'âme, d'autre part, l'âme dont les opérations les plus importantes reposent sur des idées innées (*deren wichtigste Denkopoperationen auf eingeborenen Ideen beruhen*); puis il touche un mot à propos de la pensée "pure" et indépendante du corps, pour finalement conclure :

Die *raison*, ein Ausdruck der allen Menschen gemeinsamen eingeborenen Ideen, wurde zur Basis der rationalistischen Grammatik. Weil die Sprache als Mitteilungsinstrument des Denkens auch in ihrem Aufbau den Prinzipien des Denkens entsprechen muss, galt die in allen Menschen gleiche *raison*

als die gemeinsame Grundlage der Grammatik aller Sprachen.

/La raison, une expression des idées innées et communes à tous les hommes, devint la base de la grammaire rationaliste. Parce que le langage comme moyen de communication de la pensée doit aussi refléter dans sa structure les principes de la pensée, la raison, la même dans tous les hommes, valut comme fondement commun de la grammaire de de toutes les langues./

Un peu plus loin (p. 463), il dit que le problème de l'ordre naturel des mots est devenu le point central d'une controverse dans laquelle s'opposent des positions rationaliste et sensualiste méconnaissables (*unverkennbar*). Il voit finalement en Du Marsais un défenseur des principes sensualistes sur les points les plus importants de sa Grammaire et de sa méthode d'enseignement, mais, ajoute-t-il, en ce qui a trait à la doctrine de l'ordre des mots, Du Marsais "hat ... die Theorie vom *ordre naturel* verteidigt und weiter ausgebaut" /a défendu et renouvelé la théorie de l'ordre naturel/. Je crois qu'on pouvait faire cela tout en restant sensualiste, comme j'essaie de le montrer dans cette section. Il n'y a pas d'inversions relativement à la pensée, même dans les cas où nous sommes dominés par des passions, l'ordre le plus naturel consistant toujours à présenter l'idée principale, puis les idées qui s'y rapportent. C'est ainsi, aussi bien chez les rationalistes que chez Du Marsais, Condillac, Diderot ou Destutt de Tracy.

Enfin, je ne crois pas, comme le présuppose Ricken, que les discussions grammaticales aient été fortement influencées par les positions gnoséologiques opposées des sensualistes et des rationalistes (ou celles des *common sense philosophers*), ni sur la question de l'ordre naturel, ni sur la problématique de l'origine des langues, ni sur les rapports entre le langage et la pensée. Condillac est un bon spiritualiste, et même s'il ne parle pas d'"intellection pure" à la manière de Descartes et Malebranche, ou de "pensée pure" comme dit Ricken, les sensations, pour lui, ne deviennent des idées qu'en devenant l'objet de la réflexion (c'est-à-dire de la Raison), qui les considère comme des représentations, comme des images, qui sont simultanément devant l'esprit avant que le discours ne leur impose un ordre successif. Bien sûr, Condillac, plus qu'aucun autre peut-être, est sensible aux effets positifs de l'acquisition du langage sur le développement de la pensée, de ses facultés et opérations; mais de leur côté, les rationalistes rêvaient d'une "caractéristique universelle", une langue qui représenterait si clairement et si efficacement toutes nos pensées que sur n'importe quel problème suscitant une querelle entre deux partis, il suffirait de dire,

comme le souhaitait Leibniz, "Asseyons-nous et calculons!". "La science est une langue bien faite" disait aussi Condillac.

(8) C'est surtout à partir des grammairiens philosophes de la Renaissance, en particulier Linacre, Scaliger et Sanctius, que les figures de rhétorique sont invoquées pour protéger les règles de la Grammaire contre des anomalies apparentes. Des figures comme l'énallage et l'ellipse sont très importantes pour le traitement des modes (Jacques Julien, *Recherches sur l'histoire de la catégorie du mode verbal d'Aristote à Port-Royal*, thèse pour l'obtention du doctorat de troisième cycle en linguistique générale, Université de Paris VIII, Vincennes, sous la direction de J.-C. Chevalier, juin 1979). Sur l'ellipse, cf. les travaux de G. Clérico et de M. Breva-Claramonte sur Sanctius. Aussi, de B.E. Bartlett, "Les rapports entre la structure profonde et l'énoncé au XVIII^e siècle", in *Langages*, 1980. Voir aussi les articles "Enallage" et "Ellipse" de Du Marsais dans l'*Encyclopédie*. Du Marsais rejette l'énallage, que les "grammatistes" invoquent un peu trop souvent à son goût pour justifier des usages qui sont carrément fautifs. Mais l'ellipse demeure pour lui une figure très précieuse pour retrouver les règles universelles de la Grammaire apparemment bafouées par certains usages d'une langue, et pour retrouver, sous les déguisements des constructions usuelles et figurées, la construction analytique.

(9) Peter Swiggers, dans son "Introduction" aux *Vrais principes de la langue française* (1747) de l'Abbé Gabriel Girard (Genève-Paris, Librairie Droz, 1982), présente la typologie des langues de l'Abbé Girard (langues "transpositives", "analogues" et "mixtes") et affirme que la première fonction de cette typologie est de préserver "l'universalité de la forme de concevoir" : "La première fonction de la typologie des langues est donc -- et ceci n'est pas paradoxal -- d'assurer la thèse de l'isomorphie entre les niveaux de la réalité, de la pensée et de la parole, et de réaffirmer l'universalité de la forme de concevoir" (p. 45). Cette typologie des langues est bien sûr étroitement liée à la question des inversions et de l'ordre naturel; c'est pourquoi nous nous sentons pleinement justifier de faire figurer la théorie de l'ordre naturel dans la "ceinture de protection" de notre programme de recherche.

(10) R. Jakobson, *Essais de linguistique générale*, Paris, Editions de Minuit, 1963, p. 82.

(11) Maine de Biran, "Notes sur les réflexions de Maupertuis et Turgot au sujet de l'origine des langues" (1815), in *Sur l'origine des langues*, éd. par R. Grimsley, *op. cit.*, p. 88.

(12) Beauzée & Marmontel, art. "Traduction" de l'*Encyclopédie*.

(13) R. Jakobson, "Linguistique et poétique", dans *Essais de linguistique générale*, *op. cit.*, p. 218.

(14) A. Joly, "Introduction" à *Hermès ou recherches philosophiques sur la grammaire universelle*, trad. F. Thurot (1796), Genève et Paris, Librairie Droz, 1972, p. 46.

(15) G. Mounin, *Les problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard, 1963, p. 12.

(16) J.-J. Rousseau, *Discours sur l'origine de l'inégalité*, *op. cit.*, p. 254.

(17) E. Kant, "Conjectures sur les débuts de l'histoire humaine" (1786), dans Kant, *La philosophie de l'histoire*, Paris, Editions Gonthier, 1947 (pour les Editions Montaigne), p. 110.

(18) A. Joly, "Introduction" au *Tableau des progrès de la science grammaticale* de F. Thurot (Discours préliminaire à "Hermès"), Bordeaux, Editions Ducros, 1970.

(19) Charles Porset, "Note sur le mécanisme et le matérialisme du Président de Brosses", dans *Langages*, déc. 1980, p. 61 : "il est significatif qu'à mesure qu'il avance dans ses analyses, on le voit réintroduire l'arbitraire et le contingent au coeur de la langue."

(20) S. C. Dik, "Some Remarks on the Notion 'Universal Semantics'", dans *Logic, Methodology, and Philosophy of Science IV*, éd. par Suppes, Henkin, Joja, Moisil, 1973, p. 842.

(21) J. Locke, *Essay Concerning Human Understanding* (1690), *op. cit.*, p. 8 :

The comfort and advantage of society not being to be had without communication of thoughts, it was necessary that man should find out some external sensible signs, whereof those invisible ideas, which his thoughts are made up of, might be made known to others. For this purpose nothing was so fit, either for plenty or quickness, as those articulate sounds, which with so much ease and variety he found himself able to

make. Thus we may conceive how *words*, which were by nature so well adapted to that purpose, came to be made use of by men as the signs of their ideas; not by any natural connexion that there is between particular articulate sounds and certain ideas, for then there would be but one language amongst all men; but by a voluntary imposition, whereby such a word is made arbitrarily the mark of such idea.

Encore un coup : le langage est un moyen en vue d'une fin; c'est pourquoi le véritable langage humain ne commence qu'à partir du moment où des gestes ou des sons en viennent à être utilisés volontairement et librement. Locke ne discute pas du langage d'action, comme le feront ses successeurs; il relève les avantages du langage des sons articulés sans dire par rapport à quoi il est plus avantageux. L'homme sort des mains du créateur avec les organes qu'il faut pour produire les sons articulés qui lui conviennent. Mais cela ne suffit pas, car les perroquets en font autant; ce qui tranche, c'est la capacité de les utiliser **pour** être signes des conceptions de l'âme. Mais pour Condillac et les sensualistes français, ce n'est que peu à peu que le langage des sons articulés s'est imposé; plus il fut utilisé, plus ses avantages furent remarqués, comme les enfants qui commencent à parler et qui nous pressent de leur apprendre le nom de toutes les choses qui les entourent.

(22) Cf. E. Benveniste, "'Etre' et 'avoir' dans leurs fonctions linguistiques", chap. XVI des *Problèmes de linguistiques générales, op. cit.*. Benveniste commence son article en remarquant que l'existence de "phrases nominales" caractérisées par l'absence de verbe est "un phénomène universel", même s'il admet que ces phrases ont "pour équivalent une phrase à verbe 'être'" (p. 187). Il admet aussi que cette absence à eu tendance à se combler avec le temps : "En nombre de langues, à diverses époques de l'histoire, la fonction jonctive, assurée généralement par une pause entre les termes, comme en russe, a tendu à se réaliser dans un signe positif, dans un morphème. Mais il n'y a pas eu de solution unique et nécessaire. Plusieurs procédés ont été employés; la création ou l'adaptation d'une forme verbale n'est que l'un de ces procédés." (p. 189). Quelquefois, au lieu d'une simple pause, c'est un pronom qui fait office de copule, comme en araméen ou dans les langues turques. Ailleurs, dans "La phrase nominale" (chap. XIII du même ouvrage), il remet encore en cause le "privilège" du "verbe d'existence" étant donné l'ampleur du phénomène représenté par les phrases nominales, phénomène présent dans presque toutes les familles de langues, à l'exception des langues européennes modernes : "A quelle nécessité est donc liée la phrase nominale pour que tant de langues différentes la produisent pareillement, et comment se fait-il -- la question semblera étrange, mais l'étrangeté est dans les faits -- que le verbe d'existence ait, entre tous les

verbes, ce privilège d'être présent dans un énoncé où il ne figure pas?" (p. 152). Mais plus loin (p. 154) dans le même texte il définit le verbe comme "l'élément indispensable à la constitution d'un énoncé assertif fini"; suit immédiatement sa célèbre bipartition des fonctions verbales en fonction **cohésive** et fonction **assertive**; cette approche est d'ordre syntaxique et non morphologique; en ce sens, les phrases nominales peuvent servir également à produire des énoncés assertifs finis, même si la "fonction verbale" est "matériellement" absente; cette approche permet de conclure que "la phrase nominale ne saurait être considérée comme privée de verbe" (p. 159), les fonctions verbales, définies syntaxiquement, pouvant se réaliser autrement que dans une forme verbale caractéristique. Il n'y a donc pas ellipse du verbe dans les phrases nominales.

* * *

CONCLUSION

Cette première partie n'est, pour ainsi dire, qu'un rappel de l'arrière-plan théorique de la théorie idéationnelle des modes d'énoncé des grammairiens philosophes. En m'inspirant de Lakatos, j'ai voulu présenter la Grammaire Générale classique comme un programme de recherche scientifique, en isolant d'abord un noyau dur de conceptions ou de principes, qui me semble invariant pour toute la période considérée ici (environ 150 ans); et comme des principes aussi généraux et utiles ne peuvent longtemps s'imposer sans tôt ou tard être attaqués -- et défendus --, une ceinture de protection fut construite, que j'ai tenté de décrire à la suite du noyau dur. Il y a quelque chose de "statique" dans l'usage que j'ai fait de la méthode de Lakatos; je m'en suis expliqué au chapitre premier. Je pense qu'en dépit des quelques écarts relativement à la méthode préconisée, qui m'apparaissaient nécessaires compte tenu des limites de notre enquête, notre "reconstruction rationnelle" est plus qu'un simple "roman historique".

Mais une telle approche ne va pas de soi. Peut-on isoler, comme nous l'avons fait, la Grammaire Générale, oeuvre de

philosophe¹¹, des grands courants philosophiques qui traversent le siècle, notamment le rationalisme et le sensualisme? Plusieurs commentateurs pensent que non. Il est vrai qu'on ne peut isoler totalement la Grammaire Générale de la logique, de la théorie de l'esprit et de la rhétorique, et qu'elle ne présente pas les traits d'une discipline autonome et professionnalisée (Dominicy, 1984, p. 7). M. Dominicy mentionne un "courant critique" qui "s'efforce de prouver l'inexistence d'un quelconque corps de doctrine qui caractériserait la théorie linguistique entre Port-Royal et Humboldt." (*Ibid.*, p. 14). Nous l'avons vu en particulier à propos de la théorie de l'ordre naturel et de l'origine des langues, où les rationalistes et les sensualistes sont souvent présentés comme soutenant des thèses opposées sur des questions grammaticales précises.

Ce courant critique est une réaction vis-à-vis de l'approche de Chomsky, et elle est justifiée et compréhensible dans la mesure où celui-ci liait tout le développement de la Grammaire Générale à la "théorie rationaliste de l'esprit" et à ses thèses sur l'innéité des notions communes. Mais, nous l'avons vu également, la Raison, pour Condillac pas moins que pour Descartes, est un "instrument universel, qui peut servir en toutes sortes de rencontres", une faculté d'un caractère "illimité" qui nous rend capables d'**adapter** toutes nos actions aux situations nouvelles, et en particulier, d'adapter nos actes

de parole aux sens exprimés par ceux des autres. En d'autres mots, c'est à la Raison que nous devons d'être capables de parler d'une façon **pertinente** "en toutes sortes de rencontres". La Raison est au-dessus des instincts et des habitudes. Parce qu'il fait peu de choses par instinct, l'homme serait, sans la Raison, "l'enfant de la nature le plus délaissé" ⁽²⁾, selon l'expression de Herder.

Les rapports entre la Raison et le langage, ou entre la pensée et le langage, ne sont pas affectés de manière essentielle par les querelles gnoséologiques. Et les quelques passages de Descartes et Cordemoy que cite Chomsky ne montrent nullement en quoi les idées innées interviennent dans l'usage normal de la parole ou dans son apprentissage; ces passages ne permettent pas de conclure, comme il le fait (1966, p. 4), que l'usage ou l'apprentissage de la parole ne peuvent être liés à ce qu'il appelle, en termes plus actuels, "l'intelligence générale". Le peu que Descartes a écrit sur l'apprentissage du langage (*Les passions de l'âme*, les articles 44 et 50) fait plutôt appel à l'"industrie" et à l'"habitude", bref, à une certaine forme de "dressage" ou de "conditionnement" ⁽³⁾; il n'y est nullement question des idées innées.

A l'inverse, lorsque Turgot écrit que "les langues ne sont point l'ouvrage d'une raison présente à elle-même", il ne rompt forcément le lien qui unit la Raison au langage, car il n'exclut pas que la Raison puisse avoir conduit "les premiers hommes" à leur insu; s'il avait voulu dire que la Raison n'a rien à voir avec les langues, il l'aurait dit, tout simplement. Au lieu d'une exclusion, nous avons une restriction : ce n'est peut-être pas une "raison présente à elle-même", mais rien ne dit que ce n'est pas tout de même la Raison qui forme les langues; ailleurs ("Réflexions sur les langues", in *Varia linguistica*, p. 138), Turgot, qui louange la "vraie métaphysique dont Locke nous a ouvert le premier le chemin", écrit qu'"elle a fait sentir combien cet instrument de l'esprit que l'esprit a formé (les signes ou les langues --A. L.) et dont il fait tant d'usage dans ses opérations, offroit de considérations importantes sur la mécanique de sa construction et de son action". Il parle également des "signes de nos idées inventés pour les communiquer aux autres", à la manière des Messieurs de Port-Royal. Les rationalistes (Leibniz, *Nouveaux essais...*, Livre I et II; Beauzée, *Grammaire générale*, pp. XV-XVI) admettent que la Raison nous dirige souvent à notre insu; les sensualistes (Du Marsais, art. "Conjugaison" de l'*Encyclopédie*; Condillac, *L'Art de raisonner*) admettent quant à eux une "métaphysique de sentiment" qui aurait présidé à la formation des langues.⁴ Il y a là plus un déplacement d'accent qu'une opposition farouche. Dans un cas comme dans l'autre, le processus d'"invention" des signes artificiels est reconstruit et pensé sur le modèle d'une

décision volontaire, d'un choix rationnel, et c'est surtout par là, il me semble, que la Raison intervient dans la formation des langues et l'usage de la parole, que le langage des signes artificiels est une création de la Raison, et que l'aptitude à le parler normalement est la "meilleure preuve" qu'une simple "chose étendue" (un corps humain) est bel et bien une "chose pensante", et pas seulement un automate. Cette interprétation est simple, conforme à un grand nombre de textes, et beaucoup plus claire que l'interprétation de Chomsky et de quelques autres (comme Ricken), qui recourt à l'innéisme et se contente de l'idée vague que le langage est le "reflet" de la Raison et de ses idées innées ou le "miroir" de l'esprit. Nous avons vu de quelle façon la notion de choix opérait chez Condillac. Beauzée, à plusieurs reprises, parle des "décisions de l'usage" (par ex., art. "Préposition" de l'*Encyclopédie*) :

de quelque bizarrerie qu'on accuse l'usage, ce prétendu tyran des langues, j'ai reconnu dans un si grand nombre de ses décisions, taxées trop légèrement d'irrégularité, l'empreinte d'une raison si éclairée, fine, & en quelque sorte infaillible, que je ne puis croire le système des *prépositions* aussi inconséquent qu'on l'imagine dans notre langue.

Toute invention, toute résolution de problèmes nouveaux, comme toutes les actions en général (langagières ou non), requièrent le consentement de la volonté, c'est-à-dire d'une "puissance de choisir". Pour les rationalistes et les empiristes, le trait d'union entre la Raison et le Langage, c'est la notion de choix. Je ne vois là aucune différence ou opposition majeure entre les

deux grands courants.

Même chose en ce qui concerne la doctrine de l'ordre naturel des mots : des sensualistes (Du Marsais, Destutt de Tracy) la défendent autant que les rationalistes (Arnauld, Beauzée); il n'y a pas d'inversion relativement à la pensée; nous pensons tous en suivant le même ordre, et la manière la plus "naturelle" de parler consiste à exprimer d'abord l'idée principale dont on est le plus occupé, et les autres par la suite selon qu'elles se rapportent plus ou moins à la première. On peut pécher contre cet ordre pour des raisons d'élégance ou pour rendre la communication plus "efficace"; mais sous l'empire de la passion, il peut être tout aussi naturel de nommer d'abord cette passion ou l'objet qui la cause, et de renverser certains membres de la phrase. Du Marsais, Beauzée et Destutt de Tracy ne font encore que développer, en cette matière, des idées qui respectent le cadre théorique posé par la *Grammaire générale et raisonnée*, lorsqu'ils font de la construction analytique la base de toute compréhension langagière.

Même remarque encore à propos des rapports entre le langage et la pensée. Il est évident que les sensualistes sont plus attentifs aux effets positifs de l'acquisition du langage sur le

développement de la pensée (mémoire, imagination, raison ou réflexion) et qu'ils insistent fortement sur le fait que seuls les signes d'institution permettent d'analyser et de communiquer librement nos pensées, tandis qu'un Descartes, au contraire, semble regretter que nos idées soient si étroitement liées aux mots, qu'il soit si difficile de les en détacher, parce qu'ayant été choisis par des hommes grossiers et ignorants, ils nuisent souvent à une conception "claire et distincte" des idées. Mais Beauzée admet lui aussi la nécessité des signes pour analyser les pensées et les rendre communicables, comme son prédécesseur à l'*Encyclopédie* (Du Marsais). Et nous avons vu que, de part et d'autre, sensualistes et rationalistes admettent l'antériorité de la pensée sur son expression verbale. Simultanées dans l'esprit, les idées doivent s'ordonner pour rendre possible leur analyse et leur communication, car il y a peu de pensées qui peuvent être rendues parfaitement par un seul geste. Si on veut opposer les rationalistes aux sensualistes sur la question de l'autonomie des idées et pensées relativement aux signes (comme le fait Ricken), celles-ci étant les fruits de l'"intellection pure" pour les premiers, et des produits de la sensation et de l'usage des signes artificiels, pour les seconds, il faut aussi considérer : 1^o) que la sensation, pour Condillac, est une opération purement spirituelle, qui se déroule tout entière dans l'âme (*Précis des leçons préliminaires*, p. 416), comme chez Descartes, qui inclut sous le terme "pensée" les "opérations de l'imagination et des sens" ("Raisons qui prouvent l'existence de Dieu et la distinction qui est entre l'esprit et le corps

humain", annexe aux "Secondes Réponses"), et que les idées, en tant que significations des mots, sont des représentations des choses élaborées par la réflexion (*Essais sur l'origine des connoissances humaines*, p. 47); 2°) l'engouement des rationalistes pour le projet d'une "caractéristique universelle", une langue si bien faite qu'elle permettrait un véritable calcul des idées; pour eux aussi, les langues sont un instrument précieux pour le développement de la pensée, mais peu de langues sont aussi bien faites que celles parlées par les mathématiciens, et Condillac sur ce point les rejoint pleinement, lui qui voyait la science comme "une langue bien faite" et l'algèbre, comme la moins arbitraire et la mieux faite de toutes les langues; au surplus, si les pensées, pour les rationalistes, sont à ce point indépendantes des signes, pourquoi se plaignent-ils quelquefois (comme Descartes), de leur trop étroite association? Enfin 3°) l'affirmation répétée des sensualistes que les idées se forment partout de la même manière et que même les peuples les plus éloignés et sans commerce avec nous en viendraient sûrement "à faire les mêmes abstractions et les mêmes raisonnemens" (Condillac, Lettre à Maupertuis, 25 juin 1752). Si les signes artificiels qui sont nécessaires à l'analyse et à la communication des pensées ne sont pas partout les mêmes, la traduction est néanmoins, en principe, toujours possible pour les sensualistes et les rationalistes; la pensée peut toujours être rendue fidèlement d'une langue dans une autre, aux idées accessoires près. Les pensées ont donc une relative autonomie par rapport aux diverses langues dans lesquelles on peut les

exprimer. Ricken qualifie de "méconnaissables" (*unverkennbar*) les positions rationalistes et sensualistes qu'il rencontre dans les discussions grammaticales de l'époque; je préfère, pour ma part, ne voir là que des positions de grammairiens philosophes, qui finissent toujours par se rejoindre sur les principes les plus importants de la science grammaticale; ce qui, bien sûr, n'enlève rien à leur originalité comme philosophes ou grammairiens.

Certes, les sensualistes, contrairement aux rationalistes du siècle de Louis XIV, vont limiter sévèrement notre pouvoir de connaître, et rarement les voit-on échafauder des systèmes pour expliquer comment les objets pouvaient faire des impressions dans l'âme, ou comment l'âme pouvait mouvoir le corps; "Comment tout cela se fait-il? C'est le secret du Créateur", répond Du Marsais (*Fragment sur les causes de la parole*, dans *Varia linguistica*, p. 220). Pas d'"harmonie préétablie", de parallélisme, d'occasionnalisme ou de choses de ce genre. Cette confiance aveugle dans les pouvoirs quasi illimités de la Raison, cet enthousiasme, est cause des "mauvais systèmes" (Condillac), et c'est se montrer "raisonnable" que de reconnaître notre ignorance en des matières qui sont "au-dessus de la raison". Mais pour le reste, le rationalisme n'est pas mal servi par les sensualistes, si j'ose dire. Il est permis de regretter que le terme "rationaliste" ne soit utilisé, en histoire de la

philosophie, que pour désigner les partisans de la doctrine cartésienne des idées innées. M. Auroux a même consacré un texte au "rationalisme empiriste" ⁽⁵⁾ des Lumières, où il discute surtout, comme il se doit, les thèses de Condillac.

Il y a, nous l'avons dit, des grammairiens philosophes rationalistes (Arnauld, Beauzée), d'autres qui sont sensualistes (Du Marsais, Condillac, Destutt de Tracy), et il y en a même, comme le Père Buffier, J. Beattie et J. Gregory, que l'on doit rattacher à la "philosophie du sens commun". Quant à Harris, ses sympathies pour le néo-platonisme de Cambridge (principalement représenté par R. Cudworth) sont bien connues. Cependant, malgré les divers partis pris philosophiques en théorie de la connaissance, tous les grammairiens philosophes, à ma connaissance, acceptent que le langage est l'expression de la pensée, que sa principale fonction est la communication des idées et pensées, que la nature humaine est uniforme et que la pensée est la même partout et pour tous, qu'il y a des universaux linguistiques, que l'usage normal de la parole est une activité rationnelle régie par des règles et orientée vers une fin, et que l'analogie joue un rôle fondamental dans la formation et l'évolution des langues. Il y aurait donc un certain "corps de doctrine qui caractériserait la théorie linguistique entre Port-Royal et Humboldt". C'est ce que la méthode de Lakatos permet, à mon avis, de mettre en évidence. La Grammaire Générale jouit

donc, comme discipline philosophique, d'une relative autonomie par rapport aux théories de la connaissance, comme le reconnaît M. Dominicy (1984, p. 14) :

Il est bien évident que la philosophie du langage professée par les Lumières se réclame presque toujours de Locke, puis de Condillac, et manifeste dès lors un anticartésianisme constant. Toutefois, il n'existe pas de grammaire lockienne ou condillacienne, dans la mesure où l'appareil mis en place à Port-Royal continue à fonctionner pour l'essentiel.

La méthode de Lakatos offre aussi l'avantage de mettre un peu d'ordre dans les diverses théories dont se sont occupés les grammairiens philosophes et qui débordent le cadre de la Grammaire proprement dite, c'est-à-dire l'analyse et l'examen des "éléments de la proposition". Ces diverses théories (la ceinture de protection) protègent, confirment ou complètent les principes fondamentaux du noyau dur. Les idées sont les significations des mots et chaque mot ne peut avoir plus qu'une seule signification (idée) principale; mais ils peuvent se charger, régulièrement ou à l'occasion, d'idées accessoires de toutes sortes, et ils sont susceptibles de divers usages figurés. La pensée est la même partout et pour tous : il faut alors expliquer à quoi tient la difficulté de traduire, puisque la traduction, en principe, doit toujours être possible (du moins pour le "sens principal"), et pourquoi l'ordre des mots n'est pas le même dans toutes les langues, car nous parlons tous avec l'intention de faire entendre nos pensées et ces pensées sont, pour l'essentiel, les mêmes partout et pour tous. L'usage de la parole est une activité

rationnelle qui fait une large place à l'économie et à la simplicité; d'où vient l'abondance des synonymes et des tropes dans toutes les langues? L'analogie est un principe fondamental en toutes langues : d'où viennent toutes ces irrégularités que l'on rencontre partout et ne sont-elles qu'apparentes? Les langues sont partout fondées sur les mêmes principes : d'où vient leur diversité? Ces principes ont-ils prévalu dès le commencement? Et comment expliquer l'absence de catégories jugées "nécessaires" à l'analyse de la pensée, en particulier dans les langues très anciennes ou appartenant à des civilisations moins évoluées?

J'admets volontiers qu'il faudrait mener une enquête plus vaste pour examiner les rapports entre le noyau dur et la ceinture de protection de la Grammaire Générale et en faire une histoire plus détaillée. Mais je crois avoir déjà mis au jour, par ce survol, un nombre important de notions qui seront centrales pour l'analyse des modes verbaux et des énoncés non déclaratifs.

* * *

NOTES

(1) Du Marsais, *Les véritables principes de la grammaire*, ou *Nouvelle grammaire raisonnée pour apprendre la langue latine* (1729) : "Pourquoi fonder les règles de grammaire, dira-t-on, sur des observations de logique et de métaphysique? Faut-il être philosophe avant que d'être grammairien?"

"Je réponds qu'il seroit à souhaiter que ceux qui enseignent la grammaire fussent philosophes. Les grammairiens qui ne sont pas philosophes, ne sont pas même grammairiens. La grammaire a une liaison essentielle avec les sciences qui traitent de nos idées, et des opérations de notre esprit, parce que la grammaire traite des mots, en tant qu'ils sont les signes de ces idées et de ces opérations." In *Varia linguistica*, p. 285). Les philosophes français des Lumières appellent souvent "métaphysique" la théorie de l'esprit ou théorie des idées.

(2) J.G. Herder, *Traité sur l'origine de la langue* (1770), trad. par P. Pénisson, Paris, Aubier-Flammariion, 1977, p. 68. Cette "illimitation" constitue le point de départ de Herder. Les animaux ont un "cercle" ou une "sphère" d'actions pour la plupart très limité, contrairement à l'homme; plus le cercle est étroit, plus les instincts dominant et gouvernent les créatures. Sur ce point, Herder semble très proche de Descartes et Condillac.

(3) Descartes, *Les Passions de l'âme* (1649), Paris, Gallimard, 1969. Art. 44 : "Que chaque volonté est naturellement jointe à quelque mouvement de la glande; mais que, par industrie ou par habitude, on la peut joindre à d'autres"; dans cet article, Descartes écrit :

Et lorsqu'en parlant nous ne pensons qu'au sens de ce que nous voulons dire, cela fait que nous remuons la langue et les lèvres beaucoup plus promptement et beaucoup mieux que si nous pensions à les remuer en toutes les façons qui sont requises pour proférer les mêmes paroles,

d'autant que l'habitude que nous avons acquise en apprenant à parler a fait que nous avons joint l'action de l'âme, qui, par l'entremise de la glande, peut mouvoir la langue et les lèvres, avec la signification des paroles qui suivent de ces mouvements plutôt qu'avec les mouvements mêmes.

Et à l'art. 50, on peut lire :

encore que chaque mouvement de la glande semble avoir été joint par la nature à chacune de nos pensées dès le commencement de notre vie, on les peut toutefois joindre à d'autres par habitude, ainsi que l'expérience fait voir aux paroles qui excitent des mouvements en la glande, lesquels, selon l'institution de la nature, ne représentent à l'âme que leur son lorsqu'elles sont proférées de la voix, ou la figure de leurs lettres lorsqu'elles sont écrites, et qui, néanmoins, par l'habitude qu'on a acquise en pensant à ce qu'elles signifient lorsqu'on a ouï leur son ou bien qu'on a vu leurs lettres, ont coutume de faire concevoir cette signification plutôt que la figure de leurs lettres ou bien le son de leurs syllabes.

(4) Du Marsais, art. "Conjugaison" de l'*Encyclopédie* :

S'il eut été possible que les langues eussent été le résultat d'une assemblée générale de la nation, & qu'après bien des discussions & des raisonnemens, les philosophes y eussent été écoutés & eussent eu voix délibérative; il est vraisemblable qu'il y auroit eu plus d'uniformité dans les langues. Il n'y auroit eu qu'une seule *conjugaison* & un seul paradigme, pour tous les verbes d'une langue; mais comme les langues n'ont été formées que par une sorte de métaphysique d'instinct & de sentiment, s'il est permis de parler ainsi; il n'est étonnant qu'on n'y trouve pas une analogie bien exacte, & qu'il y ait des irrégularités.

D'Alembert dans l'"Eloge de Du Marsais", déclare que les langues "ont été plus l'ouvrage du besoin que de la raison" :

Un des plus grands efforts de l'esprit humain est d'avoir assujetti les langues à des règles; mais cet effort n'a été fait que peu à peu. Les langues, formées d'abord sans principes, ont été plus l'ouvrage du besoin que de la raison.

La Raison, encore une fois, n'est pas totalement exclue; nos besoins en matière de communication, comme tous nos besoins, demandent à être satisfaits. Mais la satisfaction de nouveaux besoins exigent souvent de la réflexion, une capacité de choisir librement, comme on la vu chez Condillac.

(5) Cf. S. Auroux, "Un rationalisme empiriste", in *Dialogue*, XII/3, pp. 475-505.

DEUXIEME PARTIE :

LA SEMANTIQUE IDEATIONNELLE DES MODES D'ENONCE :

LA THEORIE GENERALE DES MODES VERBAUX

(DE PORT-ROYAL A DESTUTT DE TRACY)

INTRODUCTION

Le verbe fut longtemps considéré par les grammairiens occidentaux comme "le mot par excellence", ou comme "l'âme du discours". Tous les grammairiens admettent qu'il y a autant de propositions dans une période qu'il y a de verbes (utilisés ou sous-entendus). Sans verbe, nous ne pourrions prononcer aucun jugement (Condillac), ni aucun autre acte de pensée.

Du point de vue de la morpho-syntaxe, le verbe est porteur d'un système complexe de flexions variées pour marquer la **personne**, le **nombre**, le **temps** et le **mode**, qui sont les principaux **accidents** du verbe⁽¹⁾. Le temps et le mode sont particulièrement importants pour les grammairiens (surtout après Priscien), car ces deux accidents sont propres au verbe, tandis que d'autres parties du discours (comme les pronoms) peuvent porter les marques de la personne et du nombre.

Mais le mode semble jouir d'une certaine primauté sur le temps et les principaux accidents du verbe mentionnés plus haut, même s'il n'est pas, de tous ces accidents, "celui qui a le plus

d'étendue"². En effet, le mode détermine les autres accidents du verbe sans être de la même manière déterminé par eux. Ainsi, le fait qu'un verbe soit à l'indicatif, au subjonctif ou à l'impératif, détermine le nombre des temps dont il est susceptible (en français : huit temps à l'indicatif, quatre au subjonctif et deux à l'impératif); de la même façon, un verbe n'admettra pas le même nombre de personnes suivant qu'il est à l'indicatif ou à l'impératif; et de même encore pour le nombre (singulier ou pluriel), car c'est le mode qui détermine si le verbe doit ou non en porter la marque (c'est le cas dans tous les modes, sauf l'infinitif).

De plus, comme le remarque Beauzée dans l'article "Mode" de l'*Encyclopédie*, les modes, davantage que les autres accidents du verbe, "semblent tenir de plus près aux vues de la Grammaire, ou du moins aux vues de celui qui parle". En d'autres mots, les modes sont, de tous les accidents du verbe, ceux qui tiennent le plus à l'**intentionnalité** du sujet parlant ³. La très grande majorité des grammairiens occidentaux, de Denys de Thrace (II^e siècle avant J.C.) à André Martinet (*Syntaxe générale*, 1985), reconnaissent que les modes servent à exprimer conventionnellement certaines "inclinations de l'âme" (Denys de Thrace utilisait *enklisis* ⁴ pour désigner aussi bien les modes que ce qu'ils servent à exprimer, et Priscien, *inclinationes animi*); pour les Modistes du Moyen âge, les modes indiquent les

diverses "qualités" (indication, commandement, souhait, doute) de la **compositio**, du lien qui unit les deux termes d'une construction intransitive élémentaire; les grammairiens de Port-Royal parlaient dans le même sens des "actions de nostre esprit" ou des "mouvemens de l'ame"; Du Marsais, qui reprend sur ce point le vocabulaire des Messieurs, parle aussi de certaines "vues" ou "considérations particulières de l'esprit"; les grammairiens anglais des Lumières (par exemple, Harris, Monboddo, Gregory) associent aux modes certaines **energies of the mind**, ou des **operations of the mind**, et Monboddo soutient même qu'il est essentiel au verbe d'exprimer l'une ou l'autre de ces "énergies", ce qui fait du mode plus qu'un simple "accident" du verbe; chez Beauzée, Condillac et Destutt de Tracy, ce sont certaines **idées accessoires** qui distinguent les modes entr'eux et ces idées accessoires indiquent les états de l'âme du locuteur. De nos jours encore, Martinet (**Syntaxe générale**) qui ne consacre aux modes qu'un très court passage, écrit tout de même à leur sujet qu'ils servent à rendre explicite "une prise de position du locuteur par rapport à l'action"⁵. C'est donc surtout dans leur théorie des modes verbaux que les grammairiens philosophes feront l'étude des procédés que nous utilisons dans les langues humaines pour exprimer nos diverses **attitudes propositionnelles**. On peut donc penser que la théorie générale des modes verbaux fut, à l'époque classique, l'un des lieux privilégiés pour la discussion des rapports entre le langage et la pensée.

Je distingue deux approches dans la théorie générale des modes des grammairiens philosophes. La première est représentée principalement par Port-Royal, Du Marsais, Harris, Monboddo, Gregory et de Sacy. Pour ces grammairiens, certains énoncés servent conventionnellement à exprimer des jugements catégoriques (comme ceux dont le verbe est à l'indicatif), et d'autres servent à exprimer soit des jugements non catégoriques (conditionnel, subjonctif), soit des actes de pensée autres que le jugement (impératif, interrogatif, optatif, etc.). Les modes sont alors considérés comme des **marqueurs d'actes de pensée**. Par exemple, Du Marsais (art. "Construction") divise la classe de tous les énoncés en **propositions** (qui expriment des jugements catégoriques) et en **énonciations** (qui expriment des actes de pensée autres que le jugement) : ce qui correspond *grosso modo* à la distinction traditionnelle entre les énoncés déclaratifs et non déclaratifs, telle qu'on la trouve déjà dans Aristote (*De l'interprétation*, 17a).

La seconde approche, que j'appelle **réductionniste**, est représentée principalement par Buffier, Beauzée, Condillac, Court de Gébelin, Beattie et Destutt de Tracy. Pour ces auteurs, toutes nos énonciations expriment, après analyse, des jugements, peu importe le mode. Ainsi, un énoncé bien formé dont le verbe est à l'impératif ou à l'optatif, ou encore un énoncé interrogatif, ne signifie rien de plus, quant au "fond de pensée" (ou "structure

profonde"), qu'un énoncé dont le verbe principal est à la première personne du singulier de l'indicatif présent, comme "J'ordonne que..." (ou "Je t'ordonne de..." + infinitif), "Je souhaite que..." et "Je demande + si..." (ou + "pourquoi", "comment", etc.). Les phrases impératives, optatives et interrogatives ne sont que des ellipses de phrases déclaratives dont le verbe principal **signifie** l'action accomplie par le locuteur qui ordonne, exprime un souhait ou interroge. Les modes autres que l'indicatif, et l'ordre des mots dans l'interrogation, sont le signe d'une ellipse qui n'est comblée que par la restitution d'une hyperphrase signifiant directement l'état psychologique du locuteur.

Avant d'examiner plus en profondeur ces deux approches, je crois utile de faire un bref retour historique sur les conceptions logiques et grammaticales du verbe et des modes verbaux qui ont marqué la tradition grammaticale en Occident.

Les premiers grammairiens grecs, Denys de Thrace et Apollonius Dyscole, utilisent surtout des critères morphologiques pour définir le verbe, qu'ils nous présentent comme une partie du discours sans inflexion casuelle, admettant des inflexions pour le temps, les personnes et le nombre, et signifiant l'action ou la passion⁽⁴⁾. L'absence de flexion casuelle apparaît comme un

critère aussi important que la présence des autres flexions; sémantiquement, le rôle du verbe consiste à désigner l'action ou la passion. Enfin, notons l'absence du mode dans la définition du verbe des grammairiens grecs, les autres accidents du verbe étant mentionnés comme il se doit; mais lorsque Denys de Thrace donne la liste des accidents du verbe, c'est le mode qui vient en premier (cf. note '1'). Chez Priscien, la définition du verbe est sensiblement différente : elle mentionne toujours l'absence de flexion casuelle et que la signification principale du verbe est l'action ou la passion qu'il désigne, mais les deux seuls accidents du verbe qu'elle signale sont ceux qui lui sont propres, soit le temps et le mode : le verbe signifie *cum temporibus et modis* '7'. Cependant, les grecs appelaient "verbe d'existence" (*hyparktikon rhēma*) le verbe "être", parce qu'il marque l'existence d'un attribut dans un sujet; cette idée, qui fut perdue dans la traduction de Priscien qui rend *hyparktikon rhēma* par *verbum substantivum*, fut retrouvée au XVIII^e siècle par les grammairiens philosophes anglais et français. Denys, Apollonius et Priscien reconnaissent cinq modes : indicatif, impératif, optatif, subjonctif et infinitif. Chez Apollonius, l'infinitif apparaît comme le cas non marqué, le plus simple, le mode dans lequel tous les autres peuvent se résoudre, comme un radical commun exprimant simplement l'action (*pragna*) sans marque de temps, de nombre ni de personne. Quant aux modes personnels, Apollonius les analyse de manière à rendre explicite l'acte illocutoire qu'ils servent à exprimer conventionnellement : aux phrases dont le verbe est à l'indicatif, à l'impératif et à

l'optatif, il fait correspondre, respectivement, des phrases à l'indicatif présent se terminant par un infinitif ("marcher") et commençant par "Il affirme (ou "définit") + marcher", "Il ordonne + marcher", et "Il souhaite + marcher" ⁽⁸⁾. Nous verrons plus loin que cette conception des rapports entre l'indicatif (ou l'infinitif) et les autres modes revient chez plusieurs grammairiens philosophes, tels Harris, Beattie et Destutt de Tracy.

Mais bien avant les grammairiens d'Alexandrie, les philosophes d'Athènes avaient déjà exposé plusieurs idées au sujet du verbe. Pour Aristote (et bon nombre de logiciens après lui), "[l]e verbe est ce qui ajoute à sa propre signification celle du temps", et "il indique toujours quelque chose d'affirmé de quelque autre chose" ⁽⁹⁾. Ici les critères sont surtout sémantiques : le verbe a une signification propre, un certain attribut; il affirme l'existence d'un attribut dans un sujet; et "ajoute à sa propre signification celle du temps". Par ailleurs, les philosophes (péripatéticiens et stoïciens) développeront des classifications pour les "genres de discours" (ou modes d'énoncé). Ainsi, Aristote distingue (*De l'interprétation*, 17a) "le discours dans lequel réside le vrai et le faux" des "autres genres de discours" :

tout discours n'est pas une proposition, mais
seulement le discours dans lequel réside le

vrai et le faux, ce qui n'arrive pas dans tous les cas; ainsi la prière est un discours, mais elle n'est ni vraie, ni fausse. --- Laissons de côté les autres genres de discours : leur examen est plutôt l'oeuvre de la Rhétorique ou de la Poétique. C'est la proposition que nous avons à considérer pour le moment.

(Cf. également *La Poétique*, 1456b). Les péripatéticiens, par exemple, distinguaient cinq genres de discours : déclaratif, interrogatif, impératif, déprécatif et vocatif¹⁰. Les stoïciens en distinguaient deux fois plus. Ces classifications étaient sans doute connues des grammairiens d'Alexandrie, et il est permis de penser qu'elles ont pu exercer une certaine influence sur leur classification des modes verbaux (cf. Nuchelmans, 1973, p. 102).

Il semble que le terme *modus* fut utilisé pour la première fois par Quintillien. D'après Julien (1979), on assiste, aux IV^e et V^e siècles, à une prolifération des modes, avec Marius Victorinus et Pompeius Festus, qui ajoutent à la liste désormais classique des grammairiens grecs des modes promissif, concessif, impersonnel, exhortatif, minatif, etc. (cf. Julien, 1979). En général, moins on s'attache à la forme et aux critères morphologiques, plus on a tendance à multiplier les modes.

La tradition des grammairiens, avec leurs critères

morphologiques, et celle des logiciens, avec leurs critères sémantiques, se rencontrent pour la première fois au Moyen âge chez les Modistes^{'11'}. Avec eux, le verbe ne désigne plus l'action ou la passion, mais plutôt l'être, le devenir, la succession et le flux; et s'ils retiennent les traits morphologiques soulignés par les grammairiens (les flexions pour le temps, les modes, le nombre, les personnes et l'absence de flexion casuelle), c'est surtout les aspects sémantiques, la "manière de signifier" du verbe qui les intéressent. Cependant, ils ne retiendront pas tels quels les critères des logiciens; l'affirmation n'est retenue que par Michel de Marbais^{'12'}, et le temps est ramené au rang de simple accident du verbe --- comme chez les grammairiens ---, et on dit maintenant, comme le faisait déjà Boèce^{'13'}, qu'il est **consignifié** par le verbe. L'affirmation est remplacée par le critère de la **séparation** : le verbe signifie, séparément du sujet, une modification ou un changement quelconque dans le sujet, ce qui distingue le verbe du participe, qui signifie lui aussi le changement et la succession, mais en liaison avec le sujet dont il prend, en raison de sa nature adjectivale, le genre et le nombre. Chez Thomas d'Erfurt, le mode du verbe exprime une "qualité" particulière de la **compositio**. La **compositio** est ce qui annule la séparation mentionnée plus haut entre le sujet et le verbe; c'est ce qui crée le lien entre les deux parties d'une construction intransitive élémentaire. Les diverses qualités de la **compositio** sont l'indication, le commandement, le souhait et le doute (qui correspondent, respectivement, à l'indicatif, à l'impératif, à

l'optatif et au subjonctif). Les modes verbaux, pour les Modistes, servent donc à exprimer certains états de l'âme sur lesquels se fondent les "qualités" d'indication, de commandement, etc.¹⁴. Les médiévaux ont introduit un certain nombre de distinctions importantes pour l'analyse des modes verbaux, comme les distinctions *actus exercitus/actus significatus*, signifier *per modum affectus*/signifier *per modum conceptus*; nous reviendrons à l'occasion sur ces distinctions.

L'un des plus grands grammairiens de la Renaissance, Sanctius (*Minerva, seu de causis linguae latinae*, 1587), niera l'existence des modes, catégorie grammaticale qui lui paraît mal fondée, parce que les grammairiens ne s'entendent pas sur la nature, le nombre et la dénomination des modes. Ramus avait déjà, avant lui, exprimé les mêmes doutes à leur sujet. Sanctius sera suivi sur ce point par quelques grammairiens, et même, plus tard, par Claude Lancelot, dans sa *Méthode pour apprendre facilement et en peu de temps la langue latine* (1644). Mais dans la *Grammaire générale et raisonnée*, qu'il écrira avec Arnauld, les modes ont la place qui leur revient dans la théorie du verbe. Périzonius, un commentateur de Sanctius, critiquera l'attitude du Maître espagnol sur la question des modes et introduira l'idée que les modes sont aux verbes ce que les cas sont aux noms; ce qui fait du mode un *moyen de syntaxe*, et pas seulement un moyen d'exprimer les attitudes du locuteur. Cette idée sera critiquée par les grammairiens philosophes (en particulier Beauzée), car la

comparaison entre les flexions casuelles et les modes verbaux ne mène pas loin : l'indicatif ressemble au nominatif dans la mesure où les deux apparaissent comme des cas "non déviants", "directs", qui se tiennent seuls "debout et droits" comme dirait Heidegger^{'15'}, l'impératif a également une certaine ressemblance avec le vocatif, et le subjonctif retient quelque chose de l'accusatif, parce qu'il sert à former des propositions subordonnées qui font office de complément d'objet de certains verbes. Mais on voit mal comment poursuivre la comparaison. Nous verrons tout de même certains grammairiens philosophes (Du Marsais, Beauzée, Destutt de Tracy) qualifier d'**oblique** le mode subjonctif, car ce mode ne sert qu'à former des propositions incidentes ou accessoires qui sont des parties d'une proposition complète, tout comme "de la choucroute" dans "Je mange de la choucroute" n'est qu'une partie de l'attribut. L'idée que le mode est un moyen de syntaxe vaut d'ailleurs surtout pour le subjonctif, qui marque la **subordination**. Une autre innovation de la Renaissance est l'ajout d'un mode "potentiel" par le grammairien anglais Thomas Linacre, et ce mode serait marqué, en anglais, par les verbes auxiliaires "may", "might", ou "should"^{'16'}. Nous verrons que cette idée sera plus tard reprise par l'écossais J. Beattie. Notons enfin cette théorie psychologique très remarquable que Scaliger a soutenue (*De causis linguae latinae*, 1540), qui subordonne les modes verbaux à la **deliberatio** ^{'17'}, une "capacité de choix qui ne se trouve que chez l'homme", que Scaliger reprend d'Aristote^{'18'}, et à l'aide de laquelle il explique l'**origine** du mode. Le mode aurait été

inventé pour répondre à un besoin : "il a été indispensable de rendre manifeste par une physionomie déterminée des verbes ce qui se faisait pendant la délibération et ce qui se faisait après"¹⁹. D'après Julien (1979), cette théorie n'est pas sans rapport avec celle de Port-Royal. Dans la *Grammaire générale et raisonnée*, les Messieurs écrivent en effet, à propos des modes : "... les hommes ont trouvé qu'il estoit bon d'inventer encore d'autres inflexions pour expliquer plus distinctement ce qui se passoit dans leur esprit" (p. 112). Cependant, si l'interprétation que nous avons proposée dans la première partie est juste, la délibération a quelque chose à voir avec l'invention et l'utilisation du langage en général, et pas seulement avec les modes, et ce que disent les grammairiens de Port-Royal à propos des modes, ils le disent aussi des autres flexions et parties du discours.

Dans les chapitres qui suivent, j'examinerai d'abord (première section) la théorie des modes comme marqueurs d'actes de pensée, et par la suite (seconde section), les théories réductionnistes. Ces deux sections sont divisées en chapitres où sont exposées les théories des grammairiens philosophes qu'on estime en général être les plus importants.

* * *

NOTES

(1) Dans l'art. "Accident" de l'*Encyclopédie*, Du Marsais donne une liste de neuf accidents dans les verbes : l'**acception** (propre ou figurée), l'**espèce** (s'ils sont primitifs, comme "parler", "boire", ou dérivés, comme "parlementer", "buvoter"), la **figure** (s'ils sont simples, comme "venir", ou composés, comme "convenir"), la **voix** (active, passive, neutre), le **mode**, le **temps**, la **personne**, la **conjugaison** (distribution de toutes les inflexions des verbes), et enfin l'**analogie** ou l'**anomalie** (s'ils sont réguliers ou irréguliers). Ces accidents du verbe sont déjà présents chez Denys de Thrace, sauf l'acception. Il donne, dans l'ordre : les inflexions (modes), les voix, les espèces, les figures, les nombres, les personnes, les temps, et les conjugaisons; voir aussi Jacques Julien, *Recherches sur l'histoire de la catégorie du mode verbal d'Aristote à Port-Royal*, thèse de doctorat en linguistique générale, sous la direction de J.-C. Chevalier (Paris VIII), juin 1979.

(2) Du Marsais, art. "Conjugaison" de l'*Encyclopédie* : "le mot **voix** est celui qui a le plus d'étendue; car il se dit de chaque mot, en quelque mode, temps, nombre ou personne que ce puisse être".

(3) S. Auroux, "Actes de pensée et actes linguistiques dans la Grammaire Générale", dans *Histoire, Epistémologie, Langage*, VIII: 2, 1986.

(4) G. Nuchelmans, *Theories of propositions*. Ancient and Medieval Conceptions of the Bearers of Truth and Falsety, Amsterdam, North-Holland, 1973, p. 101. Voir aussi Jacques Julien (1979), *passim*.

(5) A. Martinet, *Syntaxe générale*, Paris, Coll. U, Armand Colin, 1985, pp. 134-135.

(6) On trouve ces définitions mentionnées un peu partout; par exemple, G.L. Bursill-Hall, *Speculative Grammar of the Middle Ages*. The Doctrine of *partes orationis* in the Modistae. La Haye-Paris, éd. Mouton, 1971, p. 197; Nuchelmans (1973), Julien (1979), etc.

(7) Bursill-Hall, *op. cit.*, p. 198.

(8) Nuchelmans, 1973, p. 102; voir aussi Jacques Julien, "Mode verbal et *Diathesis* chez Apollonius Dyscole", dans *Histoire. Epistémologie. Langage*, VII-1, 1985.

(9) Aristote, *De l'interprétation*, trad. J. Tricot, Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, 1966, p. 81.

(10) Nuchelmans, 1973, pp. 97 et suiv..

(11) Bursill-Hall, *op. cit.*, p. 196; voir aussi I. Rosier, "Grammaire, logique, sémantique, deux positions opposées au XIII^e siècle : Roger Bacon et les Modistes", dans *Histoire. Epistémologie. Langage*, Tome 6, fasc. 1, 1984, pp. 21-34.

(12) *Ibid.*, p. 196.

(13) Sa définition est citée par Bursill-Hall, *op. cit.*, p. 197 : "Verbum est, quod consignificat tempus...".

(14) Bursill-Hall, *op. cit.*, pp. 215 et suiv., et Irène Rosier, *La grammaire spéculative des Modistes*, Presses Universitaires de Lille, 1983, pp. 118 et 121; le mode verbal, en tant qu'il "indique" une "qualité" de la *compositio*, est un "mode de signifier accidentel du verbe"; voir aussi I. Rosier et A. de Libéra, "Intention de signifier et engendrement du discours chez Roger Bacon", *Histoire. Epistémologie. Langage*, VIII-2, 1986, pp. 64-65 pour la distinction entre l'*actus significatus* et l'*actus exercitus* relativement à la typologie médiévale des énoncés. Aussi G. Nuchelmans, "The Distinction *Actus exercitus/Actus significatus* in Medieval Semantics", dans *Meaning and Inference in Medieval Philosophy*, éd. par N. Kretzmann, Kluwer Academic Publishers, 1988.

(15) M. Heidegger, *Introduction à la métaphysique*, Paris, Gallimard, 1967, p. 69. C'est l'infinitif du verbe "être" qui sert à désigner, dans la plupart des langues européennes, l'objet de l'ontologie. C'est pourquoi Heidegger examine les modes dans la grammaire grecque. Il glose *enklisis* (*modus*) par "inclination vers un côté", et rapproche l'*enklisis* de la *ptôsis* (*casus*), qui désignait à l'origine toute espèce de modification des mots, aussi bien les noms que les verbes.

(16) Ian Michael, *English Grammatical Categories and the*

Tradition to 1800, Cambridge, C.U.P., 1970, pp. 115 et 425.

(17) *Cf.* le chapitre consacré à Linacre dans la thèse de Julien, 1979.

(18) Julien (1979) cite (p. 276) le passage du *Traité de l'âne* (III, II, 434a), où Aristote n'attribue l'imagination délibérative qu'aux êtres doués de Raison.

(19) Julien, 1979, p. 277.

* * *

SECTION I :

LES MODES VERBAUX EN TANT QUE *MARQUEURS D'ACTES DE PENSEE*

Dans la première section de cette seconde partie, nous présentons la théorie des modes verbaux en tant que marqueurs d'actes de pensée, théorie qui fut principalement défendue par Port-Royal, Du Marsais, Harris, Monboddo, et Gregory. Pour ces grammairiens philosophes, le discours n'est pas seulement l'expression de jugements, mais aussi de commandements, de souhaits, d'interrogations, et d'autres "mouvements de l'âme". Les modes verbaux sont (ou auraient pu être) les "marques" littérales de ces divers actes de pensée, et les énoncés non déclaratifs exprimant des actes de pensée autres que le jugement catégorique ne sont jamais traités, par ces grammairiens philosophes, comme des phrases elliptiques qui expriment, après analyse, des jugements.

Dans la section II, nous traiterons des théories "réductionnistes" des grammairiens philosophes qui considèrent, comme Buffier, Beauzée, Condillac, Beattie et Destutt de Tracy, que "[t]out discours est ... une proposition ou une suite de propositions" (Condillac, *Grammaire*, p. 450), une proposition étant l'expression d'un jugement, seul acte de pensée retenu dans cette approche.

CHAPITRE PREMIER : PORT-ROYAL

Les logiciens divisaient les parties du discours en **catégorèmes** et **syncatégorèmes**; les grammairiens, eux, en mots **déclinables** et **indéclinables**. Le grand Arnauld, pour sa part, les divise en deux groupes : il y a les mots "qui signifient les objets des pensées, & les autres la forme ou la manière de nos pensées" (*Grammaire générale et raisonnée*, ci-après *G.G.R.*, p. 30). Cette division correspond à

la plus grande distinction de ce qui se passe dans notre esprit, (qui) est de dire qu'on y peut considérer l'objet de notre pensée; & la forme ou manière de notre pensée, dont la principale est le jugement. Mais on y doit encore rapporter les conjonctions, & autres semblables opérations de notre esprit; & tous les autres mouvemens de notre âme; comme les desirs, le commandement, l'interrogation, &c.

Il s'ensuit de là que les hommes ayant eu besoin de signes pour marquer tout ce qui se passe dans leur esprit, il faut aussi que la plus générale distinction des mots, soit que les uns signifient les objets des pensées, & les autres la forme & la manière de nos pensées, quoy que souvent ils ne la signifient pas seule, mais avec l'objet, comme nous le ferons voir. (*G.G.R.*, pp. 20-30).

Les noms, articles, pronoms, participes, prépositions, et adverbess, appartiennent au premier groupe; les verbes,

conjonctions et interjections, au second. Les parties du discours appartenant au second groupe ont en commun de ne signifier "rien hors de nous"; aucune n'est le signe d'une conception de l'esprit, d'une représentation de quelque chose; aucune ne sert à décrire quelque chose qui se passe dans le monde. '1'

Ainsi, les interjections, qui sont "des voix plus naturelles qu'artificielles", comme "Ha!", "Hélas!", etc., servent à exprimer les "mouvemens de nostre ame", quelque chose qui se passe dans l'esprit du locuteur, mais qui n'est pas une représentation de quelque chose qui se passe hors de lui^{'2'}. Les émotions vives exprimées par les interjections (surprise, stupéfaction, horreur, etc.) peuvent donc être considérées comme une forme ou manière de nos pensées, au même titre que le jugement, le désir, l'interrogation, le commandement, etc.

Il en va de même pour les diverses marques de l'interrogation, comme *ne*, "la particule de l'interrogation" en latin, qui "n'a point d'objet hors de nostre esprit, mais marque seulement le mouvement de nostre ame, par lequel nous souhaitons de sçavoir une chose." (*Ibid.*, p. 151). Les pronoms interrogatifs sont des pronoms (ils tiennent "la place d'un nom")

auxquels "est jointe la signification de *ne*". Mais cette "signification ajoutée" est quelquefois exprimée par "l'inflexion de la voix, dont l'écriture avertit par une petite marque, qu'on appelle la marque de l'interrogation, & que l'on figure ainsi (?)." (*Ibid.*, p. 152). Cette signification ajoutée ou accessoire (ce mouvement de l'âme qui souhaite savoir), s'exprime donc tantôt par des signes conventionnels, tantôt par des signes "naturels", les inflexions de la voix étant "plus naturelles qu'artificielles", comme disent les Messieurs à propos des interjections. Toutefois, Arnauld et Lancelot ne rangent pas les pronoms dans le groupe des mots qui signifient la forme ou la manière des pensées, car leur principale fonction est de marquer confusément les objets de nos pensées.

Les conjonctions ne marquent pas non plus des représentations de quelque chose, mais seulement la **forme logique** de ces représentations, ou certaines opérations qu'effectue l'esprit sur des propositions "simples". La liste des conjonctions comprend la plupart des opérateurs du calcul propositionnel, y compris l'adverbe de négation : "non", "&", "ou", "si" et "donc";

si on fait bien reflexion, on verra que ces particules ne signifient que l'operation mesme de nostre esprit, qui joint, ou disjoint les choses, qui les nie, qui les considere absolument, ou avec condition; par exemple, il n'y a point d'objet dans le monde hors de nostre esprit, qui ré-

ponde à la particule *non*, mais il est clair qu'elle ne marque autre chose que le jugement que nous faisons qu'une chose n'est pas une autre. (*G.G.R.*, p. 151).

M. Dominicy a donc parfaitement raison d'appeler "assertoriques" ces opérateurs (les conjonctions) qui "dérivent de la proposition modifiée une autre proposition" (Dominicy, 1984, p. 166). Mais l'assentiment ou l'affirmation, marqué par le verbe à l'indicatif dans les propositions simples, ne le serait plus dans les propositions "composées" ³, comme dans le passage tout juste cité, où ce n'est plus le verbe, mais l'adverbe (ou la "conjonction") *non* qui marque "le jugement que nous faisons qu'une chose n'est pas une autre". Notons que les MM. de Port-Royal semblent mettre une certaine différence, dans les parties du discours qui expriment la forme et la manière de nos pensées, entre celles qui expriment certaines **opérations** de notre esprit, comme les "conjonctions", et celles qui expriment des **mouvements de l'âme**, comme les interjections et le verbe. Les conjonctions n'expriment pas de "mouvement", mais elles servent bien à rendre manifeste la "forme" de nos pensées. Arnauld et Lancelot, lorsqu'ils parlent des conjonctions, les renvoient constamment à des "operations de nostre esprit" (*G.G.R.*, pp. 29, 151), lesquelles seraient toujours exprimées par des opérateurs assertoriques, tandis que les interjections, les pronoms interrogatifs et les modes verbaux ne signifient jamais que des "mouvements de l'âme" et seraient assimilables à des opérateurs non assertoriques, c'est-à-dire des opérateurs qui tirent d'une proposition une autre proposition qui n'exprime plus un jugement

catégorique (Dominicy). Les parties du discours formant le *modus* d'une proposition se réduisent donc aux interjections et aux verbes avec leurs modes.

Il y a enfin le verbe, que Lancelot et Arnauld définissent d'abord comme "*un mot dont le principal usage est de signifier l'affirmation*" : c'est à dire de marquer que le discours où ce mot est employé, est le discours d'un homme qui ne conçoit pas seulement les choses, mais qui en juge & qui les affirme" (*G.G.R.*, p. 95). Il y a quelque chose d'étrange dans cette définition; les Messieurs disent d'abord "principal usage", puis "signification principale" (p. 96), et reprochent plus loin à divers grammairiens (Aristote, Buxtorf, Scaliger) de n'avoir point considéré le verbe "selon ce qui luy est essentiel, qui est *l'affirmation*" (p. 98; je souligne). Nous sommes passés de "principal" à "essentiel". Puisqu'un usage "principal" s'oppose forcément à d'autres usages "secondaires", en quel sens peut-on dire que l'usage principal du verbe (marquer l'affirmation) lui est "essentiel" ? Qu'arrive-t-il donc au verbe lorsqu'il n'est pas utilisé selon l'usage "principal"? Cesse-t-il d'être verbe?

La réponse des Messieurs, c'est "que l'on s'en sert encore pour signifier d'autres mouvemens de nostre ame; comme *desirer*,

prier, commander, &c. Mais ce n'est qu'en changeant d'inflexion et de Mode." (*Ibid.*, pp. 95-96). Il y a une ambiguïté ici : nos auteurs disent que l'on se "sert encore du verbe pour signifier d'autres mouvemens...", et la présence de l'adjectif ("autres") semble indiquer que l'affirmation est également un "mouvement de l'âme" comme les autres; par ailleurs, l'affirmation, ou le jugement, est l'une des "trois opérations de nostre esprit" (p. 27) dont traitent les logiciens (concevoir, juger, raisonner). Et la "signification principale" du verbe "est celle qu'il a à l'indicatif" (p. 96), lorsqu'il exprime l'affirmation. On pourrait en effet se demander si l'affirmation n'est pas aux "autres mouvemens de l'ame" ce que l'indicatif est aux autres modes, si les "mouvemens de l'ame" ne présupposent pas l'affirmation, comme le regret, par exemple, présuppose un jugement que tel état de choses est le cas (et le souhait que cet état de choses ne soit jamais arrivé). Nous verrons bientôt que l'indicatif, dans la *G.G.R.*, n'est pas vraiment un mode. Les grammairiens de Port-Royal semblent ici déchirés entre la tradition des philosophes, qui partent de l'opposition déclaratif *vs* non déclaratif et marginalisent, le plus souvent, le discours non déclaratif, et la tradition des grammairiens, qui distinguent, sous l'unité d'une même catégorie, des formes verbales qui ne marquent plus l'affirmation, et même des formes qui ne marquent plus aucun "mouvement de l'âme" (infinitif, participe, gérondif, supin).

Il n'y a pas une différence bien nette entre juger et affirmer dans la *Grammaire* et la *Logique* de Port-Royal^{'4'}. Arnauld, Lancelot et Nicole définissent le jugement comme "l'action de notre esprit, par laquelle joignant ensemble diverses idées, il affirme de l'une qu'elle est l'autre, ou nie de l'une qu'elle soit l'autre" (*La Logique ou l'art de penser*, p. 59; je souligne; cf. aussi, *G.G.R.*, p. 28). Le jugement est une opération de l'esprit indépendante du langage, la même en quelque langue que ce soit, quelque chose qui se fait entièrement dans l'esprit du sujet qui donne son assentiment à l'inclusion ou à la non-inclusion d'une idée dans une autre (Dominicy, *op. cit.*, p. 165).^{'5'} Ailleurs (*G.G.R.*, p. 95), l'affirmation paraît s'opposer au jugement et lui être postérieure ("le discours d'un homme qui ne conçoit pas seulement les choses, mais qui en juge & qui les affirme"); Le Goffic, lui, est catégorique : "il est clair toutefois, et explicitement, que cette "affirmation" est prise comme manifestation d'un acte de jugement" (1978, p. 235). Le verbe sert à marquer la force assertive (Nuchelmans, 1983, p. 77), l'affirmation, mais une **affirmation accomplie par le locuteur** (*actus exercitus*)^{'6'} qui fait entendre ses pensées à autrui^{'7'}. Contrairement à ce qui sera le cas plus tard chez Condillac, l'affirmation, à Port-Royal, est autant dans la pensée que dans les mots. L'affirmation peut être accomplie aussi bien en pensée qu'en parole; elle est tout autant un acte de pensée qu'un acte illocutoire, ou mieux : un acte illocutoire qui peut

être accompli "en pensée seulement"^(e). Le verbe signifie l'affirmation, mais pas comme le font les mots "affirmation" (*affirmatio*) ou "j'affirme" (*affirmo*), qui marquent une affirmation conçue par le locuteur (*actus significatus*),

parce qu'ils ne la signifient qu'entant que par une reflexion d'esprit elle est devenue l'objet de nostre pensée; & ainsi ne marquent pas que que celui qui se sert de ces mots affirme, mais seulement qu'il conçoit une affirmation. (G.G. R., p. 95).

En énonçant *Petrus affirmat*, un locuteur accomplit une affirmation marquée par la copule implicitement contenue dans le verbe adjectif : *Petrus est affirmans*, tandis que le participe signifie une affirmation conçue par le locuteur et par lui attribuée à Pierre. De même, si je dis "J'affirme", j'accomplis une affirmation marquée par la copule ("Je ~~suis~~ affirmant"), et je m'attribue une affirmation conçue. Dominicy (1984, p. 164) signale une ambiguïté dans la notion d'"affirmation" chez Port-Royal : tantôt le terme recouvre à la fois l'inclusion (d'une idée dans une autre) ~~et~~ l'assentiment, et tantôt, nos auteurs ont tendance à le restreindre seulement à l'inclusion. Mais dans l'interprétation générale que M. Dominicy adopte finalement, la copule exprime l'inclusion et aussi l'assentiment, qu'il symbolise par la barre de jugement de Frege. Il semble bien que dans les modes autres que l'indicatif, le verbe cesse de marquer l'assentiment (ou l'affirmation) et ne signifie plus que [l'inclusion + un mouvement de l'âme].

Avec le critère de l'affirmation, les grammairiens de Port-Royal semblent revenir à la définition du verbe des logiciens. En fait, Arnauld et Lancelot ne font que quelques pas en cette direction; les grammairiens philosophes des Lumières (Dumarsais, Harris, Beauzée, Condillac, Beattie, Destutt de Tracy, etc.) iront plus loin sur cette voie. Dans la *Grammaire* de Port-Royal, le verbe perd deux des fonctions essentielles que lui reconnaissait Aristote : signifier l'existence d'un attribut dans un sujet, et indiquer le temps. L'attribut et le temps ne sont plus que des "significations ajoutées", ajoutées à la signification principale du verbe qui est de marquer l'affirmation. Pour cette raison, le verbe, sous sa forme la plus pure, est le verbe "être" tel qu'utilisé dans les "propositions éternelles", à la troisième personne du singulier de l'indicatif présent, comme dans : "Tout corps **est** divisible", "Le tout **est** plus grand que sa partie", etc., où le verbe n'exprime aucun attribut, aucune personne particulière et aucun temps particulier, car ces propositions sont vraies partout et pour tous, et sans égard à aucun temps. Mais les Messieurs proposent néanmoins une définition du verbe qui "ajoute" à sa "signification principale" ses principaux accidents et l'expression d'un attribut (pour les verbes "adjectifs") : "**Un mot qui marque l'affirmation de quelque attribut, avec désignation de la personne, du nombre, & du temps**" (p. 103). C'est parce que "les hommes se portent naturellement à abréger

leurs expressions" (p. 96) qu'ils ont joint à la signification principale du verbe d'autres significations pour les réunir en un seul mot. Le mode n'est pas absent de cette définition, car celle-ci caractérise le verbe à l'indicatif, lorsqu'il exprime l'affirmation : "on ne sauroit trouver de mot qui marque l'affirmation qui ne soit verbe, ni de verbe, qui ne serve à la marquer, au moins dans l'Indicatif" (p. 101; je souligne). Mais l'indicatif n'est pas vraiment un mode pour Arnauld et Lancelot.

Cette restriction nous renvoie à l'embarras signalé plus haut : si le verbe n'est pas verbe qu'à l'indicatif, s'il ne cesse pas d'être verbe à l'impératif, à l'optatif, au subjonctif, etc., il faut donc que ces emplois "secondaires" des verbes dépendent en quelque façon de l'indicatif. Je ne crois pas que l'on puisse interpréter la primauté de l'indicatif chez Port-Royal par une simple question de fréquence d'emploi (comme le fait Julien dans sa thèse (1979, p. 453) qui rend "principal usage" par "usage le plus fréquent"). L'indicatif n'est pas plus "fondamental" parce qu'il est utilisé plus fréquemment, ou parce que les assertions seraient en fait plus fréquentes que les ordres, les prières, les expressions de souhait, etc., ou enfin parce qu'il serait premier dans l'ordre de la genèse. J'essaierai plutôt de développer l'idée que l'indicatif est plus "fondamental" que les autres modes parce que ces derniers

"présupposent" logiquement l'indicatif et qu'ils en dépendent en quelque manière, un peu comme les cas obliques présupposent le nominatif. Ainsi, de même qu'un nom au nominatif ne perd pas sa qualité de nom (ni sa signification) lorsqu'il est utilisé dans un cas oblique⁹, le verbe ne cesse pas non plus d'être verbe dans ses emplois "secondaires". Plutôt, les modes autres que l'indicatif sont des "modifications" de l'indicatif, des opérateurs (que Dominicy appelle "non assertoriques") qui suspendent l'affirmation catégorique normalement exprimée par le verbe à l'indicatif, comme le génitif, par exemple, suspend la référence du nom (la description définie: "la blancheur de Socrate", ne réfère pas à Socrate, mais à sa blancheur). Les modes sont des "ajouts", des "accessoires" du "verbe indicatif"; les modes présupposent donc le verbe indicatif, comme un nom au génitif présuppose toujours une forme nominative du même nom, tout comme l'"accessoire" présuppose le "principal". Et comme on ne définit pas un nom (substantif) en donnant sa signification au génitif ou au datif, mais celle qu'il a au nominatif, de même les Messieurs ne définissent pas le verbe en donnant sa signification au subjonctif ou à l'optatif, mais celle qu'il a à l'indicatif. Mon interprétation, comme celle de M. Dominicy dont je me suis largement inspiré, présente l'indicatif comme le "pôle non marqué des oppositions modales" (Dominicy, *op. cit.*, p. 166), tout comme le nominatif est un cas "non marqué". Arnauld et Lancelot, lorsqu'ils énumèrent les "principaux accidens" des verbes à la fin du chapitre XIII, mentionnent "ceux qui sont communs à tous les verbes, la diversité des personnes, du nombre,

& des temps" (p. 104), et le mode est absent de cette liste; si le mode n'y figure pas, c'est sans doute parce que l'indicatif n'est pas pour eux, à proprement parler, un "mode". L'indicatif n'est d'ailleurs pas traité au chapitre des modes verbaux. Ce n'est qu'en l'opposant aux autres modes personnels qu'on peut l'aligner sur eux et le faire entrer dans la catégorie du mode ^{'10'}. Les modes autres que l'indicatif créent, semble-t-il, des contextes **obliques** ou **intensionnels**^{'11'}, en retirant l'affirmation catégorique du "verbe indicatif"; l'affirmation marquée par le verbe est alors suspendue et la liaison du sujet et du prédicat n'est alors plus présentée que comme possible, ou dépendante d'une condition, ou d'un fait contingent ou probable^{'12'}. Le "mouvement de l'âme" exprimé par le mode se rattache alors à la "matière d'un jugement possible" (sujet + prédicat), selon l'expression de M. Dominicy (*op. cit.*, p. 167) : "les opérateurs non-assertoriques ('ne', le subjonctif, 'quoique', etc.) dérivent de la proposition modifiée une phrase qui, prononcée ou écrite, exprime un "mouvement de l'âme", différent de l'assentiment et attaché à la matière d'un jugement possible". Ainsi, en supposant que "Marche!", et "J'ordonne que tu marches" soient des énoncés équivalents, le contenu de la clause ("que tu marches") **n'est pas l'objet d'une affirmation**; il ne serait que la "matière d'un jugement possible", même si la phrase complète, elle, exprime bien un jugement; dans ce cas, l'acte de parole qui était consigné par le verbe ne serait plus accompli par l'énonciation du locuteur (***actus exercitus***), mais signifiée par son énoncé (***actus significatus***), comme la

phrase "Plût à Dieu qu'il vienne", indique que le locuteur exprime un souhait ("Plût au Ciel"), alors que "Je souhaite qu'il vienne" signifie le même souhait. Reste à préciser le rapport entre l'hyperphrase ("J'ordonne que") et le reste de l'énoncé; mais il n'y a pas trace de cela dans la *G.G.R.*, qui ne fait aucune place pour les explications des modes par effacement ou ellipse, comme le faisaient les grammairiens de la Renaissance, et même Lancelot dans sa *Méthode* de latin^{'13'}. De même, dans la *Logique*, Arnauld et Nicole ne font aucune tentative pour réduire les énoncés non déclaratifs aux déclaratifs (Nuchelmans, 1983, p. 75), comme le faisait Apollonius, et comme le feront encore plusieurs grammairiens des Lumières (Harris, Buffier, Beattie, Destutt de Tracy). Nous y reviendrons. Jetons d'abord un coup d'oeil au système des modes.

* * *

Les modes verbaux, dans la *Grammaire* de Port-Royal, sont les principaux marqueurs des actes de pensée, ou des diverses "manières de nos pensées". L'affirmation (ou le jugement) est la **principale** manière de nos pensées, mais l'interrogation, le commandement, la prière, le simple désir, la concession, etc., sont aussi des manières de nos pensées. Nous l'avons vu, ces dernières sont exprimées par les modes autres que l'indicatif. Les modes se répartissent finalement en **modes de l'affirmation**

et **modes de la volonté**¹⁴. Le subjonctif (les Messieurs ne distinguaient pas encore le conditionnel du subjonctif et traitaient sous ce dernier les formes en *-rais*) relève de l'affirmation (ou de l'entendement), tandis que les modes optatif, concessif et impératif relèvent de la volonté.

Considérons d'abord les modes de l'affirmation :

les verbes reçoivent différentes inflexions, selon que l'affirmation regarde différentes personnes & différents temps. Mais les hommes ont trouvé qu'il estoit bon d'inventer encore d'autres inflexions pour expliquer plus distinctement ce qui se passoit dans leur esprit; Car premièrement ils ont remarqué qu'outre les affirmations simples, comme *il aime, il aimoit*, il y en avoit de conditionnées & de modifiées; comme *quoy qu'il aimast, quand il aimeroit*. Et pour mieux distinguer ces affirmations des autres, ils ont doublé les inflexions des mêmes temps, faisant servir les unes aux affirmations simples; comme *aime, aimoit*, & réservant les autres pour les affirmations modifiées; comme *aimast, aimeroit*...

Donzé (1967, p. 118) observe que ni la *Grammaire* ni la *Logique* n'expliquent ce qu'il faut entendre ici par "simple", "conditionnée" et "modifiée"; en conséquence, il cherche à interpréter ces termes en faisant retour sur les *Méthodes* de Lancelot. Une affirmation est "simple et directe" (selon la *Méthode* d'espagnol; je souligne)

lorsqu'elle ne sert qu'à marquer quelque idée

positive tout en restant grammaticalement in-
dépendante. En un mot, l'*indicatif* est le mo-
de de l'énonciation autonome. Il y a *subjonc-*
tif, en revanche, dès que l'idée, *modifiée*
par quelque interprétation, s'exprime en su-
bordonnée; la *Grammaire* l'appelle alors *con-*
ditionnée, et la *Méthode* d'espagnol, *dépen-*
dante. (Donzé, p. 118; je souligne).

(Il me semble que la *Grammaire* appelle "modifiées", et non
"conditionnées", les affirmations qui relèvent du "subjonctif"
proprement dit, "conditionnées" se rapportant plutôt aux formes
en *-rais*). L'indicatif, utilisé dans les affirmations "simples",
est donc, par excellence, le mode "direct", "indépendant" et
"autonome", comme le nominatif dans les noms. Au siècle suivant,
Du Marsais appellera "directes" les propositions énoncées par le
mode indicatif, et "obliques" les propositions énoncées par les
autres modes.

Quant aux modes de la volonté, ils dépendent de la manière
dont nous voulons les choses :

outre l'affirmation; l'action de nostre volon-
té se peut prendre pour une maniere de nostre
pensée, & les hommes ont eu besoin de faire
entendre ce qu'ils vouloient, aussi bien que
ce qu'ils pensoient. Or nous pouvons vouloir
une chose en plusieurs manieres, dont on peut
considerer trois, comme les principales. (*G.G.*
R., p. 113).

I^o) si ce que nous voulons obtenir ne dépend pas de nous, il s'agit alors d'un "simple souhait" et c'est le mode optatif qui s'emploie. Ce mode a des inflexions particulières en grec, mais pas en latin, car "les memes inflexions servent pour le subjonctif & pour l'optatif." (*Ibid.*, p. 114). Les Romains ajoutaient *Utinam* devant le subjonctif, et les Français, *Pût à Dieu*, pour obtenir le même effet. Mais il n'y a pas, à proprement parler, d'optatif en latin et en français, "puisque ce n'est pas seulement la maniere differente de signifier qui peut estre fort multipliée, mais les différentes inflexions qui doivent faire les modes." (*Ibid.*). Malgré cette déclaration, le point de vue des Messieurs est bien d'abord celui de la "manière de signifier", de la fonction; la présence ou l'absence des inflexions ne les empêchent nullement de reconnaître (de déduire littéralement) des modes auxquels ne correspond aucune inflexion, comme des espèces naturelles dans un "tableau périodique" qui attendent qu'on les reconnaisse, qu'on leur donne un nom et qu'on leur assigne une place.

II^o) lorsqu'on se contente d'accorder une chose même si absolument on ne la désire pas, c'est alors le mode "potentiel" ou "concessif" (*modus potentialis*, *modus concessivus*) qui est requis. "Les hommes auroient pû inventer une inflexion pour marquer ce mouvement, aussi bien qu'ils en ont inventé en Grec pour marquer le simple désir. Mais ils ne l'ont pas fait, & ils se servent pour cela du subjonctif." (*Ibid.*). En français, on le distingue par l'ajout du *que* : "Qu'il dépense", "Qu'il perde",

"Qu'il périsse", "Qu'il le fasse", etc. Nous avons déjà rencontré un mode potentiel chez Linacre, qui s'exprime en anglais par des verbes auxiliaires (*may, should, etc.*); mais le mode que les Messieurs appellent "concessif" ou "potentiel", servirait plutôt à accorder une permission. Il serait donc marqué, en français, par le "que" et les terminaisons du subjonctif. Le texte de la *G.B.R.* n'explique pas le rôle du "que" dans ces tournures, s'il est adverbe ou pronom relatif et dans ce dernier cas, quel est l'"antécédent" (sous-entendu, s'il y a lieu).

III^o) enfin, lorsque nous voulons une chose qui dépend d'une personne de qui nous pouvons l'obtenir, en lui adressant un ordre ou une prière, c'est alors l'impératif qui doit être utilisé. "C'est le mouvement que nous avons quand nous commandons, ou que nous prions." (*Ibid.*, p. 115). Ce mode n'a pas de première personne du singulier, "parce qu'on ne se commande point proprement à soy-mesme"; il n'a pas non plus de troisième personne, "parce qu'on ne commande proprement qu'à ceux à qui on s'adresse & à qui on parle". Le mode impératif et le futur de l'indicatif se prennent souvent l'un pour l'autre ("vous ne tuerez point"/"ne tuez point!"), parce que le commandement et la prière se rapportent toujours à quelque chose de futur par rapport au moment de l'énonciation. Ce mode n'a pas reçu, en français, de flexion particulière; on le marque en retranchant le pronom personnel : "*vous aimez*", est une simple affirmation :

aimez un impératif" (p. 116). Cette procédure "transformationnelle" (effacement) est à rapprocher de celle par laquelle nous formons des questions, en inversant l'ordre naturel des mots entre le pronom et le verbe : ainsi, "**j'aime** ... signifie l'affirmation : mais si je dis, **aimé-je? aimez-vous? aime-t-il? est-ce?** cela signifie l'interrogation" (G.G.R., p. 152).

La concession, l'ordre, la prière, en tant qu'ils présupposent un allocutaire, ne sont pas de simples "actes de pensée"; ces actes ne peuvent être accomplis "en pensée seulement" ou par un être solitaire. Commander ne peut être seulement une "action de notre esprit"; c'est un acte illocutoire qui présuppose tout un contexte d'énonciation ("on ne se commande point proprement à soy-mesme"). Ce qui est marqué par le mode impératif, c'est "le mouvement que nous avons quand nous commandons, ou que nous prions", et ce mouvement, c'est la volonté que nous avons que l'allocutaire fasse cette chose qui dépend de lui et que nous voulons obtenir. Si le mode marque un "mouvement de l'âme" qui se fait tout entier dans l'esprit du locuteur, le commandement, lui, ne se fait pas que dans l'âme. Dans ce classement des modes en modes de l'affirmation et de la volonté, la **direction d'ajustement** de l'énonciation semble jouer un certain rôle : former notre jugement pour éviter l'erreur et trouver la vérité est quelque chose qui **dépend de nous**, qui est

notre responsabilité : une "faute" de jugement résulte souvent de la "précipitation", d'un "défaut" d'attention, ou de la "vanité" qui nous retient d'admettre : "je me trompe & je ne sais rien" (*Logique*, Premier discours, pp. 37-38). Par contre, dans les modes de la volonté, la **responsabilité de l'ajustement** ne revient pas au locuteur; elle ne revient ni au locuteur, ni à l'allocutaire dans l'expression du "simple souhait", dans la mesure où la satisfaction du souhait dépend du sort, de la Providence, et elle tombe sur l'allocutaire dans le commandement ou la prière et la concession. Le mode concessif correspond à une dénégation illocutoire d'une interdiction (c'est-à-dire, la dénégation illocutoire d'un ordre de ne pas faire quelque chose); que l'action permise soit accomplie ou non dépend de l'allocutaire, mais il n'encourrait aucune sanction s'il s'abstenait d'agir, et le locuteur verrait même d'un bon oeil cette abstention.

Quant aux modes impersonnels, Arnauld et Lancelot n'en traitent même pas au chapitre XVI, intitulé "Des divers Modes ou manière des Verbes", où seuls figurent les modes de l'affirmation et de la volonté. Ce regroupement me paraît significatif; parce qu'ils ne retiennent pas l'affirmation et qu'ils n'expriment aucun "mouvement de l'âme", les modes impersonnels sont traités à part. L'infinitif est traité au chapitre XVII, les participes,

au chapitre XX, puis les gérondifs et supins, chapitre XXI. L'infinitif est traité immédiatement après les modes "personnels", sans doute parce qu'il fait partie de la liste des modes devenue classique depuis les Grecs et les Romains (indicatif, impératif, subjonctif, optatif et infinitif), et aussi parce qu'il retient quelquefois l'affirmation.

En effet, selon Arnould et Lancelot, l'infinitif, en certains contextes, joue le rôle d'un pronom relatif en liant deux propositions, comme dans *Scio malum esse fugiendum* : *Scio* fait seul une proposition, et *malum est fugiendum* en fait une autre. L'infinitif *esse* fait en sorte que la seconde proposition devienne une partie de la première, de la même manière qu'un pronom relatif joint une proposition incidente au sujet ou à l'attribut (ou même au verbe) d'une proposition "principale". Mais la plupart du temps, les infinitifs sont des noms substantifs qui ne retiennent pas l'affirmation, et ne portent pas les marques du nombre, de la personne ni du temps. C'est pourquoi nos auteurs n'en ont finalement pas traité au chapitre des modes du verbe.

Les participes sont traités comme des "noms adjectifs", parce qu'ils ne retiennent pas l'affirmation du verbe, quoiqu'ils

signifient par ailleurs la même chose que le verbe (hormis la personne), c'est-à-dire un certain attribut, avec des marques pour le genre, le nombre, le temps et la voix. Ainsi, lorsqu'on ajoute l'affirmation et la personne à un participe (*amatus*, *amans*), on obtient le même effet qu'avec un verbe : *amatus sum* = *amor*; *amans sum* = *amo*.

Le gérondif est un "nom substantif", à la voix active, et qui "adjoûte à la signification de l'action du verbe, une autre de nécessité ou de devoir." (*G.G.R.*, p. 134). Quant au supin, "c'est un nom substantif qui est passif" (*ibid.*, p. 135).

* * *

Les conjonctions, les verbes et leurs modes, et les interjections, nous l'avons vu, ont en commun de ne désigner rien qui soit "hors de l'esprit". Mettons de côté les interjections, qui sont "des voix plus naturelles qu'artificielles", et que l'on peut décrire, suivant Dominicy, comme "des opérateurs non-assertoriques qui s'appliquent 'à vide'" (1984, p. 167), parce que la "matière du jugement possible" n'est pas exprimée. Les conjonctions, les modes verbaux et les modalités aléthiques ont aussi en commun de "complexifier" selon la forme (et non la

matière) les propositions dans lesquels ils ont une occurrence; car il y a "des propositions dont la complexion tombe sur la forme, c'est-à-dire, sur l'affirmation et la négation" (*La Logique ou l'art de penser*, II, VI, p. 166), contrairement aux propositions "qui sont complexes selon la matière" (*ibid.*), quand la complexion tombe sur le sujet ou l'attribut de la proposition (comme "Alexandre qui était fils de Philippe vainquit Darius qui était Roi des Perses"). Lorsqu'une proposition est complexe selon la forme, c'est au verbe, et non au sujet ou à l'attribut, que se rattachent les propositions incidentes. Par exemple, dans "Je soutiens que la Terre est ronde", "Je soutiens" ne se rapporte nullement à "Terre" ou à "ronde", mais à la copule; la copule exprime déjà l'affirmation, mais "Je soutiens" le fait "plus expressément", comme une incidente "explicative" ou "déterminative". Ainsi, l'affirmation "est exprimée en deux manières : l'une à l'ordinaire par le verbe **est**: *la terre est ronde*, & l'autre plus expressément par le verbe *je soutiens*" (*Logique*, II, VIII, p. 176). "Je soutiens" est ici la proposition "incidente", et "la Terre est ronde", la "principale". Celui qui dit : "Je soutiens que la Terre est ronde" affirme que la Terre est ronde, et pas seulement qu'il soutient qu'elle l'est. Arnauld et Nicole mentionnent encore d'autres opérateurs **transparents** ("Je nie que...", "Il est vrai que...", "Il n'est pas vrai que...", "Les raisons d'astronomie nous convainquent que..." --- "la Terre est ronde") qui sont aussi des propositions incidentes qui concernent le verbe et non la matière de la proposition, avant de toucher quelques mots à

propos des modalités aléthiques. Comme ces dernières, les modes verbaux (autres que l'indicatif, mais en excluant les modes impersonnels) seraient des opérateurs **non transparents** complexifiant les propositions selon la forme plutôt que selon la matière : "Il est nécessaire que la Terre soit ronde" (ou "La Terre est nécessairement ronde") contiendrait de la même façon une proposition "incidente" affectant l'affirmation contenue dans la proposition "principale". Dominicy signale que "la théorie de Port-Royal ne sépare pas clairement les modalités des modes" (1984, p. 211); car avec les modalités, dans certains contextes,

l'affirmation ou la négation exprimée par la copule (éventuellement niée) fera l'objet d'une "modification" non assertorique, assimilable, *mutatis mutandis*, aux "modifications" que peuvent apporter les modes autres que l'indicatif. Les "incidentes" ... rendront alors quelques-unes des différentes variétés d'engagements que le sujet parlant contracte vis-à-vis de ses destinataires quant à la vérité de l'inclusion, ou de la non-inclusion, exprimée par la "principale". (Dominicy, 1984, pp. 211-212).

Tâchons de faire le point sur le rapport entre le "verbe indicatif" et le verbe dans les autres modes personnels : nous savons que les modes autres que l'indicatif sont des opérateurs "non assertoriques" qui complexifient les propositions selon la forme, qu'ils servent à exprimer la forme ou la manière de nos pensées, et que les "formes ou manières de nos pensées" peuvent être indiquées (ou "consignifiées") par le verbe dans

l'énonciation, ou signifiées directement par l'énoncé; de plus, les modes autres que l'indicatif, comme les autres inflexions verbales, apparaissent comme des significations "ajoutées" ou accessoires par rapport à la signification principale du verbe (marquer l'affirmation); enfin, la forme de nos pensées, dans les propositions complexes selon la forme (quand la complexion tombe sur le verbe), s'exprime "expressément" par des propositions incidentes ("Je soutiens que", "Je nie que", "Il est nécessaire que", etc.). Pourquoi n'en serait-il pas de même pour les modes personnels autres que l'indicatif? Les hyperphrases "Je souhaite que", "Je demande si", "J'ordonne que", etc., seraient des incidentes marquant explicitement de quelle manière est modifiée l'inclusion de l'attribut dans le sujet; l'inclusion est présentée comme effective dans l'indicatif, comme dépendante d'une condition ou d'un autre jugement catégorique dans le subjonctif, comme simplement possible dans l'optatif, comme dépendante d'un fait que l'on ignore (pour les énoncés interrogatifs), comme "pouvant" ou "devant" être une conséquence de l'acte de parole, pour le concessif et l'impératif. Si les flexions verbales pour les personnes, les temps, et les modes (autres que l'indicatif) expriment bien des "significations ajoutées" à la signification principale du verbe, il n'est pas étonnant que les Messieurs appellent "incidentes" les hyperphrases mentionnées plus haut, et il n'est pas invraisemblable de penser que l'on puisse faire avec les modes autres que l'indicatif ce que font les Messieurs pour "la diversité des personnes" et "la diversité des temps", c'est-à-

dire, les rendre "expressément" par des noms et des pronoms (pour les personnes) et par des adverbes (pour les temps) (*G.G.R.*, p. 102). Les Messieurs disent que ces significations ont été ajoutées pour satisfaire la tendance des hommes à "abreger leurs expressions" (p. 96). Les propositions "incidentes" ("Je souhaite que", "J'ordonne que", "Je permets que", etc.) signifieraient explicitement le "mouvement de l'âme", et assez bizarrement, ce sont les complétives des verbes "souhaiter", "ordonner", etc., que nos grammairiens jansénistes appellent "principales", alors que ces "incidentes" à l'indicatif présent affirment des jugements catégoriques ("Je soutiens que", "Je suppose que", "j'ordonne que"). De quelle façon la conjonction ou le relatif "que" joint l'incidente au verbe dans ces phrases, cela n'est pas très clair ¹⁵. (Nuchelmans, 1983, p. 82). Dans la cinquième édition de 1683 de la *Logique* (chap. premier, seconde partie; "Des mots par rapport aux propositions"), Arnauld et Nicole proposent l'analyse suivante des phrases "Jean répondit qu'il n'était pas le Christ", "Je suppose que vous serez sage", et "Je vous dis que vous avez tort" : le "que" dans "Jean répondit qu'il ...", "conserve l'usage de lier une proposition, savoir, *n'étoit pas le Christ*, avec l'attribut enfermé dans le mot de *répondit*, qui signifie *fuit respondens*." (*Logique*, p. 147). Il a aussi un autre usage qui est de se "rapporter" à un nom; le "que" est donc une contraction de "une chose qui est", et l'antécédent de ce "qui" est "réponse" dans : "Jean fit une réponse qui est : il n'était pas le Christ". Et pareillement dans les autres cas : "Je fais une supposition qui est : vous serez

sage", "Je vous dis une chose qui est : vous avez tort", etc. Si on devait analyser de la même manière les phrases "J'ordonne que vous marchiez", "Je souhaite qu'il parte", etc., c'est-à-dire "Je donne un ordre qui est : vous marchez", etc., ces propositions ne seraient plus complexes selon la forme, parce que l'incidente est rattachée à l'attribut, plus précisément, à un substantif obtenu par décomposition lexicale du verbe qui signifie directement le mouvement de l'âme normalement indiqué par les modes impératif ou optatif. Dans cette analyse, les hyperphrases ne sont pas appelées "incidentes"; l'incidente est plutôt la phrase introduite par "qui est", ou "une chose qui est", laquelle n'est "affirmée" que dans une "sens affaibli" (Nuchelmans, 1983, p. 82, écrit *diluted sense*). Ces propositions incidentes sont-elles explicatives ou déterminatives? Les avis semblent diverger; Nuchelmans dit que "la clause introduite par *que* est une clause relative restrictive" (1983, p. 81) (où "restrictive" = "déterminative"); tandis que M. Dominicy (1984, pp. 200, 211) y voit plutôt des relatives "explicatives". Mais dans le chap. VIII de la seconde partie, les propositions dites complexes selon la forme, comme "Je soutiens que la Terre est ronde", qui en apparence sont très semblables à celles analysées dans l'ajout de l'édition de 1683 ("Je suppose que vous serez sage", etc.), sont analysées d'une tout autre façon, comme nous l'avons vu. Laquelle de ces deux analyses s'imposent? Dans certains contextes, seule l'intention du locuteur permet de trancher la question de savoir quelle partie d'une proposition est l'"incidente" et si elle doit être rattachée à l'attribut de

cette proposition, ou être rattachée à la copule; si mon intention, en énonçant "Tous les philosophes nous assurent que les choses pesantes tombent d'elles-mêmes en bas", est d'affirmer que les choses pesantes tombent d'elles-mêmes en bas, la première partie de la proposition est l'incidente; si mon intention est d'affirmer que les philosophes nous assurent de quelque chose, la seconde partie de l'énoncé constitue l'incidente se rattachant à "une chose" *via* le "qui" dans : "Tous les philosophes nous assurent une chose qui est : ...".

M. Auroux représente simplement ainsi les propositions complexes selon la forme chez Du Marsais (1979, p. 92) : si "A est B" représente une "simple affirmation", les propositions "modifiées" seraient représentées par "A (est + m_1) B", où la modalité (m_1) est clairement rattachée au verbe, comme dans la première analyse d'Arnauld et Nicole. Parfois, lorsque la proposition "incidente" est un opérateur transparent ("Je soutiens que"), celui-ci n'absorbe pas l'affirmation de la proposition "principale"; mais lorsque l'"incidente" est un opérateur non transparent, l'affirmation est comme absorbée par l'"incidente". C'est le cas pour les affirmations "modifiées" et "conditionnées" (modes de l'affirmation) et pour les modes de la volonté (auxquels on peut joindre l'interrogatif --- ce mouvement de l'âme par lequel "nous souhaitons de savoir une chose" ---, comme une sorte d'optatif); l'inclusion marquée par

le verbe n'est alors plus présentée comme "effective", ou "actuelle".

Les modes sont conçus à Port-Royal comme des accidents qui ne sont pas "communs à tous les verbes" (comme le sont la personne, le nombre et le temps car le "verbe indicatif" n'en porte pas la marque), et comme des "significations ajoutées" à la signification "principale" du verbe (à l'indicatif), ajoutées, semble-t-il, dans le but d'abrégier le discours, par souci d'économie, et pas seulement "pour expliquer plus distinctement" ce qui se passe dans notre esprit. C'est ainsi que l'attribut, les personnes et les temps sont présentés (chap. XIII, pp. 96-97-98), et au chapitre XVI, les modes sont mis sur le même pied que les inflexions pour les personnes et les temps. Si les modes permettent d'abrégier le discours au même titre que les autres inflexions, n'est-il pas excessif d'affirmer que "la *G.G.R.* rejette ces explications par ellipse qu'affectionnaient les grammairiens antérieurs, Lancelot inclus" (Dominicy, 1984, p. 178, note 14)? Ne pourrait-on décharger le verbe de la "signification ajoutée" par les modes, comme on peut le faire avec les temps et les personnes dans les propositions "éternelles" où le temps et la personne ne comptent pas, en exprimant "expressément" les "mouvement de l'âme" par des propositions "incidentes" ("Je souhaite que", "J'ordonne que", etc.), où encore, selon l'analyse de 1683, en décomposant le

verbe de la principale pour en tirer un terme individuel auquel se rattache l'incidente complexifiant l'attribut? Mais une telle "réduction" du non-déclaratif au déclaratif demeure toutefois problématique (dans la première analyse) sans une interprétation du rôle joué par le relatif "que" dans les propositions qui sont "complexes selon la forme", ces propositions où c'est le verbe (la copule : "est + m₁") qui est complexe. Cette complexion, cet ajout au verbe, serait donc, au fond, de nature adverbiale ("il est nécessaire que" = "nécessairement", "Je suppose que" = "supposément", etc.), comme les flexions temporelles, qui peuvent être rendues par des adverbes (c'est-à-dire par des syntagmes prépositionnels [prép. + nom]). Dans la *Logique* (I, VIII), Arnauld et Nicole disent que les additions que l'on fait à un terme (pour en faire un terme complexe) sont de deux sortes : soit des explications, soit des déterminations; mais les additions qu'ils envisagent ne touchent que la matière, et non la "forme ou la manière" des pensées. Et ils ne disent pas si les "additions" faites aux verbes par les "modes" sont des déterminations ou des explications.

Les Messieurs ne présentent aucune procédure pour réduire les énoncés non déclaratifs aux déclaratifs, comme le feront certains grammairiens philosophes du siècle suivant, qui reviendront aux procédures de réduction à l'indicatif (et à

l'infinitif) d'Apollonius. On peut cependant, à partir d'indications très sommaires, établir de telles procédures dans le cadre logico-grammatical de Port-Royal sans en trahir trop l'esprit, en particulier en adoptant l'analyse présentée en 1683. Les Messieurs, conformément à la tradition aristotélicienne, marginalisent le discours non déclaratif, au point qu'ils excluent l'indicatif des modes proprement dits (c'est le "pôle non marqué"), lui conférant la place d'honneur dans la théorie du verbe; par contre, ils ne cherchent nullement à réduire le non-déclaratif au déclaratif, et les modes servant à marquer "l'action de nostre volonté" siègent, dans le système des modes, à côté de l'indicatif et des modes de l'affirmation avec une relative autonomie, car "les hommes ont eu besoin de faire entendre ce qu'ils vouloient, aussi bien que ce qu'ils pensoient" (*G.G.R.*, p. 113). Par ailleurs, on peut admettre la réduction du non-déclaratif au déclaratif sans admettre que toutes nos énonciations expriment toujours et seulement des jugements (c'est ce que fait, par exemple, J. Harris, qui s'inspire largement d'Apollonius, et qui pourtant rapporte à la volonté bon nombre de nos énonciations).

Les modes se présentent donc finalement comme des marqueurs "d'actes de pensée", ou des "actions de notre esprit", ou des "manières de notre pensée", ou des "mouvements de l'âme", qui s'opposent à la simple affirmation. Et si Arnauld, Lancelot et Nicole ne réduisent pas les énoncés interrogatifs, optatifs,

impératifs, etc., à des énoncés déclaratifs, et distinguent comme ils le font les modes de l'affirmation et ceux de la volonté, c'est peut-être à cause de la tradition aristotélicienne ou de l'influence des *Méditations métaphysiques* de Descartes (en particulier, le paragraphe 9 de la *Méditation seconde*)¹⁴; Arnauld, on le sait, n'a jamais renié sa "dette philosophique" envers Descartes, dont il retient "une série de thèses sur les idées et les signes auxquelles il imprime un tour original et souvent plus explicite; ensuite le *cogito*, dont il se plaît à souligner le caractère augustinien" (Dominicy, 1984, pp. 19-20).

Du Marsais reprendra pour l'essentiel, en corrigeant les irritants, la théorie de Port-Royal; sa distinction entre les "propositions" (exprimant des jugements) et les "énonciations" (exprimant "une action de l'esprit" différente du jugement), respecte la distance placée par les Messieurs entre l'indicatif et les autres modes, et l'autonomie relative de ces derniers, car lui non plus, nous le verrons bientôt, ne réduit point les "énonciations" à des énoncés déclaratifs. Comme à Port-Royal (et dans la tradition péripatéticienne), le clivage est clairement marqué entre les énoncés déclaratifs et non déclaratifs. Par contre, Beauzée, qui adopte l'approche réductionniste (pour lui, toutes nos énonciations expriment, après analyse, des jugements) et qui s'emploie à critiquer la distinction de Du Marsais dans son article "Proposition" de l'*Encyclopédie*, cite à l'appui de sa

critique *L'art de penser* d'Arnauld et Nicole à côté de la *Recherche de la vérité* de Malebranche; et s'il lui arrive ailleurs (*Grammaire générale*, 1767) de critiquer sévèrement la théorie du verbe de Port-Royal sur la question de l'affirmation, il admet néanmoins que "[c']est surtout à l'Indicatif que le verbe est employé selon sa signification essentielle & fondamentale" (*Grammaire générale*, Livre III, p. 208); il est le seul, parmi les modes personnels, qui n'ajoute pas quelque idée accessoire au verbe "qui est la caractéristique de chaque mode". L'approche réductionniste paraît être en puissance dans la *Grammaire générale et raisonnée*; le verbe est défini selon l'usage qu'on en fait à l'indicatif, lorsqu'il marque la force assertive, et les modes ne sont que des "accessoires" du verbe (comme diront plus tard les grammairiens philosophes), qui servent à "abréger le discours", comme les autres flexions verbales. On peut comprendre qu'un grammairien philosophe de la trempe de Beauzée puisse la développer sans avoir l'impression de trahir l'esprit de l'héritage logico-grammatical de Port-Royal. Tout se passe comme si les héritiers de Port-Royal avaient fait deux lectures de la même oeuvre, et développé deux approches qui demeurent toutefois incompatibles sur un point : pour les uns (notamment Beauzée, Condillac, Beattie et Destutt de Tracy), toutes nos énonciations où le verbe est à un mode personnel (ou "fini") expriment des jugements; pour les autres (Du Marsais, Harris, Gregory), elles expriment parfois des jugements, parfois des actions de l'esprit autres que le jugement (ou l'affirmation catégorique).

* * *

NOTES

(1) Comparez cette division des parties du discours avec celle de Vanderveken, 1988, pp. 16-17 : "Ainsi, il existe deux espèces différentes de mots et de traits syntaxiques dans les langues naturelles. Certains mots et traits syntaxiques, comme les signes de ponctuation, l'ordre des mots et le mode du verbe, contribuent à la signification des énoncés à l'intérieur desquels ils apparaissent en déterminant les *forces illocutoires* des énonciations de ces énoncés alors que d'autres mots et traits syntaxiques, comme le temps et la personne du verbe, contribuent à la signification des énoncés à l'intérieur desquels ils apparaissent en déterminant les *contenus propositionnels* de leurs énonciations". Il y a une analogie certaine entre les parties du discours qui marquent les objets de nos pensées et les mots et traits syntaxiques qui déterminent le contenu propositionnel des énoncés, d'une part, et entre les mots qui marquent la "forme ou la manière de nos pensées" et les mots et traits syntaxiques qui déterminent les forces illocutoires, d'autre part. Toutefois les conjonctions, dans la théorie des actes de discours, n'ont pas le même statut que dans la *Grammaire* de Port-Royal : conjoindre n'est pas un acte que l'on peut mettre sur le même pied qu'asserter, ordonner, promettre, etc.

(2) Arnauld & Lancelot ne consacrent que cinq petites lignes aux interjections; elles sont ce qui, dans le langage, est le moins langage. Destutt de Tracy exclura les interjections des *éléments de la proposition*, car elles expriment en fait une proposition entière. Si les interjections sont des "opérateurs non-assertoriques qui s'appliquent "à vide"" (Dominicy), c'est peut-être bien parce qu'il y a ellipse de la "matière de la proposition", ou parce qu'elle n'est pas encore pleinement développée et analysée.

(3) Le Goffic (1978), Nuchelmans (1983) et Dominicy (1984), ont tous remarqué les problèmes causés par l'absence d'explications données par Port-Royal sur la nature de l'acte de juger dans les propositions composées. Souvent, il semble que la force assertive soit exprimée par les "conjonctions" elles-mêmes, plutôt que par le verbe des propositions conjointes; "L'assentiment porte donc sur la matière du jugement dans son ensemble, et ne saurait être exprimé par l'un ou l'autre verbe" (Dominicy, 1984, p. 166).

(4) Cf. P. Le Goffic, "L'assertion dans la *grammaire* et la *logique* de Port-Royal", dans *Stratégies discursives*, Lyon, P.U. de Lyon, 1978, pp. 235-244; sur "affirmation" et "jugement", pp. 235-236.

(5) Dominicy, 1984, p. 164 : "Port-Royal oscille entre deux tentations : celle d'amalgamer l'inclusion et l'assentiment sous le couvert du mot "affirmation"; celle, toute contraire, de restreindre le concept d'affirmation à la seule inclusion". Dans l'indicatif, le verbe exprimerait l'inclusion + l'affirmation, et dans les autres modes, l'inclusion + un mouvement de l'âme différent de la simple affirmation.

(6) G. Nuchelmans (1983; p. 100 et suiv.) attire l'attention sur la distinction médiévale *actus exercitus/actus significatus* à propos des exemples de Port-Royal (*affirmo, Petrus affirmat*); cette distinction est également reprise par le grand logicien belge Geulinx. Cf. aussi, du même auteur, "The Distinction *Actus exercitus/Actus significatus* in Medieval Semantics", dans *Meaning and Inference in Medieval Philosophy*, éd. par Norman Kretzmann, Kluwer Academic Publishers, 1988, pp. 57-90; en particulier, p. 59, où l'auteur attire l'attention sur le fait que les interjections présentent une nette similarité avec les modes verbaux dans la mesure où elles signifient "some affective state ou emotion in the non-cognitive part of the soul". Un locuteur sincère qui dit "Aïe!" montre qu'il ressent une certaine douleur et ne fait pas que la "signifier"; il ne désigne pas, ne nomme pas sa douleur : il l'"exprime". De même, un locuteur sincère qui dit "Fais-le!" montre qu'il désire que la chose soit accomplie; il accomplit un commandement et ne le signifie pas comme s'il avait dit : "J'ordonne que tu le fasses". La théorie des modes verbaux de H. Reichenbach (cf. notre "Conclusion générale") rappelle par moment ces distinctions.

(7) Si l'affirmation est ce qui caractérise le verbe et si l'affirmation est autant dans la pensée que dans les mots, y aurait-il un verbe mental correspondant au verbe oral ou écrit? Les auteurs classiques n'ont pas développé une théorie du "discours mental" comme les médiévaux à partir de Boèce. Il arrive qu'on parle des idées comme si elles étaient à leur tour des signes des choses dans le monde; ainsi, Turgot : "Les idées sont un langage et de véritables signes par lesquels nous connoissons l'existence des objets extérieurs" (*Deuxième discours : Sur l'histoire des progrès de l'esprit humain*, dans *Varia linguistica*, éd. par C. Porset, p. 129). De même Locke s'exprime quelquefois comme si les idées étaient des signes d'un langage; dans le chap. III (*Essay*, Livre III, p. 21), il explique que le *général* et l'*universel* n'appartiennent pas aux choses réelles, "but are the inventions and creatures of the understanding, made by its own use, and concern only signs, whether words or ideas". Ce qui intéresse les grammairiens de Port-Royal, c'est d'abord l'expression de la pensée dans le discours, c'est "l'art de parler"; ils n'envisagent pas la pensée elle-même comme un discours; mais apparemment, rien n'interdit d'aller dans ce sens, et certains commentateurs, comme Nuchelmans, parlent quelquefois de "propositions mentales" à propos de Du Marsais (qui parlait de la propo-

sition considérée logiquement comme étant celle de l'entendement). Mais dans l'art. "Déclinaison" de l'*Encyclopédie*, il écrit pourtant : "si nous considérons notre pensée en elle-même, sans aucun rapport à l'élocution, nous trouverons qu'elle est très-simple; je veux dire que l'exercice de notre faculté de penser se fait en nous par un simple regard de l'esprit, par un point de vue, par un aspect indivisible : il n'y a alors dans la pensée, ni sujet, ni attribut, ni nom, ni verbe, &c."

(8) Cf. D. Vanderveken, 1988, où les actes illocutoires sont présentés comme des unités de pensée conceptuelle.

(9) Voyez ce qu'Aristote écrit concernant les "cas" : "*De Philon, à Philon*, et autres expressions de ce genre, ne sont pas des noms, ce sont des cas d'un nom. La définition de ces cas est pour tout le reste identique à celle du nom, mais la différence c'est que, couplés avec *est*, *était* ou *sera*, ils ne sont ni vrais, ni faux, contrairement à ce qui se passe toujours pour le nom. Par exemple, *de Philon est* ou *de Philon n'est pas* sont des expressions qui n'ont rien de vrai, ni de faux." (Aristote, *De l'interprétation*, trad. Tricot, Paris, Vrin, 1966, p. 80. Quand je dis qu'un nom ne perd pas sa qualité de nom dans les cas obliques, je veux dire qu'un nom se décline comme un nom, un adjectif comme un adjectif, etc., et non bien sûr qu'il peut continuer à tenir le même rôle qu'un "nom" au sens fort, au nominatif.

(10) F. Récanati, dans "Déclaratif/non déclaratif", *Langages*, no. 67 (sept. 1982), essaie de "montrer qu'il n'est pas évident que ce qu'on appelle la "modalité déclarative" soit, comme les modalités impérative et interrogative, un indicateur de force illocutionnaire : il n'est pas évident qu'il soit légitime de parler d'une 'modalité' déclarative plutôt que d'une "absence de modalité" qui serait caractéristique des phrases déclaratives par opposition aux phrases interrogatives et impératives." (P. 24). Plus loin : "Dans la conception que je défends, la modalité déclarative s'oppose aux modalités non déclaratives en ce qu'elle est (illocutionnairement) 'non marquée'." (P. 30). Récanati fait jouer à la "modalité déclarative" le même rôle que l'indicatif dans la *G.G.R.*. Dans un autre ordre d'idées, Madame Claude Imbert ("Port-Royal et la géométrie des modalités subjectives", dans *Le temps de la réflexion*, III, 1982, p. 312) laisse entendre que "l'intention propre du chapitre janséniste (sur les modes verbaux) ... vise l'inadmissibilité des modalités subjectives"; par "modalités subjectives", il faut entendre ici les modes de la volonté (s'opposant aux modes de l'affirmation), c'est-à-dire l'optatif, le concessif et l'impératif. Les arguments de Madame Imbert sur ce départ des modes d'affirmation et des modes de la volonté sont davantage d'ordre moral que d'ordre grammatical et tentent de mettre en parallèle la doctrine logico-grammaticale des Messieurs avec les discussions morales du

Grand siècle. Toutefois, ces arguments "externes", pour intéressants qu'ils soient, ne me semblent pas jeter une grande lumière sur les questions proprement grammaticales, et je préfère ne pas les discuter ici.

(11) Pour un point de vue contemporain sur ce sujet, voyez R. Zuber, *Non-Declarative Sentences*, Amsterdam, John Benjamins Publishing Company, 1983.

(12) Condillac, dans sa *Grammaire* (p. 472), illustre assez bien ce point de vue : "Mais si au lieu de dire *tu fais, vous faites*, je dis *fais, faites*, l'affirmation disparaît, et la co-existence de l'attribut avec le sujet, n'est plus énoncée que comme pouvant ou devant être une suite de mon commandement." Notez ici la présence des **modalités** "pouvoir" et "devoir".

(13) Robin Lakoff, "La Grammaire générale et raisonnée, ou la grammaire de Port-Royal", dans *History of Linguistic Thought and Contemporary Linguistics*, éd. par H. Parret, de Gruyter, 1976, pp. 361-362, montre que Lancelot, dans ses *Méthodes*, a souvent recours à l'ellipse pour expliquer les modes autres que l'indicatif; mais elle l'admet elle-même : "there is no evidence of this in the *G.G.R.*".

(14) R. Donzé, *La grammaire générale et raisonnée de Port-Royal*, Berne, Francke, 1967, p. 118.

(15) Le meilleur parti à prendre est peut-être celui suggéré par M. Dominicy, dont l'interprétation reprend l'analyse de l'édition de 1683 : le "que" aurait une fonction métalinguistique en plus de rattacher la proposition incidente à un "antécédent"; ainsi l'énoncé "Je suppose que vous serez sage" est d'abord paraphrasé et rendu par "Je fais une supposition qui est que vous serez sage"; par suite, cette paraphrase se laisse ramener à : "Je fais une supposition qui est : "Vous serez sage"". Le "qui" rattacherait la proposition "Vous serez sage" à son antécédent, le terme "supposition", ce dernier signifiant la même chose, dans cette phrase, que "Vous serez sage". L'exemple analysé par Dominicy s'apparente fortement à des exemples de "propositions complexes selon la forme", comme "Je soutiens que", etc., et comme le serait, dans notre interprétation, des phrases comme "J'ordonne que", "Je souhaite que", etc. (Je donne un ordre qui est : "...", Je formule un souhait qui est : "...", etc.), les propositions "incidentes" (en fait la matière de la proposition "modifiée") étant cette fois placées entre les guillemets. Ainsi, "Marche!" serait paraphrasé en "J'ordonne que tu marches", qui à son tour le serait en "Je suis donnant un ordre qui est : "Toi, marcher"", ou quelque chose du genre. Le "mouvement de l'âme" indiqué par le mode est d'abord

signifié par un verbe ("ordonner"), puis par un substantif obtenu par décomposition lexicale du verbe ("un ordre") et auquel le "qui" rattache la proposition qu'il introduit. J'ignore pourquoi les Messieurs évitent les explications traditionnelles de ces énoncés par un recours aux ellipses. De toute manière, les Messieurs n'ont pas développé cette analyse pour les modes autres que l'indicatif. Mais leur analyse de 1683 rappelle étrangement l'analyse dite "parataxique" de Davidson ("On Saying That", *Synthese* 19 (1968-1969), pp. 130-146; et "Moods and Performances", in *Meaning and Use*, éd. par A. Margalit, Dordrecht, Reidel, 1976, pp. 9-29); il analyse ainsi la phrase "Jean affirme qu'il pleut" : "Jean fait une assertion dont le contenu est donné par l'énoncé suivant. Il pleut". Le "que" (*that*) joue le rôle d'un pronom démonstratif ("ceci") qui réfère à l'énoncé qui suit le point; l'échec de la substitution des identiques s'explique par le fait que la référence du "ceci" n'est pas la même après la substitution. Les énoncés non déclaratifs s'analysent donc toujours en deux énoncés : le premier est toujours à l'indicatif présent, et le second, également à l'indicatif (le plus souvent), est la référence du "ceci". L'interprétation de Dominicy rapproche l'analyse de 1683 que font les Messieurs du *que* de l'approche "citationnelle" proposée un certain temps par Quine dans *Word and Object*, Cambridge (Mass.), The M.I.T. Press, 1960; en particulier pp. 211 et suiv.; voir aussi Montague et Kalish, "That", dans Montague, *Formal Philosophy*, New Haven, Yale University Press, 1974; en particulier p. 86, pour un bref exposé des deux principales approches proposées en philosophie contemporaine.

(16) Descartes, *Méditations métaphysiques*, *Méditation seconde* : "Mais qu'est-ce donc que je suis? Une chose qui pense. Qu'est-ce qu'une chose qui pense? C'est-à-dire une chose qui doute, qui conçoit, qui affirme, qui nie, qui veut, qui ne veut pas, qui imagine aussi, et qui sent." Ce sont bien là (sauf peut-être la conception) ce que Port-Royal appelle des "manières de nos pensées". Zeno Vendler, dans *Res Cogitans* (Ithaca, N.Y. et London : Cornell University Press, 1972) fait aussi un lien entre la théorie des actes de discours et ce passage de Descartes. Dans *Les passions de l'âme*, Descartes fait entrer toutes nos pensées dans deux classes principales : "les unes sont les actions de l'âme, les autres sont ses passions" (I, art, 17); toutes nos volontés relèvent de la première, et nos connaissances et perceptions, de la seconde. On retrouvera la même division chez Harris (*Hermès*), qui lui s'inspire davantage de la philosophie grecque classique et de la tradition aristotélicienne.

* * *

CHAPITRE DEUXIEME : DU MARSAIS

Avec Du Marsais, le verbe reçoit une définition qui est neutre eu égard aux modes. Le grammairien attitré de la grande *Encyclopédie* ne dit pas que le verbe sert à marquer l'affirmation (ce qu'il ne fait proprement qu'à l'indicatif), mais plutôt l'**énonciation** (ou l'**action de l'esprit**) et l'**existence** (réelle ou imaginée) du sujet sous telle ou telle qualification. La théorie du verbe de Du Marsais est bien plus proche de l'analyse d'Aristote que celle de Port-Royal^{'1'}. Il adopte une analyse bipartite de la proposition où le verbe constitue une partie essentielle de l'attribut, car c'est lui qui indique que quelque chose est dit de quelque chose d'autre. Le verbe signifie de plus l'existence réelle ou imaginée d'un certain attribut dans un sujet : "Le verbe est donc le signe de l'existence réelle ou imaginée du sujet de la proposition, auquel est liée cette existence et tout le reste" ^{'2'}. Cette conception, contrairement à celle de Port-Royal, accorde au verbe une "signification catégorématique" (Nuchelmans, 1983, p. 95) : le verbe signifie toujours l'existence, soit l'existence comme telle (verbe substantif), comme dans "Socrate est", soit l'existence "modifiée" d'une certaine manière (verbe adjectif), comme dans "Socrate marche [est marchant]".

Dans l'article "Construction", Du Marsais analyse l'idylle "Les moutons" de Madame Deshoulières; et voici ce qu'il écrit à propos du verbe de la phrase "Que vous êtes heureux!" :

Etes heureux, c'est l'attribut; c'est ce qu'on juge de *vous*.

le verbe... outre la valeur ou signification particulière de marquer l'existence, fait connaître l'action de l'esprit qui attribue cette existence *heureuse à vous*; & c'est par cette propriété que ce mot est verbe : on affirme que vous existez heureux.

le verbe, outre la valeur ou signification particulière du qualificatif qu'il renferme, marque encore l'action de l'esprit qui attribue ou applique cette valeur à un sujet.

Etes : la terminaison de ce verbe marque encore le nombre, la personne & le temps présent.

Dans une phrase comme "Dieu est tout-puissant", ce n'est pas seulement "tout-puissant" qui est jugé de Dieu, mais qu'Il *est* tout-puissant; c'est l'existence avec la toute-puissance. C'était revenir à l'idée des philosophes et grammairiens grecs, qui avaient fait du verbe "être" le **verbe d'existence**. Du Marsais substituera cette conception à celle de Port-Royal (Sahlin, 1928, p. 307) et il la développera surtout dans sa *Lettre d'une jeune demoiselle à l'auteur des Vrais principes de la langue française*. Dans cette lettre adressée à l'Abbé Girard, Du Marsais écrit "qu'à la vérité la définition que Port-Royal donne

du verbe, a besoin d'explication; mais, qu'étant une fois bien entendue, et énoncée selon ce que l'auteur a voulu dire, elle est très juste." (*Oeuvres de Du Marsais*, Tome troisième, p. 330); mais sitôt après il ajoute que "[l]e verbe ne doit pas être séparé de l'attribut; il en est la partie essentielle, et n'est pas une simple liaison ou copule, comme la plupart des logiciens le prétendent." (p. 331). Du Marsais compare le verbe aux "noms dans les cas obliques" : en plus de sa signification propre (l'existence), le verbe indique encore, par sa terminaison, un certain rapport avec le sujet, une certaine "vue de l'esprit, qui regarde expressément un sujet comme étant de telle ou telle manière" (pp. 330-331).

Du Marsais maintient l'idée d'Arnauld et Lancelot qu'il y a des mots qui servent à marquer les objets de nos pensées, tandis que d'autres, comme les articles, les prépositions, les conjonctions et les verbes avec leurs différentes inflexions, ne sont en usage que pour faire connaître différentes "vues de l'esprit", expression qui, dans le cas du verbe, paraît synonyme d'"action de l'esprit" (Sahlin, 1928, p. 308). Le verbe est d'abord et avant tout le signe d'une "action" ou "considération particulière de l'esprit"; le verbe, dans les modes "finis" du moins, marque toujours une action de l'esprit. C'est par là qu'il se distingue des autres mots, comme il l'affirme dans

l'article "Conjugaison" de l'*Encyclopédie* :

le verbe marque encore l'action de l'esprit qui applique cette valeur [= la valeur particulière de chaque verbe] à un sujet, soit dans les propositions, soit dans les simples énonciations; & c'est ce qui distingue le verbe des autres mots, qui ne sont que des dénominations.

Lorsque cette action de l'esprit est une affirmation, le locuteur énonce une **proposition**; dans tous les autres cas, c'est une **énonciation** qu'il produit.

Du Marsais présente peu d'idées nouvelles concernant les modes verbaux; mais son approche est justement nouvelle dans la mesure où "il prend pour point de départ la proposition" (Sahlin, p. 367), c'est-à-dire non la proposition considérée logiquement, mais bien la "proposition considérée grammaticalement" :

quand on considère une proposition grammaticalement, on n'a égard qu'aux rapports réciproques qui sont entre les mots; au lieu que dans la proposition logique, on n'a égard qu'au sens total qui résulte de l'assemblage des mots : en sorte que l'on pourroit dire que la proposition considérée grammaticalement est la proposition de l'élocution; au lieu que la proposition considérée logiquement est celle de l'entendement, qui n'a égard qu'aux différentes parties, je veux dire, aux différents points de vue de la pensée; il en considère une partie comme sujet, l'autre comme attribut, sans égard aux mots... (Art. "Construction").

Tout discours se laisse ramener à "un assemblage de propositions, d'énonciations & de périodes, qui toutes doivent se rapporter à un but principal" (art. "Construction"). Toute proposition ou énonciation comprend "deux parties essentielles" : le sujet, et l'attribut; l'attribut "contient essentiellement le verbe" et "commence toujours par le verbe".

La "proposition considérée grammaticalement", c'est-à-dire la proposition au sens large qui comprend aussi bien les énonciations que les propositions au sens strict, "est un assemblage de mots, qui par le concours de différens rapports qu'ils ont entr'eux, énoncent un jugement ou quelque considération particuliere de l'esprit qui regarde un objet comme tel." (*Ibid.*). Cette considération particulière de l'esprit

peut se faire en plusieurs manieres différentes, & ce sont ces différentes manieres qui ont donné lieu aux modes des verbes.

Les mots, dont l'assemblage forme un sens, sont donc ou le signe d'un jugement, ou l'expression d'un simple regard de l'esprit qui considère un objet avec telle ou telle modification; ce qu'il faut bien distinguer. (*Ibid.*).

Nous retrouvons ici le même clivage qu'à Port-Royal entre le discours déclaratif et non déclaratif. "Juger, c'est penser qu'un

objet est de telle ou telle façon; c'est affirmer ou nier; c'est décider relativement à l'état où l'on suppose que les objets sont en eux-mêmes." Et c'est bien sûr l'indicatif qui est destiné à marquer nos jugements, à marquer que nous reconnaissons "l'état réel de l'objet dont on parle", qu'il est "tel que nous le disons, indépendamment de notre manière de penser" : "Toutes les propositions exprimées par le mode indicatif énoncent autant de jugement"; elles énoncent directement quelque chose à propos de l'état actuel d'un objet.

Il en va autrement des énonciations.

Mais quand je dis *Soyez sage*, ce n'est que dans mon esprit que je rapporte à vous la perception ou idée *d'être sage*; sans rien énoncer, au moins directement, de votre état actuel, je ne fais que dire ce que je souhaite que vous soyez : l'action de mon esprit n'a que cela pour objet, & non d'énoncer que vous êtes sage ni que vous ne l'êtes point. (*Ibid.*)

Dans les modes autres que l'indicatif,

il y a toujours le signe de l'action de l'esprit qui applique, qui adapte une perception ou une qualification à un objet, mais qui l'adapte, ou avec la forme de commandement, ou avec celle de condition, de souhait, de dépendance, &c., mais il n'y a point là de décision qui affirme ou qui nie relativement à l'état positif de l'objet.

Tous les modes du verbe, autres que l'indicatif,

nous donnent ces sortes d'énonciations, même l'infinif, sur-tout en latin... (*Ibid.*)

La "proposition considérée grammaticalement" se divise donc en

Proposition directe énoncée par le mode indicatif;

Proposition oblique ou simple énonciation exprimée par quelqu'un des autres modes du verbe.

Les modes sont différentes formes verbales "appropriées aux divers besoins de l'énonciation", comme le dira plus tard François Thurot⁽³⁾. Il semble que dans les modes autres que l'indicatif et dans le cas de la fiction, le verbe exprime une existence "imaginée" et non "réelle". Les propositions obliques ne disent rien, du moins directement, sur ce qui se passe dans le monde. Dans tous ses modes, le verbe marque donc toujours l'action de l'esprit et l'existence réelle ou imaginée du sujet de la proposition auquel est attribué telle ou telle qualification.

La proposition considérée grammaticalement se divise donc en proposition proprement dite, qui exprime un jugement catégorique, et en énonciation. Les propositions et les énonciations ont en commun de contenir un sujet et un attribut (qui contient toujours le verbe), et d'exprimer une "action de l'esprit". Selon

Nuchelmans (1983, p. 91), il y a deux critères utilisés par Du Marsais pour opérer cette division : le mode, et la direction d'ajustement⁴. Nous l'avons vu, les jugements catégoriques s'expriment tous par le mode indicatif et les propositions qui les expriment renvoient à des états de choses qui sont supposés exister indépendamment de notre pensée (direction d'ajustement de l'esprit au monde -- pour les jugements -- ou des mots aux choses -- pour les propositions). Dans les énonciations (ou propositions obliques marquées par les modes autres que l'indicatif), le lien entre le sujet et l'attribut n'est plus présenté comme actuel, l'"action de l'esprit" ne vise plus un état de choses existant indépendamment de la pensée, mais "adapte" simplement une qualification à un sujet en présentant le monde, non pas tel qu'il est, mais tel que le voit le locuteur, ou comme il voudrait qu'il soit, ou comme il pourrait être, ou comme il devrait être, ou enfin comme il serait si..., etc. La direction d'ajustement est alors, dans la plupart des cas, du monde vers l'esprit (ou des choses aux mots).

Le système des modes de Du Marsais est établi dans l'article "Conjugaison". La définition et la liste qu'il donne des modes n'ont rien de révolutionnaire :

Par *modes* on entend les différentes manières d'exprimer l'action. Il y a quatre principaux modes, l'indicatif, le subjonctif, l'impéra-

tif, & l'infinifif, auxquels en certaines langues on ajoute l'optatif.

L'indicatif et l'infinifif, qui étaient absents du tableau des modes dans la *Grammaire* de Port-Royal, reprennent ici la place qu'ils avaient dans la grammaire gréco-latine. Le conditionnel (ou "suppositif" comme l'appelle Girard [1747]) n'est même pas mentionné⁴ et Du Marsais range les formes en *-rais* avec le subjonctif, comme Arnauld et Lancelot.

"L'indicatif, écrit-il, énonce l'action d'une manière absolue"; "c'est le seul mode qui forme des propositions, c'est-à-dire qui énonce des jugemens". L'indicatif est, comme à Port-Royal, le mode de l'énonciation directe, autonome, indépendante, contrairement aux autres modes qui ont quelque chose d'oblique, d'indirect, de dépendant.

La conception du subjonctif qu'offre Du Marsais représente cependant, selon Sahlin (*op. cit.*, pp. 372-373), un progrès pour l'époque, avec sa notion de "subordination d'une idée à une autre". Voici ce qu'il en dit dans l'art. "Conjugaison" :

Le subjonctif exprime l'action d'une manière

dépendante, subordonnée, incertaine, conditionnelle, en un mot d'une manière qui n'est pas absolue, & qui suppose toujours un indicatif : *quand j'aimerois, afin que j'aimasse*; ce qui ne dit pas *que j'aime*, ni *que j'aye aimé*.

Du Marsais semble ici accorder au subjonctif une valeur sémantique, celle du doute ou de l'incertitude, comme les Modistes. Mais c'est l'idée de **subordination** qui l'emporte chez lui, car le subjonctif dépend toujours d'une "proposition absolue", et c'est même de là que lui vient son nom. Du Marsais reprend l'idée de Périzonius, qu'il cite dans l'article "Conjonctif" (*Encyclopédie*). Anciennement, les grammairiens appelaient quelquefois "conjonctif" le mode subjonctif parce qu'il est souvent précédé d'une conjonction ("afin que j'aimasse", "quoiqu'il aimât", etc.). Mais Du Marsais, comme Périzonius, rejette cette idée, puisque "l'indicatif est souvent précédé de conjonctions, sans cesser pour cela d'être appelé **indicatif**"; "ce n'est nullement en vertu de la conjonction que le verbe est mis au subjonctif, c'est uniquement parce qu'il est subordonné à une affirmation directe, exprimée ou sous-entendue". Lorsque le subjonctif est utilisé, c'est toujours dans une proposition subordonnée (Sahlin, *op. cit.*, p. 371). Il est un "mode adjoint & dépendant... d'un sens énoncé par un indicatif" (art. "Conjonctif").

Du Marsais n'admet pas de mode optatif en latin et en français, car ces langues n'ont pas d'inflexion particulière pour ce mode et ce n'est pas seulement "la différence de service" ou la fonction qui fait le mode (Sahlin, *op. cit.*, p. 371). Il l'ajoute malgré tout à la liste des modes et le seul exemple qu'il donne d'une phrase optative est français.

L'optatif que quelques grammairiens ajoutent aux modes que nous avons nommés, exprime l'action avec la forme de désir & de souhait : **plût-à-Dieu qu'il vienne**. Les Grecs ont des terminaisons particulières pour l'optatif. Les Latins n'en ont point; mais quand ils veulent énoncer le sens de l'optatif, ils empruntent les terminaisons du subjonctif, auxquelles ils ajoutent la particule de désir **utinam**, plût-à-Dieu que. Dans les langues où l'optatif n'a point de terminaisons qui lui soient propres, il est inutile d'en faire un mode séparé du subjonctif. (Art. "Conjugaison").

Dans l'art. "Déclinaison" (*Encyclopédie*) Du Marsais reprend le point de vue de Port-Royal concernant l'optatif : "on ne doit point admettre le mode optatif en latin ni en françois", car "[c]e n'est pas de la différence de service que l'on doit tirer la différence des modes dans les verbes". C'est sans doute pour cette raison qu'il ne mentionne même pas le mode concessif des grammairiens de Port-Royal, ces derniers reconnaissant eux-mêmes que pour exprimer le "mouvement de l'âme" signifié par ce mode, on utilise, en latin et en français, les terminaisons du subjonctif (précédé de **que** en français).

L'impératif est traité fort brièvement dans l'article "Conjugaison"; Sahlin se contente de citer le passage suivant :

L'impératif marque l'action avec la forme de commandement; ou d'exhortation, ou de priere;
prens, viens, va donc.

Dans l'analyse grammaticale de l'idylle "Les moutons" de l'article "Construction", Du Marsais commente ainsi la phrase : "Innocens animaux, n'en soyez point jaloux" :

C'est ici une énonciation à l'impératif.

Soyez, est le verbe à l'impératif : *ne point*, c'est la négation.

Jaloux, est l'adjectif : c'est ce qu'on dit que les animaux ne doivent pas être. (Je souligne).

L'impératif n'est pas davantage examiné, mais l'analyse fait ressortir la modalité impliquée par son usage (devoir). Comme à Port-Royal, jamais les phrases impératives ne sont présentées comme elliptiques ou équivalentes à des phrases à l'indicatif commençant par "J'ordonne que..." (ou "Je vous ordonne de" + infinitif), "Je vous prie de...", ou "Je vous exhorte de...".

Le traitement de l'infinitif est beaucoup plus poussé. L'infinitif, comme les modes autres que l'indicatif, sert lui aussi à exprimer des énonciations, surtout en latin. Sur ce point, Du Marsais semble se rapprocher de Port-Royal. Voyons ce qu'il en dit dans l'art. "Conjugaison" :

L'infinitif énonce l'action dans un sens abstrait, & n'en fait par lui-même aucune application singulière & adaptée à un sujet; **aimer, donner, venir**; ainsi il a besoin, comme les prépositions, les adjectifs, &c. d'être joint à quelqu'autre mot afin qu'il puisse faire un sens singulier et adapté.

Du Marsais semble faire ici de l'infinitif un cas non marqué, comme les grammairiens grecs, mais il distingue clairement l'infinitif proprement dit ("boire", "manger"), qui est une forme verbale, de l'infinitif substantivé ("le boire", "le manger") qui est toujours un nom (*cf.* art. "Adjectif" in l'*Encyclopédie*, et Sahlin, *op. cit.*, pp. 375-376). Dans l'article "Construction", il parle aussi de "phrases énoncées dans un sens abstrait par l'infinitif, **Pierre être sage**". L'infinitif sert lui aussi à exprimer des énonciations, mais il le fait en formant "un sens partiel avec un nom, & ce sens est exprimé par une énonciation qui est ou le sujet d'une proposition logique, ou le terme de l'action du verbe, ce qui est très-ordinaire en latin." Par exemple, dans "Etre fertile est nuisible", "être fertile" constitue le sujet de la proposition; le second cas est plus

intéressant et rappelle l'analyse qu'Arnauld et Lancelot faisaient de "Scio malum esse fugiendum"; dans "Cupio me esse clementem", "me esse clementem" ("moi être indulgent") constitue le terme de l'action de "cupio" ("je désire"), comme "être sage" dans "Je veux être sage", qui "détermine" le verbe "vouloir". Cette "détermination" d'un verbe se fait quelquefois par des infinitifs, quelquefois par des phrases complètes (clauses propositionnelles) :

Ces sortes d'énonciations qui déterminent un verbe, & qui en font une application, comme quand on dit *je veux être sage* (*être sage* détermine *je veux*) ces sortes d'énonciations, dis-je, ou de déterminations ne se font pas seulement par des infinitifs, elles se font aussi quelquefois par des propositions même, comme quand on dit, *je ne sais qui a fait cela*; & en latin *nescio quis fecit, nescio uter*, &c.

L'infinitif ne fait pas à lui seul un sens déterminé et complet; il doit être mis en rapport avec un verbe à un mode personnel ou "fini", comme le disait Du Marsais. D'après Sahlin (*op. cit.*, pp. 370, 377), Du Marsais aurait grandement contribué à introduire cette répartition des modes en modes "finis" et mode "infinitif" (Beauzée dira plus tard, comme on le fait encore, modes "personnels" et "impersonnels") dans la Grammaire Générale et dans la grammaire française. Dans tous les modes finis, il y a une "application" particulière de l'action du verbe à une personne déterminée, un nombre et un temps (*cf.* art. "Finis" de l'*Encyclopédie*). Même si le verbe à l'infinitif n'exprime pas une "action de l'esprit", Du Marsais peut néanmoins en faire un mode

parce qu'il donne une définition du mode ("les différentes manières d'exprimer l'action") qui est suffisamment générale pour inclure l'infinitif, car lui aussi exprime l'action d'une certaine "manière", précisément d'une manière abstraite. Mais si l'infinitif est bien une forme verbale, il devrait, comme tous les verbes, être le signe d'un acte de l'esprit et de l'existence réelle ou imaginée du sujet sous telle ou telle qualification; comment est-ce possible s'il n'est pas adapté ou appliqué à un sujet? Du Marsais, dans l'article "Construction", dit que cette "application" se fait "surtout à quelque mode fini" :

Il y a dans une période autant de propositions qu'il y a de verbes, sur-tout à quelque mode fini; car tout verbe employé dans une période marque ou un jugement ou un regard de l'esprit qui applique un qualificatif à un sujet.

Et plus loin il ajoute :

J'ai dit *sur-tout à quelque mode fini*; car l'infinitif est souvent pris pour un nom, *Je veux lire* : & alors même qu'il est verbe, il forme un sens partiel avec un nom, & ce sens est exprimé par une énonciation qui est ou le sujet d'une proposition logique, ou le terme de l'action d'un verbe, ce qui est très ordinaire en latin. (Je souligne).

Dans ce passage assez confus, Du Marsais semble dire que "lire" (dans "Je veux lire") est "pris pour un nom" sans cesser d'être verbe; serait-ce parce qu'il nomme l'action qui est le complément d'objet de "Je veux" tout en tenant lieu d'une proposition ou d'une énonciation entière? L'infinitif forme un "sens partiel

avec un nom", dit-il d'abord, pour parler plus loin, d'un "sens total, formé par un nom avec un infinitif, sens qui est équivalent à un nom" (*ne esse clementem*, comme complément de *cupio*). Sens "partiel" ou sens "total"? Et où trouve-t-on le nom avec lequel l'infinitif doit former un sens "partiel" ou "total" dans "Je veux lire", si "lire" figure là comme verbe? Du Marsais semble éprouver ici un problème analogue à Port-Royal : en définissant le verbe par l'affirmation, le statut du verbe dans les modes de l'affirmation et de la volonté devenait problématique; de même Du Marsais, en faisant du verbe le signe de l'action de l'esprit et de l'existence, accorde un statut égal au verbe dans tous les modes finis, mais dans son cas c'est l'infinitif qui résiste et fait problème, car il ne marque aucune "action de l'esprit".

Les propositions interrogatives et les exclamations (interjections) ne sont traitées qu'en passant. Dans l'article "Construction", il dit simplement :

Notre syntaxe marque l'interrogation en mettant les pronoms personnels après le verbe, même lorsque le nom est exprimé.

Du Marsais ne nous dit pas quelle "action de l'esprit" est exprimée par les phrases interrogatives. Les interjections sont présentées comme des "adjoints" de la proposition, c'est-à-dire

des mots qui n'entrent ni dans le sujet, ni dans l'attribut de la proposition. Elles marquent le plus souvent des sentiments ou des émotions. Ce sont quelquefois des adverbes qui marquent ces sentiments ou émotions, comme le "que" dans "Que vous êtes heureux!" : "**que** est pris adverbiallement, & vient du latin **quantum, ad quantum**, à quel point, combien : ainsi **que** modifie le verbe; il marque une manière d'être, & vaut autant que l'adverbe **combien**." (Art. "Construction").

Comme à Port-Royal, les phrases non déclaratives ne sont jamais décrites comme elliptiques. Elles expriment directement les diverses actions de l'esprit (autres que le jugement catégorique) et les diverses marques syntaxiques qui les caractérisent ne sont jamais présentées comme servant à abréger le discours. Les propositions de la forme "Je dis que P" sont interprétées comme à Port-Royal :

Ce mot **que** est encore souvent le représentatif de la proposition (sic) déterminative qui va suivre un verbe : **je dis que; que** est d'abord le terme de l'action **je dis, dico quod**; la proposition qui le suit est l'explication de **que; je dis que les gens de bien sont estimés**.

Nuchelmans (1983, pp. 92-93) montre que Du Marsais aurait pu interpréter le "que" à la manière d'Arnauld et Lancelot, comme une contraction de "une chose qui est" ("Je dis une chose qui est : les gens de bien sont estimés"). Il arrive aussi que le

"que" soit le terme de l'action du verbe qui suit, comme dans "Le livre que je lis". Du Marsais accepte la doctrine de Port-Royal sur les propositions incidentes explicatives et déterminatives, mais lui non plus ne fait jamais l'analyse de "performatifs explicites", et on ne trouve pas même de remarque, comme dans la *Grammaire* de Port-Royal, sur l'interprétation de "J'affirme" (*affirmo*) ou d'expressions analogues, ni aucune tentative de réduction du non-déclaratif au déclaratif. Dans son interprétation de la théorie des modes de Du Marsais, S. Auroux présente sa doctrine en opérant cette réduction :

(1) "vous êtes sage" et (2) "soyez sage" expriment toutes deux un rapport entre le même sujet A et le même prédicat B; par ailleurs (2) est construit à partir de (1) par adaptation dans (2) du signe de l'affirmation présent en (1); on peut donc écrire (1) comme "A est B" et (2) comme "A (est + ordre) B". La forme propositionnelle générale devient " S_1 (est + m_1) P_1 ", où m_1 exprime une modalité ajoutée à la copule; dans le cas où il s'agit d'une affirmation $m_1 = 0$. Pour distinguer l'acte de l'esprit correspondant à la modalité et la proposition sur laquelle porte cet acte, on pourrait soutenir que l'on dispose d'un certain nombre de propositions de base $p_1, p_2 \dots p_n$, et de fonctions propositionnelles $F_A, F_B \dots F_1$, susceptibles de porter sur ces propositions primitives. Ainsi $F_A(p_1), F_B(p_1), F_C(p_1) \dots$ pourraient signifier respectivement "il est vrai que p_1 ", "Je crois que p_1 ", "J'ordonne que p_1 ", etc. Mais Du Marsais est soucieux de conserver la structure propositionnelle "S est P"; s'il distingue parfaitement le dictum (qui correspond à nos p_n) et le modum (qui correspond à nos F_1), il s'efforce de faire entrer les deux comme composants d'une structure propositionnelle unique. Dès lors *énonciation et jugement ne correspondent à aucune différence syntaxique*. (1979, *op. cit.*, pp. 92-93).

L'idée que $m_1 = 0$ me paraît plus conforme à la théorie du verbe et des modes de Port-Royal qu'à celle de Du Marsais qui fait entrer, contrairement à ses illustres prédécesseurs, l'indicatif et l'infinitif dans la liste des "principaux modes". A vrai dire, c'est dans le cas de l'infinitif que $m_1 = 0$. Mais si l'infinitif sert lui aussi à exprimer des énonciations, quelle sorte de "F" peut bien lui correspondre? M. Auroux, il est vrai, n'examine pas vraiment la théorie des modes de Du Marsais, mais plutôt la distinction, critiquée par Beauzée, entre proposition et énonciation, et il le fait en se plaçant d'un point de vue logique, et non grammatical. Mais cette distinction, nous l'avons vu, se reflète immédiatement dans les modes (une catégorie grammaticale) : l'indicatif pour les propositions, et les autres modes pour les énonciations. Si on envisage, en grammairien, "la proposition considérée grammaticalement", il ne peut, en effet, y avoir "aucune différence syntaxique", puisque dans les énonciations comme dans les propositions, il y a la marque du sujet (complexe ou non), celle de l'attribut (complexe ou non) contenant un verbe et commençant par un verbe, et rien de plus. Sémantiquement (ou logiquement), bien sûr, il en va autrement, et les phrases "vous êtes sage" et "soyez sage!" n'ont pas la même complexité ou "structure profonde", ni bien sûr la même "fonction" ou le même "service". Enfin, la forme propositionnelle générale, chez Du Marsais, est peut-être mal représentée par "S est P" (ou " S_1 (est + m_1) P_1 ") étant donnée l'analyse bipartite de la proposition adoptée par le

grammairien philosophe; nous aurions plutôt quelque chose comme " $\{S_1 ([est + m_1] P_1)\}$ ", où " S_1 " représente le terme sujet, et " $([est + m_1] P_1)$ ", l'attribut, le verbe et ses "modalités" étant isolés par les crochets. Si on signifie directement les "modalités" par "Il est vrai que", "Je crois que", "J'ordonne que", etc., et qu'on analyse le "que" selon les indications données dans l'article "Construction", la proposition "J'ordonne que vous soyez sage" aurait le pronom "Je" pour sujet, et "ordonne [suis + ordonnant] que vous soyez sage" serait l'attribut complexe composé d'un verbe transitif ayant pour complément le "que" qui représente la complétive (comme un pronom) et la joint au verbe de la proposition principale (comme une conjonction). On pourrait également remplacer "que" par "une chose qui est" comme à Port-Royal. Le résultat de cette réduction du non-déclaratif au déclaratif serait une "proposition directe" (comme il se doit) dont l'un des termes serait une énonciation ou "proposition oblique", formée par le subjonctif ou l'infinitif ("J'ordonne que vous soyez sage", "J'ordonne d'être sage", etc.).

L'ennui avec la théorie des modes de Du Marsais, c'est l'hétérogénéité de ce qui est appelé "mode". La théorie de Port-Royal, en excluant l'indicatif et les modes impersonnels de la catégorie "mode", lui conférerait plus d'unité; les modes sont alors tous des "modifications" de l'indicatif. En définissant les

modes comme "différentes manières d'exprimer l'action du verbe", il réintroduit dans la catégorie "mode" l'indicatif et l'infinitif; le premier étant le seul mode "direct", l'infinitif figurant parmi les modes "obliques", même s'il n'exprime aucune "inclination" ou aucun "mouvement de l'âme".

* * *

NOTES

(1) Gunvor Sahlin, *César Chesneau Du Marsais et son rôle dans l'évolution de la grammaire générale*, Paris, P.U.F., 1928, p. 310 : "Par cette conception, Du Marsais se distingue non seulement des grammairiens de son temps, mais aussi des logiciens ... et il représente la conception aristotélicienne dans un état plus pur qu'aucun de ses contemporains. Il a donc retenu d'Aristote l'idée que le verbe exprime l'énonciation, et de plus l'idée que la signification de l'existence est inhérente à tout verbe. Comme il a (sic) en outre retenu l'idée que toute proposition n'équivaut pas à un jugement vrai ou faux, il en résulte que tout verbe n'est pas une énonciation de l'état réel du sujet, et par conséquent n'exprime pas une affirmation. Par ce retour à Aristote, il s'est encore affranchi de la théorie de la copule, qui ne peut que mener la grammaire à des absurdités."

(2) C.C. Du Marsais, *Lettre d'une jeune demoiselle à l'auteur des Vrais principes de la langue française*, in *Oeuvres de Du Marsais*, Tome troisième, Paris, Imprimerie Pougin, 1797 (an V), p. 331.

(3) F. Thurot, "Remarques" à sa trad. du *Hermès* de J. Harris, *op. cit.*, p. 154 : "le verbe est susceptible de recevoir des formes différentes, *appropriées aux divers besoins de l'énonciation* : ce sont ces formes auxquelles on a donné le nom de *modes*. Elles peuvent être plus ou moins multipliées, selon le génie des langues et des peuples qui les parlent; mais comme une grande multiplicité de formes diverses nuirait à la clarté et à la facilité de l'énonciation, bien plus qu'elles n'y serviroit, le nombre en sera nécessairement borné. Il y aura seulement, à cet égard, quelque différence d'une langue à l'autre : les unes admettront un mode dont les autres ne connaîtront pas l'usage; les unes croiront devoir exprimer par une forme particulière telle vue de l'esprit, que les autres ne jugeront pas nécessaire de fixer par une distinction expresse."

(4) Cf. Sahlin, *op. cit.*, pp. 368-369 : "Du Marsais est arriéré par rapport à son époque en ce qu'il range simplement les formes en *-rais*, etc. dans le subjonctif, sans tenir compte du progrès qu'avaient effectué Buffier et Girard dans la conception de la nature de ces formes." Et p. 376 : "il n'est pour rien dans des progrès les plus remarquables que la grammaire générale ait effectués à propos des théories sur le modes, savoir la constitution du mode conditionnel en un mode particulier". Ce sont en effet les théories de Buffier (1709), Restaut (1730) et

surtout Girard (1747) qui ont fait avancer la théorie du conditionnel, et de même, plus tard, Beauzée (1767) et Destutt de Tracy (1803).

* * *

CHAPITRE TROISIEME : JAMES HARRIS

L'ouvrage de J. Harris, *Hermes : or, a Philosophical Inquiry Concerning Language and Universal Grammar* (1751), est le premier ouvrage important de Grammaire Générale à paraître en Angleterre. L'influence qu'il a eue sur les grammairiens anglais se compare à celle de la *Grammaire générale et raisonnée* du côté des Français, du moins si on en juge par la réception immédiate de l'oeuvre, très positive, et par les nombreuses rééditions et traductions qu'on en a faites ¹. Les essais de Grammaire "Universelle" (les Anglais préfèrent le plus souvent l'adjectif "universelle" à "générale" pour qualifier la partie théorique des études grammaticales) qui ont précédé le *Hermès* de Harris en Angleterre, comme l'*Essay Towards a Real Character and a Philosophical Language* (1668) de l'évêque Wilkins, n'ont manifestement pas eu le même retentissement que les idées philosophiques et grammaticales de Harris. François Thurot, le premier historien de la Grammaire, juge l'oeuvre grammaticale de Harris assez importante pour lui consacrer une traduction (*Hermès, ou recherches philosophiques sur la grammaire universelle*) qui paraîtra à Paris en 1796 (an IV); les Allemands avaient déjà, de leur côté, une traduction depuis 1788 (*Hermes oder philosophische Untersuchung über die allgemeine Grammatik*), et son oeuvre, connue de Herder, figure parmi les sources probables de la théorie linguistique de von Humboldt, en particulier par sa

distinction entre l'*energy* et le *work* (chez von Humboldt, *energeia/ergon*). Destutt de Tracy était toutefois d'un autre avis sur la portée et la valeur de l'oeuvre de Harris, allant même jusqu'à approuver les très sévères critiques que Horne Tooke lui adressait dans ses *Diversions of Purley* (1786) ⁽²⁾. Mais les critiques visant l'oeuvre de Harris semblent avoir été, pour une large part, suscitées par sa vénération pour les Anciens; en effet, son *Hermès* est rempli de notes où il cite favorablement Aristote, Ammonius, Denys d'Halicarnasse, Apollonius, Priscien, etc. A la fin du XVIII^e siècle, c'est une attitude que beaucoup d'intellectuels anglais "radicaux", qui s'opposaient à l'"aristocratisme culturel" du savant *country gentleman*, percevaient comme "réactionnaire" ou "rétrograde" (cf. Bergheaud, 1985, pp. 150-151, et 1979, p. 20).

La théorie de Harris concernant le verbe s'apparente, comme celle de Du Marsais, aux conceptions aristotéliciennes. Tous les mots sont, par définition, **significatifs** et se divisent en mots **principaux** (significatifs "absolument") et en mots **accessoires** (significatifs "par relation"). Les premiers signifient soit des substances, soit des attributs de substance, car tous les êtres se divisent en substances et attributs. Les mots principaux se diviseront donc en **substantifs** et en **attributifs**. Les mots accessoires "prennent leur signification de leur union avec un ou plusieurs mots" (p. 30); s'ils sont joints à un seul mot pour en déterminer le sens, on les appelle alors **définitifs**, et s'ils

servent à l'union de plusieurs mots, on les appelle **connectifs**. Tous les mots se laissent ramener à l'une ou l'autre de ces quatre catégories. Les verbes appartiennent à la classe des attributifs (comme l'adjectif et le participe, l'adverbe étant un attributif de "second ordre" '3'). Les verbes sont les attributifs qui expriment l'**existence**; pour qu'un être quelconque puisse être imaginé ou décrit comme noir ou blanc, sage ou éloquent, agissant ou pensant, etc.,

il faut d'abord de toute nécessité qu'il **existe**, avant qu'il puisse être susceptible de modification; car l'existence peut être considérée comme un genre universelle, auquel tous les êtres de toutes les espèces peuvent être rapportés dans tous les instants. Par conséquent les mots qui expriment l'existence, ont un droit naturel de prééminence sur tous les autres, comme étant de l'essence même de toute proposition, dans laquelle on peut toujours les trouver exprimés ou sous-entendus; exprimés, dans les propositions de cette forme, **le soleil EST brillant**; sous-entendus, lorsque nous disons **le soleil se lève**, ce qui signifie, en analysant les termes, **le soleil EST se levant**. (P. 82)

Les verbes "être", "devenir", etc., "sont tous employés pour exprimer le genre universel." (p. 82). L'existence est soit "absolue", soit "modifiée"; absolue dans "La vérité est", modifiée dans "Le soleil se lève" (= "est se levant"). Le verbe "être" à lui seul ne peut jamais exprimer que l'existence absolue. Lorsqu'il exprime l'existence modifiée, "le verbe **être** ne sert qu'à exprimer l'existence d'une modification particulière", et dans ce cas "il n'a guères que l'effet d'une simple affirmation." (P. 83). Comme chez Du Marsais et (nous le

verrons) Beauzée, Condillac, et en général tous ceux qui définissent le verbe d'abord et avant tout comme signifiant l'**existence** (absolue ou modifiée); par là le verbe n'est jamais seulement une copule à fonction cohésive et assertive, car il est toujours chargé d'une signification catégorématique.

L'affirmation est-elle un trait essentiel des verbes, comme à Port-Royal? Harris dit que le verbe substantif "est implicitement contenu dans tous les autres verbes, parce qu'il exprime cette affirmation qui fait partie de leur essence" (*ibid.*); et plus loin, il précise que c'est la "forme" des verbes en général qui indique qu'ils "contiennent implicitement l'affirmation de la coexistence de l'attribut avec le sujet" (p. 86). Reste à savoir si cette "affirmation" est propre au verbe à l'indicatif, ou si "affirmation" n'est qu'un autre mot pour "prédication". La seconde interprétation paraît préférable, puisque Harris distingue différentes espèces de propositions "considérées grammaticalement", et que son traducteur (Thurot) nous indique clairement que le terme "proposition" (**sentence**) chez Harris "doit être pris ici dans toute son étendue" ("Remarques" du traducteur, p. 19). C'est aussi ce que semble penser Subbiondo ⁴, qui écrit, à propos de la théorie de Harris : "The sentence was the result of an act of predication, which is the essence of human communication". Les verbes appartiennent donc à la classe des attributifs (ils signifient des attributs); ils signifient l'existence d'un attribut dans un

sujet, et ils "consignifient" le temps 'S'. Si on retire l'affirmation du verbe, on en fait un participe, et si on retire du participe l'expression du temps, on en fait un adjectif.

Harris distingue aussi "deux significations du verbe substantif *être*, suivant qu'il exprime un être muable ou immuable" (p. 84), muable comme les objets des sens, et immuables comme les objets de la science ou de l'intellect. Le verbe *être* n'aurait donc pas la même signification dans "cette orange est mûre" et dans "la diagonale du carré *est* incommensurable avec son côté" (les exemples sont de Harris); dans le second exemple, le verbe *être* ne semble pas admettre de modifications temporelles. Le temps dans *Hermès* ne peut jamais devenir la signification principale d'un verbe, car différents verbes peuvent marquer le même temps ("Il mange", "Il parle", etc.), et le même verbe, marquer différents temps ("Il mange", "Il mangeait", etc.), "ce qui sans doute n'arriveroit pas, si le temps étoit autre chose qu'une idée purement accessoire" (p. 89).

Le point de départ de l'analyse du langage dans *Hermès* est "la *période* ou *proposition*, dont tout le monde fait usage en parlant" (p. 12). La *proposition* est ainsi définie, à la manière aristotélicienne : "un certain nombre de mots dont l'ensemble

exprime une pensée, et dont certaines parties ont elles-mêmes un sens" . (P. 16). Le mot est défini comme "une voix articulé qui, en vertu d'une convention établie, exprime un sens ou une signification quelconque" (p. 318); et le langage, à son tour, comme "un *système de sons articulés, signes ou symboles de nos idées*, mais principalement de celles qui sont générales" (p. 337). A la différence des sons émis par la voix des animaux dépourvus de raison, lesquels sont "le produit immédiat de leur organisation naturelle", les mots sont "le résultat de ... [la] volonté et de certaines conventions" des êtres humains (p. 308). Si les mots étaient premièrement, immédiatement et principalement signes des idées particulières, nous aurions besoin d'une infinité de mots pour exprimer toutes nos conceptions, ce qui dépasse de beaucoup nos capacités cognitives. Cette conception sera reprise peu après par Monboddo '4'.

La proposition est "la plus grande étendue (de discours) dont la grammaire s'occupe" (p. 12). Harris distingue d'entrée de jeu "différentes espèces de proposition" :

Quant aux différentes espèces de propositions, quel est l'homme assez ignorant pour ne pas connaître, lorsqu'on lui parle dans sa langue maternelle, si l'on commande, si l'on prie ou si l'on desire? (*ibid.*)

Les différentes espèces de propositions sont les affirmatives (fondées sur le jugement ou la sensation), les interrogatives et

les impératives (fondées sur divers sentiments, et qui servent aussi à l'expression de souhaits --- propositions "optatives").

Pour éviter de multiplier à l'infini les espèces de propositions, Harris fonde sa classification sur "les deux facultés actives de l'âme" : la **perception** (aussi bien celle des sens que celle de l'intelligence), et la **volonté**. Un homme qui parle "**explique sa pensée**; c'est-à-dire que son discours est l'exposé ou le développement des affections ou des mouvements de son ame. C'est en effet ce qui arrive à tout homme qui parle, à moins qu'il ne soit faux ou dissimulé; et encore dans ce cas cherche-t-il à en imposer par une sincérité apparente" (p. 14). Par volonté, Harris entend "non-seulement l'**action de vouloir**, mais les **passions** et les **divers appétits**; en un mot **tout mouvement réfléchi** ou **irréfléchi qui détermine à l'action**" (p. 15). Puisque parler c'est exposer les affections et autres mouvements de l'âme, que Harris appelle quelquefois des "énergies" (**energies**), "il est évident, soutient-il, que tout discours, ou toute proposition, en tant qu'elle représente ce qui se passe dans l'ame, doit par conséquent se rapporter à l'une ou l'autre de ces facultés." (*Ibid.*) '7'

Les propositions affirmatives se rapportent à la perception,

car affirmer, c'est "faire connoître une perception des sens ou de l'entendement" (*ibid.*).

Interroger, commander, prier, "faire des propositions *interrogatives, impératives, &c.* est-ce autre chose que faire connoître autant de différents actes de la faculté de *vouloir*? car celui qui interroge veut être informé, celui qui commande veut être obéi, &c." (*Ibid.*). Harris ne semble pas se rendre compte que celui qui affirme *veut* aussi informer ou faire connoître une perception... Mais, chose certaine, les propositions, chez lui, n'expriment pas toujours des jugements ou affirmations. Le terme "proposition" doit donc être entendu en son sens le plus étendu, comme la "proposition considérée grammaticalement" de Du Marsais.

Harris commence l'exposition de sa théorie générale des modes verbaux (Chapitre VIII) par un rappel de ses considérations sur les deux facultés actives de l'âme, et conclut finalement :

C'est donc des diverses espèces d'affections qu'on a à exprimer, et des différentes manières de le faire, que résulte la variété des *nodes* ou *noeufs*. (P. 133)

Plus loin (p. 136, note (2)), il affirme que "les diverses espèces de *nodes* se déterminent en grande partie d'après les

diverses espèces de *propositions*". (Le reste de la note renvoie à la classification péripatéticienne des espèces de propositions et mentionne aussi les travaux des stoïciens en la matière).

Harris traite des modes indicatif, potentiel, subjonctif, interrogatif, impératif, déprécatif (*precative*) et infinitif. (L'impératif et le déprécatif sont aussi appelés "mode de demande" (*requisitive*) par Harris). Les modes "ne sont, dans le fait, qu'autant de formes littérales destinées à exprimer ces distinctions naturelles" (pp. 137-138); ces "distinctions naturelles" renvoient bien sûr aux diverses affections de l'âme et Harris cite volontiers les définitions d'Apollonius et Priscien; "[t]ous les modes ont une propriété commune, celle d'exprimer les affections de l'âme" (p. 139). Cette thèse, déjà présente chez les grammairiens gréco-latins (en particulier Apollonius) sera aussi reprise par Monboddo et Gregory; le premier, en particulier, s'en servira pour exclure l'infinitif, qui n'exprime aucune "affection de l'âme", du nombre des modes. Mais la classification des modes est aussi sensible à d'autres dimensions de l'interlocution, comme les positions relatives des interlocuteurs (impératif, lorsqu'on demande à un inférieur, déprécatif, lorsqu'on demande à un supérieur), ou selon la nature des propositions (catégorique, hypothétique) et le degré d'engagement (à la vérité) que nous y attachons (indicatif,

lorsque nous sommes certains, potentiel pour les propositions "contingentes", interrogatif, "pour nous informer lorsque nous doutons d'une chose" (p. 136)).

Le mode indicatif est également appelé "déclaratif" (p. 136), et même "*mode de science*" (p. 151), parce qu'il sert à exprimer les vérités, en particulier les "vérités nécessaires", et les syllogismes.

Quand nous déclarons ou que nous indiquons simplement qu'une chose est ou n'est pas, que ce soit un acte de la perception ou de la volonté, peu importe, cela détermine le mode appelé *indicatif*. (P. 134)

Nous utilisons l'indicatif pour affirmer positivement et absolument "ce que nous regardons comme certain" (p. 136). Il se distingue aussi des autres modes par le fait qu'il "... renferme le temps tout entier, et l'expression de ses moindres divisions" (p. 145).

Les modes "potentiel" et "subjonctif" sont en étroit rapport dans *Hermès*; les deux servent à faire des affirmations non catégoriques, où un état de choses est présenté comme incertain, seulement possible, contingent ou affecté d'une certaine indétermination. La principale différence entre ces deux modes

tient au fait que le mode potentiel est "le mode dominant de toute la phrase" (p. 134), comme dans "Quand il seroit vrai que l'absolu pouvoir...", tandis que le subjonctif "n'est que subordonné à l'indicatif", et "sert le plus souvent ... [à] marquer la fin ou la cause finale" (*ibid.*), comme dans "Les voleurs se lèvent la nuit, *afin qu'ils puissent* égorger les voyageurs" :

cette fin, dans les événements de la vie humaine est toujours un contingent; il est très-possible, malgré toute notre prévoyance, qu'elle ne soit pas conforme à ce que nous imaginons, voilà pourquoi cette incertitude est exprimée avec plus de force, par le mode dont nous parlons ici.
(Pp. 134-135).

Harris s'exprime comme si le potentiel et le subjonctif n'étaient au fond que deux variantes du même mode : "Ce mode, toutes les fois qu'il est ainsi subordonné, n'est plus appelé potentiel, mais *subjonctif*" (p. 135). Un peu plus loin, sans même mentionner le subjonctif, il dit que nous avons établi un mode potentiel "pour les propositions contingentes", le subjonctif apparaissant alors comme une variante du potentiel. Ces modes expriment "une sorte d'affirmation foible et conditionnelle" (p. 145). Harris appelle, pour cette raison, "mode de conjecture" le mode potentiel.

Mais les modes qui relèvent de la perception (indicatif, potentiel et subjonctif) ne suffisent pas "pour les besoins et

les usages de la vie". La création des autres modes est motivée, dans les langues humaines, par "la conscience de notre faiblesse" ou pour amener autrui "à se rendre à quelques-uns de nos désirs" (p. 135) :

si nous interrogeons, c'est le mode *interrogatif* ;
si nous exigeons, si nous demandons, c'est encore
un autre mode, qui lui-même a plusieurs *espèces*
subordonnées. À l'égard de nos inférieurs, c'est
le mode *impératif* ; à l'égard de nos supérieurs,
c'est le *déprécatif*. (P. 136)

Harris remarque, en comparant les modes entr'eux, que les modes relevant de la volonté (interrogatif et mode de demande) diffèrent de ceux qui relèvent de la perception (indicatif et potentiel), en ceci "que ces deux derniers exigent rarement une réponse, au lieu qu'elle est indispensable pour les deux premiers" (p. 139). La direction d'ajustement joue clairement un rôle dans l'analyse des modes de Harris; les modes de la perception forment des énonciations qui "s'ajustent au monde" lorsqu'elles sont accomplies avec succès, tandis que les modes de la volonté exigent une "réponse" parce que le monde doit s'ajuster à l'énonciation. Et si on compare maintenant l'interrogatif au mode de demande, on constate "qu'ils diffèrent l'un de l'autre, non-seulement par la nature de la *réponse* qu'ils exigent, mais à d'autres égards encore" (p. 139). Au mode de demande (impératif et déprécatif), on peut répondre tantôt par un discours, tantôt simplement par une action. La réponse convenable à une demande du genre : "Donnez une obole à ce pauvre

homme", est une action, un acte de charité. Mais l'interrogatif, lui, exige toujours comme réponse une proposition "définitive ou affirmative". Harris remarque qu'il y a une très grande affinité entre les modes interrogatif et indicatif; la réponse exigée par le mode interrogatif est presque toujours une phrase dont le verbe principal est à l'indicatif; de plus, dans ces deux modes, "le verbe conserve la même forme, et ils ne sont distingués que par l'addition ou la suppression d'une particule, ou par un léger changement de position dans les mots, ou quelquefois enfin par le seul changement du ton ou de l'accent de la voix" (pp. 140-141). Harris distingue également différents types de questions; d'abord, les *yes/no questions*, qu'il appelle "questions simples ou définies", comme "Ces vers sont-ils d'Homère?", auxquelles on peut répondre par une proposition affirmative ou négative ("Ces vers sont [ne sont pas] d'Homère"), ou, pour abréger, par les "particules" *oui* et *non*; ensuite, les questions qu'il appelle "complexes", comme "Ces vers sont-ils d'Homère ou de Virgile?"; et enfin, les questions "indéfinies", comme "De qui sont ces vers?". On ne peut répondre par "oui" ou "non" aux questions complexes et indéfinies; mais on peut le faire soit par une proposition complète ("Ces vers sont d'Homère"), soit par une phrase elliptique (simplement "Homère"). Harris reprend (encore) ces distinctions des Anciens, en particulier d'Ammonius. Il poursuit sa comparaison de l'interrogatif et du mode de demande en expliquant pourquoi le second, contrairement au premier, n'admet pas toutes les personnes ni tous les temps : c'est "par la raison toute simple qu'il est aussi absurde, dans les modes,

de se commander à soi-même, qu'il le serait, dans les pronoms, que celui qui parle devînt le sujet à qui il adresserait la parole" (p. 142); et si l'impératif n'admet pas tous les temps, c'est que "le commandement ou le désir, qui sont du mode impératif, ne peuvent nécessairement se rapporter qu'au futur : car que peuvent-ils avoir de commun avec le présent et avec le passé, qui de leur nature sont immuables et nécessaires?" (pp. 143-144). Harris observe, comme beaucoup d'autres, que l'on commande souvent en utilisant le futur de l'indicatif, et qu'il existe, dans certaines langues (comme on peut en trouver en grec et en français) des impératifs passés ("Ayez fait ceci à mon retour!"); ces formes passées d'impératif expriment, selon Harris, "le désir que l'on a de voir la chose faite au moment où l'on parle" (p. 144, dans la note infrapaginale). Harris appelle aussi "mode d'instruction" le mode interrogatif, et "mode de législation", le mode impératif.

L'infinitif, enfin, se distingue d'abord des autres modes par le fait que le verbe, à ce mode, ne se rapporte pas à une personne ou à une substance. Dans la phrase "Courir et danser me donnent soif", "courir" et "danser" "subsistent indépendamment de tout autre mot, et il n'est ni nécessaire ni possible de les faire précéder d'un nom de personne ou de substance" (p. 146). Une autre caractéristique importante des infinitifs tient au fait qu'ils "perdent leur caractère d'attributifs", ... [et] prennent

même celui de *substantifs*" (p. 147). Si tous les modes ont en commun la propriété d'exprimer une "affection de l'âme", l'infinitif n'est pas vraiment un mode puisque cette propriété lui fait défaut.

Harris rappelle la conception des stoïciens et d'Apollonius selon laquelle l'infinitif est la forme simple et primitive du verbe, car l'infinitif exprime l'action contenue dans le verbe sans rien y ajouter. C'est pourquoi les verbes, dans les modes personnels, peuvent "se résoudre par l'infinitif, qui en est comme le *prototype*, et par quelque mot ou proposition qui exprime leur caractère particulier" (p. 148). Ainsi, "Ambulo" signifie la même chose que "Indico me ambulare" ("Je déclare moi marcher") et "Marche!", la même chose que "Je t'ordonne de marcher", etc. L'infinitif a aussi la propriété de se lier "naturellement à tous les verbes qui indiquent quelque tendance, désir ou volonté de l'âme, mais rarement avec les autres" (p. 149). C'est pourquoi nous pouvons dire "Je veux vivre", mais pas "Je mange vivre". Priscien appelait *verba voluntiva* ces verbes exprimant des tendances, des désirs ou la volonté du locuteur. On peut unir dans une même phrase des verbes à l'indicatif, comme dans "Il enseigne et il marche", mais les actions désignées par les deux verbes demeurent alors séparées et bien distinctes. Il en va autrement avec les "verbes de la volonté" : les phrases "Je veux ...", "Je désire ...", "Je demande ...", etc., sont incomplètes

et défectueuses tant qu'on ne leur ajoute pas un infinitif qui exprime "l'action propre vers laquelle elles tendent" (p. 150). Ce n'est qu'alors qu'"elles forment un tout complet, et conforme aux lois de la raison et aux règles de la syntaxe" (*ibid.*).

Quant aux interjections, elles expriment certaines émotions vives (stupéfaction, douleur, etc.), et ne se laissent ramener à aucune des parties du discours servant à l'analyse de la proposition. Les interjections se prononcent à part, ou sont lancées dans une proposition sans en altérer la forme ou la signification.

Enfin, Harris présente une conception du pronom relatif assez conforme à celle que l'on a déjà rencontrée chez les grammairiens philosophes français. Il renvoie même, sur ce sujet, à la *Grammaire générale et raisonnée* de Port-Royal (voir p. 72, la fin de la note appelée à la page 70, où Harris réfère au chap. IX à "un excellent ouvrage français, intitulé : *Grammaire générale et raisonnée*"). Le pronom relatif cumule les fonctions du pronom et de la conjonction. Si, au lieu de dire : "La lumière est un corps et la lumière se meut avec une très grande vitesse", nous disons : "La lumière est un corps *qui* se meut avec une très

grande vitesse", non seulement la proposition conserve son unité et son intégrité, mais en plus elle "devient, s'il est possible, plus une, plus entière" (p. 70). En conséquence, il appelle ce pronom "subjonctif", parce que, dit-il, "il ne peut pas, comme les autres (pronoms), exciter de lui-même une idée dans l'esprit; mais il ne sert qu'à unir une idée à une autre qui précède" (*ibid.*). D'ailleurs, les propositions où figure un tel pronom sont toujours des propositions complexes, avec deux nominatifs et deux verbes.

* * *

NOTES

- (1) André Joly, qui signe l'"Introduction" de l'édition du *Hermès* de 1972 (dans la traduction de Thurot), affirme avoir dénombré pas moins d'une dizaine d'éditions en moins d'un siècle, et cite abondamment des témoignages élogieux de ses contemporains. Il mentionne plusieurs grammairiens anglais importants qui auraient été influencés par Harris, dont Robert Lowth, Joseph Priestley, Monboddo et James Beattie ("Introduction", pp. 8-9), et décrit la réception du *Hermès* en Allemagne et en France. Voir aussi I. Michael (1970, *op. cit.*, p. 172; cité par Joly, p. 9), qui parle du *Hermès* de Harris comme étant "by far the most penetrating of all the works written in the name of Universal Grammar". Sur la réception du *Hermès* de Harris en France, cf. P. Bergheaud, "Remarques sur la réception de Harris en France", in *Histoire. Epistémologie. Langage*. Tome 7, fasc. 11, 1985, pp. 149-162; Sur les critiques adressées à Harris par Horne Tooke, cf., du même auteur, "De James Harris à Horne Tooke", in *Historiographia Linguistica*, VI:1, 1979, pp. 15-45. J'utilise, pour mon exposé, la traduction française de Thurot qui est tout à fait fiable, n'ayant pu obtenir l'original anglais à temps. J'indique ici et là les équivalents anglais (qu'on trouve chez d'autres grammairiens) lorsque cela me semble pertinent.
- (2) Destutt de Tracy (*Grammaire*, 1803, p. 116), parle de Horne Tooke comme d'un "grammairien vraiment philosophe", et dans la note 1 (p. 116), il écrit : "Aussi réduit-il bien à sa juste valeur son compatriote Harris, qui a été un moment si vanté chez nous, quoiqu'il ne le mérite guère. Au reste, nous ne devons pas nous en plaindre, puisque cela nous a valu la traduction qu'en a faite le citoyen Thurot, et les excellentes notes qu'il y a jointes, qui sont autant de dissertations souvent précieuses, et toujours très-supérieures au texte qui en est la cause occasionnelle".
- (3) La théorie des "ordres" de Harris a pu être comparée à celle des "rangs" et de la "subordination syntaxique" de Jespersen (*The Philosophy of Grammar*, 1924); cf. l'"Introduction" de Joly, pp. 79-80. Il y a des substantifs de premier ordre ("Jules", "homme", etc.) et des substantifs de second ordre (les pronoms); de même, les attributifs de premier ordre comprennent les adjectifs, les verbes et les participes, et les attributifs du second ordre, les adverbes. Harris se distingue de la tradition et des autres grammairiens philoso-

phes en rangeant les adjectifs avec les verbes et les participes parmi les attributifs, au lieu de les faire entrer dans la classe des substantifs et de distinguer les "noms substantifs" des "noms adjectifs". Sur la théorie des parties du discours de Harris, cf. A. Joly, "James Harris et la problématique des parties du discours à l'époque classique", in *History of Linguistic Thought and Contemporary Linguistics*, éd. par H. Parret, New York & Berlin, W. de Gruyter, 1976, pp. 410-430.

- (4) Joseph L. Subbiondo, "The Semantic Theory of James Harris", in *Historiographia Linguistica*, III:3, 1976, p. 279. Sur la réception du *Hermès* de Harris en Angleterre, voir p. 285.

- (5) Cf. A. Joly, "Temps et verbe dans les grammaires anglaises de l'époque classique", in *Histoire. Epistémologie. Langage*. Tome 7, fasc. 11, 1985, pp. 112-113.

- (6) James Burnett (Lord Monboddo), *Of the Origin and Progress of Language* (1774), vol. 1, AMS Press, Inc., New York, 1973, chap. I. Monboddo (p. 8) parle de son "worthy and learned friend Mr Harris"; et en note infrapaginale : "The Author of *Hermes*, a work that will be read and admired as long as there is any taste for philosophy and fine writing in Britain".

- (7) I. Michael (*op. cit.*, pp. 430-431) écrit : "James Harris, in *Hermes*, 1751, is unusual among writers on universal grammar in making a definite enumeration of moods, firmly based on meaning". Il mentionne l'hypothèse des deux facultés actives de l'âme (Perception et Volonté), et celle qui établit la dépendance des modes vis-à-vis des "espèces de propositions". Il s'étonne ensuite que Harris n'ait pas posé deux modes primaires et qu'il ait présenté au lieu un ensemble de quatre modes dans son analyse des intentions du locuteur (*speaker's intention*). Il écrit aussi que Harris "seems later in the chapter to treat the infinitive as a mood also"; mais il s'agit, semble-t-il, d'une concession à la tradition qui a toujours traité l'infinitif au chapitre des modes verbaux. Mais Harris ne peut en faire un mode, puisque l'infinitif perd même son caractère d'attributif et n'exprime aucune énergie ou affection de l'âme.

* * *

CHAPITRE QUATRIEME : JAMES BURNETT (LORD MONBODDO)

Of the Origin and Progress of Language de Monboddo est une oeuvre immense, publiée en six volumes, entre 1773 et 1792. Elle fut partiellement traduite en allemand peu de temps après (1784-1786) avec une introduction de Herder. Il fut aussi l'auteur d'un autre ouvrage tout aussi gigantesque (*Ancient Metaphysics : or the Science of Universals*) mais qui n'eut pas le même impact que le précédent. Monboddo ne cherche aucunement à dissimuler sa dette envers James Harris; bien au contraire, *Of the Origin and Progress of Language* est plein de références au *Hermès* de Harris et de commentaires élogieux à son endroit; il avoue de plus qu'il doit largement à son ami son goût pour l'étude des langues (en particulier les langues anciennes et surtout le grec) et son engouement pour la philosophie grecque classique.

Ce chapitre consacré à Monboddo constitue une sorte de trait d'union entre le précédent et le suivant; car si Monboddo s'inspire souvent de Harris, les réflexions de James Gregory sur les modes verbaux (chapitre suivant) prendront pour point de départ celles de Monboddo.

Le premier Volume de *Of the Origin and Progress of Language* est entièrement consacré au problème de l'origine du langage, où l'auteur tente de montrer (premier Livre) que le Langage n'est pas une faculté "naturelle" à l'homme (n'en déplaise à Chomsky qui d'ailleurs ne mentionne pas l'oeuvre de Monboddo), et que la Société (ou Etat politique) n'est pas non plus une "condition" naturelle à l'homme, bien qu'elle soit une condition nécessaire à l'invention du langage (deuxième Livre). L'homme dans l'état de nature est l'oeuvre de Dieu, mais l'homme vivant en société, doué de raison et communiquant avec ses congénères au moyen de signes conventionnels, est ce que l'homme a fait de l'homme. Enfin, il décrit (troisième Livre) les principales étapes qui ont marqué les premiers développements des langues à partir des cris inarticulés et du langage des gestes un peu à la manière de Condillac, avec qui il se dit en accord sur plusieurs points, même s'il ne connaissait son oeuvre qu'imparfaitement et indirectement ⁽¹⁾.

C'est le second volume qui nous occupera ici. Il constitue à lui seul un traité de Grammaire Générale. Le premier Livre traite de l'analyse de la "partie formelle" du langage (c'est-à-dire l'analyse de l'ensemble des différentes "manières de signifier" des mots, ou des mots en tant qu'ils sont signifiants), le second, de l'aspect matériel, et le troisième, de la syntaxe et

de la "composition" en général.

Monboddo reprend à son compte et réinterprète la division des parties du discours proposée par Platon (*Le Sophiste*, 261d-262a) et Aristote (*Traité de l'interprétation*) : toutes les parties du discours, les huit mentionnées par Denys de Thrace et l'interjection des Latins, sont rapportées soit au **nom**, soit au **verbe**. Les noms servent à désigner les substances, c'est-à-dire tout ce qui jouit d'une existence "autonome" (réelle ou imaginaire); les verbes, au contraire, servent à désigner les accidents qui inhérent aux substances, soit les qualités, quantités, relations, ainsi que l'action et la passion. En bref, le verbe pour Monboddo recouvre toutes les parties du discours qui servent à désigner des êtres tombant sous l'une ou l'autre des catégories d'Aristote, à l'exception de la substance (les substances étant désignées par les noms).

Dans cette conception élargie du verbe, les catégories de l'action et de la passion sont particulièrement importantes dans la mesure où elles sont intimement liées dans l'esprit du locuteur qui exprime nécessairement dans tout discours quelque affection ou "énergie" ("*energy of the mind of the speaker*") de son esprit relative à l'action (ou passion) dénotée par le verbe.

Tous les mots, en conséquence, se divisent en ceux qui expriment les substances, ceux qui expriment les accidents et ceux qui expriment les affections ou dispositions de l'esprit du locuteur:

all speech whatever, besides what it may express concerning the nature of things, does of necessity express some energy, passion, disposition, or, as I would chuse to call it by one word, *affection*, of the mind of the speaker : for it denotes his joy, grief, surprise, or some other passion; or it communicates his prayers, wishes, commands, or volition of any kind; or it simply declares the judgement of his mind concerning any thing, that is, affirms or denies. As therefore the expression of these accidents or attributes of the mind of the speaker are essential to speech, I would chuse to separate them from other accidents, which may be expressed or not by speech, and to consider them by themselves, calling them *the affections of the speaker's mind*, and leaving to the accidents of substances the common name of *accidents*. We may therefore say, that every word expresses substance, or accident, or the affections of the mind of the speaker. The first is what I call a *noun*, the other two are *verbs*. (*Of the Origin and Progress of Language*, vol. II, pp. 32-33).

Les noms substantifs, les pronoms et les articles se rapportent à la catégorie du nom, et toutes les autres parties du discours (les verbes proprement dits, les adjectifs, participes, adverbes, conjonctions, prépositions et interjections) à celle du verbe. A la suite de Harris, Monboddo s'écarte de la tradition en refusant de ranger les adjectifs parmi les noms; et s'il peut paraître étrange de ranger les prépositions parmi les verbes, c'est qu'elles "denote relations of things... inherent in their subjects, so that they are qualities which are not considered as having a separate existence" (*ibid.*, p. 175) '2'.

Il semble bien que toutes les parties du discours qui ne servent pas (ou ne contribuent pas) à dénoter des choses ayant une existence autonome sont ici considérées comme verbes. Et il y a, en conséquence, des verbes qui sont indéclinables.

Les verbes "proprement dits" se distinguent des autres "verbes" par ceci qu'ils expriment à la fois un accident et une affection de l'esprit du locuteur. Lorsqu'une affection de l'esprit est exprimée séparément, c'est soit par une interjection, soit par le verbe substantif *être*, "which denotes no more than the affection of the mind of the speaker, either *affirming*, that is, asserting that the thing *is*, or *commanding*, *praying*, or *wishing*, that it *should* be" (*ibid.*, pp. 33-34). Mais le verbe substantif exprime aussi, comme chez Harris, l'existence. Les affections de l'esprit exprimées par les interjections sont des "passions", comme la joie, la surprise, la stupéfaction, etc.; et parce qu'elles n'expriment que des sentiments et non des idées, les interjections peuvent être considérées comme les restes des plus anciennes formes de langage parmi les hommes.

Les affections ou "énergies" de l'esprit exprimées par le verbe ne sont pas en général des passions, mais plutôt, comme

chez Harris, des jugements (Monboddo écrit "**assertion**") et des volitions. Les volitions peuvent être de deux espèces : le souhait et le commandement. Ainsi, "there is no verb of this kind (le verbe au sens strict), which does not either assert, wish, or command" (*ibid.*, p. 118). '3' Monboddo place l'interrogation dans la catégorie du souhait ou "simple désir", car, écrit-il, "every man that interrogates, wishes or desires to be informed" (*Ibid.*, la note infrapaginale). Notons que, de la même façon, dans la théorie des actes de discours, les questions sont des actes de type directif, une espèce du genre **requête** (l'allocutaire a une option de refus) ayant le **désir** comme condition de sincérité.

Le verbe, en plus d'exprimer une énergie de l'esprit du locuteur, signifie aussi, à l'exception du verbe **être**, ce que Monboddo appelle en un mot l'**action**, c'est-à-dire la chose même qui est affirmée, niée, commandée ou souhaitée par le locuteur. L'expression d'une énergie de l'esprit et d'une action ou opération "is essential to every verb in every language" (*ibid.*, p. 118). Le mot **essential** ne semble pas des plus appropriés dans les circonstances, puisque Monboddo affirme plus loin (p. 122) que le verbe **être** n'exprime aucune action ou opération particulière. Mais il précise également plus loin (p. 124) qu'il est "essentiel" au verbe d'exprimer un accident (en plus d'une énergie de l'esprit) et que sous les accidents exprimés par le verbe, il comprend à la fois l'existence et l'action. Par

ailleurs, il est moins explicite que les Messieurs de Port-Royal sur la manière dont les verbes signifient l'action ou l'opération, bien qu'il semble aller dans le même sens. Voici ce qu'il écrit sur le sujet :

the **action** of the verb, is necessarily implied in the signification of the verb; for if we were to affirm, that we do affirm, or did affirm, the energy itself, in such case, would be the thing affirmed. (*Ibid.*)

Les grammairiens de Port-Royal, on s'en souvient, distinguaient, à propos d'énoncés comme **affirno**, **j'affirme**, deux affirmations : celle qu'accomplit le locuteur et qui est exprimée par la forme du verbe, et celle qu'il conçoit et s'attribue en la signifiant directement. C'est, semble-t-il, une distinction de ce genre que Monboddo avait en vue dans le dernier passage cité, car plus loin (p. 167), il explique que **cursus**, contrairement à **curro**, n'est pas un verbe même s'il dénote une action, parce qu'il n'exprime aucune énergie de l'esprit affirmant que cette action existe, commandant qu'elle doive exister ou souhaitant qu'elle puisse exister. Malheureusement, il ne discute aucun exemple où c'est un verbe qui signifie directement une énergie de l'esprit. Les trois principales énergies de l'esprit exprimées par le verbe, l'affirmation, le commandement et le souhait, sont des opérations (ou actions) qui peuvent devenir la signification principale des verbes "affirmer", "commander" et "souhaiter". Mais Monboddo ne dit pas clairement si les énergies de l'esprit ne peuvent être signifiées directement que par ces verbes utilisés à l'indicatif.

Le verbe, en plus des énergies de l'esprit et de l'action, exprime aussi la personne ou la chose à laquelle l'action est reliée sous la forme de l'affirmation, du commandement ou du souhait. Il exprime aussi, comme chez Harris, Du Marsais et plusieurs autres, l'**existence** de l'action signifiée par le verbe. L'expression de l'existence de l'action dans un sujet est également essentielle à tous les verbes,

for when we affirm any thing, we assert that it **does** exist; when we command it, we desire that it **should** exist; and when we wish for it, it is that it **may** exist. This general idea therefore of being or existence is implied in every verb, whatever the action of it may be. (*Ibid.*, p. 120).

Nous l'avons vu, le verbe **être** n'exprime rien d'autre que l'action de l'esprit et l'existence. Monboddo suit la tradition en faisant du verbe **être** le plus simple des verbes, tous les autres pouvant se décomposer en verbe **être** + participe.

Enfin, le verbe **consignifie** le temps. Cette "signification ajoutée" (*adjunct*) est nécessairement impliquée dans tous les verbes. Reprenant Aristote, Monboddo explique ce trait syntaxique par le fait que l'existence est impliquée dans tous les verbes et que tout ce qui existe ici-bas existe dans le

temps; par suite, toutes les choses qui existent dans notre "monde sublunaire" sont soumises à la génération et à la corruption, et donc aux grandes divisions du temps : elles **sont**, **ont été**, ou **seront**. Que seuls les verbes aient cette capacité de marquer le temps se comprend donc par le fait qu'ils sont les seuls à exprimer une énergie de l'esprit affirmant qu'une chose **existe**, commandant qu'elle **doive** exister ou souhaitant qu'elle **puisse** exister.

Monboddo critique les définitions qui, comme celle de Port-Royal, font du verbe une partie du discours signifiant l'affirmation. Cette définition, dit-il, est "incomplète", parce qu'elle ne tient compte que d'une seule des énergies de l'esprit exprimées par le verbe, sans mentionner les deux autres (le commandement et le souhait). Il ne semble pas accepter non plus l'idée (qu'on trouve aussi dans la *Grammaire* de Port-Royal) que les énoncés éternels ("Le tout **est** plus que l'une de ses parties", etc.) ne contiennent aucune marque de temps; car, explique-t-il, les choses éternels et immuables n'existent peut-être pas dans le temps, mais elles ont néanmoins une **durée**, et l'idée de durée (**duration**) est à ses yeux plus générale que celle du temps. Plus loin cependant (p. 168), il parle du verbe substantif comme du "verbe métaphysique" (**metaphysical verb**), qu'il juge particulièrement approprié à l'expression des vérités éternelles "which have nothing to do with time, persons, or the disposition of the mind"...

Après analyse, Monboddo formule de cette manière sa définition du verbe :

It is a word principally significant of accident, of the energy of the mind of the speaker relative to that accident, of the substance to which the accident belongs, and it is consignant of time. (*Ibid.*, p. 124).

Mais parmi toutes les choses signifiées par le verbe (personne, nombre, voix, etc.), l'existence et l'énergie de l'esprit sont les seules qui lui soient vraiment nécessaires (*cf.* pp. 166-167). Cette capacité des verbes d'exprimer sans ambiguïté plusieurs significations constitue selon Monboddo l'un de leurs traits les plus remarquables, car elle permet d'éviter une multiplication inutile des mots en exprimant commodément ces significations en un seul. Les langues primitives (*barbarous languages*) étaient justement, à son avis, fort imparfaites parce qu'elles multipliaient inutilement les mots et parce qu'elles créaient à chaque fois des mots tout à fait nouveaux au lieu de chercher à les dériver à partir d'un certain nombre de racines par l'ajout de terminaisons nouvelles.

Venons-en enfin aux modes. La définition qu'en donne Monboddo est ambiguë; elle ne dit pas clairement si le mot

"modes" s'applique aux énergies de l'esprit ou aux inflexions des verbes chargées de les exprimer.

The *modes* or *moods* of verbs, as they are commonly called, are no other than those energies of the mind of the speaker, which I have said are essential to the verb, expressed by different forms or inflexions of it. (*Ibid.*, p. 161).

Cette définition à elle seule laisse supposer que le mode est l'énergie ou l'affection de l'esprit plutôt que l'inflexion qui l'exprime; mais la suite du texte laisse entendre le contraire :

Of these I have only mentioned three; *affirmation*, expressed by the mood called the *indicative*; *wishing*, or *praying*, expressed by the *optative*; and *command*, expressed by the *imperative*. The *interrogative* is reckoned by some among the moods; but as it is not expressed by any different form of the verb, but only by particles, or by a certain arrangement of the words, I do not chuse to call it a mood... (*Ibid.*).

Ici ce sont plutôt les énergies de l'esprit qui sont exprimées par les modes, lesquels sont conçus comme des inflexions, et c'est bien un critère morphologique qui détermine ce qui compte comme mode : pour cette raison, ni l'interrogatif, ni le potentiel, ne sont des modes pour Monboddo. Cette ambiguïté du terme "mode", qui se dit tantôt des énergies de l'esprit, tantôt des inflexions qui les expriment, bien qu'assez inoffensive, n'est pas relevée par Monboddo. Nous verrons (chapitre suivant) que Gregory, quelques années plus tard, y sera plus attentif et y échappera en distinguant soigneusement les "modes de la pensée"

des "modes grammaticaux".

Les modes servent donc à exprimer ces énergies de l'esprit que sont l'affirmation, le commandement et le souhait. L'affirmation est exprimée par l'indicatif et le subjonctif; Monboddo se distingue ici de Harris et ne reconnaît pas de mode potentiel, celui-ci n'ayant pas d'inflexion qui lui soit propre. Le subjonctif est rapporté à l'affirmation, "for it expresses an affirmation qualified" (*ibid.*, p. 162). L'indicatif affirme "absolument", tandis que le subjonctif affirme "relativement et conditionnellement"; son affirmation est liée à une autre affirmation ou dépend d'une autre affirmation. Monboddo dit peu de chose de l'optatif, sinon que les Grecs s'en servaient pour exprimer le souhait; il remarque toutefois l'affinité de l'optatif avec le subjonctif, le premier étant utilisé par les Grecs de préférence au dernier lorsque l'affirmation portait sur quelque chose de contingent ayant rapport à un désir ou à une inclination de l'auteur. Dans les langues modernes, on se sert du subjonctif pour exprimer le souhait, et Monboddo déplore le fait que l'anglais n'ait pas de mode subjonctif bien défini et qu'il soit peu utilisé ou souvent remplacé indifféremment par l'indicatif. Mais dans la langue des Grecs (qu'il tient, comme son ami Harris, pour la plus parfaite des langues, exception faite peut-être du sanskrit), il y a, dit-il, deux subjonctifs : le subjonctif proprement dit, et l'optatif, qui était le plus

souvent utilisé comme un subjonctif lorsque le temps du verbe principal était au passé.

L'infinitif n'est pas un véritable mode verbal pour Monboddo ("As to the infinitive, I hold it to be no mood, though it be commonly called so" -- p. 162); la raison de cette exclusion est simple : l'infinitif n'exprime aucune énergie de l'esprit. Il exprime simplement l'action du verbe avec, dit-il, l'addition du temps (ce qu'il n'explique pas) ⁴. L'infinitif est utilisé comme nom, ou encore il sert, comme moyen de syntaxe, à lier un verbe à un autre verbe, ou un verbe à un nom. Quant au participe, Monboddo, comme beaucoup d'autres grammairiens, en fait une partie du discours à part entière, et non un mode verbal ⁵, car lui non plus n'exprime aucune énergie de l'esprit.

* * *

NOTES

(1) *Of the Origin and Progress of Language*, Vol. I, (seconde édition), édit. par J. Balfour, Edimbourg et T. Cadell, Londres, 1774; réimprimé en 1973 par AMS Press, Inc., New York. Dans la suite, j'utiliserai surtout le Volume II, réimprimé en 1973 par le même éditeur à partir de l'édition de 1809. Dans la "Préface", pp. ix-x, Monboddo mentionne les travaux de Rousseau (le *Discours sur l'origine de l'inégalité*, et l'*Essai sur l'origine des connaissances humaines* de Condillac, mais il avoue n'avoir connu ce dernier ouvrage que par les extraits traduits dans la *Critical Review*. H. Aarsleff (*The Study of Language in England, 1780-1860*, Princeton, Princeton U.P., 1967, p. 37, note 45) nous apprend que les extraits en question furent traduits par Thomas Nugent dans *Critical Review*, II, 1756, pp. 193-218. Il attire aussi notre attention sur le fait que la section première de la seconde partie de l'*Essai* de Condillac s'intitule justement "De l'origine et des progrès du langage" (cf., *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, éd. de G. Le Roy, *Oeuvres philosophiques de Condillac*, Paris, P.U.F., 1947 (Vol. I), p. 60).

(2) Cette conception des prépositions comme "verbes" apparaît bien étrange, certes. Toutefois, on retrouve une conception apparentée chez nul autre que Donald Davidson, dans l'un de ses articles les plus célèbres : "The Logical Form of Action Sentences", dans *The Logic of Decision and Action*, éd. par N. Rescher, Pittsburgh, University of Pittsburgh Press, 1966; voir en particulier les pages 91-93. Davidson analyse en effet l'énoncé "(Ex)(x consists in the fact that I flew my spaceship to the Morning Star)" de la manière suivante : "(Ex)(Flew(I, my spaceship, x) & To(the Morning Star, x))", où la préposition "to" est traitée comme un verbe. Castaneda (l'un de ses commentateurs) avoue que cette conception le rend perplexe "beyond limit" (p. 108). Dans sa réplique, Davidson avoue à son tour : "My proposal to treat certain prepositions as verbs does seem odd, and perhaps it will turn out to be radically mistaken" (p. 118); mais il défend néanmoins sa conception de façon à rencontrer les objections de Castaneda en proposant "a special form of 'to' which means 'motion-toward-and-terminating-at'", que Davidson appelle toujours un "verbe". Par substitution, on obtient alors "(Ex)(Motion-toward-and-terminating-at(the Morning Star, x))". Les motivations qui conduisent Davidson à traiter certaines prépositions comme des verbes sont toutefois bien différentes de celles de Monboddo qui ne dispose pas d'outils logico-mathématiques aussi sophistiqués.

(3) On trouvera une conception analogue dans l'*Essai de*

sémantique [1897] de M. Bréal, Genève, Slatkine Reprints, 1976, p. 342 : "le caractère particulier du verbe est de pouvoir, à l'énonciation d'un fait, mêler un élément qui révèle notre propre état d'âme". D'après Bréal, les modes constituent le véritable fond de la conjugaison du verbe indo-européen, son principal "motif", ses plus anciennes formes.

(4) Il s'agit sans doute d'expressions composées des auxiliaires *être* ou *avoir* suivi, par exemple, d'un participe ou d'un syntagme (nominal, verbal ou prépositionnel), comme "*avoir* marché deux milles", "*avoir* à marcher deux milles", "*être* sur le point de marcher deux milles", etc.

(5) Cf. *Ibid.*, pp. 173-174 : "The participle, though in our common grammars it be set down in the conjugation of every verb as a part of it, yet is truly a separate part of speech; for it does not express any energy of the mind of the speaker, which as I have said, is essential to the verb".

* * *

CHAPITRE CINQUIEME : JAMES GREGORY

James Gregory était professeur de physique à l'Université d'Edimbourg ^{'1'}. En 1792, il fit paraître des *Philosophical and Literary Essays* ^{'2'}; mais le texte qui retiendra ici notre attention s'intitule "Theory of the Moods of Verbs" ^{'3'}, qui parut en 1790 dans les *Transactions of the Royal Society of Edinburgh*, mais fut lu, en deux séances (le 18 juin et le 16 juillet 1787), devant les membres de la Société Royale d'Edimbourg.

Cet essai de Gregory représente à mon avis, sous sa forme la plus achevée, la théorie des modes verbaux comme marqueurs d'actes de pensée. Il contient plusieurs innovations intéressantes pour la sémantique et la pragmatique des modes, en particulier par l'introduction du concept d'*opération sociale de l'esprit*, qu'il emprunte à son ami Thomas Reid ^{'4'}, et qui permet un élargissement du cadre des théories idéationnelles du langage. Le texte de Gregory, qui fait près d'une soixantaine de pages, est l'une des études les plus fines et les plus minutieuses qui ait été consacrées aux modes verbaux par les grammairiens des Lumières. Certaines de ses idées seront retenues par l'auteur de l'article "*Grammar*" de la troisième édition de l'*Encyclopaedia Britannica* ^{'5'}, qui le cite avec approbation, sans toutefois

réaliser de véritables progrès sur la doctrine du physicien et grammairien philosophe écossais.

Les modes verbaux représentent pour Gregory "a very curious and interesting point in the theory of language" (p. 193). Parce qu'il n'a pas eu le bonheur de rencontrer une doctrine grammaticale qui lui semble vraiment juste, complète et pleinement satisfaisante en cette matière, il décida d'entreprendre par lui-même cette recherche sur les modes verbaux. Il déplore en particulier que les grammairiens aient fait trop peu d'observations précises sur les faits de langue relatifs aux modes, ainsi que le manque de notions distinctes les concernant, l'admission rapide et négligente de principes généraux mal établis, et l'usage vague de termes mal définis et peu expliqués. Pour éviter de retomber dans ces erreurs, il propose une méthodologie inspirée des sciences physiques (vraisemblablement de Newton). On recueille d'abord le plus grand nombre d'observations pertinentes pour notre sujet; ensuite, on "déduit" de ces observations certains principes généraux; enfin, on vérifie ces principes par de nouvelles observations ou par des expériences. Fidèle à cette méthodologie, la première partie du texte (pp. 195-214) expose un certain nombre d'observations relatives aux modes; Gregory en tire six principes ou conclusions (exposés aux pages 214-216); le reste du texte est une discussion de ces principes.

Tout au long de son essai, Gregory renvoie à la doctrine des modes exposée par Monboddo dans le second Volume de *Of the Origin and Progress of Language*. Même s'il juge la doctrine de Monboddo très incomplète et par moment très obscure, il la considère néanmoins comme la meilleure (ou la moins mauvaise...) qu'il ait pu lire sur le sujet. La meilleure façon de faire avancer la théorie des modes, dans les circonstances, c'est d'essayer de corriger et de compléter la meilleure théorie disponible.

Commençons par les "observations" de Gregory concernant les modes. Pour Monboddo, nous l'avons vu, le mode n'est pas un simple "accident" du verbe, car l'expression d'une *energy of the mind* fait partie de l'essence du verbe. Par conséquent, l'infinitif ne pouvait être qu'un nom verbal, puisqu'il n'exprime aucune attitude du locuteur. Gregory s'écarte de Monboddo sur ce point. Comme d'autres grammairiens (Arnauld, Lancelot, Du Marsais entre autres), il remarque qu'en latin surtout l'infinitif contribue souvent, en tant que verbe, à exprimer des pensées complètes, comme dans "Non est *vivere* sed *valere* vita". L'infinitif est donc un verbe sans mode. De cela, il tire la conclusion suivante : "It is only the capacity or susceptibility of *mood*, that can with propriety be said to be essential to a verb" (p. 196). De la même façon, ce n'est pas la division, mais la divisibilité qui est essentielle à une ligne géométrique,

comme le mouvement et le repos ne sont pas essentiels aux corps, bien que la mobilité et la capacité d'être au repos le soient. Ce qui est essentiel au verbe, c'est donc de pouvoir prendre tel ou tel mode. Lorsqu'un infinitif est utilisé comme moyen de syntaxe pour lier un verbe à un autre, ou un verbe à un nom, il ne cesse donc pas pour autant d'être un verbe; d'ailleurs, souligne Gregory, les phrases où un infinitif est utilisé de cette manière sont "convertibles" en des phrases synonymes où apparaissent soit des verbes portant la marque d'un mode, soit d'autres parties du discours, comme "*To be or not to be*, that is the question", qui est "convertible" en une phrase moins élégante et énergique, mais néanmoins synonyme : "The question is, whether we shall be or shall not be". Gregory rejoint cependant Monboddo lorsque celui-ci affirme que l'infinitif n'est pas vraiment un mode et qu'il appartient à l'essence des modes d'exprimer une certaine énergie de l'esprit du locuteur⁽⁴⁾.

Gregory critique Monboddo pour avoir limité indûment le nombre des modes à trois seulement (indicatif, impératif et optatif, le subjonctif se rapportant au premier). Mais il n'insiste pas moins que son prédécesseur pour ne reconnaître, dans une langue particulière, que les modes verbaux explicitement marqués par une flexion verbale caractéristique; ainsi, l'anglais, comme la plupart des langues, n'a pas de mode interrogatif, ni de potentiel, ni d'optatif.

Gregory observe qu'un même mode peut servir à exprimer diverses énergies de l'esprit, ou des énergies qui sont habituellement exprimées par d'autres modes; de plus, les énergies de l'esprit ne sont pas toujours exprimées par des flexions verbales. Le subjonctif, même en grec, est souvent utilisé pour exprimer l'énergie du souhait, et le subjonctif ne sert pas, dans tous ses usages, à exprimer des affirmations "conditionnelles et qualifiées"; Gregory donne quelques exemples où le subjonctif ou l'indicatif exprime "a very plain supposition" (p. 202), la supposition constituant, à son avis, une énergie de l'esprit distincte des autres. De même, les énergies du souhait, de l'interrogation et du commandement peuvent être rendues par des circonlocutions, par une particule (*Utinam* + subjonctif) ou par l'ordre des mots.

L'originalité de Gregory tient pour une large part au fait qu'il distingue soigneusement, et plus clairement que quiconque avant lui, les *modes de pensée* (*moods of thought*) (qu'il appelle aussi quelquefois *energies* ou *modifications*) des *modes grammaticaux* (*grammatical moods*). Les modes de pensée et les modes grammaticaux correspondent à deux manières d'envisager les modes : soit relativement à la pensée (qui est la même partout et pour tous), soit relativement à une langue particulière. Les

modes grammaticaux comprennent toutes les marques qui expriment les modes de pensée, qu'il s'agisse de flexions verbales, de particules ou de l'ordre des mots. Voici comment il présente cette distinction :

Whatever may be thought of the preceding observations, it must at least be admitted, that the moods of verbs may be considered in two very different points of view; either *with relation to any particular language*, or *with relation to human thought*, which must be supposed the same in all ages and nations. For the sake of distinctness, I shall call the expressions of them, by inflection or otherwise in language, *grammatical moods*; and the thoughts, or combinations of thoughts, so expressed, as well as similar combinations of thoughts, though not always, or perhaps never expressed in the same way, I shall call *energies*, or *modifications*, or *moods of thought*. (p. 204).

Les modes grammaticaux sont formellement établis par la grammaire de chaque langue; mais le nombre des modes de pensée excède de beaucoup celui des modes grammaticaux, ce qui nous oblige souvent à utiliser le même mode grammatical pour exprimer différents modes de pensée.

Il n'est donc pas étonnant qu'en égard à l'expression des modes de pensée, toutes les langues humaines présentent de graves déficiences. Gregory affirme même qu'il ne connaît aucun autre domaine "in which language is more deficient, than in the expressing of those *energies* or modifications of thought, some of which always are, and all of which might be expressed by the

grammatical moods of verbs." (*Ibid.*) Malgré cette déficience en modes grammaticaux, la meilleure méthode pour étudier les modes de pensée consiste encore à étudier les modes grammaticaux dans diverses langues, à comparer entre eux les modes de pensée qu'ils servent à exprimer, et à examiner les raisons qui font que certains modes de pensée sont ainsi exprimés alors que d'autres ne sont exprimés qu'indirectement. Il est évident que très peu de modes de pensée sont exprimés par des modes grammaticaux (types syntaxiques) dans la plupart des langues indo-européennes.

Toutefois, les modes de pensée qui ne sont exprimés par aucun mode grammatical caractéristique peuvent néanmoins être signifiés par un énoncé dont le verbe principal est à la première personne du singulier de l'indicatif présent, suivi d'un infinitif (une procédure de résolution analogue à celle d'Apollonius Dyscole) : "Je vous exhorte de ...", "Je vous avise de ...", etc.

L'énumération des modes de pensée présentée par Gregory est fort révélatrice et intéressante en elle-même :

Affirming, denying, testifying, foretelling or prophesying, asking, answering, wishing, hoping, expecting, believing, knowing, doubting, supposing, stipulating, being able, commanding, praying, requesting, supplicating, loving, hating, fearing, despairing, being accustomed, wondering, admiring, warning, swearing, advising, re-

futing, exhorting, dissuading, encouraging, promising, threatening, and perhaps numberless other modifications of thought, for which I cannot easily find names, all admit very readily of being combined with the general import of a verb..." (pp, 206-207).

Sur les trente-six exemples donnés par Gregory, plus de la moitié (environ une vingtaine) sont des verbes illocutoires dénotant des actes illocutoires; d'autres correspondent soit à des actes perlocutoires (dissuader, encourager, etc.), soit à des états psychologiques ou attitudes propositionnelles (croire, aimer, haïr, savoir, admirer, craindre, etc.). (On ne voit malheureusement pas très bien ce que viennent faire dans l'énumération des termes dispositionnels comme *being able* ou *being accustomed*). Ce que Wittgenstein disait des multiples emplois que nous faisons des phrases en parlant, Gregory le disait (quoique moins catégoriquement) de ses modes de pensée : ils sont "innombrables" (*numberless*). Mais sitôt après, il ajoute qu'en raison des différences de degré, et des nombreuses ressemblances et affinités rencontrées parmi les modes de pensée, il est possible de les ordonner et de les classifier! Malheureusement, Gregory ne procède pas à une telle classification dans son texte; s'il avait accompli cette tâche très difficile, il nous aurait légué rien de moins que la première ébauche d'une logique des attitudes propositionnelles! Il ajoute par ailleurs que le débat autour de la question de savoir si les modes de pensée peuvent être rapportés à trois catégories comme chez Monboddo (affirmer, souhaiter, commander), ou à une seule, l'affirmation, "as many philologists think they

may" (p. 207), ne fait guère progresser la connaissance que nous en avons. La première tâche à accomplir, avant toute classification, c'est de les examiner soigneusement.

Tous ces actes ou modes de pensée ont en commun quelque chose que Gregory appelle, après Harris et Monboddo, une *energy*. Ce concept d'"énergie" est clairement une approximation et une anticipation d'un autre concept "dynamique", celui de "force illocutoire" (Frege, avant Austin, utilisait *Kraft* dans le même sens). Et tous les peuples, écrit-il, "are capable of understanding them perfectly, whether they use a language in which they can be expressed by mere inflections or not." (p. 209).

Ce qui étonne un peu dans l'énumération des modes de pensée de Gregory (citée plus haut), c'est la présence d'actes qui présupposent une interaction verbale entre (au moins) deux personnes (commander, promettre, supplier, questionner, etc.), et qui ne semblent pas pouvoir se réduire à de simples "opérations de l'esprit" d'un sujet solitaire. C'est ici que Gregory reprend de Thomas Reid la distinction entre les *opérations solitaires de l'esprit* (telles croire, désirer, douter, etc.), qui peuvent être accomplies par un sujet isolé, et les *opérations sociales de l'esprit* (commander, promettre, supplier, questionner, etc.), qui

impliquent une croyance en l'existence d'autres êtres intelligents auxquels ces opérations se rapportent. D'après Reid, toutes les langues sont faites pour exprimer aussi bien les opérations sociales que les opérations solitaires de l'esprit; il dit même, dans ses *Essays on the Intellectual Powers of Man* (1785), que l'expression des opérations sociales de l'esprit "is the primary and direct intention of language" '7'. Gregory reprend cette thèse dans la seconde des "conclusions" qu'il tire de ses "observations" :

That the *energies* expressed by the moods of verbs are *chiefly* the *social* operations of mind, as they have been very properly termed by Dr Reid; that is to say, such as imply the belief of some other intelligent being to whom they relate, and which cannot be supposed to take place in a solitary being. (P. 215).

Dans le commentaire que fait Gregory de cette "conclusion" (pp. 224-225), il soutient étrangement (quoique qu'il admette qu'il puisse y avoir des exceptions) que l'énergie exprimée par le mode indicatif (l'affirmation et la négation), est une opération sociale de l'esprit :

No man could be supposed even to *form* (not to say *utter*) a proposition, a question, or a command, who did not believe that there were other intelligent Beings besides himself, who might understand him. In general too, (for I admit there may be exceptions to this) the person who utters a proposition wishes to be believed, he who gives a command wishes to be obeyed, he who puts a question wishes to be answered, and all of them wish to be understood. These are all operations of thought,

which cannot be supposed to take place in a solitary Being. (Pp. 224-225).

L'affirmation est l'énergie la plus fréquemment exprimée par un mode grammatical; viennent ensuite le commandement et l'interrogation, cette dernière énergie n'étant souvent exprimée que par l'intonation ("merely by the tone of voice of the speaker"). Enfin, toujours parmi les plus fréquentes et les plus importantes énergies mentales exprimées par les modes grammaticaux, vient le souhait. Le souhait, comme la supposition et l'étonnement, n'est pas à proprement parler une opération sociale de l'esprit bien qu'en certaines circonstances on puisse le considérer comme une opération sociale de l'esprit : "These may all be supposed to take place in a solitary being, like Robinson Crusoe in his island, as well as in Cicero in the Forum of Rome" (p. 225). Dans toutes les langues quelque peu évoluées, ces énergies sont exprimées par des modes grammaticaux.

Que le commandement et l'interrogation soient de plein droit des opérations sociales de l'esprit, on le comprend aisément, d'autant plus que les grammairiens philosophes classiques n'admettaient pas en général de "dédoublement" du sujet lui permettant, par exemple, de "se commander à lui-même". Mais qu'on ne puisse seulement "former" dans son esprit un jugement (affirmation) sans que ce jugement implique la croyance en l'existence d'autres êtres intelligents capables de nous

comprendre, c'est là une opinion peu courante dans la grammaire philosophique classique. Dans son énumération des modes de pensée, Gregory mentionne, à côté de l'affirmation et de la négation, la croyance (*believing*), sans préciser s'il y a une différence pour lui entre "croire", "affirmer", et "former une proposition", ou encore "juger" (qui ne figure pas parmi ses exemples). Sur ce point, Reid est plus clair, qui écrit : "In every language, a question, a command, a promise, which are social acts, can be expressed as easily and as properly as judgement, which is a solitary act." (Reid, *op. cit.*, p. 73).

Revenons à la première de ses "conclusions" :

That the *energies*, or modifications of thought, expressed by the moods of verbs, are such as may be expressed separately by other verbs, and *chiefly* by *active* verbs; or in the phraseology of the author of the essay on the *Origin and Progress of Language*, That the *energies* of the mind of the speaker, denoted by the moods of verbs, are truly *accidents*, and chiefly *actions*. (P. 214).

Ce n'est pas là une nouveauté, insiste Gregory, puisqu'une telle procédure de résolution était déjà bien connue des Grecs. Les verbes dénotant les énergies mentales (ces "actions" de l'esprit) marquées par les modes grammaticaux sont effectivement des verbes actifs ("affirmer", "commander", "souhaiter", etc.). Gregory ajoute toutefois un bémol à cette conception traditionnelle : tous les modes grammaticaux sont, dans une certaine mesure,

"convertibles" (en un énoncé contenant un verbe actif à la première personne du singulier ou du pluriel de l'indicatif présent), mais au sens strict, dit-il, ils ne sont pas "résolubles" (*resolvable*), ni même parfaitement "convertibles". (L'usage que fait Gregory des termes "convertible" et "résoluble" ne permet pas de dire avec certitude quelle différence il met entre les deux; "résoluble" semble impliquer un plus fort "degré de synonymie" que "convertible", avec en plus l'idée d'une analyse ou décomposition de la phrase originale. Il semble donc, *grosso modo*, que ces procédures laissent toujours échapper quelque chose de la phrase originale; la synonymie entre la phrase originale et sa "résolution" n'est donc jamais parfaite, une thèse que l'on trouve également chez Beauzée). Ainsi, l'indicatif (exprimant l'affirmation) "is nearly the same in meaning, and of course is nearly convertible, with a verb of affirming in the *first person* of the *present* of the *indicative*" (pp. 216-217); *he writes* est "convertible" en *I say, we say, that he writes*. La dernière expression est, selon Gregory, un simple "pléonasme". Les modes impératif et optatif sont "convertibles" de la même manière et sans trop de problèmes.

Le mode interrogatif est celui qui présente le plus de résistance. Il y a une étape supplémentaire, et même après, "the resolution is still less perfect than in the other moods" (p. 217). A la page suivante, il écrit :

The **energy** of interrogation, in point of thought, admits of a more close and perfect combination with the conception denoted by a verb, than can well be expressed by any circumlocution; (...) This, which is so manifest with respect to the interrogative mood, is equally true with respect to all other moods.

(Cette combinaison intime entre l'énergie mentale exprimée par le mode et la conception dénotée par le verbe deviendra plus claire dans un moment). D'après Gregory, la meilleure approximation que l'on puisse donner du mode interrogatif consiste à prendre l'**impératif** d'un verbe d'affirmation comme "dire" (d'où la nécessité d'une étape supplémentaire dans la résolution). Ainsi, de la phrase :

1) Jules est-il venu?

nous passons d'abord à la phrase :

2) Dites-moi si Jules est venu,

et finalement à :

3) Je vous demande de me dire si Jules est venu. «**e**»

Gregory analyse aussi la résolution d'énoncés exclamatifs exprimant l'étonnement (**wonder**), ou d'autres émotions comme l'admiration ou la surprise, du genre "Qu'il est cruel, qu'il est doux d'être père" (Diderot), exprimé par une particule "que" ajoutée au mode indicatif. Ainsi, "Qu'il fait froid!" se résoud en "Je m'étonne qu'il fasse si froid", etc.

Enfin, le subjonctif, pour Gregory, est ambigu ("it (like many words in common language) has different meanings", p. 219). Il peut exprimer le souhait, la supposition, la condition, etc. Sa résolution se fera donc au moyen de différents verbes selon l'énergie mentale exprimée. Il est constamment utilisé à la suite, et est dans la dépendance, d'un autre verbe à l'indicatif. Par ailleurs, "the difference of meaning between the subjunctive so employed, and that of the indicative in some cases, and between it and the bare infinitive in others, is so minute, that it is difficult to ascertain it, and perhaps impossible to express it in words" (p. 220). Il remarque cependant, comme Gustave Guillaume dans *Temps et verbe* '9', que l'usage de l'indicatif est préférable lorsque l'affirmation est certaine, positive, le subjonctif s'utilisant de préférence lorsque l'affirmation est seulement probable, incertaine, ou peu probable ("Je suis sûr qu'il **viendra**" *versus* "Je ne suis pas sûr qu'il **vienna**").

La troisième des conclusions de Gregory est formulée en ces termes :

That the grammatical moods of verbs are concise modes of expressing some of those combinations of thoughts, which occur most frequently, and are most important and striking. (P. 215)

Cette conclusion est évidente (*self-evident*), dit-il, lorsque

l'on compare les modes grammaticaux avec les circonlocutions dans lesquelles on les résoud. Comme elle est intimement liée aux deux conclusions suivantes, il ne la commente pas davantage. En fait, les "conclusions" 3, 4, 5 et 6 mettent en relief la rationalité présente dans la création et l'utilisation des modes grammaticaux.

Voici la quatrième :

That the number of grammatical moods is limited by the same circumstances which seem to limit the variety, precision, and perfection of language, in other respects; and particularly by the convenience of those who use it, and who in general will have no more moods to their verbs, and no more words or inflections of any kind, than they have absolute occasion for; and, of course, must often employ one mood as they do one word, or one inflection, in various senses, that is, to express occasionally different thoughts. (Pp. 215-216).

Le nombre des modes grammaticaux ne peut être infini; il est forcément limité par la difficulté représentée par l'invention d'un grand nombre d'inflexions distinctes, par les limites de nos capacités cognitives : comment, en effet, apprendre, se rappeler et utiliser correctement un très grand nombre de telles inflexions, dont la plupart n'auraient qu'une utilité très limitée. Il n'est donc pas étonnant que les langues ne marquent explicitement que les plus fréquentes de nos énergies mentales : "the most frequent of all combinations of thought with that which

is the general meaning of a verb, such as affirmation, interrogation, command, wish, &c. that are expressed by such inflections or variations of the primary verb, as may be called grammatical moods" (p. 226). C'est justement pour ces modes de pensée les plus fréquents et les plus importants (affirmation, interrogation, etc.) que les modes grammaticaux s'imposent comme le moyen de communication le plus simple, le plus rapide et le plus efficace; et c'est surtout pour ces modes de pensée que les circonlocutions, qui sont plus ou moins équivalentes à leur mode grammatical caractéristique, paraissent "ennuyeuses" (*tedious*) et "désagréables". Le nombre des modes grammaticaux pourrait être, en principe, très élevé; mais on comprend, en vertu de ce qui précède, non seulement qu'il soit très limité, mais en plus qu'un même mode puisse être utilisé pour exprimer diverses énergies mentales. Les préoccupations quotidiennes des peuples sont déterminantes pour l'établissement des modes : "the ingenuity and labour of mankind in contriving, and their precision and steadiness in employing such moods, being chiefly regulated by the experience of what they daily had occasion for" (p. 227).

La cinquième conclusion de Gregory insiste sur la valeur esthétique des modes grammaticaux, qui contribuent grandement à la beauté et à la perfection d'un langage, par la brièveté, l'animation et la force qu'ils donnent à l'expression de nos

actes de pensée (*combinations of thoughts*) les plus familiers et les plus intéressants, lesquels ne peuvent être exprimés avec les mêmes avantages par les circonlocutions équivalentes -- en signification -- à leur mode grammatical caractéristique (p. 216). Pour appuyer ses dires, Gregory cite la définition que d'Alembert donne de l'éloquence : "L'éloquence est le talent de faire passer avec rapidité, et d'imprimer avec force dans l'ame des autres, les sentiments profonds dont on est pénétré" (citée par Gregory aux pages 227-228). De même, le Père Lamy dans sa *Rhétorique, ou l'Art de parler* (1675), disait que "c'est une grande faute que d'utiliser plusieurs paroles lorsqu'une seule suffit". Les modes verbaux sont ainsi présentés comme essentiels à l'éloquence, quel qu'en soit le genre.

A cet égard, l'indicatif (incluant ici le subjonctif), en dépit du fait qu'il soit par ailleurs l'un des plus importants et des plus fréquemment utilisés parmi les modes verbaux, est le moins animé et le moins intéressant de tous. A l'opposé, les émotions et passions s'expriment souvent par le langage d'action (*natural language*) (les gestes, le ton de voix, etc.) presque aussi rapidement qu'elles sont conçues. Un langage fait de sons articulés (*grammatical language*) aussi rapide que la pensée et aussi concis que le langage d'action (*natural language*) est impossible à réaliser, mais toute amélioration allant en ce sens représente un progrès appréciable : "All the moods of verbs, even

the indicative and the simple subjunctive, are such approximations" (p. 234). Gregory multiplie les exemples et citations de grands poètes grecs et latins où les impératifs, les interrogatifs et les exclamatifs occupent une place prépondérante, et remarque que ces poésies deviendraient tout simplement insupportables s'il fallait substituer aux modes les circonlocutions correspondantes.

Enfin, la dernière conclusion de Gregory concerne la supériorité des modes grammaticaux sur tout autre moyen d'expression pour exprimer la liaison intime et les relations entre les pensées :

That grammatical moods of verbs, like other inflections of words, express much better than any succession of words can do, the intimate connection and relation of various thoughts, which are not successive, but simultaneous or coexistent, and which appear unnaturally disjointed, and in some measure altered, when they are expressed by a series of words denoting each of them separately and in succession. (P. 216)

Une langue possédant un système de flexions (nominales ou verbales) fait davantage justice à la liaison intime des pensées dans l'esprit du locuteur que tout autre procédé grammatical, en particulier l'ordre des mots, qui semble désunir et relâcher cette liaison sans pouvoir la traduire adéquatement. Nous avons rencontré ce phénomène plus haut avec le mode interrogatif.

Gregory avoue que pour traiter cette question à fond il lui faudrait une dissertation beaucoup plus élaborée sur la nature de la pensée humaine. Les langues sont la plus noble des inventions humaines; par leur contribution à la précision, à la stabilité des pensées et à l'analyse (*decomposition*) de la masse des pensées qui nous assaillent à tout moment, elles constituent "the chief instrument in the improvement of human reason" (p. 240). Mais les langues humaines sont toutes imparfaites et sont même, dans une certaine mesure et sous au moins un aspect, impropres à l'expression adéquate des pensées : alors que les pensées sont simultanées dans l'esprit du locuteur, les signes artificiels utilisés pour les exprimer doivent être ordonnés selon l'espace (pour l'écrit) ou le temps (pour l'oral).

Il est évident pour Gregory que nos pensées ne sont pas ordonnées selon la position, la place qu'elles occupent les unes par rapport aux autres. Et il profite de l'occasion pour lancer un trait à l'"idéisme" ou "représentationnalisme" de ses contemporains, le *way of ideas* décrié par son ami Thomas Reid : "It is self-evident, that thoughts cannot be arranged in the order of place; at least this will be self-evident to every person who can shake off the long established philosophical hypothesis of *ideas*, or images of things in the mind, as

subservient to thought" (pp. 240-241). Pour les *common sense Philosophers*, le *way of ideas* est une voie de garage conduisant soit à l'immatérialisme (Berkeley), soit au scepticisme (Hume) '10'. Les grammairiens philosophes que l'on peut rattacher au mouvement (Buffier, Beattie, Gregory) ne fondent donc pas la Grammaire Générale sur une "théorie des idées" semblable à celle de leurs contemporains. Les historiens de la Grammaire Générale qui font une large place aux grammairiens philosophes "rationalistes" et "empiristes" ne devraient-ils pas réserver au moins un strapontin aux "grammairiens philosophes du sens commun"?

Il y a bien des pensées qui sont ordonnées selon le temps, et cette succession peut être assez bien représentée par le langage oral. Mais beaucoup de nos pensées ne sont pas ainsi ordonnées et cet ordre "is perhaps the least important of all the various relations of thoughts" (p. 241). Ainsi, les propositions mathématiques expriment des pensées "co-existantes" qui n'ont aucune relation au temps et ces pensées, "to be conceived rightly or at all, must be conceived at once" (p. 243). Les diagrammes et les formules algébriques sont les moyens les plus appropriés à cette fin.

Il arrive donc souvent que nous ayons à la fois un grand

nombre de pensées diversement reliées les unes aux autres. Nous pouvons vouloir les exprimer toutes ensemble, pour ainsi dire d'un seul coup, ou encore les analyser les unes à la suite des autres. Pour l'atteinte de ce dernier objectif, les langues (comme le français et l'anglais) faisant appel à l'ordre des mots sont des instruments adéquats, mais pas pour l'atteinte du premier : "Hence the superiority of those languages which, having many and distinct inflections, admit of great variety of arrangement" (pp. 241-242), supériorité qui s'exprime surtout dans la poésie et l'éloquence, comme l'avait déjà remarqué avant lui Adam Smith ¹¹.

Le système des modes verbaux, commun aux langues anciennes aussi bien qu'aux langues modernes, fait partie de ces inflexions par lesquelles "we express the simultaneous combinations of the thoughts or *energies* of affirmation, interrogation, wish, command, and many others, with the thought or *accident* expressed by any verb" (p. 242); la même combinaison de pensées, exprimée au moyen d'une circonlocution employant au moins deux verbes ("Faites-le!" *versus* "Je vous ordonne de le faire"), n'est plus rendue avec la même promptitude; ce qui est conçu simultanément est présenté séparément et successivement. Le dernier passage cité montre assez clairement comment Gregory concevait la distinction *modus/dictum*. La combinaison de pensées exprimée par le mode verbal est une combinaison entre une "énergie" (*modus*) et les diverses conceptions exprimées par le verbe et les autres

parties de l'énoncé liés par les liens syntaxiques.

Il y a enfin un dernier point très remarquable dans la théorie des modes de Gregory : il jette les bases de ce que nous appellerions aujourd'hui une "pragmatique des modes" . En effet, il montre, en multipliant les exemples, qu'un mode est souvent mis à la place d'un autre qui exprimerait littéralement le mode de pensée du locuteur. Ce genre de "transfert" ou "transport" d'un mode grammatical à un autre, Gregory le qualifie de "métaphorique" (manifestement une allusion à la définition aristotélicienne de la métaphore comme "transport, à une chose, d'un nom qui en désigne une autre" (*Poétique*, 1457b). Ainsi, au lieu de dire : "Si vous êtes généreux, alors donnez!", on peut dire : "Etes-vous généreux? alors donnez!"; de même, au lieu d'utiliser l'impératif pour commander, on peut se servir du futur de l'indicatif : "Tu iras!", ou même de l'interrogatif avec un ton menaçant : "Iras-tu?". Les questions rhétoriques sont aussi de ce genre : "Ne fait-il pas un temps superbe aujourd'hui?" pour : "Il fait un temps superbe aujourd'hui", etc. Cette "pragmatique" des modes rappelle par moment le traitement des actes de discours indirects proposé par Searle ¹², développant les indications contenues dans "Logic and Conversation" (1975) de H. P. Grice; mais Gregory n'indique pas clairement par quelles inférences on doit passer pour "calculer" la "signification du locuteur". Il se contente d'illustrer par des exemples ce

transport d'un mode à un autre.

L'essai de Gregory se termine sur quelques considérations à propos de l'origine des langues et la genèse hypothétique des modes, afin surtout de mettre en évidence le fait qu'aucune hypothèse ou conjecture de ce genre n'est présupposée par la "théorie des modes verbaux" de l'auteur. Il distingue deux hypothèses générales sur l'origine des langues. Selon la première, les langues, à l'origine, étaient fort simples, dépourvues d'inflexions, et pour une large part monosyllabiques. Les complexités grammaticales, comme les inflexions, affixes, etc., furent ajoutées lentement, progressivement, aux racines monosyllabiques, fruit d'une invention humaine délibérée (*deliberate human contrivance*). Ces progrès ne se sont pas partout manifestés, note l'auteur, comme chez les Chinois ou les peuples faisant usage d'idéogrammes ou de caractères hiéroglyphiques.

Selon l'autre hypothèse, les langues, dès leurs débuts, furent polysyllabiques, comme les langues amérindiennes, "the words of them being very long, and significant of very complicated meanings, like phrases or whole sentences of ours" (p. 248), ces très longs mots exprimant d'un coup un grand nombre de pensées, sans séparer le nom du verbe, l'agent et l'accusatif

du verbe, le mode de l'action, etc. Ces langues ont ensuite évolué en décomposant ou en fractionnant ces "mots-énoncés", réduisant ainsi la taille des mots qui pouvaient recevoir par la suite de nouvelles inflexions. Suivant cette hypothèse, l'humanité, dans ses premiers efforts pour se donner une langue articulée, n'aurait pas perçu tous les avantages d'une division nette des parties du discours pour l'aisance de l'apprentissage et de l'usage, et pour la clarté et la précision de la communication. (13)

Selon la première hypothèse, les modes ont été *ajoutés*; selon la seconde, ils ont été *retenus* ou conservés. Aucune de ces hypothèses n'est assumée par Gregory, dont le but n'était que d'examiner avec plus de précision et de rigueur que ses prédécesseurs (en particulier Monboddo), la nature et la valeur des modes verbaux.

* * *

NOTES

(1) Ian Michael (1970, *op. cit.*, p. 427) présente Gregory comme un professeur de médecine à Edimbourg. En anglais, *physician* peut vouloir dire aussi bien "médecin" que "physicien". Il semble bien que Gregory ait été l'un et l'autre, car l'en-tête du texte que nous examinons ici porte en page frontispice la mention : "Fellow of the Royal College of Physicians, and Professor of the Theory of Physic in the University of Edinburgh".

(2) Cf., la bibliographie de Charles Porset, *Grammatista philosophans*, in Joly et Stefanini, 1977, p. 81, qui porte la mention : "1792 Gregory (J.). *Philosophical and Literary Essays*. Edimburgh, 2 vol."

(3) James Gregory, "Theory of the Moods of Verbs", in *Transactions of the Royal Society of Edinburgh*, 2, 1790.

(4) Reid tenait en haute estime Gregory, comme en témoigne la dédicace de ses *Essays on the Intellectual Powers of Man* (1785), Cambridge (Mass.) et Londres, Presses du M.I.T., 1969); l'ouvrage est en effet dédié à ses chers amis (*Dear friends*) Dugald Stewart, et James Gregory ("Professor of the Theory of Physic"); inversement, Gregory retiendra plusieurs idées de Reid (outre la notion d'opération sociale de l'esprit) dans sa théorie des modes, comme en témoigne les passages suivants tirés de l'ouvrage de Reid :

There are, in all languages, modes of speech, by which men signify their judgment, or give their testimony; by which they accept or refuse; by which they command, or threaten, or supplicate; by which they plight their faith in promises and contracts. If such operations were not common to mankind, we should not find in all languages forms of speech, by which they are expressed.

All languages, indeed, have their imperfections; they can never be adequate to all the varieties of human thought... (P. 54)

(5) Cf. I. Michael, *op. cit.*, p. 428; selon Michael, l'auteur de

l'article en question dans l'*Encyclopaedia Britannica*, 1797, p. 66, ne se contente pas de reproduire simplement Gregory sur les questions relatives aux modes; il insiste davantage que lui sur les critères morpho-syntaxiques et lui reproche de faire de l'infinitif un mode verbal; toutefois, nous verrons plus loin que ce reproche n'est pas fondé (cf., note suivante).

(6) Il est donc incorrect de reprocher à Gregory d'avoir fait de l'infinitif un mode, comme l'affirme l'auteur de l'article "Grammar" (note précédente) et comme Michael le laisse entendre; sa position est que l'infinitif n'est pas (en tout cas pas toujours) un simple nom verbal, qu'un verbe ne cesse pas d'être verbe lorsqu'il prend les terminaisons de l'infinitif, contrairement à ce que soutenait Monboddo; mais l'infinitif n'est pas un mode pour Gregory, car il n'exprime aucune énergie mentale, propriété commune et essentielle à tous les modes grammaticaux.

(7) Cf., Thomas Reid, 1785, *op. cit.*, p. 73.

(8) Les intuitions de Gregory semblent ici rejoindre (en partie du moins) celles de Searle & Vanderveken, pour qui 3) implique illocutoirement 1), alors que 1) implique illocutoirement 2) -- les deux énoncés expriment des actes illocutoires strictement équivalents (ayant les mêmes conditions de succès); par contre, 1) n'implique pas illocutoirement 3). Cf., par exemple, D. Vanderveken, *Les actes de discours*, Liège-Bruxelles, Pierre Mardaga, 1988, p. 152 :

D'un point de vue logique, le type des énoncés interrogatifs n'est donc pas aussi simple que les types déclaratif et impératif, comme cela se montre linguistiquement dans le fait que tout énoncé interrogatif implique illocutoirement un énoncé impératif dont le marqueur syntaxiquement complexe exprime la force directive dérivée de demande. Ainsi, par exemple, l'énoncé interrogatif "Est-ce qu'il neige?" implique illocutoirement l'énoncé "S'il vous plaît, dites-moi s'il neige!".

(9) Gustave Guillaume, *Temps et verbe* (1929) Paris, Champion, 1965, pp. 30 et suiv..

(10) Cf. Lia Formigari, "Le *way of ideas* et le langage moral", dans *Histoire. Epistémologie. Langage*, VII-2 (1985), pp. 15-33; en particulier, p. 23.

(11) *Cf.*, Adam Smith, "Considérations sur l'origine et la formation des langues" (1759), dans *Varia linguistica*, éd. par C. Porset (*op. cit.*), en particulier à partir de la page 341. Condillac (nous l'avons vu dans la première partie) insistait également sur ces avantages des flexions casuelles pour la versification.

(12) *Cf.*, John Searle, "Indirect Speech Acts", dans *Expression and Meaning*, Cambridge, C.U.P., 1979; première parution dans *Syntax and Semantics*, Vol. 3, *Speech Acts*, édit. par P. Cole et J. Morgan, Academic Press, 1975.

(13) Michel Bréal, dans *Essai de sémantique*. Science des significations (1897), Genève, Slatkine Reprints, 1976, p. 357, rapporte qu'on a pu calculer que le verbe sanskrit est susceptible de prendre jusqu'à 891 formes différentes! "Heureusement, tout n'est pas employé" ajoute-t-il. En comparaison, dans une langue moins "ancienne", comme le grec, le verbe peut prendre jusqu'à 249 formes (sans compter les infinitifs et les participes). Bréal signale lui aussi que les langues amérindiennes (et le basque) ont tendance "à englober la phrase entière dans le verbe" (*ibid.*), à l'instar du sanskrit.

* * *

SECTION II : L'APPROCHE REDUCTIONNISTE DES MODES VERBAUX

Dans la théorie des actes de pensée examinée précédemment, les énoncés non déclaratifs (et les modes verbaux autres que l'indicatif) sont des moyens conventionnels et littéraux d'exprimer des actes de pensée autres que le jugement catégorique. Des actes de pensée comme l'interrogation, le commandement, le souhait, l'étonnement, etc., peuvent être également exprimés par des énoncés déclaratifs, car on peut déclarer ou affirmer qu'un souhait, une interrogation, etc., "est en nous". Mais pour le faire, nous avons alors besoin de deux verbes, le premier dénotant un acte de pensée, et le second, une action ou un état. Ces énoncés déclaratifs contenant deux verbes expriment bien des jugements (le plus souvent des jugements à propos de nous-mêmes), mais aucun des auteurs examinés jusqu'ici ne "réduit" toutes les énonciations à des expressions de jugements. Tous reconnaissaient parmi les opérations de l'esprit une diversité d'actes de pensée, chacun pouvant trouver une forme caractéristique d'expression littérale; et tous admettaient une distinction entre le *modus* et le *dictum* d'une énonciation, entre un élément modal et un "radical propositionnel". Ces grammairiens philosophes ne traitent jamais les énoncés non déclaratifs comme des expressions "elliptiques" de jugements.

Dans l'approche réductionniste des modes verbaux que nous abordons maintenant, toutes les énonciations se réduisent, après analyse, à l'expression de jugements, c'est-à-dire à des énoncés susceptibles d'être vrais ou faux, et qui leur sont équivalents quant au "fond de pensée". Cette approche est principalement défendue (et sera ici illustrée) par Buffier, Beauzée, Condillac, Beattie et Destutt de Tracy (mais aussi par Restaut, Court de Gébelin, et quelques autres). Les énoncés non déclaratifs sont (pour la plupart de ces grammairiens) des expressions elliptiques de jugements, et le jugement est, à proprement parler, le seul acte de pensée retenu par ces grammairiens philosophes; car "nos jugements, écrit Beauzée, sont les seuls objets de l'oraison" (*Grammaire générale*, 1767, Livre III, chap. V, p. 205).

On pourrait traduire en termes contemporains ces deux options de la manière suivante : pour les premiers (Port-Royal, Du Marsais, Harris, Monboddo, Gregory), toutes les énonciations ne peuvent être évaluées en termes de conditions de vérité; d'autres dimensions de l'interlocution doivent être prises en compte, car celui qui pose une question, par exemple, ne veut pas seulement affirmer qu'il veut savoir, il attend aussi une réponse, comme le dit clairement Harris. Pour les seconds, toutes les énonciations peuvent être, après analyse, évaluées en termes de conditions de vérité. Cette seconde approche représente, il

me semble, une application plus étroite de la "logique classique"
à la grammaire; et nous verrons que la notion d'**idée accessoire**
(ou simplement d'"accessoire") y joue un rôle de premier plan.

* * *

CHAPITRE SIXIEME : BUFFIER

La première partie de la *Grammaire françoise sur un plan nouveau* (1709) ^{'1'} du jésuite Claude Buffier est une sorte d'abrégé de Grammaire Générale. Ce philosophe du sens commun ^{'2'}, précurseur des philosophes écossais de la fin du siècle, fut un logicien et un grammairien influent.

Pour lui, la Grammaire est "l'Art de réduire à certaines règles le langage ordinaire des hommes" (p. 1), ou encore "un amas de réflexions, faites & arrangées pour enseigner & pour apprendre une langue" (p. 46); et une langue "est la manière dont une certaine quantité d'hommes sont insensiblement convenus, & ont acoutumé d'exprimer mutuellement leurs pensées par la parole" (p. 46). La perfection d'une langue, d'après lui, consiste 1^o dans l'abondance de ses expressions; 2^o dans la netteté ou clarté avec laquelle elle permet de s'exprimer (sans ambiguïtés); et 3^o dans la brièveté de ses expressions.

La tâche d'une grammaire particulière est donc d'"apprendre à parler comme on parle"; elle doit donner les lois

qui régissent l'usage et si l'usage (en particulier celui des meilleurs écrivains et de "la partie la plus saine de la Cour") n'est pas en accord avec la grammaire, c'est à la grammaire de changer ses règles et non à l'usage de se réformer. Or, les usages sont le plus souvent le fruit du hasard et de la fantaisie, même si la "raison peut y avoir quelque part..." (p. 14). Buffier distingue l'usage "constant" de l'usage "partagé"; le premier s'applique aux termes qui sont utilisés de la même manière par la plupart des locuteurs compétents de la langue (la "partie saine de la Cour"), et l'autre aux cas où l'usage peut varier d'un locuteur à un autre. Buffier compare l'usage en matière de langue au phénomène de la mode : "La raison peut s'y trouver, ou ne pas s'y trouver, que la mode aura toujours le même empire" (*ibid.*). Il affirme que la raison n'a rien à voir avec les langues, sinon pour les étudier; mais plus loin il demande : "N'est-il pas toujours conforme à la raison de parler comme le prescrit l'usage?". (N'est-ce pas là, au fond, une application de la "maxime de stabilité" découverte par Dominicy dans les oeuvres du grand Arnauld?). Quoi qu'il en soit, en dépit de l'arbitraire de l'usage, il y a des observations dans la grammaire qui conviennent à toutes les langues; il y a un "ordre naturel" dans les langues comme il y en a un dans nos pensées.

Il y a, selon Buffier, trois espèces de mots qui sont nécessaires dans toutes les langues : les noms, les verbes, et

les "modificatifs" (adverbes, prépositions et conjonctions) qui ajoutent quelque chose au nom ou au verbe d'un énoncé. Nous parlons aux autres, le plus souvent, pour dire ce que nous pensons à propos de quelque chose que nous concevons. Puisque la structure du jugement est la même partout et pour tous, il faut donc que toutes les langues dignes de ce nom disposent de moyens permettant l'expression du jugement. Mais seuls les noms et les verbes sont vraiment "essentiels" à tout langage : "le *nom* & le *verbe* sont les plus essentielles parties du langage" (p. 49). A ces catégories d'expression, Buffier ajoute ce qu'il appelle les "termes de supplément", qui se composent de noms, verbes ou modificatifs, et dont la principale fonction est d'abrégier le discours. (Abrégier le discours, faire beaucoup avec peu, n'est-ce pas une instance de notre premier principe de choix rationnel [P.1, première partie, chapitre premier, section 5], le principe d'efficience enjoignant de faire le choix du "meilleur" moyen [le plus "satisfaisant" dans les circonstances], ce moyen devant être aussi peu "coûteux" que possible?).

La définition du verbe de Buffier est très proche de celle de Port-Royal : "le verbe est *un mot qui sert ou peut servir à exprimer ce qu'on affirme du sujet*" (p. 64). Il insiste sur le fait que l'affirmation est "essentielle" au verbe (pp. 64 et 75). Mais il ne dit pas, comme les grammairiens de Port-Royal, que son "principal usage" est de signifier l'affirmation; en fait, pour

Buffier, il s'agit de son seul usage. Et il précise que ce qui est ou peut être affirmé du sujet, c'est soit ce qu'il est, soit ce qu'il fait, donc soit un état, soit une action. Comme l'ont bien vu Sahlin (1928) et Nuchelmans (1983), Buffier est l'un des premiers grammairiens à s'écarter de la conception de la proposition de Port-Royal et à favoriser une analyse bipartite en Sujet-attribut.

Les modes dépendent de l'usage et sont souvent, en conséquence, arbitraires : ils "dépendent de l'usage & y sont souvent arbitraires; car ils ne servent pas toujours à des significations particulières; mais seulement à énoncer certains mêmes temps du verbe, par des terminaisons différentes que l'usage a introduites" (p. 71). Buffier ne reconnaît que deux modes en français : l'indicatif et le subjonctif (qu'il appelle encore quelquefois "conjonctif") : "Les deux modes qu'il faut distinguer particulièrement en françois sont l'*indicatif* & le *conjonctif* ou *subjonctif*" (p. 71). L'indicatif, comme à Port-Royal, sert à exprimer des jugements catégoriques "indépendants" de tout autre. Le subjonctif, lui, ne s'emploie qu'en supposant un autre verbe (à l'indicatif) ou à la suite d'une conjonction ("afin que", "avant que", "quoique", etc., et dans certains contextes que nous préciserons plus loin). Il exprime donc lui aussi une affirmation (ou jugement), mais une affirmation "dépendante" d'une autre. Le "que" (un "modificatif") mis à la suite d'un verbe est le signe d'une modification apportée au

verbe, comme le "qui" à la suite d'un nom est le signe d'une modification (proposition incidente) apportée au nom. (Le pronom relatif *que* chez Buffier est donc un "modificatif de verbe").

La grande innovation dans la théorie des modes de Buffier concerne les formes en *-rais*, qu'il rattache à l'indicatif, et non au subjonctif, comme Port-Royal (et après lui Du Marsais). Les formes en *-rais* indiquent l'affirmation, s'utilisent sans "que" et ne sont pas mises à la suite et dans la dépendance d'un autre verbe à l'indicatif. Buffier fait du conditionnel un temps de l'indicatif, dont la fonction serait d'exprimer un "temps incertain". Buffier est donc l'un des premiers grammairiens qui ait sérieusement contribué à l'élaboration d'une théorie du "conditionnel-temps" que l'on trouve chez des linguistes contemporains comme Gustave Guillaume (*cf.* les *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume*, 1948-1949, p. 135 et suiv.). Il appartiendra toutefois à Girard (1747) d'en faire, le premier, un mode à part.

Buffier ne reconnaît pas de mode impératif en français, car ses terminaisons ne se distinguent pas de celles de l'indicatif ou du subjonctif. (Guillaume [1971, p. 237] distingue de même "l'impératif indicatif" et "l'impératif subjonctif").

Relativement au sens, "c'est un terme de supplément ou d'abréviation plutôt qu'un verbe; et quand je dis *faites cela*, ces mots suppléent à ceux-ci, *ma volonté* ou *mon avis* est que vous fassiez cela." (P. 74). Les impératifs marquent "la volonté que nous avons qu'un autre fasse certaine chose; parce que nous le lui commandons, le lui conseillons ou l'en prions. Ainsi, *venez me trouver*, signifie *Je vous ordonne* ou *je vous conseille* ou *je vous prie* ou *je vous exhorte de me venir trouver*" (p. 87).

Il en va de même des phrases interrogatives : "Dites-vous cela?" supplée à "*Je vous demande si* vous dites cela", et "Quand viendrez-vous?", à "*Je vous demande* quand vous viendrez". Les réponses aux questions sont aussi très souvent des "termes de supplément"; "oui" et "non" sont des abréviations pour des propositions entières.

Les interjections sont également des "termes de supplément" qui suppléent soit à un mot ou groupe de mots, soit à des phrases entières, pour exprimer la douleur, le mépris, l'étonnement, ou "quelque autre mouvement de l'âme". Enfin, les verbes impersonnels sont encore présentés comme des abréviations; ainsi, "Il grêle" = "La grêle tombe", "Il faut" = "Le devoir ou la nécessité exige", etc.

Seuls l'indicatif et le subjonctif reçoivent, dans la grammaire de Buffier, le statut de mode. Tous les verbes servent ainsi à marquer des jugements, tantôt catégoriques, autonomes et directs, tantôt dépendants et obliques. Pour les autres modes, et pour les énoncés non déclaratifs (interrogations et interjections), Buffier n'hésite pas, contrairement à Port-Royal et Du Marsais, à recourir aux explications traditionnelles par l'ellipse. Ce qui n'a rien d'étonnant, puisque son approche, nous l'avons vu, est réductionniste, et si on doit montrer que toutes nos énonciations expriment bien des jugements, on ne peut le faire qu'en explicitant ce qui est abrégé par les "termes de supplément". Il en va bien sûr autrement si on admet que nos énonciations n'expriment pas toujours des jugements, et que les différents types syntaxiques d'énoncé ne sont pas des formes destinées à abréger le discours. Enfin, les réflexions de Buffier sur le conditionnel seront plus tard reprises par Restaut (1730) et Destutt de Tracy (1803) (qui font tous deux du conditionnel un temps de l'indicatif se rapportant au futur), et ces réflexions théoriques -- du moins celles de Buffier et Restaut -- auront sans doute pavé la voie à la reconnaissance du conditionnel (autrement nommé "suppositif") comme un mode à part en français dans les *Vrais principes de la langue française* (1747) de l'abbé Girard.

Buffier distingue avec grand soin les contextes où le subjonctif s'emploie de préférence à l'indicatif. Nous avons vu qu'il s'emploie à la suite de certaines conjonctions ("afin que", "avant que", "quoique", "bien que", etc.); il mentionne de plus un grand nombre de verbes qui engendrent des contextes intensionnels et qui appellent le subjonctif. On doit en effet l'employer

Après les verbes qui signifient quelque mouvement de l'âme; comme je *veux*, je *désire*, je *commande*, je *défens*, je *prie*, je *promets*, je *crains*, je *doute*, &c., ou après les impersonnels, il *faut*, il *est à propos*, il *est difficile*, ou ceux qui ont même signification... (P. 227).

Les verbes d'attitudes propositionnelles (modalités épistémiques -- et, en général, psychologiques, les verbes illocutoires (pour les "modalités illocutoires") et les "verbes modaux" (*il faut*, *il est nécessaire*, etc.) appellent donc, le plus souvent, le subjonctif plutôt que l'indicatif. Quand ces verbes ont un nom ou pronom pour régime, on met l'infinitif au lieu du subjonctif (*e.g.* : "Je *vous* commande d'agir", et non : "Je vous commande que vous agissiez"). Lorsque les verbes sont précédés de *ne* ou de *si*, ou lorsqu'ils sont employés "par interrogation", on met le subjonctif (*e.g.* : "Je *ne* crois pas que vous mentiez", "S'il rapporte qu'il l'ait vu", "*Est-il* certain que cela soit?"). De même, après le verbe *sembler*, sauf lorsqu'il a un pronom pour régime (*e.g.* : "Il *ne* semble que vous avez peur", par opposition à : "Il semble que vous ayez peur"). De même encore après le relatif *qui* précédé d'un superlatif ou d'un "nom négatif" (*e.g.* :

"Le *meilleur* parti qui soit", "Le *plus beau* qui soit", "*Nul* que je sache").

L'infinitif et le participe, comme l'impératif, ne sont pas non plus des modes. L'infinitif ne marque pas l'affirmation (qui est essentielle au verbe); Buffier en fait un simple "nom substantif". Même chose pour le participe, dont il fait, comme la plupart des grammairiens, un "nom adjectif" (à tout le moins les grammairiens qui n'excluaient pas encore les adjectifs du domaine des substantifs, comme le feront plus tard Harris -- et les grammairiens anglais après lui --, et Condillac -- et les grammairiens français après lui).

* * *

NOTES

(1) Claude Buffier, *Grammaire françoise sur un plan nouveau*, Paris, chez Nicholas Le Clerc, Michel Brunet, Leconte & Montalant, 1709.

(2) Emile Bréhier (*Histoire de la philosophie*, II, XVII^e-XVIII^e siècles, Paris, PUF, 1930 et 1938; 1983 pour la dernière et présente édition), réserve une courte section (pp. 293-295) à Buffier sous le titre: "La philosophie du sens commun", où il écrit: "Cette oeuvre n'a guère été mise en évidence qu'à la fin du siècle, lorsque Reid et les philosophes écossais montrèrent en lui un précurseur de leur propre philosophie du sens commun: la traduction anglaise du *Traité des premières vérités* (1717), qui parut en 1780, les accusait même formellement d'avoir plagié Buffier" (p. 293). Toutefois, Bréhier ne mentionne pas le fameux *Cours de sciences sur des principes nouveaux et simples, pour former le langage, l'esprit et le coeur dans l'usage ordinaire de la vie*, Paris, chez G. Cavelier et P.-F. Giffart, 1732, où Buffier développe son analyse bipartite de la proposition. A ce sujet, Nuchelmans (1983), pp. 90 et 182; cf., aussi pp. 67-68, comme critique de Descartes; et pp. 80-81 et 83, pour sa remarquable interprétation des propositions relatives "explicatives".

Nuchelmans fait voir, en effet, comment Buffier fait intervenir, à la manière de Grice ("Logic and Conversation" [1975]), ou de Benoît de Cornulier (cf., *Effet de sens*, Paris, Editions de Minuit, 1985), des maximes conversationnelles pour conserver à l'analyse logique la plus grande simplicité possible. Pour les Messieurs, en effet, la fausseté d'une relative "explicative" ne rend pas toujours la proposition totale fausse; comme "Alexandre, qui n'était pas fils de Philippe, vainquit Darius"; mais pour Buffier, cette phrase s'analyse comme une conjonction de deux propositions: "Alexandre n'était pas le fils de Philippe" & "Alexandre vainquit Darius". Comme la première est fausse, la proposition totale l'est aussi. Mais ce serait "une impolitesse ou une injustice dans le commerce de la vie civile" de contredire le locuteur et de tenir pour fausse son énonciation! Notons toutefois que les Messieurs mentionnent certains contextes où la fausseté de l'incidente affecte la

fausseté de la proposition principale, comme dans "Alexandre, qui n'était pas fils de Philippe, était petit-fils d'Amintas"; dans ce cas, parce que "l'attribut de la proposition principale (... ayant ...) rapport à la proposition incidente, "la fausseté de la proposition incidente (... rend ...) fausse la proposition principale" (Arnauld & Nicole, *La logique, ou l'Art de penser*, *op. cit*, p. 171.).

* * *

CHAPITRE SEPTIEME: NICOLAS BEAUZEE

Dans sa *Grammaire générale, ou exposition raisonnée des éléments nécessaires du langage* (1767), l'encyclopédiste Beauzée (le célèbre successeur du non moins célèbre Du Marsais) critique longuement la conception du verbe des grammairiens de Port-Royal pour finalement développer une conception qui n'est pas sans rappeler celle de Du Marsais ^{'1'}: "les *verbes* sont des mots qui expriment des êtres indéterminés, en les désignant par l'idée précise de l'existence intellectuelle avec relation à un attribut" (*Grammaire générale*, Tome 1, p. 402). Ce qui est nouveau ici, ce sont les idées d'"êtres indéterminés" et d'"existence intellectuelle". Les verbes, comme les adjectifs, désignent des "êtres indéterminés", comme "blanc" désigne tous les êtres indéterminés qui sont blancs, "marche", les êtres indéterminés qui marchent, etc. Par contre, les noms et pronoms désignent, eux, des êtres "déterminés". L'"existence intellectuelle", c'est l'existence qu'a un sujet en tant que je le conçois dans mon esprit; ainsi, un cercle-carré n'a pas d'existence réelle, mais il a une "existence intellectuelle" dans mon esprit lorsque j'affirme: "Un cercle-carré est quelque chose d'impossible" ^{'2'}. Enfin, cette existence intellectuelle est conçue en relation avec un attribut qui la qualifie de telle ou telle manière. La perception de l'existence intellectuelle d'un sujet avec relation à un attribut n'est rien d'autre, pour

Beauzée, que ce que les logiciens appellent "jugement".

Le caractère distinctif du verbe est donc d'exprimer l'idée de l'existence intellectuelle d'un sujet avec relation à un attribut. Il n'y a pas de discours sans proposition, pas de proposition qui n'exprime un jugement, et comme un jugement n'est pas autre chose que la perception de l'existence intellectuelle d'un sujet avec relation à un attribut, il n'y a pas non plus de proposition sans verbe (*Grammaire générale*, Livre II, chap. IV, p. 395). Plus loin, il écrit :

Mais puisque les Verbes sont d'une nécessité absolue pour exprimer nos jugements, qui sont nos principales pensées & les seules dont la communication soit nécessaire; il n'est pas possible d'admettre des langues sans Verbes, à moins de dire que ce sont des langues avec lesquelles on ne sauroit exprimer ses pensées, avec lesquelles on ne sauroit parler. (p. 423)

Dans l'article "Proposition" de l'*Encyclopédie*, Beauzée s'en prend à la distinction de Du Marsais entre *proposition* et *énonciation* '3'. Voici comment il résume la perspective qu'il adopte :

Nous parlons pour transmettre aux autres hommes nos connoissances, & nos connoissances ne sont autre chose que la perception de l'existence intellectuelle des êtres, sous telle ou telle relation, à telle ou telle modification. Si un être a véritablement en soi la relation sous laquelle il existe dans notre esprit, nous en

avons une connoissance vraie; s'il n'a pas en soi la relation sous laquelle il existe dans notre esprit, la connoissance que nous en avons est fausse; mais vraie ou fausse, cette connoissance est un jugement, & l'expression de ce jugement est une proposition. (P. 585).

(Passons sur ce que peut avoir de paradoxal l'idée d'une "connaissance fausse"; d'ailleurs, dans sa *Grammaire générale* (Livre II, chap. IV, p. 394) il parle plutôt d'un "jugement faux").

Nous ne parlons que pour transmettre nos connaissances ou informer les autres des perceptions de notre esprit; et dès que l'esprit perçoit ou considère l'existence intellectuelle d'un être avec telle relation à telle modification, c'est toujours, semble-t-il, sous la forme d'un jugement. Il n'y a donc pas lieu de distinguer différents types de propositions et d'actes de pensée comme le faisait Du Marsais. "Ainsi, conclut-il, il faut convenir qu'il n'y a en effet qu'un jugement qui puisse être le type ou l'objet d'une *proposition*, & je conclus qu'il faut dire qu'une proposition *est l'expression totale d'un jugement*" (*ibid.*). La proposition déclarative est donc pour Beauzée la seule unité de communication dans les langues humaines, et "tout acte de la parole doit produire une proposition, pour être l'expression d'un jugement intérieur" (*Grammaire générale*, Livre III, chap. VI, p. 207). A la suite de Du Marsais, Beauzée adopte une analyse bipartite de la proposition en sujet et

attribut; dans la proposition "Dieu est juste", "Dieu" est le sujet, et "est juste", l'attribut; mais il rejette l'idée de son prédécesseur qui acceptait, à côté des propositions, des énonciations exprimant des "considérations particulières de l'esprit". Pour appuyer sa conception, il en appelle aux "meilleurs Logiciens ou Métaphysiciens", nommément s'Gravesande, Malebranche, et Arnauld et Nicole. ⁴ Les "considérations particulières de l'esprit" de Du Marsais qui sont exprimées par les "énonciations" ou "propositions indirectes" (ou "obliques") ne sont, pour Beauzée, que diverses manières d'envisager l'existence intellectuelle d'un être avec relation à un attribut, donc diverses manières d'envisager un jugement.

L'expression totale d'un jugement peut se faire au moyen de plusieurs mots ordonnés selon les règles de la syntaxe, ou "au moyen des idées accessoires que l'usage y aura attachées" (*ibid.*); et peu importe que le jugement "soit celui que l'on se propose directement de faire connaître, ou qu'il soit subordonné d'une manière quelconque à celui que l'on envisage principalement, c'est toujours un jugement dès qu'il énonce l'existence intellectuelle d'un sujet, sous telle relation, à telle modification"; "& l'expression totale, soit du jugement direct, soit du jugement indirect & subordonné, est également une *proposition*" (*ibid.*).

Beauzée est d'avis que la Grammaire n'a rien à gagner à considérer les propositions modales, conditionnelles, relatives, discrétives, exclusives, exceptives, comparatives, inceptives, etc. "Si ces différens aspects peuvent fournir à la logique des moyens de discuter la vérité du fond, à la bonne heure; ils ne peuvent être d'aucune utilité dans la grammaire, & elle y doit renoncer" (*ibid.*, p. 591). Le grammairien devra toutefois en tenir compte à un moment ou l'autre, en particulier au chapitre des conjonctions, qui introduisent des subordonnées exclusives, exceptives, etc.

"La forme grammaticale de la *proposition*, selon Beauzée, consiste dans les inflexions particulières, & dans l'arrangement respectif des différentes parties dont elle est composée" (*ibid.*). Par rapport à la forme, le grammairien doit cependant distinguer différentes espèces de propositions. Relativement à l'expression analytique du jugement, une proposition peut être "pleine" ou "elliptique"; pleine, "lorsqu'elle comprend explicitement tous les mots nécessaires à l'expression analytique de la pensée" (*ibid.*). Elle est elliptique, "lorsqu'elle ne renferme pas tous les mots nécessaires à l'expression analytique de la pensée" (*ibid.*). En fait, ajoute Beauzée, les expressions "pleine" et "elliptique" se disent plutôt de la phrase que de la proposition qu'elle exprime, puisque ces "accidents" tombent

moins sur les choses que sur la manière de les dire. Les propositions peuvent aussi varier selon la succession de leurs parties, succession que leur impose l'ordre analytique (elles peuvent être directes ou encore inverses ou "hyperbatiques"). Les propositions peuvent enfin varier selon le sens particulier qui dépend de la disposition des parties de la proposition; elles peuvent être alors "expositives" ou "interrogatives". (Toutefois, dans sa théorie des modes, Beauzée parle encore de "sens impératif"). "La *proposition* est simplement *expositive* quand elle est l'expression propre du jugement actuel de celui qui le prononce" (*ibid.*, p. 592). Quant à la proposition interrogative, Beauzée la définit ainsi : "La *proposition* est *interrogative*, quand elle est l'expression d'un jugement sur lequel est incertain celui qui la prononce, soit qu'il doute sur le sujet ou sur l'attribut, soit qu'il soit incertain sur la nature de la relation du sujet à l'attribut" (*ibid.*). De cette définition découle une sorte de classification des questions; les interrogations portent soit sur le sujet ("Qui a créé le ciel et la terre?"), soit sur l'attribut ("Quelle est la doctrine de l'Eglise sur le culte des saints?"), soit enfin sur la relation du sujet à l'attribut ("Dieu veut-il la mort du pécheur?"). (Les exemples sont de Beauzée; nous verrons plus loin (Conclusion générale) que H. Reichenbach a proposé (*Elements of Symbolic Logic* [1947]) une classification des questions très semblable à celle de Beauzée). Mais la proposition interrogative, ajoute-t-il, n'intéresse le grammairien que par occasion, le coeur de la doctrine grammaticale étant constitué par l'analyse de la

proposition expositive :

Tout ce qu'enseigne la grammaire est finalement relatif à la *proposition* expositive dont elle envisage sur-tout la composition : s'il y a quelques remarques particulières sur la *proposition* interrogative, j'en ai fait le détail en son lieu (*ibid.*).

Beauzée considère en effet les propositions interrogatives comme des phrases elliptiques, "puisque les mots qui exprimeroient directement l'interrogation y sont sous-entendus" (*ibid.*, p. 591).

Dans l'article "Interrogatif" de l'*Encyclopédie*, Beauzée précise quelque peu le "sens" particulier associé à la proposition interrogative : "Une proposition est *interrogative*, lorsqu'elle indique de la part de celui qui parle, une question plutôt qu'une assertion". Il n'y a pas, pour l'encyclopédiste, de mots proprement interrogatifs, en particulier les soi-disant pronoms interrogatifs ("combien", "pourquoi", "quel", etc.), car ces mots peuvent figurer dans des assertions sans aucunement changer de sens, comme dans "Je sais combien coûte ce livre", "Je sais pourquoi il ne viendra pas", etc. Quelles sont donc les marques auxquelles on reconnaît qu'une proposition est interrogative? Beauzée les ramène à trois catégories : 1) dans la langue parlée, le ton de la voix ou les circonstances du discours sont les indicateurs du sens interrogatif; dans la langue écrite, c'est le point d'interrogation; 2) l'ordre des mots, c'est-à-dire

l'inversion du pronom personnel et du verbe (dans les temps simples) ou du pronom et de l'auxiliaire (dans les temps composés); toutefois, lorsque le verbe est au subjonctif, cette inversion ne marque pas une interrogation, "mais une simple hypothèse, ou un désir dont l'énonciation explicite est supprimée par ellipse", (comme "Vinssiez-vous à bout de votre dessein" qui se met pour "Je suppose que vous vinssiez à bout de votre dessein", ou "Puissiez-vous être content!" pour "Je souhaite que vous puissiez être content", etc.). Quelquefois, ces inversions, même avec des verbes à l'indicatif, n'indiquent point une interrogation, mais une assertion ("en vain formerions-nous les plus vastes projets", etc.); 3) enfin, les prétendus pronoms interrogatifs sont en fait le signe d'une ellipse de l'antécédent, et "cet antécédent est le complément grammatical d'un verbe aussi sous-entendu, qui exprimerait directement l'interrogation s'il étoit énoncé". Ainsi, "Combien coûte ce livre?" devient, une fois l'ellipse comblée, "Apprenez-moi le prix que coûte ce livre", où "prix" est l'antécédent en question, complément d'objet du verbe "apprendre". Le contexte détermine, en général, quel est l'antécédent qui doit être suppléé pour retrouver une phrase "pleine". Notez que le verbe qui exprime "directement" l'interrogation est un verbe à l'impératif (comme chez Gregory). (Nous verrons plus loin que l'impératif est un mode "direct", contrairement au subjonctif et à l'optatif).

Beauzée procède à une critique en règle de la conception du verbe de Port-Royal. Il prétend que les grammairiens de Port-Royal avaient entrevu sa conception du verbe en s'arrêtant à l'idée de l'affirmation; mais ils n'ont pas vu assez distinctement, affirme-t-il, l'idée de l'existence intellectuelle, et leur conception du jugement ne lui semble pas des plus justes. A la conception du verbe des Messieurs, Beauzée adresse cinq remarques critiques.

Premièrement, si l'affirmation est un acte de celui qui parle, et si le verbe est un mot déclinable sujet aux lois de la concordance relativement au sujet auquel on le rapporte, comment alors le *est* dans *Petrus est affirmans* peut-il marquer **mon affirmation** puisqu'il est à la troisième personne, et non à la première? Beauzée en conclut que "[s]i quelque chose dans *est* peut se rapporter à moi, c'est qu'il exprime l'existence d'une troisième personne dans **mon entendement**; ce qui rend en effet mon jugement, & confirme ce que j'ai avancé de la nature du verbe" (*ibid.*, p. 397).

La seconde remarque porte encore sur la notion d'affirmation. Arnauld et Lancelot ont tort de penser que l'affirmation du locuteur doit être exprimée par un mot particulier (le verbe *être*). L'affirmation est opposée à la

négarion, certes; mais Beauzée propose d'étendre "dans le grammatical" la notion d'affirmation et avance l'idée "que l'**affirmation** est la simple position de la signification de chaque mot, & que la **négarion** en est, en quelque manière, la destruction" (*ibid.*, p. 398). Ainsi, l'affirmation se manifeste simplement dans l'acte même de la parole; on n'a donc pas besoin, dans aucune langue, d'un mot particulier pour rendre sensible l'affirmation. Par contre, on a besoin d'un tel mot pour marquer la négation (*doctus : non doctus; audio : non audio*, etc.). Par conséquent, "si tout mot est affirmatif par sa nature, comment l'**affirmation** peut-elle être le caractère distinctif du Verbe?" (*ibid.*).

Beauzée reproche ensuite à la définition du verbe de Port-Royal ("un mot dont le **principal usage** est de signifier l'affirmation") d'engendrer un trop grand nombre d'exceptions et de restrictions. En outre, cette définition exclut les modes autres que l'indicatif alors qu'une définition adéquate du verbe devrait tenir compte de toutes les formes verbales : "Tous les modes, sans exception, ont été, dans tous les temps & dans toutes les langues cultivées, réputés appartenir au Verbe & en être des parties nécessaires" (*ibid.*, pp. 399-400). Cela vaut également de l'infinitif et du participe; les participes étant assimilés à des "noms adjectifs", et les infinitifs à des noms substantifs, sauf lorsqu'ils retiennent l'affirmation... Aux yeux de Beauzée, tant

d'exceptions rendent suspecte la définition des Messieurs. Beauzée, contrairement à la plupart des grammairiens philosophes, traite l'infinitif et le participe comme des formes verbales; il est par là plus près de la tradition grammaticale qu'il invoque (pp. 399-400) et des grammaires scolaires, même si, dans son système des modes, il rapporte les infinitifs à la classe des substantifs, et les participes à celle des adjectifs. Les infinitifs et les participes, sans cesser d'être verbe, font le même effet dans la phrase que les substantifs et les adjectifs.

Beauzée trouve encore défectueuse la définition de Port-Royal, parce que l'affirmation peut être signifiée par plusieurs autres espèces de mots, comme "affirmation", "affirmatif", "affirmer", "affirmativement", "oui", etc. Beauzée sait bien que les auteurs qu'il critique distinguaient l'affirmation **conçue** de l'affirmation **produite** (*actus significatus/actus exercitus*), cette dernière étant caractéristique du verbe. Mais pour lui, c'est là "se payer des mots", et il estime que le besoin de recourir à cette distinction pour rectifier leur définition "est une preuve que cette définition est au moins louche" (*ibid.*, p. 400).

Enfin, cette définition souffre encore d'un défaut logique parce qu'elle n'énonce que la "différence spécifique" (l'idée

d'affirmation) sans mentionner le "genre prochain". Dans la définition de Beauzée, le verbe appartient à la même classe que les adjectifs qui expriment, eux aussi, des "êtres indéterminés"; cette classe (l'union des verbes et des adjectifs) constitue le genre prochain. Les adjectifs comme les verbes sont soumis aux lois de la concordance en syntaxe qui exigent qu'ils soient unis aux sujets auxquels on les applique, et c'est par là qu'ils perdent leur "indétermination". La différence spécifique, ce qui distingue les verbes des adjectifs, c'est l'idée de l'existence intellectuelle d'un sujet avec relation à un attribut. Cette idée doit être "la source des propriétés qui conviennent exclusivement à l'espèce" (*ibid.*, p. 404); et il ajoute :

On verra en effet, quand il sera question de syntaxe, que c'est sur ce fondement que porte la distinction des modes, qui, en multipliant les usages du Verbe dans le discours, justifient de plus en plus le nom que lui ont donné par excellence les grecs & les romains, & que nous lui avons conservé nous-mêmes (*ibid.*, p. 404).

(Pour les grammairiens gréco-latins comme pour les grammairiens philosophes, le verbe est en effet "le mot par excellence", l'"âme du discours").

Beauzée suit encore la tradition en distinguant le verbe "substantif" des verbes "adjectifs"; il préfère toutefois parler

du verbe "abstrait" et des verbes "concrets", ces derniers renfermant dans leur signification, en plus de l'idée de l'existence intellectuelle, "l'idée accessoire d'un attribut déterminé, qui n'est point comprise dans celle du Verbe substantif ou abstrait" (*ibid.*, p. 407). Les verbes "concrets" se décomposent, suivant la tradition, en verbe abstrait + participe présent.

Le système des modes de Beauzée est exposé dans sa *Grammaire générale* et dans l'article "Mode" de l'*Encyclopédie* '5'. Les modes sont soit *personnels*, soit *impersonnels*. Seuls les premiers servent à former des propositions, et donc à exprimer des jugements. Les impersonnels, infinitif et participe, appartiennent, respectivement, à la classe des noms et à celle des adjectifs. Les modes personnels se divisent en *directs* (indicatif, impératif, conditionnel) et *obliques* (subjonctif et optatif). Enfin, les modes se divisent encore en modes *purs* ou fondamentaux (indicatif, infinitif et participe) et *mixtes* (impératif, suppositif et subjonctif); les modes purs, contrairement aux mixtes, n'ajoutent aucune idée accessoire à la signification "formelle" ou "spécifique" du verbe.

Les modes directs servent à former la proposition *principale* que l'on veut exprimer. L'indicatif exprime purement et

simplement l'existence intellectuelle d'un sujet avec relation à un attribut; l'impératif le fait en ajoutant à la signification "formelle" ou "spécifique" du verbe l'idée accessoire de la volonté de celui qui parle; et le conditionnel (ou suppositif), en ajoutant l'idée accessoire d'une supposition préalable. Le subjonctif est un mode oblique parce qu'il n'exprime qu'un "jugement accessoire" et "subordonné au principal", et parce qu'il ne sert à former, le plus souvent, qu'une proposition *incidente*, qui n'est qu'une partie d'une proposition complète, comme une sorte d'accusatif. Beauzée compare d'ailleurs les flexions modales des verbes et les flexions casuelles des noms, observant que les noms dans les cas obliques préservent la signification exprimée par le nominatif en y ajoutant une idée accessoire; de même, les verbes porteurs d'une flexion modale préservent la signification du verbe à l'indicatif (qui exprime alors un jugement) en y ajoutant une idée accessoire particulière. Cette analogie entre les modes verbaux et les flexions casuelles, que nous avons rencontrée chez Périzonius et entrevue dans la *Grammaire* de Port-Royal et chez Du Marsais, nous la retrouverons encore chez Destutt de Tracy.

Les modes purs ont un caractère plus "fondamental" que les autres modes; ils sont "plus nécessairement liés à la nature du verbe; puisqu'on les trouve dans toutes les langues qui ont accordé au verbe des changements de formes." (*Grammaire générale*,

Livre III, chap. VI, p. 343). Les modes mixtes ne sont pas dans le même cas, car plusieurs langues ayant des flexions verbales pour les modes n'ont pas de conditionnel, d'optatif ou de subjonctif, tandis que l'impératif, dit Beauzée, "est tronqué partout de diverses manières" (*ibid.*, p. 344); l'hébreu et le suédois n'ont pas de subjonctif, le latin n'a pas de conditionnel, peu de langues ont un optatif comme le grec, etc. Les modes mixtes se distinguent donc les uns des autres par l'ajout d'une idée accessoire au jugement principal exprimé par l'énonciation. Dans l'article "Mode" de l'*Encyclopédie*, Beauzée ajoute, concernant les modes mixtes: "il auroit été possible d'introduire plusieurs autres *modes* de la même espèce, par exemple, un *mode* interrogatif, un *mode* concessif, etc.". Les modes ont donc la capacité d'exprimer pratiquement tous les énoncés non déclaratifs, à l'exception peut-être des interjections.

Avant d'examiner brièvement les modes un à un, nous devons rappeler rapidement la théorie de la signification de Beauzée, et en particulier sa conception des inflexions morphologiques, afin de déterminer quelle partie de la signification "totale" du verbe est affectée ou modifiée par les modes. La signification d'un mot est sa "signification totale"; celle-ci se divise en signification "objective" et signification "spécifique", ces deux types de signification se divisant à leur tour en idée principale

et idée accessoire. La signification objective d'un mot est le contenu sémantique (idée principale) qu'il partage avec d'autres mots de différentes espèces, comme "aimer", "ami", "amour", "amitié", "amicalement", "amical", etc. La racine commune de ces mots, *am*, est "le type de l'idée objective de tous ces mots, qui est celle de ce sentiment affectueux qui lie les hommes par la bienveillance" (*Grammaire générale*, Livre III, p. 346). Les diverses inflexions que reçoit cette racine ajoutent à l'idée objective l'idée d'un "aspect particulier qui fait la signification formelle ou spécifique de chaque mot et en vertu de quoi *aimer* est un verbe, *amitié* un nom abstrait, *ami* un nom concret, *amical* un adjectif, & *amicalement* un adverbe". La signification spécifique (ou formelle) est la manière dont le mot présente sa signification objective à l'esprit des sujets parlants (d'une manière nominale, verbale, adjectivale, adverbiale, etc.). Cette signification est "spécifique" car elle est celle d'une classe particulière de mots et est la même pour tous les mots de cette espèce; la signification spécifique est l'idée fondamentale représentant la fonction syntaxique d'une expression et cette idée est susceptible d'être modifiée par différents "sens accidentels" (idées accessoires) marqués par les flexions pour le genre, le nombre, le cas, la personne, le temps et le mode. L'ajout d'un sens accidentel à une expression peut cependant, selon Bartlett '4', modifier la signification objective et pas seulement la signification formelle (par exemple, dans le cas des marques pour le genre et le nombre).

Les modifications de la signification objective d'un mot s'expriment habituellement par des adverbes ou des expressions adverbiales ("aimer peu", "aimer beaucoup", "aimer tendrement", etc.). Il n'en va pas de même pour les modes verbaux :

il est évident ... que ce ne sont pas des modifications de cette espèce qui caractérisent ce qu'on appelle les **modes** des verbes, autrement chaque verbe auroit ses **modes** propres, parce qu'un attribut n'est pas susceptible des mêmes modifications qui peuvent convenir à un autre : ce qui caractérise nos **modes** n'appartient nullement à l'objet de la signification du verbe, c'est à la forme, à la manière dont tous les verbes signifient.

Ce qui constitue les **modes**, ce sont les divers aspects sous lesquels la signification formelle du verbe peut être envisagée dans la phrase. (Art. "Mode" de l'*Encyclopédie*).

Plus que tout autre sens accidentel des verbes, les modes "semblent tenir de plus près aux vues de la Grammaire, ou du moins aux vues de celui qui parle" (art. "Mode"). Comme le remarque S. Auroux, les modes tiennent davantage à l'intentionnalité du sujet parlant ("Actes de pensée et actes linguistiques dans la Grammaire Générale", *op. cit.*); de plus, chaque mode détermine "un système de temps qui lui est propre" (*Grammaire générale*, Livre III, p. 206).

* * *

Dans sa *Grammaire générale*, Beauzée examine longuement chaque mode pour lui-même, mais en se limitant surtout aux modes du français. Nous savons déjà que l'indicatif se caractérise par le fait qu'il exprime purement et directement l'existence intellectuelle d'un sujet avec relation à un attribut. A ce mode, le verbe est utilisé selon sa signification "essentielle & fondamentale" (*ibid.*, p. 208); tous les autres modes personnels ajoutent une idée accessoire à la signification spécifique du verbe. L'indicatif se distingue de ces autres modes "mixtes" en admettant toute la variété des temps verbaux. C'est aussi un mode direct, car il est destiné à l'expression immédiate de la pensée (jugement) principale que l'on se propose de manifester. C'est pourquoi il est, par excellence, le mode de la science et de la vérité, comme l'appelait Scaliger au XVI^e siècle (*solus modus aptus scientiis, solus pater veritatis*).

* * *

L'impératif énonce directement l'existence intellectuelle d'un sujet avec relation à un attribut en ajoutant à la signification spécifique du verbe "l'idée accessoire de la volonté de celui qui parle ou qui est censé parler" (*ibid.*, p. 211). Ce mode n'a pas de première personne du singulier, car "on ne se commande pas proprement à soi-même", comme l'avaient dit avant lui Arnauld et Lancelot. Il n'a pas non plus de troisième

personne; nous employons pour cela les temps correspondants du subjonctif ("qu'il lise", "qu'il ait lu"), et alors, il y a nécessairement une ellipse ("[je veux] qu'il lise", "[je désire] qu'il ait lu"). Lorsqu'il traite du subjonctif, Beauzée, par prolepse, prévient une objection disant que

ces suppléments font disparaître le sens impératif, que la forme usuelle montre nettement; donc ils ne rendent pas une juste raison de la phrase. Il me semble au contraire que c'est marquer bien clairement le sens impératif, que de dire **je veux, je désire, je conseille**, &c. puisque c'est expliquer positivement la volonté de celui qui parle ou qui est censé parler, en quoi consiste proprement le sens impératif. (*Ibid.*, p. 252).

Contrairement aux autres modes personnels, l'impératif, en français, n'est pas marqué par des flexions particulières; c'est plutôt la suppression des pronoms personnels de la deuxième personne du singulier et des deux premières personnes du pluriel qui est la "forme caractéristique du sens impératif", et qui suffit "pour constituer un Mode particulier" (*ibid.*, p. 212). Beauzée s'en prend aux grammairiens (comme l'Abbé Rénier) qui, abusés par la grammaire latine, ont voulu retrouver en français un futur au mode impératif ("tu liras", "il lira", "nous lirons", etc.). Ce futur, en fait, est celui de l'indicatif, et s'il arrive que nous utilisions le futur de l'indicatif pour commander, c'est le plus souvent **par figure** ("par énergie ou par euphémisme") :

on s'abstient de la forme impérative par énergie, quand l'autorité de celui qui parle est si grande, ou quand la justice ou la nécessité

de la chose est si évidente, qu'il suffit de

l'indiquer pour en attendre l'exécution & pour affirmer qu'elle aura lieu". (*Ibid.*, p. 213).

On s'abstient de la forme impérative par euphémisme, ou afin d'adoucir, par un principe de civilité, l'impression de l'autorité réelle, ou afin d'éviter, par un principe d'équité, le ton impérieux qui ne peut convenir à un homme qui prie. (*Ibid.*, p. 214).

Dans l'article "Impératif" de l'*Encyclopédie*, Beauzée signale que si l'on peut quelquefois mettre l'indicatif pour l'impératif, c'est en partie parce que ces deux modes sont des modes "directs" (qui expriment le jugement principal (ou forment la proposition principale) que l'on se propose de communiquer.

Si la langue française n'a pas, comme la latine, de futur pour l'impératif, elle a cependant, comme la grecque, un prétérit ("Ayez lu ce livre à mon retour!"). Même si le commandement renvoie forcément à quelque chose qui n'est pas encore fait, l'action commandée, qui est postérieure au moment où l'on parle, peut être envisagée comme passée, ou antérieure à une époque qui doit suivre l'acte de parole. Ainsi, *ayez lu* exprime l'action de lire comme passée relativement à une époque postérieure à l'acte de parole.

L'impératif peut exprimer, selon les circonstances, un commandement, un désir, une permission, un conseil, une

exhortation, une prière, un avertissement, ou un consentement. Il est curieux cependant que Beauzée, sauf pour les formes impératives à la troisième personne, n'ait aucunement recours à l'ellipse; il ne dit jamais, par exemple, que "Lisez!" est une forme elliptique équivalente à "Je veux [ordonne, etc.] que vous lisiez", alors qu'il dit clairement (nous l'avons vu plus haut) à propos des impératifs à la troisième personne, qu'il y a ellipse (pour justifier le subjonctif du verbe), et que les suppléments ajoutés expriment "clairement le sens impératif". L'impératif est pour lui un mode "direct", c'est-à-dire, un mode qui exprime directement l'existence intellectuelle d'un sujet avec relation à un attribut; or, l'existence intellectuelle d'un sujet avec relation à un attribut est un jugement et les jugements s'expriment littéralement dans des propositions "expositives" susceptibles d'être vraies ou fausses. Dans l'article "Mode", Beauzée écrit : "En effet, *Dieu EST éternel, sans que nous COMPRENIONS, vous AURIEZ raison, RETIRE-toi*, sont des propositions, des énonciations complètes de jugemens". Qu'une phrase dont le verbe est à l'indicatif, au subjonctif ou au conditionnel (suppositif) soit une énonciation **complète** d'un jugement, il est facile d'en convenir; mais pour une phrase impérative comme "Retire-toi!", cela est moins évident. De deux choses l'une : ou bien Beauzée a une conception très large du jugement dans laquelle "jugement" équivaut pratiquement à "prédication", comme l'affirme Nuchelmans (1983, pp. 96-97), ou bien, comme l'écrit S. Auroux à propos de la conception de Beauzée : "[t]out énoncé complet possède une valeur de vérité"

("Actes de pensée et actes linguistiques dans la Grammaire Générale", *op. cit.*), et dans ce cas, les phrases impératives, comme les interrogatives, sont elliptiques ou possèdent forcément des équivalents "expositifs" (ou "cognitifs" comme dirait Reichenbach). Cette seconde interprétation me paraît préférable et plus conforme à ce que la tradition des logiciens et philosophes (à laquelle se rattache explicitement Beauzée) entend par "jugement" et "proposition". "Les modalités, écrit encore Auroux, ne sont pour lui que des déterminations supplémentaires du jugement porteur de vérité" (*ibid.*). Si l'impératif, en tant que mode "direct", exprime directement le jugement ou la proposition principale que l'on se propose de manifester, il faut bien que ce jugement (ou la proposition expositive correspondante) soit implicitement "contenu" dans la forme impérative, et qu'il soit possible de le rendre explicite par les procédures habituelles de "résolution". Et si l'impératif ajoute à la signification spécifique du verbe "l'idée accessoire de la volonté de celui qui parle", cet ajout devrait pouvoir s'analyser (se décomposer) sous la forme d'une proposition "expositive". Antoine Court de Gébelin, qui s'inspire largement de Beauzée dans sa théorie des modes, n'hésitera pas, lui, à faire cette réduction : "l'Impératif, écrit-il, n'est qu'une forme elliptique substituée à une phrase composée de deux Verbes, & qui ne dit rien de plus" (*Monde Primitif*, 1774, p. 409 '7'). Si nous tentons d'effectuer la résolution de la phrase impérative "Lisez!", l'hyperphrase "Je veux" (ou "J'ordonne", "Je désire", etc.), exprimant directement "la volonté de celui qui parle ou est censé

parler", exprime-t-elle alors une proposition principale ou incidente? Si l'hyperphrase exprime directement un ajout à la signification spécifique du verbe à l'indicatif, on peut y voir une proposition incidente constituant une partie de la proposition expositive obtenue ("[J'ordonne] que vous lisiez"), mais le verbe de la clause suivant l'hyperphrase apparaît alors dans un mode "oblique" et le jugement principal que l'on se propose de faire connaître n'est plus exprimé "directement". M. Auroux note que chez Beauzée, "la restitution de l'hyperphrase détruit la modalité" (*ibid.*), et qu'en substituant "l'indicatif à l'impératif 'on fait disparaître le sens accessoire impératif'" (Auroux citant Beauzée). Il conclut ainsi que chez l'encyclopédiste, "[l]a marque de la modalité c'est l'ellipse, pas l'hyperphrase" et qu'il n'y a pas, chez lui, de performatif explicite. Les "vues de celui qui parle" (art. "Mode") autre que le jugement ne trouvent donc à s'exprimer que par l'effacement ou l'ellipse de l'hyperphrase qui les signifiait directement. Pourtant, dans le passage cité plus haut, Beauzée affirme que les hyperphrases "je veux", "je désire", "je conseille", marquent clairement le sens impératif... Par ailleurs, Auroux (*La sémiotique des Encyclopédistes*, p. 95) note que les propositions incidentes qui, chez Port-Royal, modifient la copule (celles introduites par "que"), comme "je soutiens que...", sont assimilées par Beauzée aux relatives introduites par le relatif "qui" et ne sont donc pas rattachées aux verbes, mais plutôt au sujet ou à l'attribut de la proposition, ce qui semble bloquer la résolution. Il semble donc que les positions de Beauzée, en ce

concerne l'impératif, manquent quelque peu de clarté...

* * *

Le conditionnel ou "suppositif" (comme l'appelait l'Abbé Girard) est, au même titre que l'impératif, un mode direct et mixte. Il est direct, car "il peut constituer par lui-même la proposition principale ou l'expression immédiate de la pensée : ***je lirois volontiers ce livre.***" (*Grammaire générale*, Livre III, p. 225). Il est mixte, car il ajoute à la signification spécifique du verbe, l'idée accessoire d'hypothèse et de supposition : "il n'énonce l'existence que dépendamment d'une supposition particulière : ***je lirois volontiers cet ouvrage, si je l'avois.***" (*Ibid.*).

Beauzée discute abondamment les errements des grammairiens qui l'ont précédé à propos de ce mode qui ne se trouve que dans les langues modernes et pour lequel la grammaire gréco-latine n'est d'aucune utilité. Il y a d'abord ceux qui, comme Buffier et Restaut, rapportent les temps du conditionnel à l'indicatif et les décrivent comme des "temps incertains", comme le fera encore Destutt de Tracy qui les décrit, dans sa *Grammaire*, comme des "imparfaits des temps à venir". Beauzée voit là une confusion entre "un Mode qui exprime l'existence d'une manière

conditionnelle, avec un autre qui l'exprime d'une manière absolue" (*Grammaire générale*, Livre III, p. 225). L'indicatif et le conditionnel sont deux modes personnels directs, et c'est là sans doute pour lui la source de la confusion, la distinction se trouvant dans l'idée accessoire ajoutée au verbe par le suppositif, un mode mixte, l'indicatif étant un mode pur.

D'autres grammairiens rapportent les temps du conditionnel au subjonctif (notamment l'Abbé Regnier et La Touche). Regnier, par exemple, décrivait "je ferais" comme le "premier futur" du subjonctif, et "j'aurais fait" comme le "second futur composé" du subjonctif. Cette opinion, selon Beauzée, provient "d'une application gauche de la Grammaire latine à la langue françoise" (*ibid.*, p. 227). Parce que "je ferais" et "j'aurais fait" semblent convenir aussi bien que "je fisse" et "j'eusse fait" pour rendre le latin "*faceren*" et "*fecissen*", ces grammairiens n'ont pas imaginé que notre langue puisse avoir d'autres modes que la langue latine. C'est pourtant là, pour Beauzée, confondre un mode direct et conditionnel avec un mode oblique et absolu; et il ajoute : "il n'est pas possible qu'un seul & unique mot d'une autre langue réponde à deux significations si différentes entre elles dans la nôtre, à moins qu'on ne suppose cette langue absolument barbare & informe" (*ibid.*, pp. 226-227).

Beauzée explique ainsi la genèse du conditionnel en

français : il était possible, en latin, d'utiliser un tour elliptique en employant le subjonctif, comme *si possem, sanior essem* (Ovide), la phrase "pleine" correspondante étant : *si [res erat ita ut] possem, [res est ita ut] essem sanior*; mais en français, l'usage ne nous permet pas de dire elliptiquement : "si je pusse, je fusse plus sage", et nous devons alors avoir recours soit à "l'ennuyeuse circonlocution du tour analytique" ("si la chose étoit de manière que je pusse, la chose est de manière que je fusse plus sage"), soit à la formation d'un mode nouveau : "le goût de la brièveté, éclairé par celui de la précision, a décidé notre choix; & nous disons par le Mode Suppositif, *je serois plus sage si je pouvais*. La nécessité ayant une fois établi ce temps du Suppositif, l'analogie lui a accordé tous les autres..." (*ibid.*, p. 230). Tous les temps du suppositif sont indéfinis, c'est-à-dire, ne tiennent à aucune époque particulière et peuvent être rapportés tantôt à l'une, tantôt à l'autre. Ainsi, dans "je me serais révolté si je m'en étais senti la force", "serais" est employé comme un prétérit, tandis que dans "je partirais demain si j'en avais les moyens", il est plutôt employé comme un temps futur, etc.

* * *

Le subjonctif "présente la proposition qui en résulte comme incidente & subordonnée à une autre" (*ibid.*, p. 241). Mais

contrairement aux trois modes précédents, le subjonctif "ne peut constituer par lui-même la proposition principale ou l'expression immédiate de la pensée." (*Ibid.*). Il s'agit donc d'un mode oblique. C'est aussi un mode mixte, "puisque à la signification fondamentale du verbe il ajoute l'idée accessoire d'une proposition incidente et subordonnée" (*ibid.*). L'indicatif et le suppositif peuvent constituer des propositions incidentes et subordonnées ("Achetez le livre que *j'ai lu*", "Vous tenez le livre que *je lirais* le plus volontiers", etc.); mais le subjonctif ne peut jamais, lui, constituer la proposition principale que l'on se propose d'exprimer; la proposition qu'il sert à former "est nécessairement subordonnée à une autre, dans laquelle elle est incidente, sous laquelle elle est comprise, & à laquelle elle est jointe par un mot conjonctif" (*ibid.*, p. 249).

Cette conjonction est déterminative et exige un antécédent que modifie (ou détermine) la proposition incidente ou subjonctive (*ibid.*, p. 250). Cette conjonction est si nécessaire au subjonctif que les grammairiens qui ont plutôt choisi d'appeler ce mode "conjonctif" n'étaient pas, selon Beauzée, sans avoir de bonnes raisons :

Partout où l'on trouve le Subjonctif, il y a, ou il faut suppléer une conjonction déterminative, qui puisse attacher la proposition incidente caractérisée par ce Mode, à un antécédent dépendant d'une proposition principale. En latin, c'est la conjonction *ut*; en

françois, c'est *que*; & chaque langue a la sienne exclusivement destinée à cette sorte de service, nonobstant les assertions des grammairiens, qui en indiquent ordinairement plusieurs autres comme régissant le Subjonctif. (*ibid.*, p. 253).

(Nous verrons plus loin [chap. dixième] que Destutt de Tracy développera une théorie de la conjonction *que* qui en fait "le germe de toutes les autres", *Grammaire*, p. 145).

Comme les temps du suppositif, ceux du subjonctif sont également (pour la plupart) indéfinis. Dans "je ne crois pas que vous veniez d'arriver", "veniez" est utilisé comme un présent, alors que dans "je ne croirai pas que vous veniez d'arriver", il s'agit plutôt d'un futur; mais dans "je ne croyais pas que vous vinssiez d'arriver", nous avons ici affaire à un temps que Beauzée appelle "défini antérieur". Il ajoute cependant que même dans ce dernier cas, l'indétermination est possible et qu'au fond tous les temps du subjonctif peuvent être considérés comme indéfinis.

* * *

L'optatif n'est pas traité dans la *Grammaire générale*; il n'en est question que brièvement et en passant dans la section consacrée au suppositif, car l'optatif grec peut quelquefois être rendu en français par le suppositif. Mais on trouve dans

l'*Encyclopédie* un bref article signé "N.E.R.M." (le "N." est sans doute pour "Nicolas") qui lui est consacré. "L'*optatif* est un mode personnel & oblique, qui renferme en soi l'idée accessoire d'un souhait". Il dit aussi qu'"[u]ne proposition *optative*, est celle qui énonce un souhait, un désir vif". Une proposition peut donc être optative sans que le verbe soit marqué par ce mode, lorsqu'elle est précédée de la formule "Fasse le Ciel" ou "Plût à Dieu" (en latin *Utinam*). Comme le subjonctif, il s'agit d'un mode oblique qui ne sert qu'à former des propositions incidentes et subordonnées, et qui ne sont qu'une partie de la proposition principale. Mais, ajoute l'auteur, ce mode est "doublement mixte, puisqu'il ajoute à la signification totale du subjonctif, l'idée accessoire d'un souhait" (cf. aussi l'art. "Mode"), en plus d'y ajouter l'idée accessoire (qu'il a en commun avec le subjonctif) d'une proposition incidente et subordonnée.

* * *

L'article "Interjection" de l'*Encyclopédie* (signé B.E.R.M.) débute par une suite de citations empruntées aux *Observations sur les langues primitives* du Président Charles de Brosses. Beauzée insiste, comme l'Abbé Regnier et de Brosses avant lui, et Destutt de Tracy après lui, sur le caractère "naturel" et "primitif" des interjections : "Les *interjections* sont des expressions dictées par la nature, & qui tiennent à la constitution physique de

l'organe de la parole". Elles peuvent exprimer, selon le cas, des sentiments de douleur, de joie, d'admiration, etc. Elles sont essentiellement indéclinables, et parce qu'elles constituent en quelque sorte le langage du coeur plutôt que celui de l'esprit et que la grammaire ne s'occupe que de ce dernier, la distinction des diverses espèces d'interjections "est absolument inutile au but de la grammaire".

* * *

Puisque les modes impersonnels (infinitif et participe) ne servent aucunement à former des propositions, ils ne nous intéressent guère ici et ce que nous en avons dit plus haut suffit, pour l'essentiel, à faire voir la place qu'ils occupent dans le système des modes de Beauzée.

* * *

NOTES

(1) On se rappelle que pour Du Marsais, "Le verbe est ... le signe de l'existence réelle ou imaginée du sujet de la proposition, auquel est liée cette existence et tout le reste..."; "et tout le reste", c'est-à-dire, un attribut particulier, et l'action de l'esprit ou l'énonciation. L'existence réelle ou imaginée est devenue, chez Beauzée, l'existence intellectuelle. Sahlin (*op. cit.*, 1928, p. 311), écrit : "Beauzée consacre tout l'article I de son chapitre sur le verbe à développer la théorie de Du Marsais...". En dépit de différences majeures que nous marquerons plus loin, la filiation paraît évidente.

(2) Nuchelmans (*op. cit.*, 1983, p. 95) rapproche l'existence intellectuelle de Beauzée de l'*esse obiective* des médiévaux : "Beauzée takes existence in the sense of *esse obiective*, that is, as the existence which the objects of acts of thinking have in the understanding as long as they are conceived of. On his view, the personal ending of a finite verb points to a person or a thing that exists only in the weak sense of being actually conceived of as that which is the subject of the attribute denoted by the verb as such".

(3) Pour un examen détaillé de cette controverse entre les deux grammairiens encyclopédistes, cf. Auroux, *op. cit.*, 1979, pp. 92 et suiv.. Beauzée, en s'écartant de la théorie classique des actes de pensée, refuse d'admettre que la vérité d'une proposition dépende d'un acte de l'esprit qui la mette en rapport avec la réalité. Il n'y a plus pour lui de distinction entre l'acte de pensée, et l'objet "immédiat" de cet acte, c'est-à-dire entre le *modus* et le *dictum*. Les incidentes introduites par le conjonctif *que* ne sont plus rattachées à la copule; elles sont plutôt, selon Auroux, assimilées aux relatives introduites par "qui". Auroux signale (p. 95) que cette solution est plus "faible" que celle de Port-Royal et Du Marsais, et qu'elle conduit à des difficultés.

(4) Le fait que Beauzée en appelle aux logiciens et métaphysiciens pour sa conception du jugement me paraît aller à l'encontre de l'interprétation proposée par Nuchelmans; celui-ci écrit : "It is clear that Beauzée tended to give the word *jugement* a broader sense than it normally had. In his usage, the word applies indifferently to all the various views that the mind

can take of a predicative conception of a subject and an attribute that is the common object of all those attitudes is viewed in pure form by a judgment in the narrow sense, which is expressed by a sentence with an indicative verb, while the other views, which are associated with the non-indicative moods, mix the consideration of the predicative conception with various other ideas. By broadening the meaning of **jugement** in this way Beauzée succeeded in reconciling the logicians's view that a proposition expresses a judgment with the grammarians' conception of a proposition as any group of words dominated by a finite verb, whether indicative or not". Pourtant, lorsque Beauzée introduit les termes **jugement** et **proposition**, c'est toujours relativement à des "connaissances", qu'elles soient "vraies ou fausses", et la théorie du jugement qu'il reprend des plus grands "logiciens et métaphysiciens" (s'Gravesande, Arnauld et Nicole, Malebranche) ne plaide pas beaucoup en faveur de l'interprétation de Nuchelmans.

(5) J'utilise ces deux sources, mais surtout la **Grammaire générale** (Paris, Bardou, 1767) qui donne un exposé très complet de la théorie des modes; notez que Beauzée signe habituellement ses articles de l'**Encyclopédie** par les lettres "B.E.R.M.", sans doute pour "Beauzée, Ecole Royale Militaire"; mais on trouve aussi quelquefois "E.R.M.B.", ou "N.E.R.M".

(6) Cf. Barrie E. Bartlett, **Beauzée's Grammaire Générale. Theory and Methodology**, Mouton, 1975, pp. 51 et suiv..

(7) Antoine Court de Gébelim, **Monde primitif, analysé et comparé avec le monde moderne, considéré dans l'histoire naturelle de la parole; ou Grammaire Universelle et comparé**, Paris, chez Boudet, Valleyre, Veuve Duchesne, Saugrain, Ruault, 1774, p. 409.

* * *

CHAPITRE HUITIEME : CONDILLAC

L'intérêt que présente pour notre enquête les théories logico-grammaticales de Condillac tient surtout au fait qu'elles offrent, selon l'expression de M. Auroux, "un embryon de théorie illocutoire" ⁽¹⁾. Nous l'avons vu au chapitre premier de la première partie, l'affirmation, pour lui, réside davantage dans la prononciation des mots que dans l'esprit du locuteur; affirmer est donc une action que nous ne pouvons accomplir qu'avec des mots (ou avec des gestes dans les "propositions gesticulées" du langage d'action), ou par la **prononciation** (ou l'énonciation) de certains mots, en particulier les verbes : car sans verbe, "il semble que nous ne puissions pas prononcer un jugement" (*Grammaire*, p. 458). Mais surtout, nous trouvons dans son *Dictionnaire des synonymes* ⁽²⁾ des analyses d'un grand nombre de verbes illocutoires. Quant à la théorie des modes que l'on trouve dans sa *Grammaire* (1775), elle prend moins de trois pages et se limite aux modes du français.

Si nous rangeons Condillac parmi les défenseurs des théories "réductionnistes" des modes d'énoncé, c'est avant tout parce qu'il affirme à plusieurs reprises (comme Beauzée avant lui et Destutt de Tracy après lui), que "tout discours est un jugement ou une suite de jugemens. Or, un jugement exprimé avec

des mots est ce qu'on nomme *proposition*. Tout discours est donc une proposition ou une suite de propositions." (*Grammaire*, I, ix, p. 450). Les seules espèces de propositions qu'il distingue sont les propositions **principales**, **subordonnées** et **incidentes**. Les propositions principales expriment le jugement principal que l'on se propose d'exprimer et ces propositions se caractérisent par le fait qu'elles font, à elles seules, un "sens fini"; une proposition principale est, selon l'expression des grammairiens latins, une *oratio perfecta*. Les propositions subordonnées sont des propositions qui se rapportent à d'autres propositions auxquelles elles sont "subordonnées"; le sens des propositions subordonnées n'est pas un sens fini; "il est suspendu, et fait attendre la proposition principale" (*ibid.*, p. 451); elles ne font que développer les propositions principales auxquelles elles sont subordonnées, et c'est souvent à cela que le subjonctif est employé (*ibid.*, II, xxvii, p. 506). Les propositions incidentes se rapportent, non à d'autres propositions, mais à un mot ou à une expression; il y a, comme dans la *Grammaire* de Port-Royal, deux types d'incidentes; les unes sont déterminatives et sont nécessaires pour faire un sens fini, tandis que les autres sont explicatives et ne font que développer le sens déjà bien déterminé d'une expression. Ainsi, dans "L'ortie de mer est un animal qui a si peu de consistance, qu'il fond entre les mains" (exemple de Condillac, article "Proposition" du *Dictionnaire des synonymes*), "L'ortie de mer est un animal" est la proposition principale, "qui a si peu de consistance" est l'incidente modifiant le mot "animal", et "qu'il fond entre les mains" est la

subordonnée. Par "espèces de proposition", on voit que Condillac n'entend pas la même chose qu'un Harris qui, se situant dans la tradition aristotélicienne, distinguait différents "genres de discours". Les propositions peuvent également être "simples" ou "composées"; simples, lorsqu'elles n'ont qu'un sujet et un attribut; composées, lorsqu'elles sont l'expression abrégée de plusieurs jugements, comme "Jules et Ursule allèrent à la campagne".

On ne trouve pas, chez Condillac, de théorie des actes de pensée relativement à l'interprétation des énoncés non déclaratifs. Dans la *Grammaire* de Port-Royal et chez les grammairiens philosophes qui s'en inspirent, le commandement, l'interrogation, la concession, etc., sont des actes de pensée; chez Condillac, ce sont d'abord et avant tout, à ce qu'il semble, des actes linguistiques accomplis par la "prononciation" de certaines phrases. Dans l'esprit, il n'y a que des idées entre lesquelles nous percevons, en jugeant, une convenance ou une disconvenance; tout le reste est action accomplie par l'énonciation de phrases. Condillac déborderait ainsi le cadre des théories idéationnelles du langage. Ce qui s'explique peut-être en partie par le fait que tout langage dérive pour lui du **langage d'action** : le langage *est* d'abord action avant d'être un moyen de représenter la pensée. Pour Condillac comme pour Wittgenstein qui faisait sien le mot de Goethe : "Au commencement

était l'action" '3'. C'est peut-être aussi pourquoi il fut, plus qu'aucun autre grammairien philosophe, sensible à la diversité des actes que le langage permet d'accomplir, comme le montre les analyses que nous trouvons dans le *Dictionnaire des synonymes*.

Nous exposerons, dans l'ordre, la théorie du jugement, celle du verbe, celle des modes, et enfin les analyses des verbes illocutoires du *Dictionnaire des synonymes*.

* * *

Dans l'*Essai sur l'origine des connoissances humaines* (1746), Condillac soutient encore la thèse de Locke suivant laquelle il y a deux sources à toutes nos connaissances : la **sensation** qui nous fournit nos "premières pensées", et la **réflexion** sur les opérations de notre esprit que les sensations "occasionnent" en nous. Mais dans le *Traité des sensations* (1754), il radicalise le sensualisme de Locke et avance l'idée que toutes les pensées et les opérations de notre esprit ne sont que des **sensations transformées** : "Le jugement, la réflexion, les désirs, les passions, etc., ne sont que la sensation qui se transforme différemment" (*Traité des sensations*, "Dessein de cet ouvrage", p. 222). Les opérations de l'esprit naissent de la **sensation** dans l'ordre suivant : d'abord, nous connaissons les

corps par les sensations qu'ils font sur nous et les "sensations comme représentant les corps, se nomment *idées*" (*Précis des leçons préliminaires*, p. 409). Ensuite vient l'**attention**, qui suppose que l'on dirige les organes du corps sur un objet et que l'on remarque plus particulièrement la sensation que fait en nous cet objet, excluant les autres sensations qui peuvent se faire en nous au même moment; l'attention est donc "une sensation qui se fait remarquer et qui fait disparaître les autres" (*ibid.*, p. 412). Lorsque nous donnons simultanément notre attention à deux objets, que nous les remarquons en même temps et à l'exclusion de tout autre objet, nous les **comparons**; la "comparaison n'est donc que l'attention donnée à deux choses" (*ibid.*); elle est une "double attention" donnée à deux idées de choses présentes (sensations) ou absentes (souvenirs des sensations faites par ces choses). Vient ensuite le **jugement**, qui naît de la comparaison, car en comparant deux objets, nous voyons qu'ils font sur nous les mêmes sensations ou des sensations différentes, qu'ils se ressemblent ou qu'ils diffèrent, et c'est là juger: "Nos jugemens ne découvrent donc dans les objets que des ressemblances ou des différences, des égalités ou des inégalités" (*ibid.*, p. 413). La **réflexion** n'est qu'une suite de comparaisons, de jugements que nous faisons sur diverses choses pour mieux les connaître. Lorsque l'attention se porte sur le souvenir d'un objet absent et le représente comme présent, ou qu'elle rassemble en un seul objet diverses qualités appartenant à divers objets, l'attention s'appelle **imagination**. Enfin, le **raisonnement** n'est qu'une chaîne de jugements qui dépendent les uns des autres. Toutes ces

opérations qui relèvent de l'**entendement** naissent donc de la sensation.

Si l'entendement est la faculté regroupant les opérations qui naissent de l'attention, la **volonté** est une faculté regroupant les opérations qui naissent du **besoin**. Le besoin, comme l'attention, est une sensation, plus particulièrement la sensation d'un malaise, d'une inquiétude consécutive à une privation. Cette sensation désagréable détermine nos facultés à s'occuper de l'objet dont on est privé, et c'est là ce qu'on appelle le **désir**. Lorsque le désir est très vif, intense et continu, on l'appelle **passion**. Si, au désir de la chose dont on est privé, on ajoute le jugement "je l'obtiendrai", on engendre alors l'**espérance**. Enfin, si à ce dernier jugement on substitue celui-ci : "je ne dois point trouver d'obstacle, rien ne peut me résister", le désir s'appelle alors **volonté**.

C'est par des cris et des gestes que les premiers hommes ont communiqué spontanément leurs besoins et leurs sentiments ou passions. Ils ont communiqué sans le savoir avant de savoir communiquer. Quand ils eurent compris le profit qu'ils pouvaient tirer des signes artificiels, ceux-ci devinrent non seulement des instruments permettant l'expression et la communication des pensées (aussi bien celles qui naissent de l'attention que celles qui naissent du besoin), mais un moyen indispensable pour

l'analyse et la formation même des pensées. C'est de l'usage des signes artificiels que "nous vient le pouvoir d'affirmer ou de considérer un rapport dans les idées que nous comparons" (*Grammaire*, I, iv, p. 437). Les signes "artificiels", c'est-à-dire "faits avec art" et "choisis" pour l'"analyse" et la communication des pensées, ont en effet ceci d'avantageux sur les signes "naturels" pour le développement de la pensée qu'ils peuvent être utilisés **librement, à volonté**. (Les signes "naturels", au contraire, ne peuvent pas toujours être reproduits ou utilisés à volonté, parce qu'ils signifient, en quelque sorte, leur cause, comme la fumée le feu, ou l'interjection la douleur; c'est dans la mesure où l'on peut les reproduire qu'une simulation est possible -- crier *Aie!* et faire semblant d'avoir mal). Ce pouvoir d'utiliser des signes artificiels librement deviendra vite la clef de tous les progrès de notre savoir.

Mais il y a plus. Lorsque je perçois qu'un arbre est grand, j'aperçois le rapport de *grand* et *arbre* dans la perception immédiate qui s'offre à moi; dans ce cas perception et jugement sont une seule et même opération dans l'esprit, considérée toutefois sous deux points de vue différents. Lorsque j'envisage le rapport entre *grand* et *arbre*, non dans la perception, mais dans les idées que je compare et qui me représentent un grand arbre comme existant hors de moi, la convenance de ces deux idées

est alors représentée indépendamment de ma perception; le jugement devient alors affirmation. Les signes artificiels permettent de considérer les idées séparément et indépendamment de la perception en rendant possible la décomposition (ou l'analyse) des pensées dont toutes les parties sont simultanément présentes dans l'esprit du locuteur tout comme la perception de l'arbre et de sa grandeur. Ainsi, tout animal qui a des sensations a aussi la faculté de juger, d'apercevoir des rapports, même si les animaux "ne prononcent pas, comme nous, des jugemens" (*Grammaire*, p. 438). Le **jugement** et l'**affirmation** (d'un jugement) doivent donc être distingués l'un de l'autre, comme chez Frege ("Recherches logiques", 1- "La pensée") la "**reconnaissance** de la vérité d'une proposition -- le jugement" de la "**manifestation** de ce jugement -- l'affirmation" (pp. 175-176 dans *Ecrits logiques et philosophiques*, Seuil, 1971).

Il y a un parallélisme assez étroit entre jugement et proposition : "Puisqu'une proposition est l'expression d'un jugement, elle doit être composée de trois mots; en sorte que deux soient les signes des deux idées que l'on compare, et que le troisième soit le signe de l'opération de l'esprit, lorsque nous jugeons du rapport de ces deux idées" (*Grammaire*, p. 452). Ainsi, une proposition est "un jugement exprimé avec des mots" (*ibid.*, p. 450), et "[t]oute proposition est ... composée d'un sujet, d'un verbe et d'un attribut" (*ibid.*), le verbe étant le signe

d'une opération de l'esprit. Mais si les jugements s'expriment par des propositions dans le discours, il y a toutefois une différence remarquable au niveau de leur composition : "un jugement ne se compose pas comme une proposition" (*ibid.*, p. 453). Un jugement est toujours simple; il ne se compose que de deux idées que nous comparons. Une proposition, au contraire, peut être composée, "lorsqu'elle renferme plusieurs jugemens dans son expression" (*ibid.*), c'est-à-dire, lorsqu'elle contient plusieurs sujets ou plusieurs attributs; on peut alors la décomposer en plusieurs propositions rendant explicite la "structure profonde" de l'énoncé. Condillac ne discute pas d'autres types de propositions, comme les propositions hypothétiques, conjonctives et disjonctives. (Nuchelmans, 1983, *op. cit.*, p. 178). Il utilise aussi quelquefois le terme *phrase* lorsqu'il considère la proposition sur le plan grammatical plutôt que sur le plan logique. La proposition du logicien "ne se rapporte qu'à la vérité" (*Dictionnaire des synonymes*), tandis que la phrase du grammairien "ne se rapporte qu'à la correction du stile" (*ibid.*). Mais pour lui, les équations, les propositions et les jugements sont fondamentalement la même chose (Nuchelmans, 1983, *op. cit.*, p. 179).

* * *

On trouve deux genèses différentes des verbes (ou, plus précisément, du verbe substantif) dans l'oeuvre de Condillac. Les

deux principaux textes portant sur le verbe se trouvent dans l'*Essai sur l'origine des connoissances humaines* de 1746 et la *Grammaire* de 1775, et Pariente ⁴, en comparant ces deux textes, a pu montrer que la genèse de cette partie du discours n'est pas la même dans les deux cas. Dans l'*Essai*..., l'apparition du verbe *être* est tardive; elle résulte d'une lente séparation d'avec les adjectifs, alors que le verbe substantif servait de terminaison aux adjectifs leur permettant de se conjuguer. Dans la *Grammaire*, le verbe *être*, "l'âme du discours", "est présenté comme premier, et ce sont les verbes adjectifs qui se sont ensuite 'introduits dans les langues' (p. 467) afin d'abrégier l'expression des pensées" (Pariente, citant la *Grammaire* de Condillac, *op. cit.* p. 258).

Ce qui distingue le plus fortement la théorie du verbe de Condillac des théories antérieures, c'est la nature de l'opération qui s'accomplit par le verbe dans le discours; car le verbe n'est pas seulement signe d'une opération de l'esprit (jugement), en plus il "prononce l'attribut du sujet" (*Grammaire*, p. 453). Le verbe "prononce", c'est-à-dire, il rend une pensée distincte et publique (Pariente, *op. cit.*, 260). (Dans le *Dictionnaire des synonymes*, à l'entrée "Prononcer", on trouve seulement un renvoi aux entrées "Articuler" et "Déclamer"; articuler, selon le *Dictionnaire* de Condillac, c'est marquer distinctement les différences; on dit qu'on prononce un mot

lorsqu'on le profère en articulant; déclamer s'oppose à la fois à réciter et à prononcer : on déclame "avec plus d'action" qu'on ne récite, et on peut réciter bas et en silence alors qu'on prononce "haut et en public").

Dans l'*Essai*... (II, II, viii), le jugement est défini, comme c'est souvent le cas dans la tradition, par l'affirmation et la négation; nous affirmons lorsque nous lions deux idées par le mot "est" après les avoir comparées et avoir perçu leur convenance; nous nions lorsque la comparaison des deux idées révèle leur non-convenance. Dans les deux cas nous avons un jugement. Et c'est le verbe ~~être~~ qui est employé pour marquer l'affirmation : "Voilà à quoi répond celui (le mot) d'~~être~~ ... Cette manière de lier deux idées est ... ce qu'on appelle **affirmer**. Ainsi, le caractère de ce mot est de marquer l'affirmation. (*Essai*..., II, I, ix, p. 85). Dans la *Grammaire*, l'affirmation réside davantage dans la prononciation du verbe que dans l'esprit du locuteur. Lorsque nous apercevons le rapport entre deux sensations que nous comparons dans la perception, le jugement n'est encore qu'une simple perception; lorsqu'on compare les deux idées issues de ces sensations et qu'on se représente le rapport entre les choses représentées comme existant indépendamment de notre perception, alors juger n'est pas seulement apercevoir un rapport entre le sujet et l'attribut, "c'est encore affirmer que ce rapport existe" (*Grammaire*, I, xiii, p. 456) : "Voilà donc le jugement, qui,

après avoir été une simple perception, devient affirmation; et cette affirmation emporte que l'attribut existe dans le sujet" (*ibid.*). Le *Dictionnaire des synonymes*, au mot *Jugement*, donne la définition suivante : "Perception d'un raport, et qu'on exprime en affirmant ou en niant" (p. 350). Si le jugement comme perception et le jugement comme affirmation sont une seule et même opération, le premier, malgré tout, précède nettement le second.

En fin de compte, le propre du verbe est de marquer, non pas l'affirmation (comme nous le verrons dans la théorie des modes), mais plutôt "la co-existence de l'attribut dans le sujet"; voilà pourquoi il a été "choisi" pour "prononcer" tous nos jugements. Une proposition est affirmative si elle affirme la co-existence de l'attribut dans le sujet, et négative, si elle affirme que l'attribut ne co-existe pas dans le sujet. Les verbes sont bien sûr, comme dans la tradition, susceptibles de modifications pour marquer les personnes, les temps et les modes, en plus des autres modifications adverbiales.

Notons enfin que Condillac distingue clairement le verbe *être* comme "notion grammaticale" et comme "notion lexicale" 'S' :

Il ne faut pas confondre le verbe substantif avec le verbe *être*, pris dans le sens d'*exister*. Quand

on dit qu'une chose existe, on veut dire qu'elle est réellement existante. En pareil cas, on peut se servir du verbe *être*, et on dira fort bien : *Corneille étoit du temps de Racine*, c'est-à-dire, *existoit*.

Mais quand je dis, *Corneille est poète*, il ne s'agit pas d'une existence réelle, puisque Corneille n'existe plus; et cependant, cette proposition est aussi vraie que du vivant de Corneille : peut-être l'est-elle plus encore. La co-existence de *Corneille* et de *poète* n'est donc qu'une vue de l'esprit, qui ne songe point si Corneille vit ou ne vit pas, mais qui voit *Corneille* et *poète* comme deux idées co-existantes. (*Grammaire*, p. 457).

* * *

La co-existence de l'attribut avec le sujet peut être "envisagée" de différentes manières :

Mais si j'affirme cette co-existence, lorsque je dis, *vous êtes tranquille*; je ne l'affirme plus lorsque je dis, *sois tranquille, je voudrais que vous fussiez tranquille*. Les verbes prennent donc encore différentes formes, suivant la manière dont nous envisageons cette co-existence. Ce sont ces formes qu'on appelle *modes*, mot synonyme de *manière*. (*ibid.*, pp. 467-468).

Tous les temps de l'indicatif "affirment la co-existence de l'attribut avec le sujet" (*ibid.*, p. 471) : "L'affirmation est donc l'accessoire qui caractérise le mode indicatif" (p. 472). L'affirmation n'est plus ici qu'un "accessoire" qui distingue un mode des autres modes où elle "disparoit". Dans le *Dictionnaire des synonymes*, le mot "accessoire" est entré en tant qu'adjectif, comme dans "idée accessoire"; mais Condillac précise que "[c]e

mot s'emploie souvent avec ellipse, c'est-à-dire, sans son substantif". L'utilise-t-il dans sa théorie des modes d'une façon elliptique pour "idée accessoire", à la manière de Beauzée qu'il a lu attentivement et invoque à quelques reprises (en particulier dans sa théorie des temps)? "« C'est en tout cas ce qu'il fait dans sa théorie des temps, affirmant que "[c]haque forme qu'on fait prendre au verbe, ajoute quelque idée accessoire à l'idée principale dont il est le signe" (*ibid.*, p. 469); tout porte à croire qu'il en va de même pour les modes. Cependant, pour Beauzée, l'indicatif est un mode "pur" auquel ne s'ajoute aucune idée accessoire. L'affirmation de la co-existence de l'attribut dans le sujet "n'est donc pas partie intégrante de l'essence du verbe" (Pariente, *op. cit.*, p. 262). Celle-ci consisterait seulement à marquer la co-existence de l'attribut dans le sujet, et l'affirmation n'est qu'une manière de l'envisager. Condillac ne dit pas, comme Beauzée, que le sens indicatif d'un verbe est plus fondamental que les autres.

Voyons ce qu'il advient de cette co-existence lorsque le verbe est à l'impératif :

Mais si au lieu de dire *tu fais, vous faites*, je dis, *fais, faites*, l'affirmation disparaît, et la co-existence de l'attribut avec le sujet, n'est plus énoncée que comme pouvant ou devant être une suite de mon commandement. Cet accessoire, substitué au premier, a fait donner à cette forme le nom de *mode impératif*. (*Grammaire*, p. 472).

Si les verbes "prononcent" tous nos jugements, ils prononcent également, semble-t-il, nos commandements, et bien d'autres actes de parole. Si, comme l'affirme la *Grammaire*, tout discours est un jugement ou une suite de jugements (exprimés par des propositions), les commandements en sont-ils une espèce qui ne se distingue du jugement que sur le plan du discours ou de l'énonciation? Le commandement est l'accessoire du verbe à l'impératif comme l'affirmation l'est de l'indicatif; "*Je fais* affirme, *fais* commande" (*Grammaire*, p. 472). Si le verbe à l'indicatif prononce des jugements catégoriques, se pourrait-il que le verbe à l'impératif prononce des jugements non catégoriques, où la co-existence de l'attribut dans le sujet ne soit plus présentée comme actuelle? Dans le passage cité plus haut, cette co-existence est présentée "comme pouvant ou devant être une suite de mon commandement"; nous avons ici comme une ébauche de "réduction" de l'impératif à l'indicatif qui rend explicite les modalités affectant la co-existence de l'attribut dans le sujet. La proposition exprimée par l'impératif serait alors une proposition "modale"; mais Condillac n'est pas du tout explicite sur cette question et sa *Logique* ne traite pas des propositions modales. De toute manière, à l'impératif, "l'affirmation disparaît", et celle-ci paraît constitutive du jugement exprimé par le discours. Doit-on voir là un retour à la théorie des actes de pensée, une entorse au principe que le discours n'est qu'un jugement ou une suite de jugements? Il semble que non, car les commentateurs (Auroux, 1986, Pariente, 1982) soulignent clairement le fossé qui sépare Condillac de

Port-Royal; selon Auroux, l'affirmation et le commandement ne sont pas des actes de pensée, mais des actes de langage "qui n'ajoute[nt] rien au contenu représentatif de la perception" (Auroux, 1986, *op. cit.*). Si le jugement est bien un acte ou une opération de l'esprit résultant de la simple comparaison entre deux sensations ou deux idées, il n'en va pas de même de l'affirmation qui n'est pas (tout comme la prononciation) un simple acte de pensée. Malgré cela, Condillac, tout comme Beauzée, ne traite jamais comme elliptiques les phrases impératives.

Les temps de l'impératif sont tous, pour Condillac, "de vrais futurs". "Fais!" paraît au présent "parce que celui qui commande, semble vouloir que la chose se fasse à l'instant même", mais comme "on ne peut obéir que postérieurement au commandement", il s'agit bien d'un futur. C'est pourquoi nous commandons souvent avec le futur de l'indicatif. Il en va de même pour "Ayez fait!"; "Ayez fait, quand j'arriverai!" est équivalent à "Vous aurez fait quand j'arriverai". Condillac note que le commandement exprimé par le futur de l'indicatif est "plus positif", qu'il exprime "une volonté plus absolue dont on ne permet pas d'appeler" (*ibid.*). Le commandement exprimé par l'indicatif aurait un degré de puissance supérieur à celui exprimé par l'impératif. Notons enfin qu'une phrase impérative modifiée par une négation n'exprime plus un commandement, mais une défense ou interdiction, et alors l'objet du verbe le

précède : "Ne **le** faites pas!".

"**Je fais** affirme, **fais** commande, **je ferois** affirme aussi; mais l'affirmation n'est pas positive, comme dans l'indicatif, elle est conditionnelle : **je ferois, si j'avois le temps**. Cette condition est l'accessoire d'un mode que l'on nomme **conditionnel**" (*ibid.*). Le verbe au mode conditionnel prononce donc une affirmation conditionnelle. A la suite de Beauzée, il note que les temps du conditionnel sont "indéfinis" et peuvent être présents, passés ou futurs "suivant les circonstances du discours". Il remarque aussi que si l'usage préfère "viendrait" à "viendra" dans "Je l'attends, il m'a promis qu'il viendrait", c'est que "l'exécution de ce qu'on promet, dépend toujours de quelque conditions exprimées ou supposées" (*ibid.*). Condillac ne dit rien des conditions dont dépend l'exécution de ce qui est commandé...

L'indicatif et le conditionnel peuvent constituer des propositions principales. Mais dans les propositions subordonnées où le verbe est au subjonctif, le rapport au temps est "indéterminé" et "cette indétermination est l'accessoire qui constitue le mode qu'on nomme **subjonctif**." (*ibid.*, p. 473). Les rapports d'antériorité, d'actualité et de postériorité dans le

subjonctif dépendent davantage des circonstances du discours que des idées accessoires associées aux formes du verbe : "les différentes formes du subjonctif sont moins destinées à distinguer les temps, qu'à la subordination du verbe de la proposition subordonnée au verbe de la proposition principale" (*ibid.*, p. 473). Au chapitre des conjonctions, Condillac explique la règle suivant laquelle le choix du mode de la proposition subordonnée doit se faire : lorsque le verbe de la principale "affirme positivement et avec certitude", celui de la proposition subordonnée doit être à l'indicatif; mais si le verbe de la principale "exprime quelque doute, quelque crainte, quelque incertitude" (*ibid.*, p. 498), le subjonctif est préférable; nous disons, par exemple, "Je sais qu'il **est** surpris", et "Je doute qu'il **soit** surpris". Il en va de même pour les conjonctions qui laissent dans l'esprit incertitude et "suspension", comme *pourvu*, *afin*, *avant*, etc., qui appellent le subjonctif.

Le verbe à l'infinitif "est dépouillé de tous les accessoires qu'il avoit dans les autres modes"; en conséquence, "il ne peut plus être qu'un substantif, qui exprime une action ou un état" (*ibid.*, p. 474). "Mentir est un crime" se dit pour "Le mensonge est un crime". Les participes sont des adjectifs que l'on retrouve en décomposant les verbes adjectifs par soustraction du verbe substantif.

Les interjections sont des éléments communs au langage d'action et à celui des sons articulés. Ce sont "des expressions rapides, équivalentes quelquefois à des phrases entières"; mais la "grammaire n'a rien à remarquer sur ces espèces de mots : c'est au sentiment à les proférer à propos" (*ibid.*, p. 499). *L'Art d'écrire* (p. 573) revient brièvement sur les exclamations, mais sans rien ajouter à ce que dit la *Grammaire*. Le *Dictionnaire des synonymes*, au mot "acclamation", nous dit qu'il s'agit d'une "joie qui se témoigne par des cris. *Vive* est le mot qui en pareil cas est dans la bouche du peuple".

Quant aux phrases interrogatives, il n'y a pratiquement pas d'indications sur la manière de les interpréter dans la *Grammaire* et dans *L'Art d'écrire*. Dans la *Grammaire* (p. 492), on apprend que "Où allez-vous?" est une phrase elliptique; la phrase pleine serait : "Quel est le lieu auquel lieu vous allez?". Condillac ajoute que dans un tel exemple, on voit "que l'adjectif *où* est équivalent à un conjonctif suivi de son substantif, et à une proposition qui le pourroit précéder, mais qu'on supprime" (je souligne). Malheureusement, il ne dit pas quelle est cette proposition "supprimée" et si elle servirait à exprimer directement l'acte accompli par l'énonciation d'une phrase interrogative. *L'Art d'écrire* (p. 573) traite de l'interrogation, mais comme figure de rhétorique (comme le fera encore Fontanier)

et non comme mode d'énoncé : "L'interrogation contribue encore à l'expression des sentiments; elle paroît être le tour le plus propre aux reproches". Le *Dictionnaire des synonymes*, à l'adjectif "Interrogatif", dit simplement qu'il "[s]e dit d'un tour qui marque une interrogation"; l'article suivant ("Interrogation") nous dit qu'il s'agit d'une "[d]emande faite par celui qui a l'autorité, ou qui se l'arroe, pour tirer la vérité d'un autre, ou pour juger de son savoir", et renvoie le lecteur à l'article "Demander".



Le *Dictionnaire des synonymes* contient un nombre impressionnant d'analyses de verbes illocutoires. Mais ces analyses sont encore bien rudimentaires en comparaison de celles que l'on trouve aujourd'hui dans les théories de l'énonciation; ces verbes ne sont appréhendés que par le fait qu'ils signifient un acte linguistique que l'analyse vise à identifier sans plus; l'aspect "performatif" en est absent (Auroux, 1986). Par contre, Condillac distingue des verbes apparentés ("synonymes") par l'ajout d'une condition préparatoire, d'une condition de sincérité, d'une condition sur le contenu propositionnel, d'un mode d'accomplissement, d'une intention perlocutoire ou d'un degré de puissance à l'un quelconque de ces verbes qui paraît le plus simple et le moins "chargé d'idées accessoires". Nous

présentons ici la plupart de ces verbes en insistant sur ceux qui nous paraissent les plus importants, indiquant ici et là ce qui distingue des verbes synonymes en utilisant la terminologie de la théorie des actes de discours, à la manière de Vanderveken (1988, chap. VI); quelquefois, nous reconstruisons le verbe en entier, mais souvent nous nous contentons d'indiquer la composante illocutoire qui le distingue du précédent. On ne devra pas s'étonner de trouver des verbes qui ne sont plus en usage ou dont la signification a changé considérablement; le *Dictionnaire* a été rédigé à Paris entre 1756 et 1767. Nous suivrons le plus souvent l'ordre alphabétique du *Dictionnaire*.

"On *abandonne* ce qu'on a parce qu'on ne s'en met pas en peine; on *renonce* à une chose qui a été chère ou qui doit l'être ou à une chose à laquelle on a des droits" (p. 4). [Renoncer = abandonner + condition préparatoire et/ou condition sur le contenu propositionnel].

Abdiquer se dit surtout d'un prince; un prince abdique, alors qu'un particulier *se démet* d'une charge. [La différence tient donc à une condition sur le contenu prop.].

Abjurer consiste à "[r]enoncer solennellement à une erreur où l'on étoit sur la religion, c'est-à-dire, à une hérésie" (p.

7); **renier** est son synonyme, mais il ne se prend qu'en mauvaise part : on renie par crainte, on abjure en suivant les lumières de notre raison. [La différence tiendrait à un mode d'accomplissement et/ou à une condition de sincérité].

Abolir a pour synonymes **abroger**, **annuler**, **casser**, **anéantir**, et son sens général est "mettre une chose hors d'usage"; "On **abolit** une coutume, on **abroge** une loi, on **annule** un acte, un testament, une procédure, on **casse** un arrêt" (*ibid.*). [Ces verbes se distinguent donc à chaque fois par une condition sur le contenu propositionnel].

Affirmer a en général le sens "dire qu'une chose est"; Condillac donne comme synonymes les mots **prétendre**, **soutenir**, **assurer**, **attester**, **certifier**, **confirmer**, **garantir**.

Affirmer. C'est dire une chose parce qu'on la croit; **prétendre** c'est la dire parce qu'on veut qu'elle soit crue; **soutenir**, c'est la défendre contre ceux qui la nient; **assurer**, c'est la dire à des personnes sur la confiance desquelles on pense devoir compter, **attester** c'est rendre témoignage d'une vérité à ceux qui sont intéressés à la connaître, **certifier**, c'est **assurer** une chose à (sic) des personnes qui en étoient prévenues sans en être sûrs, **confirmer**, c'est en donner une nouvelle assurance à (sic) des personnes qui la croyoient déjà.

Garantir un fait, une nouvelle, c'est l'assurer en s'en rendant garant, en répondant de sa vérité, c'est dire je vous l'assure, prenez vous en à moi, si vous êtes trompé. (P. 30).

[Prétendre, c'est donc affirmer + intention perlocutoire de

convaincre; soutenir, c'est affirmer + condition préparatoire que l'allocutaire a déjà nié ce qu'on affirme; assurer, c'est affirmer + condition préparatoire qu'il est utile que l'allocutaire en soit convaincu; attester, c'est affirmer + mode d'accomplissement (en témoignant) + condition préparatoire (l'allocutaire veut connaître le contenu propositionnel); certifier, c'est assurer + condition préparatoire (l'allocutaire n'est pas sûr et veut savoir); confirmer, c'est assurer + condition préparatoire (l'allocutaire savait déjà); garantir, c'est assurer + mode d'accomplissement (en se portant garant)].

A propos de *ratifier*, Condillac précise plus loin (p. 141) que l'on "*confirme* ce qui a été assuré, on *ratifie* un acte, un traité, lorsqu'on aprouve ce qu'un autre a fait en notre nom".

Au mot *assertion*, Condillac distingue celle-ci de l'affirmation par une intention perlocutoire : "Par l'*affirmation* on dit qu'une chose est, et on veut seulement faire connoître qu'on le pense; par l'*assertion* on dit qu'elle est, et on veut que les autres en soient convaincus". (P. 60). Condillac souligne qu'*assertion* "est plus fort" qu'*affirmation*; ainsi [asserter = affirmer + intention perlocutoire + degré de puissance (+1)].

Avertir, c'est "prévenir quelqu'un sur quelque chose, afin qu'il écarte, qu'il éloigne les accidens qu'il doit craindre" (p.

74) .

Condillac distingue l'aveu de la confession par le fait que le premier peut ne pas être volontaire (tirer des aveux par la torture) tandis que la seconde l'est toujours. **Confesser**, c'est "faire une confession".

Approuver, c'est [t]rouver bon qu'une chose se fasse, ou qu'elle soit faite" (p. 53). **Accuser**, c'est "déclarer quelqu'un coupable d'une faute, d'un crime, d'une négligence, etc." (p. 19); l'accusation "se fait à un tiers; le **reproche** se fait à la personne même que l'on blame"; "On **taxe** quelqu'un, lorsqu'on veut faire retomber sur lui une faute, un crime dont il pourroit n'être pas coupable".

Blasphémer, c'est "faire un blasphème".

Le commandement se distingue de l'"ordre", du "décret", de l'"injonction" et de la "jussion". Tous ces termes renvoient à "l'exercice de l'autorité du supérieur sur l'inférieur" (p. 132). Le commandement s'étend également à tous ceux sur lesquels s'exerce l'autorité d'une personne, tandis que les ordres varient selon les inférieurs; un général a le commandement de son armée, mais il donne différents ordres aux différents corps qui la composent. Le décret "est une résolution par laquelle un supérieur arrête ce qui sera fait dans tel ou tel cas". Les préceptes sont des ordres qui ne visent personne en particulier;

à chacun de juger s'il doit suivre ou non le précepte. L'injonction "est un ordre émanant d'un tribunal", et la jussion "émane du souverain". Si un parlement résiste aux ordres du roi, on le contraint par des "lettres de jussion". **Commander**, c'est "avoir l'autorité". "Celui qui **commande** a l'autorité, celui qui **ordonne** exerce l'autorité, celui qui **prescrit** détermine exactement quels sont ses ordres, il marque ce qu'on doit faire, et les limites dans lesquelles on doit se renfermer". On commande à ceux qui sont présents, "on mande à celui qui est absent; ainsi, **mander** c'est proprement envoyer un ordre".

"On **connet** la conduite d'une affaire à quelqu'un, lorsqu'on lui en laisse le soin. On le **connet** à une entreprise lorsqu'on le désigne pour la suivre. On la lui **confie**, lorsqu'après y avoir réfléchi, on voit qu'on peut sans inquiétude s'en reposer entièrement sur lui." (P. 133).

Conseiller, c'est "[d]onner un conseil".

Consentir, c'est "permettre qu'une chose se fasse". (P. 144). **Contester**, c'est simplement "[a]voir une contestation", la contestation étant une "contradiction entre des personnes qui ont des intérêts ou des sentiments contraires". **Contracter**, c'est "faire un contrat", un contrat étant "l'acte par lequel des personnes s'engagent réciproquement les unes à l'égard des autres" (p. 151). **Contredire**, c'est "[d]ire le contraire de ce

qu'un autre a dit ou de ce qu'on a dit". *Convenir*, c'est "[p]rendre avec quelqu'un les mêmes sentimens, les mêmes résolutions, les mêmes partis, y venir pour ainsi dire ensemble". (P. 153). "*Convier* se peut dire lorsqu'il s'agit de prier à une fête, et *inviter* lorsqu'il s'agit de toute autre chose. On *convie* par l'attrait du plaisir, on *invite* par des raisons, par des prières ou par les plaisirs qu'on promet". *Exhorter*, "c'est *inviter* à faire une chose en employant tous les moyens qu'on croit propre à déterminer". [Exhorter = inviter + mode d'accomplissement]. "*Solliciter* est *inviter* quelqu'un à faire une chose dont il craint de se mêler ou qui peut l'exposer à quelque danger". (On exhorte au bien, on sollicite au mal). [Solliciter = inviter + condition préparatoire]. "On *incite* par l'instruction, par l'exemple". Et "*recommander* c'est *exhorter* quelqu'un à donner particulièrement ses soins à une affaire, à une personne, à ses intérêts". [Recommander = exhorter + condition sur le contenu propositionnel].

L'article "Désapprouver" est particulièrement intéressant en ce qu'il distingue un grand nombre de verbes illocutoires apparentés. "On *désapprouve* (et on *improuve*) ce qu'on ne trouve pas bien" (p. 197), mais celui qui "improuve" ne se contente pas de juger défavorablement, il exprime en plus du mécontentement [improver = désapprouver + condition de sincérité]; on *blâme* ce qu'on trouve mal, et on *condanne* lorsqu'on blâme en décernant une peine [condamner = blâmer + mode d'accomplissement]. "On *critique* en montrant ce qu'il y a de bien ou de mal dans une

chose. On **reprend** en avertissant quelqu'un qu'il a fait une faute, ou qu'il a un défaut. On **trouve à redire** à ce qu'il a fait lorsque sans le blâmer en tout on le **reprend** en quelque chose." On **corrige** quelqu'un "en lui aprenant les moyens d'être mieux ou de faire mieux, ou en l'y obligeant par des chatiments. On le **censure** en **condamnant** ses moeurs." **Réprimander** quelqu'un, c'est lui reprocher ses torts et le menacer de punitions. [Réprimander = reprocher + condition sur le contenu propositionnel + mode d'accomplissement]. **Reprocher**, c'est simplement "faire un reproche" (p. 492), et **menacer**, "faire des menaces" (p. 379). "On **épilogue** lorsqu'on censure à tout propos, longuement et avec peu de fondement" (p. 197). **Danner**, c'est "[c]ondamner aux peines éternelles" (p. 172).

Déclarer, c'est "[f]aire connoître ce qui est ignoré, ou ce qu'on suppose n'être pas assez connu. On **déclare** sa volonté, ce qu'on est déterminé à faire, ce qu'on veut qui soit fait, ou ce qu'on a fait soi-même. Ainsi ce mot est toujours relatif à quelque action. On **déclare** la guerre, on **déclare** ses péchés. On **déclare** ses complices" (p. 178). **Découvrir**, à la différence de **déclarer**, est relatif aussi bien aux pensées qu'aux actions (ou à tout ce qu'on pouvait tenir caché). **Dénoncer**, c'est déclarer à un juge qu'une personne a accompli une action dont on cherchait l'auteur [Dénoncer = déclarer + condition sur le contenu propositionnel + condition préparatoire]. **Révéler** (ou **éventer**) c'est **découvrir** un secret. **Protester**, c'est **déclarer** hautement

ou avec serment contre une chose [+ mode d'accomplissement + condition sur le contenu propositionnel].

Conseiller, c'est "[d]onner un conseil" (p. 144). **Déconseiller**, comme **dissuader**, consiste à détourner quelqu'un d'une entreprise; "mais celui qui **déconseille** donne seulement son conseil, et celui qui **dissuade** détermine à le faire" (p. 179) [+ intention perlocutoire]. **Décrier** quelqu'un, c'est critiquer vivement "l'esprit, les moeurs de quelqu'un" (p. 180), et "on le **décrédite** en faisant tomber son crédit". "On **dédit** quelqu'un en retirant la parole qu'il a donnée pour nous, en disant qu'on veut le contraire de ce qu'il a dit. On le **contredit** en soutenant une proposition qui combat directement ce qu'il a avancé. On le **dédit** sur ce qu'il a promis, on le **contredit** sur les jugemens qu'il porte" (p. 181) [condition sur le contenu propositionnel]. Employé pronominalement, **se dédire** se distingue de **se contredire** par le fait qu'on se dédit en connaissance de cause, "en témoignant le contraire de ce qu'on a dit", alors qu'on se contredit "en avançant des jugemens tout-à-fait opposés, et on le fait parce qu'on ne sait pas ce que l'on dit". **Défier**, c'est "faire un défi" (p. 183); un défi est une "[i]nvitation par laquelle nous proposons à une personne de faire une chose, mais en lui faisant sentir que nous pensons qu'elle n'est pas capable de faire aussi bien que nous. C'est pourquoi faire un défi signifie souvent provoquer un combat" (p. 182). **Dégrader** quelqu'un, c'est le faire descendre honteusement d'une dignité ou d'un rang.

Demander a pour synonymes **insister** [sur une demande], **interroger**, **questionner**, **faire une interrogation**, **postuler**, et **requérir**. "On **demande** en adressant la parole pour obtenir une réponse, un bienfait, une grace, une dette, toute chose en un mot, qu'il est au pouvoir d'un autre de nous accorder" (p. 188). On **insiste** lorsqu'on demande avec instance et sans cesse jusqu'à ce qu'on obtienne ce que l'on veut [mode d'accomplissement]. "On **interroge** pour tirer la vérité d'une personne, ou pour juger si elle est instruite"; l'interrogation présuppose une certaine autorité de la part de celui qui la fait [condition préparatoire]. "On **questionne** en faisant plusieurs **demandes** par curiosité et dans le dessein de s'instruire". **Postuler**, c'est "demander à être admis dans un couvent", et **requérir**, "c'est faire une demande à un tribunal".

Démentir, c'est "[d]onner un démenti" (p. 189); "on le donne à une personne en l'accusant de dire le contraire de ce qu'elle sait être vrai" [démentir = accuser + condition préparatoire].

Démettre quelqu'un, c'est lui retirer une charge; le **destituer**, c'est la lui enlever pour cause de malversation; "**Déposer** ne se dit que des destitutions faites par une autorité ecclésiastique" [condition préparatoire]. **Dénier**, c'est "ne pas

convenir d'un fait, d'une dette, et en général de ce que nous sommes appelés en justice" (p. 190). **Se dépromettre**, c'est "ne plus compter sur une chose que l'on s'étoit promise" (p. 194). **Déroger**, c'est "annuler par une nouvelle disposition; une convention, une loi précédente" (pp. 195-196). Un **désaveu** est un "acte par lequel on déclare qu'on n'a pas dit ou fait une chose, ou que nous n'y avons pas autorisé celui qui l'a dite ou faite en notre nom" (p. 198). **Désavouer**, c'est donc "faire un désaveu de ce qu'on a dit ou fait, de ce qu'un autre a dit ou fait pour nous" [désavouer = nier + condition préparatoire (quelque a dit ou fait quelque chose qui a un certain rapport avec le locuteur)]. "On **désavoue** aussi quelqu'un, lorsqu'on ne veut pas le reconnoître pour ce qu'il est par raport à nous".

On **détermine** "le sens d'un mot en marquant exactement l'idée qu'on y attache" (p. 205); "on **définit** une chose en la faisant connoître par une qualité qui renferme toutes les autres".

Se dévouer, c'est "[f]aire voeu de suivre en tout les volontés d'un autre, et renoncer à tout autre engagement" (p. 207).

Disculper quelqu'un, c'est faire "voir qu'il n'a pas commis la faute dont il est accusé" (p. 214); **excuser** quelqu'un, c'est reconnaître la faute qu'il a faite en prouvant qu'il mérite d'être pardonné; et on le **justifie** "en montrant que ce qu'on lui

reproche comme une faute, n'en est pas une, ou que même il n'a fait que ce qu'il a dû faire". **Disgrâcier**, c'est ôter "à quelqu'un la faveur qu'on lui avait accordée" (*ibid.*).

Dispenser, c'est "accorder une dispense ou une exemption", c'est-à-dire, "une permission par laquelle on est soustrait à une loi" (*ibid.*).

Enjoindre, c'est "faire une injonction" (p. 247). **Exaucer**, comme **accorder** et **octroyer**, signifie "faire une grace qu'on nous demande" (p. 17), mais "exaucer" se dit surtout de Dieu, et "octroyer" se dit d'un supérieur qui accorde une grâce [condition sur le contenu propositionnel].

Exiger, c'est "[d]emander une chose due, ou qu'on suppose l'être" (p. 268) [demander + condition préparatoire]. **Mendier**, c'est "[d]emander l'aumône" (p. 308) [demander + condition sur le contenu propositionnel]. **Implorer**, c'est "demander avec larmes" (p. 325); [demander + mode d'accomplissement].

Informar consiste à "faire connoître une chose telle qu'elle est" (p. 336). **Injurier**, c'est "[d]ire des injures, des paroles offensantes" (p. 337).

Innocenter, c'est "[d]éclarer innocente une personne accusée d'un crime" (p. 338); [déclarer + condition préparatoire].

"On *insinue* à quelqu'un ce qu'il doit faire, lorsqu'on le lui fait entendre adroitement et en prenant des détours. On le lui *suggere*, lorsqu'on lui en donne l'idée ouvertement, et qu'on l'y détermine par des raisons ou par la confiance qu'on lui a inspirée" (p. 339); pour insinuer, il faut en avoir le dessein, mais on peut suggérer une idée sans en avoir formé le projet. *Instiguer*, c'est "solliciter secretement une personne à nuire à une autre" (p. 340). *Insulter*, c'est "faire une insulte" (p. 341).

"On nous *interdit* les choses qui en elles-mêmes ne sont pas mauvaises, et cela se fait en nous ôtant le droit que nous y avons" (p. 342). "On nous *défend* ce qui est mal en soi, lorsqu'on nous ordonne de ne le pas faire". "*Prohiber* est un terme de loi" (quelque chose est prohibé par les ordonnances de l'Eglise ou de l'Etat); "un supérieur *interdit*, lorsqu'il empêche un homme d'exercer les fonctions de sa charge, il *suspend*, lorsqu'il *interdit* pour un tems marqué" [suspendre = interdire + mode d'accomplissement].

Jurer, c'est "[a]ffirmer, promettre avec serment, faire un *jurement*, un juron. *Sacrer* c'est *jurer* en faisant des imprécations, ou en blasphémant" (p. 351). [Sacrer = jurer + mode d'accomplissement]. (Condillac, on le voit, met ensemble l'usage assertif et l'usage engageant du verbe *jurer*). *Naudire*, c'est "[d]onner sa malédiction à quelqu'un, ou faire des imprécations

contre lui" (p. 375). **Médire**, c'est "faire des médisances" (p. 377). **Menacer**, c'est "faire des menaces" (p. 379), une menace étant une "parole ou action par laquelle on fait craindre, ou l'on veut faire craindre sa colère".

"On crie **merci** à celui qu'on a offensé, et qui est sur le point d'user de toute sa supériorité, c'est-à-dire, qu'on lui demande grâce avec instance et soumission" (p. 382); [crier merci = demander + mode d'accomplissement + condition préparatoire].

"On **nie** une proposition, on **disconvient** d'un principe dont il sembloit qu'on devoit tomber d'accord, on **dénie** une dette, un crime, un dépôt. On **refuse** une chose qui est demandée ou qui est offerte. On **rabroue** une personne, lorsqu'on la **refuse** durement. Le peuple dit **regouler**. On la **relance**, lorsqu'on la **rabroue** avec assez de force, pour la faire désister de ce qu'elle a avancé, pour lui en donner de la honte. On la **renbare** lorsqu'on repousse fortement les attaques, et qu'on prend l'offensive avec supériorité" (p. 402).

Nommer, c'est "[d]onner un nom à une chose, ou dire celui qu'elle a"; **dénommer**, c'est nommer quelqu'un par son nom dans un acte" (p. 404).

Objecter, c'est "faire une objection" (p. 407).

Obliger, c'est "faire contracter à quelqu'un une obligation, ce qui signifie, suivant les circonstances, lui faire une loi, ou une nécessité de se conduire d'une certaine manière" (p. 408).

Pardonner, c'est "[a]ccorder le pardon à quelqu'un" (p. 421).

"On **prévoit** ce qu'on voit d'avance, on le **prédit** lorsqu'on l'annonce à ceux qui ne l'auroient pas **prévu**, on le **prophétise**, lorsqu'on le **prédit** en vertu d'une inspiration divine, on le **conjecture**, lorsqu'on ne l'assure pas, et qu'on en juge seulement sur des vraisemblances" (p. 458).

"On **prie** pour demander une chose qu'on ne peut obtenir que comme une grâce"; [condition préparatoire]. "On **suplie**, si on la demande avec soumission"; [mode d'accomplissement]; "on **conjure**, si on la demande au nom de ce qu'il y a de plus cher, de plus respectable. On **intercède**, quand on **prie** auprès de quelqu'un pour un autre. On **invoque**, lorsqu'on appelle à son secours des puissances supérieures" (*ibid.*). "On **réclame**, lorsqu'on **invoque** celui sur le secours duquel on croit devoir compter".

Promettre. c'est "[a]ssurer par un acte ou par un discours qu'on fera une chose" (p. 463). (Promettre serait donc, selon

cette définition, un acte de type assertif puisque c'est le cas de l'acte dénoté par "assurer" ...).

"On **prouve** une chose en donnant des raisons qui ne permettent pas d'en douter. On la **démontre** lorsque les raisons sont évidentes. On **persuade** quelqu'un, lorsqu'aux preuves qu'on donne, on joint des motifs capables de lui faire desirer que les choses soient telles qu'on lui dit. On le **convainc** lorsqu'on l'entraîne par le seul poids des raisons" (p. 465).

Remercier, c'est "faire un remerciement" (p. 485).

"On **retracte** ce qu'on a dit, en le désavouant ou en avouant qu'on a eu tort de le dire. On **révoque** ce qu'on a fait, en le déclarant nul, en déclarant qu'on ne veut plus ce qu'on a voulu" (p. 497). "On **révoque** un ambassadeur, en lui ôtant ses pouvoirs, on le **rapelle** en lui ordonnant de revenir" (p. 499).

Saluer, c'est "faire un salut, une révérence, ou quelque compliment équivalent" (p. 506).

Témoigner se distingue ainsi de **déposer** : "on **dépose** en déclarant un fait en justice. On le **témoigne** en le **déposant** comme en ayant été le témoin" (p. 193).

Tympaniser, c'est "[b]lâmer quelqu'un en public".

Vanter se distingue de **louer** de la façon suivante : "On **vante** une personne pour lui procurer l'estime des autres, ou pour lui donner de la réputation. On la **loue**, pour témoigner l'estime qu'on fait d'elle, ou pour lui applaudir" (p. 551); **vanter** "c'est dire beaucoup de bien des gens et leur attribuer de grandes qualités..."; **louer** "c'est approuver avec une sorte d'admiration ce qu'ils ont dit ou ce qu'ils ont fait". **Préconiser**, c'est "**louer** hautement quelqu'un, et plus qu'il ne mérite"; **prôner** "signifie **louer** quelqu'un par-tout, à tout propos et avec affectation" (*ibid.*).

Vouer se distingue de **dévouer**, **dédier** et **consacrer** : "L'idée commune à tous ces mots est l'offre qu'on fait d'une chose pour marquer son amour ou son respect" (p. 563). "On se **voue** à Dieu et au public lorsqu'on s'engage à donner tous ses momens à l'un ou à l'autre, et on **voue** une chose à Dieu lorsqu'on la lui offre en sacrifice. On se **dévoue** à une personne à qui on se donne entièrement, de sorte qu'on n'a plus d'autres intérêts que les siens. On **dédie** une église à un Saint, on la **consacre** à Dieu; mais **dédier** c'est proprement consacrer à Dieu sous l'invocation d'un Saint. Ainsi **consacrer** emporte une idée d'exclusion, qui n'est pas dans **Dédier**".

* * *

NOTES

(1) S. Auroux, "Actes de pensée et actes linguistiques dans la Grammaire Générale", *op. cit.*; par là Auroux laisse entendre, non sans raison, qu'il y a, avec Condillac en Grammaire Générale, un déplacement des actes de pensée vers les actes linguistiques, accomplis par la **prononciation** (ou l'énonciation) de mots ou de phrases. Mais la théorie des actes illocutoires reconnaît -- nous avons eu l'occasion de le faire remarquer -- qu'il y a des actes illocutoires qui **sont** des actes de pensée.

(2) Toutes les références renvoient à l'édition des **Oeuvres philosophiques de Condillac** de G. Le Roy, que nous avons utilisée tout au long de ce travail; nous avons, comme toujours, laissé l'orthographe inchangée.

(3) *Cf.* L. Wittgenstein, **De la Certitude** (1969), Paris, Gallimard, 1976, le paragraphe 402; voir aussi les paragraphes 229 et 422.

(4) J.-C. Pariente, "Sur la théorie du verbe chez Condillac", dans J. Sgard (dir.) **Condillac et les problèmes du langage**, *op. cit.*.

(5) *Cf.* E. Benveniste, "'Etre' et 'avoir' dans leurs fonctions linguistiques", chap. XVI des **Problèmes de linguistique générale**, *op. cit.*, p. 188. Comme notion lexicale, **être** a pour valeur "avoir existence", "se trouver dans la réalité", et elle s'oppose à la notion grammaticale dont la fonction est celle de la copule.

(6) Selon Auroux (*cf.* S. Auroux et I. Rosier, "Les sources historiques de la conception des deux types de relatives", dans **Langages**, no. 88, déc. 1987, p. 22) : "Condillac a travaillé avec la **Grammaire** de Beauzée sous les yeux".

* * *

CHAPITRE NEUVIEME : JAMES BEATTIE

James Beattie (1735-1803) est généralement rangé parmi les *common sense philosophers* avec Reid, Gregory, Dugald-Stewart, etc. Professeur de philosophie morale et de logique à l'Université d'Aberdeen, il fut membre de la fameuse Philosophical Society d'Aberdeen, avec, entre autres, Reid, et George Campbell (l'auteur de *Philosophy of Rhetoric*). Avec son *Essay on Truth* (1770), il s'est fait un ennemi célèbre en critiquant le scepticisme de David Hume; celui-ci rédigea l'"Avertissement" de son *Enquête sur l'entendement humain* (édition de 1777) justement pour faire "une réponse complète au Dr Reid et à ce sot bigot de Beattie" ^{'1'}... Beattie fut surtout connu pour ses travaux en morale ^{'2'}, et plus encore par sa poésie; en Grammaire Universelle, on le présente quelquefois comme un "disciple direct de Harris" ^{'3'}, qu'il mentionne effectivement très souvent (ainsi que son ami Monboddo) en reprenant de lui sa division des parties du discours et les noms qu'il leur donne; mais nous verrons qu'il s'écarte sensiblement de Harris dans sa théorie des modes verbaux.

The Theory of Language (1783) ^{'4'} se compose de deux parties; la première a pour titre : "Of the Origin and General

Nature of Speech", et la seconde, la seule qui nous intéresse : "Of Universal Grammar". La première partie est surtout consacrée à des questions de phonétique et de phonologie, et présente la thèse de l'origine divine du langage en accord avec le récit biblique du Paradis Terrestre ("our first parents must have received it by immediate inspiration", p. 101) et de la Tour de Babel. Dans la section II du chap. I des *Elements of Moral Science* [1790] (qui résume les principaux résultats de son ouvrage de 1783), il reprend la théorie de l'inspiration divine, mais en y ajoutant quelques bémols qui rappellent la cinquième Partie du *Discours de la méthode* de Descartes :

Man is the only animal that can speak. For speech implies the arrangement and separation of our thoughts; and this is the work of reason and reflection. Articulated sounds resembling speech may be uttered by parrots, by ravens, and even by machines; but this is not speech, because it implies neither reflection, nor reason, nor any separation of successive thought; because, in a word, the machine or parrot does not, and cannot, understand the meaning of what it is thus made to utter. (*Elements...*, pp. 13-14).

Et plus loin :

Hence Artificial Signs have been universally adopted, which derive their meaning from human contrivance... (p. 16).

La seconde partie de la *Theory of Language* s'occupe de ce qu'il y a de commun à toutes les langues, et ces éléments communs ne peuvent résider dans les sons ou le matériel des mots, mais seulement dans leur *signification* et leur *usage* (p. 125).

A la suite de Harris et Monboddo, Beattie met les noms et pronoms dans la classe des "substantifs", et les adjectifs, participes et verbes dans celle des "attributifs". Les premiers servent à désigner les personnes et les choses dont nous parlons; les seconds, les qualités, caractères et opérations des personnes et des choses. Les adjectifs dénotent de simples qualités; les participes dénotent aussi des qualités, mais avec des modifications temporelles. Beattie appartient donc à ces grammairiens qui font des participes une partie du discours à part entière plutôt qu'une forme verbale. Le verbe est plus complexe que le participe; lui aussi exprime un attribut et lie cet attribut à un moment du temps (présent, passé ou futur), mais en plus il renferme une assertion ou affirmation (*comprehends an assertion*) et peut former, lorsque joint à un nom, un énoncé complet, une proposition. Le verbe dénote ainsi trois choses : un attribut, un moment du temps et une assertion (affirmation ou négation). Voyons maintenant brièvement la théorie de l'esprit et du jugement qui sous-tend cette conception du verbe.

We are endowed, not only with senses to perceive, and with memory to retain; but also with reason and judgment, whereby we attend to things, and compare them together, so as to perceive their characters and mutual relations. Thus I not only *perceive* the men whom I see to-day, and *remember* those I saw yesterday; but also *form judgments* concerning them : and those judgments I express, when I say, that one is strong, another weak; one tall, another short, one young, another old; one good, another bad; one wise, another foolish, &c.

(Pp. 184-185).

Les trois mots qui composent l'énoncé complet : "Salomon est sage", constitue l'expression totale d'une pensée; si on en retire le verbe **est**, nous n'avons plus un énoncé, car c'est la fonction de ce mot d'**affirmer** la sagesse de Salomon, et "Salomon sage" (ou "sage Salomon") n'est pas un énoncé complet. Beattie n'accepte donc pas, comme la plupart de ses contemporains, la validité des phrases nominales; la fonction assertive du verbe est ainsi définie relativement au plan morphologique (plutôt que syntaxique). Par suite, on peut dire que

it is the nature of a verb, first, to express an affirmation; and secondly, to form, when united with a noun and a quality, a complete sentence. (P. 185).

Plus loin (p. 191), il définit encore le verbe :

A word, necessary in every sentence, and signifying affirmation.

A strictement parler, le seul verbe qui soit nécessaire est le verbe appelé par les Romains "substantif", mais mieux nommé par les Grecs "verbe d'existence", et c'est seulement par leur commodité (pour "abréger le discours") que les autres verbes paraissent indispensables à l'expression des pensées. A la limite, nous n'aurions besoin que du verbe d'existence dans sa forme la plus pure, à la troisième personne du singulier de l'indicatif présent, mais l'expression de nos pensées serait

alors souvent très alambiquée (sauf pour les "vérités éternelles"). C'est pourquoi le verbe d'existence s'est combiné aux participes (dénotant des attributs) et s'est chargé d'un certain nombre d'inflexions (nombre, personne, temps, mode) permettant de dire élégamment en un mot ce qu'on devrait dire maladroitement en plusieurs. Finalement, le verbe est ainsi défini :

A word, necessary in every sentence, signifying the *affirmation* of some *attribute*, together with the designation of *time*, *number* and *person*. (P. 198).

Beattie met en relation les énoncés complets de la grammaire comprenant un substantif, un adjectif et un verbe, avec les propositions de la logique comprenant une chose (sujet), une qualité (prédicat) et une affirmation ou une négation marquée par la copule. Il y a affirmation lorsque le prédicat "convient" (*does agree*) au sujet, et négation lorsqu'il ne convient pas, mais toute proposition implique qu'il y a affirmation, car nier qu'une chose est, c'est affirmer qu'elle n'est pas (*to deny that a thing is, is to affirm that it is not*). La copule des propositions négatives est cependant complexe; elle se compose du verbe et d'une particule de négation ("La pauvreté *n'est pas* un crime").

Il y a différents types d'énoncés; même qu'un seul mot, peu importe la classe à laquelle il appartient, peut faire le même effet qu'une proposition complète exprimant une affirmation. Cela vaut même des articles et des conjonctions, à condition de les prendre **matériellement**; ainsi, en réponse à la question : "Quelle est la conjonction adversative la plus usitée : **nonobstant** ou **cependant**?", on peut répondre simplement : "**Cependant**", c'est-à-dire : "**Cependant** est des deux conjonctions adversatives celle qui est la plus usitée". (Même chose pour les articles). Une préposition peut tenir lieu de réponse à une question comme : "Est-ce que Locke vient avant ou après Hobbes?". Réponse : "Après" (c'est-à-dire : "Locke vient après Hobbes"); et ainsi de suite pour les autres parties du discours. Beattie remarque qu'une interjection, dans certains contextes, vaut pour un énoncé complet, comme "Hélas!" pour "Je suis désolé". Lorsqu'un mot isolé est utilisé pour faire une réponse à ce genre de questions, il y a toujours ellipse et lorsque celle-ci est comblée, nous retrouvons toujours un verbe marquant une affirmation.

Le verbe est donc "un mot nécessaire dans tout énoncé et qui signifie l'affirmation". Beattie ne dit pas, comme les grammairiens de Port-Royal, que signifier l'affirmation n'est que le **principal** usage de ce mot; il s'en tient plutôt à la seule affirmation. Par conséquent, tous les énoncés dont le verbe n'est pas à l'indicatif devront se résoudre par l'indicatif. Beattie

établit une étroite relation entre les différents types d'"énoncés simples" (*simple sentences*), et les divers modes verbaux :

Every sentence contains a verb expressed or understood; and that verb must be in one or other of those forms, which Grammarians call *moods*. Now every mood has a particular meaning, and gives a peculiar character of the sentence; and, therefore, simple sentences may be divided into as many sorts, as there are supposed to be moods in a verb. (P. 189)

On doit donc pouvoir retrouver une affirmation dans tous les énoncés complets, y compris ceux dont le verbe n'est pas à l'indicatif. Les énoncés simples à l'indicatif (affirmatifs ou négatifs) servent bien sûr à exprimer des affirmations, comme *He is good, He is not good*. Une phrase dont le verbe est au subjonctif, comme *I know not whether he be good*, se résoud, après analyse, en une phrase déclarative : *That he is good (or his goodness) is to me unknown*. Le mode qu'il appelle potentiel (*potential*), et qui est rendu en anglais par des verbes modaux auxiliaires dans *He may be good, ou He ought to be good*, exprime aussi des propositions ou affirmations : *To be good is in his power, ou To be good is his duty*. Les phrases optatives, comme *May he be good*, contiennent également une affirmation : *That he should be good is what I wish for*. Il en va de même pour les phrases interrogatives, comme *Is he good?*, et impératives, comme *Be thou good!*, qui se résolvent, respectivement, par *It is my desire to be informed, whether he be good*, et *It is my command ou it is my entreaty, that thou shoulds be good*. (Les exemples sont

tous de Beattie). Peu importe le mode du verbe, tous les énoncés simples expriment donc, après analyse, des affirmations. Quant à l'infinitif, il a davantage la nature d'un nom abstrait que celle d'un verbe, puisqu'il n'exprime aucune affirmation et est dépourvu de toute considération de nombre et de personne.

Les modes font connaître nos idées en y ajoutant quelque chose qui tient du tempérament, des dispositions d'esprit du locuteur, ce quelque chose modifiant l'affirmation exprimée par le verbe :

In speaking, we not only convey our thoughts to others; but also give intimation of those peculiar affections, or mental energies, by which we are determined to think and speak. Hence the origin of *Modes* or *Moods* in verbs. They are supposed to make known our ideas, with something also of the intention, or temper of mind, with which we conceive and utter them. (P. 259)

Les modes sont une source d'élégance par la brièveté et l'énergie avec lesquelles ils permettent d'exprimer nos idées. Comme le système des modes varie d'une langue à une autre, Beattie s'en tient à une explication générale de leur nature et tente d'établir dans quelle mesure ils sont essentiels au langage.

Pour affirmer positivement ce qui est congu comme présent, passé ou futur, on utilise le mode *indicatif* ou *déclaratif*; c'est le mode de la science et de l'histoire, et il est **nécessaire** dans toutes les langues.

Le mode *potentiel* sert aussi à exprimer une affirmation, mais modifiée; le pouvoir, la possibilité, la liberté, la volonté, le devoir, etc., sont de telles modifications surtout exprimées par des verbes auxiliaires : *I may write, I might have been consulted, I could live on vegetables, I would speak if I durst, He should have acted otherwise*, etc. Le mode potentiel n'est pas essentiel au langage; il n'a pas d'inflexion particulière ni en grec ni en latin, et on peut le résoudre par l'indicatif et le subjonctif.

Si ce qui est signifié n'est pas affirmé absolument, mais seulement relativement à un autre verbe dont il dépend, on fait usage du *subjonctif*, aussi appelé quelquefois *conjonctif*. Ce mode n'est pas bien marqué en anglais; l'absence du *s* à la troisième du singulier (*if he go*), la forme infinitive du verbe *être*, *be* dans *whether he be alive, I know not*, sont les principales marques de ce mode. Le subjonctif est, avec l'indicatif, le seul autre mode jugé **nécessaire** par Beattie; l'indicatif exprimant des affirmations absolues, et le subjonctif, des affirmations

relatives, dépendantes ou conditionnelles. Tous les autres modes peuvent être résolus par ces deux là. On se rappelle que Buffier, un précurseur de la philosophie du sens commun, était du même avis. Mais Beattie reconnaît un peu plus loin qu'on pourrait même, à la rigueur, se passer du subjonctif et que certaines langues (il mentionne l'hébreu) n'en ont pas. Nous perdriions certes en élégance, mais les inconvénients seraient minimes. Le mode *optatif* est marqué par des inflexions particulières en grec, et il est supposé exprimer un souhait ou un désir (*is said to express a wish or desire*); mais même en grec, un souhait peut être exprimé par d'autres modes et souvent ne peut être exprimé seul par ce mode sans l'aide d'auxiliaires. Beattie en conclut que ce mode est superflu, même en grec; et comme on ne le trouve dans aucune autre langue, il ne peut être essentiel au langage. Il exprime souvent la signification du potentiel ou du subjonctif.

Le mode *impératif* n'est qu'une façon elliptique de s'exprimer qui implique une "affirmation absolue" exprimable par l'indicatif, quoique moins brièvement et moins énergiquement. Il n'est donc pas essentiel lui non plus.

L'*infinitif* n'est pas un mode (*a mood it certainly is not*), car il n'exprime aucune intention ou énergie mentale, en

particulier l'affirmation qui est un caractère essentiel du verbe. Bien qu'il ne soit pas une forme verbale, l'infinitif est néanmoins la fondation de tout le système verbal (le terrain sur lequel s'élève un édifice n'en fait pas partie souligne Beattie). Il est un *nom verbal* ou *le nom du verbe* comme disaient les anciens grammairiens; il exprime abstraitement un attribut sur lequel se grefferont toute la variété des morphèmes destinés à marquer les modes, les temps, les personnes, etc. Il s'agit donc d'un substantif abstrait; ainsi *Scire tuum nihil est* est équivalent à *Scientia tua nihil est*.

Beattie s'en prend à certains auteurs (il vise manifestement Harris) qui ont voulu multiplier le nombre des modes en incluant un mode interrogatif et un mode "réquisitif", lequel se divise à son tour en "déprécatif" et en impératif. L'interrogatif exprimerait le désir d'information verbale; le réquisitif, le désir d'être assisté, le déprécatif, le désir d'obtenir quelque chose d'un supérieur, et l'impératif, le commandement à un inférieur. Mais le déprécatif ne diffère pas dans ses formes de l'impératif et l'interrogatif n'est pas marqué par des flexions verbales, mais par l'ordre des mots ou l'intonation, ou encore par l'ajout d'une particule comme en latin (*ne*). Cette multiplication des modes, au lieu de faire progresser l'art grammatical, le rend plus confus et difficile sans lui ajouter grand-chose. Beattie estime préférable de réduire leur nombre le plus possible (deux ou trois) et de rendre

les autres par l'usage d'auxiliaires.

Les interjections sont moins les signes des pensées que des sentiments (p. 314). Ce n'est pas une partie du discours nécessaire, car on peut la remplacer par d'autres mots ou par une phrase entière (*Alas!* = *I am sorry*). Beattie rejette l'idée que les interjections sont des cris de la nature compréhensibles partout et pour tous; car, si on fait exception de quelques mots, tels *Ah!*, *Oh!*, etc., les interjections diffèrent grandement d'une langue à une autre. Elles servent non seulement à exprimer des émotions vives (joie, surprise, douleur, etc.), mais aussi à proférer des imprécations et des blasphèmes. Beattie note même en passant qu'on blasphémait beaucoup sous le règne de Charles II, et que sa Majesté "Queen Elizabeth was addicted to swearing"! (p. 319).

* * *

NOTES

(1) C'est l'expression utilisée par Hume dans une lettre à son éditeur W. Strahan lui demandant d'insérer l'"Avertissement" dans les exemplaires restant en librairie; l'"Avertissement" fut joint dans l'édition de 1777. Un extrait de la lettre est cité dans la traduction française de l'*Enquête...*, Paris, Aubier, 1947, p. 37, note 1.

(2) James Beattie, *Elements of Moral Science* (1790), réimpression en facsimilé (avec une introduction de R. Irvine), Scholars Facsimiles & Reprints, Delmar, New York, 1976. Dans son "Introduction", Irvine présente ainsi notre auteur "James Beattie, poet, critic, popularizer of Thomas Reid common sense philosophy, and a professor of moral philosophy, was a major contributor to Enlightenment thought in Scotland" (p. vi); il ajoute que sa poésie était connue à travers toute l'Europe.

(3) C'est ainsi que le présente A. Joly, dans "Temps et verbe dans les grammaires anglaises de l'époque classiques", *Histoire. Epistémologie. Langage*, VII-2 (1985), p. 122. Cependant, Irvine, dans son "Introduction" aux *Elements of Moral Science*, cite un passage de la correspondance de Beattie (une lettre datée du 17 décembre 1779) où il écrit, à propos d'un traité de grammaire qu'il prépare : "I have drawn a good deal of information from Mr. Harris's *Hermes*, and Lord Monboddo on 'Language'; but my plan and my sentiments differ in many particulars from both" (pp. vii-viii).

(4) J'utilise la seconde édition de 1788, parue à Londres, selon la réimpression en facsimilé de 1973, Ann Arbor (Michigan), par University Microfilms.

* * *

CHAPITRE DIXIEME : DESTUTT DE TRACY

La *Grammaire* (1803) est le second tome des *Eléments d'Idéologie* parus en quatre tomes à Paris chez Courcier de 1801 à 1815 ^{'1'}. Le premier tome, *Idéologie proprement dite*, est une théorie de l'esprit dans la lignée de Locke, et surtout de Condillac, que Destutt considère comme le véritable fondateur de l'idéologie ("le fondateur de la science que nous étudions", *Idéologie proprement dite*, Tome I, p. 214) ^{'2'}. Le troisième tome est une *Logique*, et le quatrième, un *Traité de la volonté et de ses effets*.

D'après Aarsleff ("Wilhelm von Humboldt and the Linguistic Thought of the French *Idéologues*" ^{'3'}), les théories linguistiques des Idéologues, et particulièrement celles de Destutt qui est incontestablement le *leader* du mouvement, auraient exercé une certaine influence sur von Humboldt alors que celui-ci résidait à Paris vers la fin des années 1790; von Humboldt eut effectivement de nombreux contacts avec les Idéologues, mais il nous paraît exagéré de leur attribuer un principe de "relativité linguistique" ^{'4'}.

Si l'Idéologie est la science des idées, la Grammaire est la "continuation" de cette science (*Grammaire*, p. 1); parce que "tout discours est la manifestation de nos idées, c'est la connaissance parfaite de ces idées qui peut seule nous faire découvrir la véritable organisation du discours" (p. 21). Comme "tout système de signes est un langage", et "tout emploi d'un langage, tout émission de signes est un discours" '5', la Grammaire de Destutt sera "l'analyse de toutes les espèces de discours" (*ibid.*). L'*Idéologie proprement dite* s'occupe de l'origine et de la formation de nos idées, et la *Grammaire*, de l'expression de nos idées dans le discours.

Destutt réduit à deux le nombre des opérations de notre intelligence : "Sentir et juger, voilà toute notre intelligence : je puis dire voilà tout notre être, tout ce que nous sommes. C'est notre existence toute entière" (pp. 21-22). Mais dans la tradition condillacienne du sensualisme, "juger c'est encore sentir" (p. 22); plus précisément, "c'est sentir des rapports entre nos idées" (p. 23), c'est "sentir qu'une idée en renferme une autre" (*ibid.*), que l'idée que nous avons d'un être quelconque renferme une qualité, une propriété, une circonstance; la faculté de juger est "la faculté spéciale de sentir entre une idée et une autre *le rapport du contenant au contenu*" (p. 24). Avoir une idée, c'est sentir, avoir une perception; juger, c'est distinguer une propriété, une circonstance particulière dans

cette perception. Cette faculté, depuis Port-Royal, est d'une très grande importance pour la Grammaire Générale, "car c'est à elle surtout que se rapporte l'artifice du discours; et c'est à manifester ses résultats qu'il est principalement, sinon uniquement destiné" (p. 22). Destutt, après Condillac, réaffirme en effet le principe voulant que "[l]'essence du discours est ... d'être composé de propositions, d'énoncés de jugemens. Ce sont là ses vrais élémens immédiats; et ce que l'on appelle improprement les élémens, les parties du discours, ce sont réellement les élémens, les parties de la proposition" (pp. 33-34, aussi p. 29).

Mais les langages articulés, dans leur évolution, "ont été si travaillés, si tourmentés, si sophistiqués; ils ont revêtu des formes si variées, si syncopées, si détournées, que l'on a peine à reconnaître, à travers tant de déguisemens, en quoi consiste la véritable expression de la pensée" (p. 36-37). Il faut donc parfois un moment de réflexion pour retrouver, sous ces déguisements, l'expression d'un jugement complet. Au cours des siècles, les peuples ont forgé les instruments indispensables "pour rendre l'expression de la pensée plus complète et plus facile" (p. 67). Le nombre de nos perceptions, idées et jugemens excède de beaucoup le nombre des moyens linguistiques dont on dispose pour les exprimer. En conséquence, les "systèmes de signes" que sont les langues ne sont efficaces et viables que dans la mesure où ils permettent de faire beaucoup avec peu. Pas

étonnant, remarque l'idéologue, qu'une bonne partie de ce que nous exprimons demeure sous-entendue (*cf.*, pp. 43 et 117), que les mots qui reviennent le plus souvent dans le discours (les indéclinables, comme les conjonctions et les prépositions) soient presque toujours, dans toutes les langues, des monosyllabes, et que les mots déclinables aient la capacité d'exprimer plusieurs significations, comme les verbes, qui peuvent exprimer l'attribut, le temps, le nombre, la personne, la voix, l'existence et le jugement, et les noms, qui peuvent exprimer, en plus de leur signification principale, le nombre, le genre et le cas.

Tous nos discours expriment donc des jugements, quoique souvent sous une forme elliptique. Il y a une intéressante asymétrie pour l'idéologue entre le jugement et les autres opérations de notre esprit. Lorsque nous disons : "Je souffre", ou "Je veux", nous exprimons le jugement que cette souffrance, cette volonté, **est** en nous. Pour exprimer un désir, un souhait, un doute, etc., il suffit de le nommer en disant : "Je veux", "Je souhaite", etc.; mais pour exprimer un jugement, cela ne suffit pas. **Nommer l'acte de juger ce n'est pas l'accomplir.** Pour exprimer un jugement, il faut énoncer le sujet, l'attribut, et le signe de l'affirmation (p. 26). Si on dispose de ces signes, on peut alors exprimer tous les autres actes de pensée simplement en affirmant qu'on les a (*cf.* p. 25) 'a'. Nos idées sont aussi diverses que les objets qu'elles représentent; il faut donc à

chaque fois des signes différents pour les représenter. Mais l'opération qui consiste à juger est toujours la même, peu importe les idées que le jugement unit; un seul signe suffit donc à marquer tous nos jugements.

C'est le verbe qui marque l'affirmation, qui est le signe qu'une idée est sentie comme comprise dans une autre; ou plutôt, c'est "la forme du verbe" (p. 27), car dans les phrases : "Pierre être grand", "La pêche que je tiens", il y a chaque fois un verbe, mais pas expression d'un jugement. Pour exprimer un jugement, un verbe doit porter la marque de l'un des modes *définis* (c'est-à-dire personnels). Le verbe est nécessaire dans toutes les propositions; c'est lui qui détermine le sens de la proposition dans laquelle il entre. Les différentes manières de déterminer le sens d'une proposition ont été marquées par différents modes. Pour établir la "véritable valeur de toutes les propositions possibles", il suffit donc d'examiner "les différentes formes (que le verbe) est capable de revêtir" (p. 44). Pour montrer que tout discours est l'expression d'un jugement, Destutt doit montrer, à la manière de Beattie, que les modes indicatif, conditionnel, subjonctif, optatif, impératif, interrogatif, et dubitatif, servent tous à exprimer des jugements.

Pour l'indicatif, il n'y a pas de doute : toutes les phrases dont le verbe (exprimé ou sous-entendu) est à l'indicatif expriment bien des jugements. C'est pourquoi, nous dit Destutt, on l'a souvent appelé "mode énonciatif" ou "mode judiciaire". Même des phrases comme "Je veux", "Vous souffrez", "Il désire", etc., sont des énoncés de jugements, quoiqu'elles paraissent exprimer des sentiments et non des jugements; elles signifient que ces sentiments sont dans un sujet. Cela est encore vrai des propositions incidentes, comme "L'homme qui est bon"; "qui est bon" est un jugement dont "qui" est le sujet. Le mode conditionnel (ou suppositif) exprime lui aussi un jugement, mais "il l'est dans une forme qui fait attendre quelque condition, supposition, ou restriction, qui modifiera l'attribut et en fera partie" (p. 46). Ainsi, dans une phrase conditionnelle comme "Cette opération serait bonne si elle était sûre", "je prononce que dans l'idée de cette *opération* est renfermée l'idée *d'être bonne s'il y a sûreté*" (*ibid.*); la première idée renferme conditionnellement la seconde. Nous reviendrons plus loin sur ce mode que Destutt considère comme un temps de l'indicatif plutôt que comme un mode proprement à part, comme Girard et Beauzée.

Le mode subjonctif sert lui aussi à exprimer un jugement; dans "Il faut que je sois entendu", "je sois entendu" exprime un jugement, comme "cela est vrai" dans "Je pense que cela est vrai". "Dans les deux cas, le *que* qui précède marque que ces

phrases dépendent d'une autre phrase. Seulement, dans la première ("je sois entendu"), on a jugé à propos de l'indiquer encore par une nuance dans la forme du verbe, parce que, dans certaines occasions, c'est l'usage en français" (pp. 46-47). Nous verrons plus loin que le subjonctif n'est qu'un cas "oblique" du mode indicatif.

Les phrases optatives, comme "Que n'ai-je fait ce que vous m'avez dit!", "Que ne puis-je vous suivre!", "Fasse le ciel que vous réussissiez!", expriment encore des jugements; elles signifient (respectivement) la même chose que : "Je regrette vivement de n'avoir pas fait ce que vous m'aviez dit", "Je suis affligé de ne pouvoir vous suivre", "Je souhaite ardemment que vous réussissiez". Il y a donc toujours expression de jugement, malgré que le forme en soit changée. Il ne s'agit pas vraiment d'un mode verbal, pour Destutt, mais d'une "locution abrégée". "Faites ceci!", "Allez là!", expriment la même chose que "Je veux (ou je désire) que vous fassiez ceci", "Je veux que vous alliez là". "J'énonce que dans les idées qui composent actuellement l'idée de *moi*, je sens, je remarque celle de vouloir, celle de désirer, etc., etc. C'est encore un jugement" (p. 48). Comme le mode optatif, le prétendu mode impératif n'est qu'une "locution abrégée".

Même traitement en ce qui a trait au mode interrogatif : "*Avez-vous fini? êtes-vous prêt?*" veulent dire je vous demande, je désire savoir si, etc., etc. Ce sont autant de jugemens portés sur moi-même que je vous exprime" (p. 48). Il s'agit donc encore, non pas d'un véritable mode verbal, mais d'une locution abrégée, d'un "terme de supplément" comme l'aurait dit Buffier.

De tous les grammairiens dont nous avons traité jusqu'ici, Destutt est le seul à ma connaissance qui envisage un mode *dubitatif*. Il introduit d'ailleurs ce mode sur un ton dubitatif : "Je ne crois pas que l'on doive faire un mode particulier de ces tournures de phrases, *oserais-je observer? ne pourrait-on pas essayer?*" Mais si l'on veut, peu importe. Par leur forme, elles sont interrogatives, et rentrent dans ce que nous venons de dire" (*ibid.*). Ces phrases signifient la même chose que "je doute", "je ne sais", "je crois pouvoir", etc. Ce sont donc, encore, des locutions abrégées mises pour des expressions de jugements.

Lorsque le verbe est au mode participe, il n'y a pas expression de jugement; le verbe à ce mode est un adjectif, mais cette forme, nous le verrons plus loin, est "sa forme essentielle et fondamentale" (p. 49). L'infinitif n'est pas un mode verbal; c'est un substantif : "[c]'est le nom par lequel on désigne le verbe lui-même" (*ibid.*); l'infinitif ne forme donc pas, lui non

plus, de proposition. Nous voyons donc, par ce qui précède, qu'à chaque fois que le verbe est à un mode défini, il y a expression d'un jugement.

Si les interjections ont un caractère marginal pour les grammairiens philosophes antérieurs, elles deviennent centrales dans la théorie de Destutt. "Toutes les autres parties du discours ne sont que des fragmens de celles-là, et ne sont destinées qu'à la décomposer, et à la résoudre dans ses élémens" (p. 70). A l'origine, avec le langage d'action, un seul geste exprime une proposition entière : "un seul geste dit : je veux cela, ou je vous montre cela, ou je vous demande secours : un seul cri dit : je vous appelle, ou je souffre, ou je suis content, etc." (p. 32). Le langage d'action ne distingue aucune des idées qui composent ces propositions. Les interjections ont le même effet. Destutt entend par interjections non seulement les "interjections proprement dites", mais "tous les mots qui ... forment à eux seuls une proposition toute entière" (p. 69), et c'est le cas d'adverbes ou de particules comme *oui* et *non*. Les interjections "renferment implicitement un sujet et un verbe qui s'y trouvent confondus" (*ibid.*); par suite, elles sont forcément isolées dans le discours, ne donnent lieu à aucune règle de syntaxe et ne peuvent avoir ni conjugaison ni déclinaison. Lorsqu'on sépare d'une interjection le sujet qui s'y trouve confondu, elle devient par là même un verbe : "Quand je dis *ouf*, l'interjection, l'exclamation, le cri *ouf*, signifie la

proposition entière *j'étouffe*. Dès que je dis *je ouf, ouf* ne signifie plus que l'attribut *étouffe*" (p. 81). C'est ainsi que furent trouvés les verbes.

Examinons de plus près la nature du verbe, en particulier le verbe *être*, le "verbe d'existence". Toute proposition est l'énoncé d'un jugement; et "tout jugement consiste à sentir qu'une idée existe dans notre esprit et qu'une autre idée existe dans celle-là" (p. 51). Par conséquent, il faut qu'une proposition renferme deux signes : "l'un représentant une idée existante par elle-même, et l'autre représentant une autre idée comme n'existant que dans la première. C'est-là sûrement deux élémens nécessaires du discours" (pp. 51-52). Rappelons-le, Destutt est un partisan d'une analyse bipartite de la proposition en Sujet-Attribut (l'attribut renfermant essentiellement le verbe). Les noms représentent des idées qui ont dans l'esprit une existence absolue et indépendante, peu importe que les êtres représentés aient une existence réelle et positive, ou fictive et imaginaire; "tous les autres élémens du discours ne représentent que des idées relatives à celles-là, et ne les représentent que comme existantes dans les sujets auxquels elles se rapportent" (p. 52).

Au premier abord, il semble que les adjectifs soient de bons candidats pour former la seconde classe de signes indispensables à l'expression complète d'un jugement, puisqu'il représente une idée, non comme existante par elle-même, isolément et indépendamment de toute autre idée, "mais comme faisant partie d'un sujet" (p. 55). Mais les adjectifs ne sont pas des "attributs complets", car les adjectifs "ne renferment plus cette notion d'existence" (p. 56).

Car pour signifier complètement qu'une idée *est* renfermée dans une autre, il faut auparavant signifier qu'elle *est*, qu'elle *existe*. Or, c'est-là une propriété dont, par une abstraction singulière, tous nos adjectifs se trouvent dépouillés, et qu'il faut qu'ils recouvrent pour redevenir des attributs complets. (*Ibid.*).

Le seul adjectif qui renferme cette idée d'existence est *étant* ou *existant*. Pour qu'un adjectif devienne un "attribut complet", ou, dit autrement, pour qu'il devienne un verbe, il devra donc renfermer implicitement l'adjectif *étant*. Un verbe n'est donc rien d'autre qu'un adjectif renfermant l'adjectif *étant*. Ainsi, "les adjectifs proprement dits sont des verbes mutilés, et les verbes sont des adjectifs entiers" (p. 57). Les verbes sont ainsi "les seuls attributs complets, c'est-à-dire les seuls mots qui représentent complètement une idée comme existante dans une autre. Voilà pourquoi il n'y a pas de proposition sans verbe" (p. 65). A la rigueur, l'adjectif *étant* est même "le seul verbe et le seul attribut", puisque tous les verbes le contiennent; il n'y a

donc pas de proposition sans cet adjectif, lorsque celui-ci est utilisé dans un mode *défini*.

L'idée d'existence est donc nécessaire pour faire un verbe et tout verbe la renferme. On comprend que seuls les verbes puissent avoir des modes, parce qu'"il n'y a que les choses existantes qui puissent avoir des modes; car pour être d'une certaine manière, il faut premièrement *être*. Pour exister d'une manière *positive*, ou *conditionnelle*, ou *subordonnée*, il faut avant tout *exister*" (p. 58). Et parce que l'"idée de durée est aussi un mode de l'idée d'existence", il n'y a que les verbes qui puissent avoir des temps. Il semble bien que pour l'idéologue, seuls les modes indicatif, conditionnel et subjonctif expriment des modalités d'existence (positive, conditionnelle, subordonnée), et que tous les autres présumés modes définis servent à former des propositions à propos de nous-mêmes : "Je souhaite que ...", ou "Je regrette que ..." (optatif); "Je veux", "Je désire que vous fassiez..." (impératif); "Je demande", "Je désire savoir si..." (interrogatif); "Je doute", "Je ne sais..." (dubitatif). On voit qu'avec ces présumés modes, tous les jugements qu'ils expriment commencent par *Je*. Nuchelmans va plus loin : chez Destutt, le sujet ultime de toute proposition est toujours le locuteur lui-même, y compris pour les propositions dont le verbe est à l'indicatif. L'énoncé "Cet arbre est vert" serait équivalent à "Je perçois (sais, vois) que cet arbre est vert". Parce que le "préambule" à propos du locuteur est toujours et nécessairement contenu dans toute proposition, nous

ne sentons jamais le besoin de l'exprimer explicitement. On se rapproche ainsi fortement de l'"hypothèse performative".

Dans la théorie des modes verbaux que présente Destutt au chapitre "Des Déclinaisons des Verbes", il entreprend de faire un grand ménage dans les dénominations traditionnelles. Le verbe peut avoir trois "états" ou "fonctions" : il peut être substantif, adjectif, et attribut. Le verbe à l'état de substantif (infinitif) ne peut avoir de sujet; mais "son expression n'est ni définie ni indéfinie; la preuve en est, qu'il peut lui-même être le sujet d'une phrase" (p. 181); dans cet état, le verbe est susceptible de toutes les modifications qui forment les "déclinaisons" (genre, nombre, cas) des substantifs. Dans l'état d'adjectif, le verbe doit "marquer les nombres et les cas, et il doit avoir les trois genres : et cela, pour pouvoir s'accorder avec les substantifs, dans toutes les circonstances" (pp. 178-179). Enfin, lorsque le verbe est dans l'état d'attribut, "il faut qu'il exprime le rapport de concordance avec son sujet" (p. 179); dans cet état, il ne marque jamais les cas, rarement les genres (comme en hébreu et en suédois), toujours le nombre et les personnes. Dans ces trois états, le verbe marque toujours les temps. Compte tenu de ces trois "états" ou "fonctions" des verbes, et parce que les anciennes dénominations des modes ("infinitif", "participe", "défini", "indéfini", etc.) ne lui paraissent pas plausibles, il estime que ces trois

fonctions du verbe sont bien "des modes distincts de son existence, et que ces modes seraient très-bien nommés, *mode substantif*, *mode adjectif*, et *mode attributif*" (pp. 181-182). Reste maintenant à déterminer les subdivisions du mode attributif.

Les prétendus modes optatif, interrogatif, impératif et dubitatif "ne sont que des locutions abrégées, dans lesquelles, lorsqu'on remplit les ellipses, on ne retrouve toujours que les modes indicatif, conditionnel, et subjonctif" (p. 182). Il ne reste donc plus qu'à examiner les modes indicatif, conditionnel et subjonctif (qui sont les dernières sous-divisions de l'attributif). Dans ces trois derniers, le verbe a le rôle d'attribut : "il signifie également que l'idée qu'il exprime est comprise dans un sujet" (*ibid.*). Dans l'indicatif, l'existence de cette idée dans celle du sujet est dite "positivement et absolument"; le conditionnel ajoute au verbe "une idée d'incertitude", et le subjonctif, "une idée de dépendance d'un autre verbe". De cela, Destutt tire deux conclusions :

1° que le mode conditionnel n'est qu'une nuance, un usage particulier du mode indicatif, nuance qui est plutôt un changement de temps qu'un changement de mode; car le conditionnel a toujours quelque chose de futur, ou du moins d'éventuel, puisque ce qu'il énonce doit être, mais ne sera que quand une telle chose aura lieu.

2°. Que le mode subjonctif est absolument le mode indicatif à un cas oblique, précisément comme *Petri* est le même nom que *Petrus*, en y ajoutant seulement l'idée de dépendre d'un autre nom. Car quand je dis, *je suis*, *je sois*, je dis exactement

la même chose, à cela près que, dans le second cas, j'exprime que ce jugement dépend d'un autre. (Pp. 182-183).

En fin de compte, le "conditionnel et le subjonctif ne sont donc pas de vrais modes du verbe; mais l'un est une circonstance particulière, et l'autre un cas oblique du mode indicatif. Ils font tous trois partie du mode attributif" (pp. 183-184). L'indicatif ne semble se distinguer aucunement de ce que Destutt appelle le mode attributif.

Mentionnons en terminant la très intéressante théorie des conjonctions avancée par Destutt. D'après lui, la conjonction **que** "est proprement la conjonction unique, comme le verbe **être** est le verbe unique" (p. 132). La signification propre de **que** est "d'exprimer la liaison d'un verbe avec un autre verbe, d'une proposition avec une autre" (*ibid.*). Tous les mots dans lesquels entre le **que** deviennent par là même conjonction. Ainsi, la conjonction **mais** signifie : "**à ce qui vient d'être dit, il faut ajouter comme correctif, que**"; et **si** signifie : "**dans la supposition que... il faut conclure que...**" (p. 131). On voit que la conjonction **que** revient au moins une fois dans ces phrases; ces conjonctions sont clairement des foncteurs prenant des énoncés comme arguments et composant un nouvel énoncé. La seule conjonction qui ne puisse être analysée de cette façon est **que**; Destutt pense qu'elle s'est introduite dans le langage sur

le modèle des prépositions; mais au lieu de lier des noms ou des expressions (comme *de* dans "le livre *de* Pierre"), elle lie des propositions, comme dans "Je vois *que* vous êtes là". Une fois cette première conjonction trouvée, les autres suivirent par l'ajout de diverses idées accessoires.

* * *

NOTES

(1) J'utilise l'édition parue à Paris en 1970 à la Librairie Philosophique J. Vrin, qui reproduit telle quelle l'édition de 1817 chez Courcier. L'*Idéologie proprement dite* est d'abord parue en 1801 sous le titre : *Projet d'élémens d'Idéologie à l'usage des Ecoles centrales de la République française*, toujours chez Courcier.

(2) L'idéologue souligne toutefois que Condillac n'a jamais donné à sa doctrine une forme achevée et un exposé définitif; au lieu de cela, on trouve divers exposés de sa doctrine, rédigés à différents moments selon différentes préoccupations, épistémologique, grammaticale, logique.

(3) Dans *From Locke to Saussure*. Essays on the Study of Language and Intellectual History, Minneapolis, Univ. of Minnesota Press, 1982, pp. 335-355; ce texte est d'abord paru en français dans *La Grammaire générale*. Des Modistes aux Idéologues, éd. par A. Joly et J. Stéfanini, Presses de l'Université de Lille, 1977, pp. 217-241. Le texte anglais est une version révisée.

(4) Aarsleff écrit : "The central doctrine both in their philosophy (celle des Idéologues) and in Humboldt's is the so-called principle of linguistic relativity with its associate doctrines of the ultimate subjectivity of speech and its social nature" (p. 335). Les Idéologues, en particulier Destutt de Tracy, et plusieurs autres se situant dans ce que Aarsleff appelle "la Tradition de Condillac" n'admettaient sûrement pas le principe de relativité linguistique; nous l'avons vu au chapitre premier de la première partie, le philosophe classique qui s'en rapprochait le plus est Maupertuis, qui ne fut approuvé ni par Turgot, ni par Condillac, ni par Maine de Biran (pourtant proche des Idéologues). L'assertion de Aarsleff me paraît donc exagérée.

(5) Condillac disait déjà, dans sa *Grammaire* (p. 443), que "le système du langage est dans chaque homme qui sait parler". La distinction langage (système de signes)/discours (emploi de signe) esquissée par Destutt nous semble anticiper les distinctions contemporaines langue/parole (de Saussure), langue/discours (Guillaume), et compétence/performance (Chomsky); ceci dit, bien sûr, en faisant abstraction des nuances et de toute la prudence qui s'imposent lorsqu'on discute et compare ces oppositions.

(6) Le texte présentant l'argument est le suivant : "pour exprimer une sensation, un sentiment, un désir, simples ou complexes, actuels ou passés, il suffit de les nommer, soit avec un seul signe, soit par le moyen de plusieurs réunis... Pour nos jugemens au contraire, cela ne suffit pas. Quand nous aurions un signe particulier uniquement destiné à représenter l'acte intellectuel qui consiste à juger, nous répéterions éternellement ce signe qu'il ne signifierait rien. Il marquerait que nous jugeons, mais il ne dirait pas ce que nous jugeons; il n'indiquerait jamais de quelles idées il est question. Il faut donc, pour exprimer un jugement, énoncer les deux idées dont l'une contient l'autre, plus l'acte de l'esprit qui aperçoit ce rapport". (Pp. 25-26).

* * *

TROISIEME PARTIE :

CONCLUSION GENERALE :

LA SEMANTIQUE IDEATIONNELLE DES MODES D'ENONCE : SA PLACE DANS L'HISTOIRE DES THEORIES DE L'ENONCIATION ET SON ADEQUATION EMPIRIQUE

La catégorie du mode verbal est un véritable nid de guêpes dans la Grammaire Générale. A la croisée de plusieurs chemins, elle renvoie à la morphologie, à la syntaxe, à la sémantique, à la pragmatique, à la rhétorique, au traitement des modalités aléthiques, aux actes de parole et aux attitudes du locuteur. Elle entretient de plus des liens avec d'autres catégories verbales, comme celles d'aspect et de temps. Nous tenterons, dans cette conclusion générale, de mettre un peu d'ordre dans le capital d'idées que nous a fourni notre enquête sur les modes verbaux dans la Grammaire Générale, en précisant la statut qu'occupent les deux approches que nous avons distinguées relativement à certaines des disciplines et catégories mentionnées plus haut. Mais d'abord, mesurons rapidement le chemin parcouru dans la deuxième partie de ce travail, en l'adossant à l'occasion aux résultats obtenus dans la première. Ensuite, nous toucherons quelques mots du traitement des modes

chez les comparatistes, puis chez les linguistes et philosophes contemporains. Enfin, en considérant un certain nombre de critères d'adéquation empirique, nous essaierons de faire ressortir les défauts les plus importants de la sémantique idéationnelle des modes d'énoncé.

* * *

Nous avons présenté, dans la première section (deuxième partie), un premier groupe de grammairiens philosophes partisans de la théorie des modes verbaux comme marqueurs d'actes de pensée. Cette théorie du langage s'appuie sur une philosophie de l'esprit où les "actions de l'esprit", les "mouvements de l'âme", ou les "énergies mentales" s'expriment ou peuvent s'exprimer directement et littéralement par des flexions verbales caractéristiques. Ces actes de pensées sont les mêmes partout et pour tous, et tous ces actes affectent, chacun à leur manière, le mode de prédication des énoncés qui les expriment. Le jugement (ou l'affirmation), le commandement, le souhait (ou simple désir), la prière, l'interrogation, les émotions vives (exprimées par les interjections et les exclamations), etc., "posent" diversement, comme le dit Searle ¹, la question de la vérité (et de l'existence) de l'attribut vis-à-vis de l'objet dont on parle. Que le jugement (catégorique ou non catégorique), le souhait, et les émotions vives puissent être des "actes de

pensée" au sens strict, on le comprend aisément; mais pour le commandement, l'interrogation, la prière, et bien d'autres actes du même genre qui ne peuvent être accomplis par des êtres "solitaires", cela est moins évident. Mais nous avons vu comment James Gregory, avec sa notion d'"opération sociale de l'esprit", avait enrichi la théorie des actes de pensée pour tenir compte des aspects sociaux de ces actes; ces opérations impliquent, en effet, des croyances à propos de l'existence d'autres personnes impliquées dans le procès de la communication. Les énoncés qui expriment les divers actes de pensée sont tous équivalents à des énoncés déclaratifs commençant par une hyperphrase dénotant l'action accomplie par le locuteur; mais les grammairiens dont nous parlons (ceux de Port-Royal, Du Marsais, Harris, Monboddo, Gregory) ne traitent jamais les énoncés non déclaratifs (ou les modes autres que l'indicatif) comme des énoncés elliptiques, et ces énoncés expriment simplement et directement des actes de pensée autres que le jugement catégorique. Les définitions du verbe données par ces grammairiens font surtout appel à la notion d'existence, et lorsque l'affirmation est invoquée, comme à Port-Royal, on en fait le "principal usage" du verbe, et celui-ci n'est jamais limité à cet usage. Il y a donc, dans cette approche, une réelle autonomie du discours non déclaratif.

Dans les théories "réductionnistes" exposées dans la seconde section, tous les énoncés expriment des jugements. Nous

avons toutefois rencontré, dans ce second groupe de grammairiens philosophes, quelques résistances à cette interprétation, en particulier chez Beauzée et Condillac. Beauzée affirme clairement que tout discours exprime des jugements et rien d'autre, mais nous avons noté quelques ambiguïtés dans sa théorie de l'impératif; le verbe, à l'impératif se distingue du verbe à l'indicatif en ajoutant à l'idée de l'existence intellectuelle du sujet avec relation à un attribut l'idée accessoire de la volonté de celui qui parle ou est censé parler. Et jamais Beauzée n'offre d'équivalent "expositif" des énoncés impératifs, sauf dans le cas des énoncés impératifs (utilisant le subjonctif) à la troisième personne du singulier ou du pluriel; mais pour ceux à la deuxième personne du singulier, et les deux premières du pluriel, il n'explique pas en quoi ils expriment des "jugements". Quant à Condillac, il semble s'écarter sensiblement du cadre des théories idéationnelles et s'avancer, plus qu'aucun autre à son époque, vers une théorie des actes de parole. Pour lui aussi tout discours est une suite de propositions exprimant des jugements qui affirment la coexistence (ou la non-coexistence) de l'attribut dans le sujet. Mais dans sa théorie des modes, l'affirmation n'est que l'"accessoire" de l'indicatif et cette accessoire "disparaît" à l'impératif pour faire place au commandement. Lui non plus ne "réduit" pas les énoncés impératifs à des phrases déclaratives. Aussi, ce n'est peut-être pas sans raison que Nuchelmans voit chez Beauzée une extension du sens accordé aux termes "jugement" et "proposition"; et peut-être en va-t-il de même chez Condillac. Mais il y a un certain nombre de

raisons qui nous paraissent démentir cette interprétation. La théorie du jugement de ces grammairiens est clairement empruntée aux logiciens, et le jugement renvoie à la connaissance, à la vérité et à la fausseté; la proposition, comme entité grammaticale, ne renvoie pas forcément à la vérité et à la fausseté, mais Beauzée et Condillac sont formels : les jugements, et seulement les jugements, s'expriment dans le discours par des propositions. Quoi qu'il en soit, les Buffier, Beattie et Destutt de Tracy, eux, présentent sans équivoque une approche réductionniste et définissent le verbe en insistant sur sa fonction assertive. Mais là aussi les modes affectent directement l'affirmation, modifient le rapport de l'attribut au sujet, en ajoutant quelque chose à l'acte de juger à la base de toutes nos énonciations. Toutefois, dans cette approche, le discours non déclaratif n'a pas de véritable autonomie.

Dans la première partie de notre travail nous avons insisté sur le postulat de l'universalité de la pensée et sur le principe de rationalité appliqué à la formation des langues et à l'usage normal de la parole. Nous avons pu constater à plusieurs reprises que les actes de pensée (pour le premier groupe de grammairiens) ou le jugement et les idées accessoires (pour le second) sont les mêmes partout et pour tous; et en ce qui concerne le principe de rationalité, que les modes verbaux permettent une économie dans l'expression des pensées (qui autrement devraient être

exprimées par d'"ennuyeuses circonlocutions") et augmentent aussi l'efficacité de la communication en donnant plus d'"énergie" et plus d'élégance à l'expression des pensées. La rationalité des modes (leur économie et leur simplicité) et leur valeur esthétique furent confirmées par les grammairiens illustrant les deux grandes approches que nous avons distinguées. Mais si les modes permettent une telle économie et sont une source d'élégance, pourquoi les trouve-t-on partout en si petit nombre? La raison en fut donnée (Gregory, Beattie) : une multiplication des flexions verbales complique d'autant le système de conjugaison, provoque une inflation des formes linguistiques, et rend plus difficile l'apprentissage aussi bien que l'usage de la langue. Il est "préférable", plus simple, plus "efficace", de maintenir à un niveau de complexité acceptable le nombre des formes linguistiques et de diversifier les moyens d'exprimer toute la variété des "opérations de l'esprit" et des "mouvements de l'âme". Gregory étendit à cette fin la notion de "mode verbal" pour inclure dans les "modes grammaticaux" l'ordre des mots, l'intonation, et même les verbes (performatifs) signifiant *per modum conceptus* l'acte de pensée du locuteur; car tous ces moyens linguistiques concourent à la même fin : l'expression d'une diversité d'actes ou de "modes de pensée". C'est ainsi qu'évolue la théorie des modes verbaux comme marqueurs d'actes de pensée; elle comprend à la fin, avec les "opérations sociales de l'esprit" de Gregory, tous les actes illocutoires, des actes perlocutoires et d'autres dispositions ou modes de pensée dont la plupart ne sont pas exprimés -- bien

qu'ils puissent l'être -- par des marques spécifiques. Cette approche paraît plus conforme à la tradition de la logique aristotélicienne, qui distingue les énoncés susceptibles de vérité et de fausseté des autres "genres de discours". Il semble bien que les langues naturelles aient eu effectivement tendance à ne marquer explicitement (par des flexions verbales ou autrement) que les marqueurs de force illocutoire les moins "complexes" : plus un indicateur de force illocutoire est complexe (c'est-à-dire, modifié par diverses opérations, comme ajouter un mode d'accomplissement, une condition préparatoire ou sur le contenu propositionnel, une condition de sincérité ou un degré de puissance), et moins il y a de chances pour qu'il soit effectivement marqué par un mode syntaxique ou une flexion verbale, qui sont des marqueurs d'un type assez simple. Les modes verbaux marqueraient donc, pour la plupart, les actes de pensée les plus simples, les plus fréquents et les plus importants pour la vie en société. La théorie de la rationalité que nous avons mise à jour (première partie) et qui est commune aux rationalistes, aux empiristes et aux philosophes du sens commun permet ainsi d'expliquer pourquoi il y a des modes, et pourquoi leur nombre est partout restreint.

Pour le second groupe de grammairiens (en particulier Beauzée et Condillac), l'interprétant direct des morphèmes indiquant les divers modes du verbe sont des idées accessoires "consignifiées" par le verbe, des valeurs ajoutées à un

jugement; ces idées accessoires déterminent divers modes et sont le plus souvent équivalentes à une hyperphrase qui, placée devant la clause propositionnelle, compose une phrase déclarative. Tous les énoncés non déclaratifs pourraient être distinctement marqués par des morphèmes exprimant de telles idées accessoires. Les modes verbaux permettent ainsi la même économie que les flexions temporelles et casuelles.

Reprenons brièvement, un à un, le traitement des principaux modes verbaux dans la Grammaire Générale. L'*indicatif* est partout présenté comme le mode le plus fondamental, le plus nécessaire au langage; toujours il signifie un jugement catégorique, une existence "positive", réelle ou "imaginée". La signification du verbe à l'indicatif est sa "signification fondamentale" (Port-Royal, Beauzée); les Messieurs, nous l'avons vu, n'en font même pas un mode, le caractérisant plutôt par l'absence de flexion verbale pour les modes. Ce n'est qu'en s'opposant à l'indicatif que les autres flexions apparaissent comme des "modes". Dans l'approche réductionniste, ce trait est encore plus marqué; d'abord parce que tous les énoncés expriment des jugements et que c'est à l'indicatif qu'il revient d'exprimer le jugement sous sa forme la plus pure; ensuite, parce que tous les autres modes ne font qu'ajouter des idées accessoires au jugement présent dans tous les énoncés. Cet ajout d'idées accessoires a le plus souvent pour conséquence de suspendre le

caractère positif et catégorique du jugement (ou de faire "disparaître" l'affirmation). L'indicatif est le mode de la science et de l'histoire; il admet le plus grand nombre de divisions temporelles et ses temps sont tous "définis" (relatifs à une époque déterminée). Même s'ils furent attentifs à la diversité des types syntaxiques, les grammairiens philosophes accordent malgré tout un certain privilège à l'indicatif, conformément à la tradition logique qui a toujours eu tendance à marginaliser les énoncés non déclaratifs (la *descriptive fallacy* de Austin). Dans la *Grammaire générale et raisonnée*, qui accorde pourtant une certaine autonomie au discours non déclaratif, le "principal" usage du verbe est celui qu'il a à l'indicatif; tous les autres sont des usages "secondaires".

Le traitement du *subjonctif*, me semble-t-il, a progressé avec la Grammaire Générale. Il n'est plus interprété (sauf en de rares occasions) comme exprimant une attitude du locuteur, comme le doute, mais plutôt, surtout à partir de Du Marsais, comme marquant la subordination. Les jugements qu'il sert à exprimer sont toujours subordonnés à d'autres jugements exprimés par l'indicatif (et quelquefois le conditionnel). Il ne fait pas à lui seul un "sens complet"; il est marqué d'une certaine "indétermination" qui se manifeste dans le fait que ses temps sont indéfinis. Les grammairiens philosophes remarquent souvent que le choix du subjonctif de préférence à l'indicatif tient non

seulement au fait qu'il vient à la suite de certaines conjonctions (*afin que, pourvu que, avant que*, etc.), mais aussi à la suite de certains verbes qui "commandent" le subjonctif parce qu'ils expriment une incertitude, une simple éventualité, ou une faible probabilité. Gustave Guillaume (*Temps et verbe* [1929] et les *Leçons de linguistiques* I [1971]) précisera l'explication anticipée par les grammairiens philosophes : sur un axe où le possible et le certain constitue les deux extrêmes, plus on se déplace vers le possible (via le probable), plus le subjonctif devient nécessaire. On dira : "Je suis sûr qu'il viendra", ou même "Il est probable qu'il viendra", mais pas : "Il est possible qu'il viendra", etc. Ainsi, lorsque les verbes des propositions principales ne permettent pas une "visée" du locuteur atteignant la "réalité", lorsqu'ils ne constituent pas un milieu "transparent" (Guillaume), le subjonctif s'emploie de préférence à l'indicatif. Il y a toutefois des exceptions bien connues à ce principe : "J'espère qu'il viendra" *vs* "Je crains qu'il vienne" : pourquoi l'indicatif dans le premier cas, et le subjonctif dans le second? Quoi qu'il en soit, les grammairiens philosophes, après les errements de la tradition qui lui attribue une valeur psychologique distinctive (doute, incertitude) et y inclut (en français) les formes en *-rais*, sont arrivés à une meilleure compréhension du subjonctif; d'abord en isolant le conditionnel pour en faire un mode à part ou un temps de l'indicatif, ensuite en cernant plus précisément sa fonction de subordination, enfin en recensant (comme chez Buffier) bon nombre de contextes où il s'utilise de préférence à l'indicatif (verbes

volitifs, de crainte, etc., propositions adverbiales introduites par *que, sans que, bien que, pour que*, etc.). Les grammairiens philosophes savaient que certaines langues n'ont pas de subjonctif (hébreu, suédois) et en conséquence, ce mode n'était pas jugé nécessaire au langage; mais deux "grammairiens du sens commun" lui attribuent un statut presque égal à l'indicatif : Buffier ne reconnaît que ces deux modes en français (tous les autres n'étant que des "termes de supplément"), et Beattie fait de même parce que tous les autres modes se "résolvent" par l'indicatif et le subjonctif. L'ambiguïté du subjonctif fut de plus reconnue par Gregory; ce mode, en effet, exprime tantôt un jugement (lorsque précédé de l'indicatif), tantôt un ordre ("qu'il vienne!"), ou encore une concession, une supposition, un souhait, etc. '2' Il s'agit enfin d'un mode "oblique", ou d'un "cas oblique" de l'indicatif, qui n'exprime que des jugements "accessoires"; par là, le subjonctif, plus que tout autre mode, est un "moyen de syntaxe" et l'usage qu'on en fait pour la "résolution" des modes autres que l'indicatif fait ressortir clairement le caractère "intensionnel" des modalités (attitudes propositionnelles et modalités illocutoires) impliquées dans ces modes.

Le progrès le plus spectaculaire accompli en Grammaire Générale sur la théorie des modes concerne sans doute le **conditionnel** (ou suppositif). Les grammairiens classiques n'avaient pour ce mode aucun modèle dans la grammaire gréco-

latine. On le rapporta d'abord au subjonctif (Port-Royal, Du Marsais) ou à l'indicatif (Buffier, Restaut) avant d'en faire un mode à part entière (Girard, Beauzée). Le conditionnel est associé à l'idée accessoire d'hypothèse, de supposition et est chargé d'exprimer un jugement "conditionnel". Mais d'autres grammairiens philosophes (Buffier, Destutt de Tracy) ont clairement aperçu l'aspect "temporel" de ce mode, tout comme les linguistes contemporains. Guillaume (1971, p. 135 et suiv.), par exemple, distingue le conditionnel-mode ("Vous réussiriez") du conditionnel-temps ou "futur hypothétique" ("Je savais qu'il viendrait") qui s'oppose au "futur catégorique"; le conditionnel-mode "porte une surcharge d'hypothèse" absente dans le futur de l'indicatif (p. 135), surcharge dont Beauzée voulait rendre compte par sa notion d'idée accessoire. Buffier et Destutt, on s'en souvient, voyaient dans le conditionnel un temps de l'indicatif, un "temps incertain" (Buffier), ou un "imparfait des temps à venir" (Destutt) '3'. On trouve donc encore, dans notre capital d'idées sur les modes, des conceptions anticipant les traitements contemporains du conditionnel comme mode et comme temps. Ce mode, qui n'existe que dans un nombre restreint de langues, ne peut être considéré comme nécessaire au langage.

Le mode *potentiel* n'est discuté que par les grammairiens anglais. Ce mode ne concerne pas la morphologie verbale mais l'usage des "auxiliaires modaux" en anglais. C'est Thomas Linacre

qui introduisit (à la Renaissance) ce mode dans la grammaire anglaise, et poussa même l'audace jusqu'à reconnaître un mode potentiel dans la langue grecque. Ce mode sert à exprimer, selon Beattie, des affirmations "modifiées" par la considération d'un pouvoir, d'une possibilité, d'une liberté, d'une volonté ou d'un devoir. Ce mode n'est pas non plus nécessaire au langage. Les linguistes contemporains appellent "modaux" (*modals*) les auxiliaires comme "pouvoir" et "devoir" et ceux-ci ne sont pas traités comme un mode verbal mais plutôt sous le titre "modalité" (*cf.* Ducrot et Todorov, 1972, pp. 393 et suiv.).

Les principaux modes considérés jusqu'ici sont des "modes de l'affirmation" : tous expriment des jugements, catégoriques, subordonnés ou dépendants, "conditionnés", ou enfin "modalisés". Destutt dira que l'indicatif, le subjonctif et le conditionnel sont des modes exprimant des modalités d'existence (positive, subordonnée, conditionnelle), alors que tous les autres modes "définis" servent à former des propositions que fait le locuteur à propos de lui-même. Les modes que nous allons maintenant considérer sont les "modes de la volonté" qui mettent en cause le plus souvent les positions du locuteur et de l'allocutaire dans le procès de la communication plutôt que les conditions de l'attribution d'une valeur de vérité.

L'*impératif* est traité assez différemment dans la théorie des actes de pensée et dans les théories réductionnistes. Pour le premier groupe de grammairiens, l'impératif exprime toujours directement un acte de la volonté particulier et indépendant du jugement, soit le commandement, la prière, ou la concession selon le cas. Pour le second groupe, l'impératif exprime un jugement déguisé; on le considère soit comme un "terme de supplément" ou une phrase elliptique (Buffier, Beattie, Destutt), soit comme un jugement chargé d'une idée accessoire marquée par un morphème indiquant la volonté du sujet parlant tout en suspendant son affirmation. La première approche correspond *grosso modo* à celle de la théorie des actes de discours (et autres théories, comme celle de Stenius s'inspirant de Wittgenstein), associant à l'énonciation littérale d'un énoncé impératif un acte illocutoire (acte de pensée) distinct de l'assertion; la seconde approche se compare davantage à celle des générativistes qui obtiennent les énoncés impératifs par une "transformation d'effacement" à partir d'une phrase déclarative en structure profonde '4'. Les deux groupes de grammairiens sont parfaitement conscients que ce mode, dans de nombreuses langues, n'a pas de terminaison propre; il les emprunte le plus souvent à l'indicatif, et quelquefois au subjonctif, pour certains verbes comme *être, avoir, savoir, pouvoir* et *vouloir*. C'est surtout par la suppression des pronoms personnels qu'il se distingue de l'indicatif. Port-Royal "déduit" pratiquement les modes de la volonté des différentes "manières de vouloir" ou d'envisager

l'objet de la volonté pour en obtenir trois : l'optatif, le concessif et l'impératif, et cela même si l'optatif et le concessif ne sont pas "marqués" en français et en général dans les langues modernes. Harris englobait dans le mode de demande (*requisitive*) l'impératif et le déprécatif (*precative*), cette division étant commandée par le statut respectif du locuteur et de l'allocutaire, ou par la responsabilité de l'ajustement du monde et de l'énonciation.

L'*interrogatif* est souvent considéré comme mode par les grammairiens philosophes, même si aucune flexion verbale ne lui correspond. Les peuples auraient pu, s'ils avaient jugé à propos de le faire, créer des flexions verbales pour l'interrogatif comme pour n'importe quel autre mode. Ce mode marquerait un souhait ou un désir de connaître, de recevoir de l'allocutaire certaines informations. Beauzée, et surtout Gregory, prennent note de la complexité de l'interrogatif '5', qui ne se laisse pas "résoudre" aussi facilement que les autres modes par l'indicatif. D'un énoncé interrogatif, on passe d'abord à un énoncé à l'impératif dont le verbe principal est un verbe de parole (comme *dire* ou *apprendre*, etc.); puis, de cet énoncé, on arrive enfin à un énoncé déclaratif commençant par "Je demande" et contenant le verbe de parole de l'énoncé précédent à l'infinitif suivi d'une clause propositionnelle.

L'*optatif*, comme mode verbal, n'existe (à ma connaissance) qu'en grec. Mais le latin et les langues modernes ont des phrases optatives équivalentes (*Utinam* + subjonctif, "Fasse le ciel" ou "Plût à Dieu" + subjonctif, "Que n'ai-je davantage de chances au jeu!", etc.), qui sont résolues par l'indicatif et le subjonctif. Ces phrases expriment des souhaits, comme le mode grec du même nom, et ce mode, comme le subjonctif, est "oblique"; il ne produit que de "simples énonciations" (Du Marsais).

Enfin, les *interjections* et *exclamations*, sans être considérées comme des modes (sauf pour Gregory qui en fait un "mode grammatical" parmi d'autres), sont malgré tout des moyens d'exprimer certains "mouvements de l'âme", en particulier des émotions vives. Pour bon nombre de grammairiens philosophes, les interjections (*Ah!*, *Aie!*, *Hélas!*, etc.) sont des "voix naturelles", une suite de notre "conformation naturelle"; on peut les énoncer sans aucune intention de communication. Certains grammairiens philosophes en font, comme dans la tradition de la grammaire latine, une partie du discours; d'autres lui refusent ce statut parce qu'elles équivalent souvent à une proposition entière. Mais il y a des grammairiens, en particulier Beattie, pour qui les interjections ne sont pas de simples "voix naturelles", car elles varient d'une langue à une autre. Destutt

de Tracy insiste plus que tout autre sur le fait que les interjections expriment des propositions entières et comptent parmi les formes d'expressions linguistiques les plus primitives, les parties du discours les plus importantes (nom et verbe) n'étant que des fragments tardifs des interjections. Les exclamations sont plus souvent traitées en rhétorique qu'en grammaire; ces phrases (*Vive les Roi! Que vous êtes belle!*, etc.), à la différence des interjections (souvent des monosyllabes), ont un contenu plus explicite, bien qu'il ne soit pas toujours équivalent à une proposition entière (quelquefois un simple acte de référence).

Ce sont là les principaux modes traités dans les grammaires générales. Il n'y a guère d'autres modes pris en compte par les grammairiens philosophes, à l'exception du dubitatif chez Destutt de Tracy; et on ne trouve rien sur les modes présomptif (roumain?, gilyak, etc.), "évidentiel" (en turc, pour l'"expérience indirecte"), injonctif et hortatif (russe), le promissif (comme mode syntaxique en coréen), etc. Les modes impersonnels, dans la mesure où ils ne servent pas à former des propositions (considérées grammaticalement), sont de peu d'intérêt pour notre enquête et nous ne les avons traités que brièvement, surtout pour montrer comment les grammairiens classiques les opposaient aux modes "définis".

D'après Julien (1979, *op. cit.*, p. 471), ce qu'il y a de nouveau dans la théorie des modes verbaux à partir de Port-Royal, c'est une "pragmatique du mode". Il entend par là "l'insertion du mode dans une théorie des actes de parole". Et même si cette théorie a eu quelques prédécesseurs à la Renaissance (comme Scaliger), c'est seulement avec Port-Royal que "pour la première fois une théorie générale des actes de parole condescend à des exemples, et surtout à des exemples tenant compte de la diversité des langues" (*ibid.*, p. 472). Toutefois, cette théorie des actes de parole est soucieuse de limiter la multiplication des modes par une constante confrontation des diverses "manières de signifier" avec la morphologie des langues, car ce n'est pas seulement ces diverses manières de signifier qui font les modes, mais aussi les inflexions, comme l'expliquent clairement les Messieurs. Mais ce "frein morphologique" à la multiplication des modes n'empêche pas les grammairiens philosophes d'envisager *a priori* un certain nombre de modes possibles qui ne sont marqués par aucun morphème dans aucune des langues qu'ils connaissaient.

Dans cette sémantique idéationnelle des modes d'énoncé, les énoncés non déclaratifs correspondent à des énoncés déclaratifs composés ou syntaxiquement complexes contenant des "opérateurs intensionnels" 'é' (verbes ou conjonctions). On peut le voir dans la théorie des propositions incidentes de Port-Royal où certaines

incidentes complexifient le verbe d'un énoncé (et non le sujet ou l'attribut), comme *Je soutiens que*, *Je suppose que*, *J'ordonne que*, *Je souhaite que*, etc. Celui ou celle qui soutient (suppose, ordonne, souhaite, etc.) que P, ne soutient pas (ou ne suppose pas, etc.) également et indifféremment toutes les propositions ayant la même valeur de vérité que P. L'interprétation de Dominicy, qui fait des modes verbaux autres que l'indicatif des "opérateurs non assertoriques", nous apparaît donc fondée; les modes de l'affirmation (le subjonctif, comprenant les formes en *-rais* pour les Messieurs) suspendent (ou "modifient") des affirmations, tandis que les modes de la volonté expriment différentes "manières de vouloir", ces deux sortes de modes se répartissant selon les deux directions d'ajustement fondamentales entre le langage et le monde. Rappelons-nous que pour Du Marsais, toutes les propositions dont le verbe n'est pas à l'indicatif sont des propositions "obliques" ou de simples "énonciations". Le phénomène de l'**intensionalité** des modalités (et en particulier des modalités illocutoires) fut saisi, semble-t-il, sur le modèle de l'**oblicité** dans les flexions casuelles. Dans les théories réductionnistes, les modes verbaux introduisent dans le discours des idées accessoires qui altèrent pareillement la "signification spécifique" du verbe, c'est-à-dire l'existence (ou la coexistence) positive (Beauzée, Condillac, Destutt) ou encore l'affirmation (Buffier, Beattie).

* * *

Comment les modes (et les énoncés non déclaratifs) furent-ils analysés par les comparatistes, les structuralistes, les linguistes et philosophes contemporains? Ont-ils retenu quelque chose de la Grammaire Générale et qu'y ont-ils ajouté? Je n'ai pas l'intention de répondre à ces questions de façon exhaustive, mais seulement de sélectionner quelques représentants bien connus de chaque mouvement important pour discuter très brièvement leurs conceptions.

Steinthal (*Grammatik, Logik und Psychologie, ihre Prinzipien und ihr Verhältnis zueinander*, 1855) insiste sur les différences entre logique et grammaire, entre la proposition logique et la proposition grammaticale : "La plus importante division logique du jugement s'opère selon la qualité en *affirmation* et en *négation*. La grammaire ne connaît pas cette distinction" '7'. De même les modes verbaux (indicatif, subjonctif (*Conjunctiv*), optatif et impératif) ne correspondent aucunement aux modalités (kantiennes) du jugement (assertorique, problématique, apodictique); les trois modalités du jugement peuvent toutes être rendues par l'indicatif. L'impératif correspond d'après lui au jugement apodictique, bien qu'il ne forme aucunement un jugement, mais un simple énoncé (*nur einen Satz*). "*Va! écris!*" ne sont pas des jugements, mais sont pourtant des énoncés nécessaires" '8', peut-être parce que seul un énoncé

"nécessaire" peut rendre le caractère d'obligation catégorique de l'impératif. Les différentes espèces d'énoncé (*Satzarten*) de la grammaire ne correspondent pas non plus à différentes espèces de jugements logiques. Les énoncés impératifs, optatifs et "narratifs" (*Erzähl-Satz*) n'appartiennent pas à la logique, note Steinthal en invoquant Aristote. Les énoncés "téléologiques" (*Zwecksätze*) -- impliquant certaines conjonctions, comme *afin que, en vue de*, etc. --, et les énoncés optatifs et impératifs (*Hunsch- und Befehl-Sätze*) ne sont ni vrais ni faux. Mais dans la mesure où les énoncés "téléologiques" peuvent néanmoins être vrais ou faux, ils n'expriment aucune sorte particulière de jugement, car la liaison d'une fin avec un fait ou une personne est un simple énoncé déclaratif (*Aussage*), et elle échoit à la catégorie habituelle des jugements; "mais dans la mesure où l'énoncé téléologique est considéré en lui-même, indépendamment de la personne et de l'état de choses, il ne contient, comme le souhait, ni vérité ou fausseté, et par suite aucun jugement" ⁽⁹⁾. Dans la classification des énoncés, les grammairiens du XIX^e siècle, contrairement à ceux des Lumières, commencent à faire une place aux énoncés téléologiques et causaux, et Josef Schächter (le "grammairien philosophe" du Cercle de Vienne), suivra cette tradition dans sa classification des types d'énoncé ⁽¹⁰⁾.

Hermann Paul (*Principles of the History of Language*) ⁽¹¹⁾ définit l'énoncé en des termes qui ne diffèrent pas beaucoup de

ceux des grammairiens philosophes du siècle précédent : "The sentence is the linguistic expression or symbol, denoting that the combination of several ideas or groups of ideas has been effected in the mind of the speaker; and at the same time the means of reproducing the same combination of the same ideas in the mind of hearer" (p. 111). Toutefois, comme les linguistes contemporains, Paul n'est pas très enthousiaste vis-à-vis des explications ayant recours à l'ellipse et dénonce l'idée que tout énoncé doit contenir un verbe "fini" (c'est-à-dire à un mode personnel); "Moi, un menteur?" est à ses yeux une phrase tout à fait acceptable. Nous disposons de divers moyens pour exprimer linguistiquement des combinaisons d'idées : la juxtaposition des mots, l'ordre des mots, l'emphase, le contour accentuel -- pour les phrases assertives et interrogatives --, le temps, les "mots-liaisons" (*link-words*) comme les prépositions, conjonctions et verbes auxiliaires, et les inflexions. Les phrases assertives se définissent comme expression de la connexion (ou séparation) de deux idées; les phrases de demande (*sentences of demand*) expriment les requêtes, les commandements, les interdictions, les conseils, avertissements, encouragements, concessions, prières, et désapprobations. C'est le ton de la voix qui doit indiquer quelle nuance de signification doit être attachée aux mots utilisés par le locuteur. Les énoncés impliquant un souhait doivent parfois s'ajouter à cette liste lorsqu'une phrase optative est énoncée en espérant que l'énonciation aura une influence sur la réalisation du souhait; dans ce cas, souligne Paul, l'expression du souhait équivaut à une demande. On peut

être tenté de considérer les énoncés assertifs comme les seuls énoncés "normaux"; mais, insiste l'auteur, les énoncés de demande sont aussi anciens, sinon plus anciens, que les énoncés assertifs. Les premières paroles des enfants sont souvent des énoncés de demande et on trouve fréquemment de tels énoncés dépourvus de verbe : *Attention! A gauche! Tout le monde à bord! En voiture! Au feu!*, etc., etc. Le même mot anglais, *Fire!*, peut être, selon les circonstances, un cri d'alarme ou un commandement donné à la guerre ou à un peloton d'exécution. La troisième classe d'énoncé est celle des interrogations. Paul distingue, comme les grammairiens philosophes, les *yes/no questions* des autres formes d'interrogation, et d'après lui, la principale marque de l'interrogation réside, semble-t-il, dans l'intonation. Les énoncés exclamatifs expriment souvent la surprise ou l'admiration. Ils empruntent souvent les formes des énoncés assertifs, impératifs ou interrogatifs. Paul discute aussi le statut des énoncés impersonnels ("Il faut...", "Il grêle...", etc.), et prend note du fait qu'en allemand (et quelques autres langues), même l'infinitif peut servir à donner des ordres : *Einsteigen!* ("En voiture!") criait le chef de gare en Allemagne.

Otto Jespersen (*La Philosophie de la grammaire*, 1924) ^{'12'} se situe à mi-chemin entre la tradition comparatiste et celle de la linguistique post-saussurienne ^{'13'}. Son examen prend pour point de départ les cinq modes de la tradition grammaticale : indicatif, subjonctif, impératif, infinitif et participe. "Il est

pourtant évident, écrit-il, que l'on ne peut pas réunir dans une même catégorie les infinitifs, les participes et les autres formes auxquelles on donne le nom de modes" (p. 447). Comme la plupart des grammairiens philosophes, il préfère réserver le titre de "modes" aux formes verbales qui servent à former des propositions. Pour lui, les modes n'expriment pas différentes relations entre le sujet et le prédicat, mais plutôt "certaines attitudes qu'a le locuteur à l'égard du contenu de la phrase" (*ibid.*). Dans le cas du subjonctif cependant, il admet que son emploi n'est pas déterminé uniquement par l'attitude du locuteur, mais "par la nature de la proposition et par la relation qui l'unit au nexus principal dont elle dépend" (*ibid.*). Toutefois, pour que l'on puisse parler de "mode", il faut que l'attitude du locuteur apparaisse "dans la forme même du verbe". L'impératif est un mode de la volonté, "mais seulement -- et c'est là un point essentiel -- dans la mesure où le locuteur entend par là influencer sur le comportement de celui à qui il s'adresse; dans les autres cas, en effet, la volonté du locuteur s'exprime par d'autres moyens" (p. 448). L'impératif sert avant tout à donner des ordres, mais ceux-ci peuvent "aller du commandement le plus impératif à la prière la plus humble". Mais la volonté du locuteur peut s'exprimer de bien d'autres façons, par l'indicatif, l'infinitif, et même le participe (*Vorgesehen!* = "Attention!"). Les impératifs expriment aussi la permission, et même quelquefois "la condition" : "Oignez vilain il vous poindra, poignez vilain il vous oindra" (= *si* vous oignez vilain, alors il vous poindra, etc...). Jespersen critique les théories qui font

de l'indicatif un mode qui présente un fait comme réel, parce qu'en employant la phrase "Deux fois trois font sept", on énonce, avec l'indicatif, tout le contraire d'un fait réel; et dans "s'il est malade...", l'indicatif n'est pas non plus utilisé pour indiquer un fait réel. (Toutefois, les grammairiens philosophes distinguaient souvent, nous l'avons vu, l'existence réelle de l'existence imaginaire, pour tenir compte du discours fictif ou des prédications ayant pour objets des *figmenta*). Le subjonctif, pour la plupart de ses emplois, peut être caractérisé comme "'le mode de la réserve' par opposition à une affirmation que l'on pourrait dire 'catégorique'" (p. 454). Mais la "réserve" ne caractérise pas tous les emplois du subjonctif, que l'on utilise parfois "pour des choses 'catégoriquement' imaginaires ou irréelles" (*ibid.*) (en all. *Häre ich doch reich!* ; en fr. : "Si j'étais riche"), et en d'autres circonstances, on l'utilise encore "pour des choses 'catégoriquement' réelles" ("Je suis heureux que tu sois venu"). Le subjonctif est en fait susceptible d'emplois extrêmement différents dans les langues indo-européennes; en conséquence, "[o]n se rapproche beaucoup plus de la vérité si l'on considère l'indicatif comme le mode qu'on emploie lorsqu'aucune raison ne milite en faveur d'une autre forme et le subjonctif comme celui que l'on peut ou que l'on doit employer dans des circonstances qui varient d'une langue à l'autre" (pp. 454-455). Il y a néanmoins "un certain nombre de tendances qui sont communes à toutes les langues indo-européennes" (p. 455) :

On emploie généralement l'indicatif dans les relatives et dans les propositions introduites par des conjonctions de lieu et de temps comme *où, quand, pendant que*, sauf pourtant, dans certaines langues, lorsqu'on veut indiquer une idée d'intention ou que la proposition exprime la pensée de quelqu'un d'autre que celui qui parle ou qui écrit. Dans les conditionnelles, le subjonctif s'impose le plus souvent s'il y a une idée d'impossibilité, comme par exemple dans les propositions qui rejettent une condition ou qui expriment une condition contraire à la réalité, bien que même dans ce cas on ait tendance en anglais à ne pas employer le subjonctif. (Pp. 455-456).

Jespersen donne au passage quelques indications intéressantes sur l'histoire du mode dans la grammaire allemande. Au début du XIX^e siècle (Jespersen écrit, en 1924, "voici plus d'un siècle") des grammairiens allemands tentèrent d'organiser les modes en un système cohérent en prenant les théories de Wolff puis de Kant. Wolff, dans son ontologie, parlait de "trois modalités, la possibilité, la nécessité et la contingence, alors que Kant donne trois 'modalités', la possibilité, l'existence et la nécessité" (p. 456). Ainsi, on aurait fait correspondre à la "possibilité objective" le "conjonctif" (subjonctif), à la "possibilité subjective", l'"optatif"; de la même manière, "la nécessité objective -- qui correspond aux verbes adjectivaux en *-teos* du grec -- et la nécessité subjective -- ou 'impératif'. Il y a peu d'intérêt, ajoute l'auteur, à examiner l'histoire de ces théories". (*Ibid.*).

Jespersen s'emploie pour sa part à distinguer les "modes notionnels qui comportent un élément de volonté" de ceux qui n'en comportent aucun. Parmi les premiers on retrouve : L'ordre ("Vas-y!"), la contrainte ("Il faut qu'il y aille"), l'obligation ("Il devrait y aller, Nous devons y aller"), le conseil ("Tu devras bien y aller"), la prière ("Vas-y, s'il te plaît") l'exhortation ("Allons-y"), la permission ("Tu peux y aller si tu veux"), la promesse ("J'irai, ça sera fait"), le "souhait réalisable" ("Pourvu qu'il soit encore vivant!"), le regret ("Si seulement il était encore vivant!"), et l'intention ("Pour qu'il puisse y aller"). (Les exemples sont tous de Jespersen). Pour les autres modes notionnels (qui ne comportent aucun élément de volonté, nous avons : la nécessité logique ("Deux et deux font nécessairement quatre"), la nécessité intuitive ("Il doit être riche pour dépenser autant d'argent"), l'affirmation ("Il est riche"), la probabilité ("Il est probablement riche", "Il le saura probablement"), le doute ("Il est peut-être riche"), la capacité ("Il sait parler"), l'irréel ("S'il était riche"), et la concession ("Bien qu'il soit riche"). Cette énumération, qui rappelle par moment celle que fait Gregory de ses "modes de pensée", laisse de côté, de son propre aveu, un grand nombre d'autres utilisations... Il conclut donc : "Il suffit, pour trouver un grand nombre de "modes", de quitter le terrain relativement sûr des formes verbales que l'on rencontre effectivement dans une langue" (p. 458).

Chez les comparatistes, le contexte épistémologique a changé considérablement. Même si on demeure dans le cadre des théories idéationnelles, les concepts utilisés pour la description des faits de langue (de diverses familles de langues) changent et s'enrichissent. L'idée que les langues sont des "organismes" (introduite par Schleicher et Becker) -- influence du darwinisme? -- et l'idée de "forme interne" d'une langue (Humboldt) ont aussi contribué grandement à façonner le nouveau visage des sciences du langage au XIX^e. L'approche est beaucoup moins "aprioriste" que celle des grammairiens philosophes, comme en témoignent le refus des explications par l'ellipse, le peu de considérations *a priori* sur la nature du jugement et de la volonté, la rupture du "parallélisme logico-grammatical" et l'autonomie croissante de la linguistique vis-à-vis de la logique. Par ailleurs, le souci de la confrontation des diverses familles de langue et celui de la description génétique rendent de plus en plus suspecte la valeur des catégories de la grammaire gréco-latine et française pour la description des langues autres qu'indo-européennes. Dans *Language and the Study of Language* (1867) ¹⁴ de W. D. Whitney, par exemple, les modes ne sont invoqués que deux ou trois fois et uniquement en rapport avec l'histoire du verbe indo-européen, le principal souci de Whitney étant d'examiner la genèse des modes sans jamais perdre de vue la morphologie verbale.

Pour R. Jakobson ("Les embrayeurs, les catégories verbales et le verbe russe" (1957), dans les *Essais de linguistique générale*, 1963), le mode est une catégorie appartenant à la classe des *embrayeurs*, c'est-à-dire, des expressions qui impliquent une référence au **procès de l'énonciation** et/ou à ses **protagonistes** ¹⁵ : "Le **mode** caractérise la relation entre le procès de l'énoncé et ses protagonistes par référence aux protagonistes du procès de l'énonciation : dans la formulation de Vinogradov, cette catégorie 'reflète la conception qu'a le locuteur du caractère de la relation entre l'action et son acteur ou son but'" (p. 183). Le mode est dans la même classe que les personnes grammaticales, les temps et le "testimonial" (discours indirect); plus précisément, le mode est un embrayeur de la classe des "connecteurs" (p. 195). L'autre catégorie importante pour notre propos est celle que Jakobson appelle, suivant la terminologie de Whorf, le **statut**, c'est-à-dire, "ce qui définit la qualité logique du procès" (de l'énoncé -- et non de l'énonciation) (p. 182). Jakobson illustre cette catégorie sur une langue particulière, notant qu'"en gilyak, les statuts affirmatif, présomptif, négatif, interrogatif, et interrogatif-négatif sont exprimés par des formes verbales spéciales" (*ibid.*). Le statut s'exprime assez souvent sur le plan syntaxique (comme en russe, *cf.* p. 186), et non sur le plan morphologique. Le statut correspond ainsi, *grosso modo*, à ce qu'on appelle aujourd'hui "modes d'énoncé" ou "types syntaxiques", par

opposition aux modes verbaux qui relèvent de la morphologie verbale. On divise ainsi en deux ce que les grammairiens philosophes traitaient sous l'unité de la catégorie du "mode verbal". Quant aux modes verbaux dans la grammaire russe, Jakobson distingue un mode non marqué (l'indicatif), un **conditionnel**, qui signale "des procès qui pourraient se produire, de l'avis du sujet parlant, sans qu'ils se soient effectivement produits" (p. 187), et un **injonctif**, qui signale "que le (... procès de l'énoncé ...) est imposé au protagoniste" (p. 188); ce mode est aussi en opposition à l'indicatif. L'injonctif se divise encore en **hortatif**, qui signale "une participation au procès de l'énoncé", et en **impératif**, qui "réclame une participation au procès de l'énoncé": "à l'impératif le destinataire est toujours impliqué, qu'il soit au singulier ou au pluriel et qu'il y ait ou non participation du destinataire, tandis que l'hortatif implique le destinataire et/ou le destinataire" (*ibid.*). De "toutes les formes verbales, l'infinitif est celle qui véhicule l'information grammaticale minimale. Il ne dit rien ni sur le protagoniste du procès de l'énoncé, ni sur la relation de ce procès aux autres procès de l'énoncé ou au procès de l'énonciation. L'infinitif exclut la personne, le genre, le nombre, l'ordre et le temps" (p. 191). Le structuralisme fait entrer dans la théorie des modes l'idée d'**opposition** : la signification d'un mode n'est pas dans son emploi, mais dans son opposition aux autres modes (*cf.* Julien, 1979, p. 13) ¹⁴; l'opposition marqué/non marqué en particulier devient importante, mais nous avons vu qu'elle l'était également à Port-Royal, qui

sépare nettement l'indicatif des autres modes, et A. Meillet, un élève de Saussure, caractérisait l'indicatif "par l'absence de toute addition au thème temporel" ^{'17'}. Quant à L. Hjelmslev (*Principes de grammaire générale*, 1928), il ne discute même pas la catégorie du mode, ni du reste les énoncés non déclaratifs ^{'18'}.

Chez les philosophes (avant le Wittgenstein "seconde manière"), plus précisément chez les empiristes logiques (Russell et Reichenbach), la discussion tourne souvent autour de la barre d'assertion (ou "barre de jugement", *Urteilsstrich*) et sur le caractère "expressif" des énoncés non déclaratifs. Dans *Signification et vérité* (1940) ^{'19'}, Russell présente la "phrase" en ces termes :

Qu'est-ce qu'une phrase? Il se pourrait que ce fût un mot isolé, mais, ordinairement, c'est un certain nombre de mots disposés ensemble selon les lois de la syntaxe; et ce qui la distingue c'est qu'elle exprime quelque chose qui par sa nature est une affirmation, un refus, un impératif, un désir ou une question. De notre point de vue, ce qui est plus remarquable concernant une phrase c'est que nous pouvons comprendre ce qu'elle exprime, si nous connaissons la signification des divers mots qui la composent et les règles de la syntaxe. (P. 20).

Et plus loin (p. 40) : "Les phrases peuvent être interrogatives, optatives, exclamatives ou impératives, voire indicatives. Nous pouvons nous borner au cours de presque tout le reste de nos

discussions aux indicatives car ce sont les seules qui soient vraies ou fausses". Toute énonciation a un aspect "subjectif", et un autre "objectif" : "Dans toute assertion il faut séparer deux aspects. Côté subjectif, l'assertion exprime un état du locuteur; côté objectif, elle prétend "indiquer" un "fait" et elle y réussit quand c'est vrai" (p. 30). Les "fins" auxquelles répondent les énoncés non déclaratifs et les modes se déterminent simplement de la manière suivante :

Le langage répond à une triple finalité : 1) **indiquer** des faits; 2) **exprimer** l'état du locuteur; 3) **altérer** l'état de l'auditeur. Cette triple finalité n'est pas toujours réunie. Si, solitaire, je m'écorche le doigt et que je dis "aie!", seul (2) intervient. Des énoncés impératifs, interrogatifs et optatifs comportent (2) et (3), mais pas (1). Des mensonges comportent (3) et en un sens (1), mais pas (2). Des exclamations poussées dans la solitude, ou sans préoccupation d'un auditeur, comportent (1) et (2), mais pas (3). Des mots isolés peuvent comporter toutes les trois. Ainsi, si je découvre un cadavre dans la rue et que je m'écrie : "A l'assassin!" (p. 225).

La "fonction expressive" et/ou l'intention perlocutoire d'altérer l'état du locuteur seraient donc caractéristiques des modes autres que l'indicatif, et des énoncés non déclaratifs.

Reichenbach insiste lui aussi sur le caractère "expressif" des modes dans le fameux chapitre VII ("Analysis of Conversational Language") des *Elements of Symbolic Logic* (20).

Les signes sont soit "dénotatifs", soit "expressifs"; seuls les premiers répondent à la fonction "cognitive" du langage. Les signes "expressifs" sont des termes qui agissent selon une "capacité pragmatique" (*pragmatic capacity*) : "They make the sign combination an instrument of the speaker. Because they *do* this, they do not *say* it; they are, therefore, merely expressive of their instrumental function" (p. 336). On reconnaît l'allusion à la distinction de Wittgenstein entre *montrer* et *dire*, et à la distinction, chère aux néopositivistes, entre la signification "cognitive" et la signification "émotive" (celle des termes "expressifs"). L'usage que fait Reichenbach de l'opposition cognitif/expressif rappelle l'opposition *actus exercitus/actus significatus* des médiévaux (reprise par Port-Royal qui fait de la copule le signe de l'affirmation accomplie par le locuteur), ou la distinction entre signifier *per modum affectus* et signifier *per modum conceptus*.

Le premier groupe de termes pragmatiques est constitué par le signe d'assertion de Frege (ou "barre de jugement"), et les mots *oui* et *non*. Le signe d'assertion n'est pas la copule ou le verbe, mais le "point final" (*period sign*) dans le langage écrit et l'intonation descendante (*falling inflection*) dans la langue parlée. Russell avait utilisé le signe d'assertion "I--" pour indiquer qu'une proposition *p* est assertée ("I-- *p*"), mais on pourrait aussi bien adopter la convention qu'une formule écrite sur une ligne séparée est par là assertée. La raison pour

laquelle Reichenbach considère le signe d'assertion comme un mode pragmatique (*pragmatic mood*) tient au fait que l'expression qu'il compose ne peut être niée (comme peut l'être toute proposition authentique); tout ce qu'on peut écrire, c'est ceci :

$$1) I-- \bar{p};$$

on ne peut écrire :

$$2) \overline{I--p}.$$

Dans la syntaxe logique de Reichenbach, 2) est une expression dépourvue de sens (*meaningless expression*); ce serait, pour ainsi dire, affirmer qu'on n'affirme pas. "I-- *p*" n'exprime donc pas une proposition, contrairement à son "corrélât cognitif" que l'auteur formule ainsi :

$$3) \textit{ass}(\textit{Je}, 'p'),$$

et qui, lui, peut être nié : "Je n'asserte pas que *p*". Les expressions qui contiennent un signe pragmatique ne sont pas des propositions : "They are not true or false, as is shown by the fact that they cannot be negated. They are instruments constructed by the help of propositions..." (p. 337). Un signe pragmatique est un opérateur qui transforme un énoncé en une expression *dans un mode pragmatique*, et dans le cas du signe d'assertion, en un *mode assertif*. Les expressions "dans un mode assertif" ne sont pas susceptibles d'être combinées par les fonctions de vérité binaires. Seule la conjonction a un

équivalent pragmatique (*pragmatic analogue*) dans la simple "juxtaposition". La négation a toutefois son équivalent pragmatique dans le mot *non* qui, lorsqu'il est employé dans un sens correctif après l'assertion d'une phrase déclarative, transforme cette assertion en une assertion de la négation de l'assertion première.

Les "termes assertifs" constituent le premier groupe de signes pragmatiques. Les modes des verbes constituent le second groupe. Reichenbach fait entrer dans la catégorie du mode les seuls "modes de l'affirmation" : indicatif, subjonctif et conditionnel :

While the period sign and the words 'yes' and 'no' constitute the first group within this subclass, the second group is given by the moods of verbs : the indicative, the subjunctive, and the conditional. Of these, the indicative expresses assertion, whereas the subjunctive and conditional express either absence of assertion or the assertion that the clause is false, i.e., the assertion of the negation of the clause. (P. 338).

Le mode indicatif est donc bien lui aussi un "mode assertif" (plus précisément, il compose une expression prise dans un mode assertif). Dans la phrase anglaise : "If he were your friend, he would have helped you", l'antécédent (subjonctif) et le conséquent (conditionnel) sont tous les deux niés par leur mode

respectif. Reichenbach note lui aussi les affinités de l'indicatif et du subjonctif (qui s'emploient quelquefois l'un pour l'autre indifféremment); en anglais, lorsque la clause est niée, on a tendance à conserver le subjonctif, mais en français, parce que la fausseté de l'antécédent est suffisamment marquée par *si*, on utilise l'indicatif. Il mentionne aussi l'existence d'un mode particulier en turc destiné à marquer la probabilité, "a mood expressing that the truth of the sentence is none too well established" (*ibid.*), mode indiqué par le morphème *-miş* '21'.

Reichenbach inclut dans ce second groupe de termes pragmatiques les termes *interrogatifs*, comme les pronoms interrogatifs, les adverbes d'interrogation et le point d'interrogation, auxquels s'ajoute l'ordre des mots. Les questions sont des expressions dans un mode pragmatique (le *mode interrogatif*), puisqu'elles ne peuvent être niées. Elles expriment un désir du locuteur d'obtenir une réponse de l'auditeur. Leurs corrélats cognitifs sont de la forme : "Je souhaite connaître la réponse à cette question". (La question, par elle-même, *exprime* ce désir, elle ne le *dit* pas). La classification des questions que présente Reichenbach est pratiquement la même que celle présentée par Beauzée : "Since the missing term will be in one of the three main categories of the object language, we have three kinds of questions, according as we ask for an argument, a function, or a logical term" (p. 340).

(Chez Beauzée, les questions portaient soit sur le sujet, soit sur l'attribut, soit sur le rapport entre le sujet et l'attribut, c'est-à-dire sur l'assertion qui constitue, pour Reichenbach le principal "terme logique" demandé par une question). Les questions portant sur un argument sont de la forme : " $(?x) f(x)$ " ("Quel est le x qui est tel que...?"). Les questions portant sur des fonctions, comme "Quelle est la couleur de votre maison?", sont de la forme : " $(?f) [f(x_1) . C(f)]$ " (où " x_1 " = "votre maison", et " C " = le prédicat "couleur"). Le plus important des termes logiques qui peut être l'objet d'une question de la dernière sorte est l'assertion. Ces questions correspondent à ce qu'on appelle les '*yes*'/'*no*' questions; elles sont simplement de la forme " $?p$ ".

Le troisième groupe de signes pragmatiques est celui des termes *impératifs*, comprenant le mode verbal impératif, certains verbes modaux (comme "devoir", *should*, *shall*), et le subjonctif à la troisième personne ("Qu'il parte!"). Une expression de la forme " $!p$ " (où "!" marque le commandement) est dans un mode impératif et son corrélat cognitif est : "Je désire que vous fassiez p ". Ces expressions ne peuvent non plus être niées (on ne peut écrire : " $!\overline{p}$ "). Dans le même groupe il y a les termes exprimant une permission. "Permission" a deux significations; selon la première, quelque chose est permis lorsqu'il y a absence de commandement contraire; selon la seconde, une permission est

une invitation à faire quelque chose en suivant sa propre décision ("Vous pouvez fumer. Faites comme vous l'entendez!"). La permission est souvent exprimée par des verbes modaux (comme *may* en anglais) et Reichenbach dit que le mode optatif était souvent utilisé à cette fin, bien que l'optatif soit à ses yeux une catégorie superflue dans les modes.

La quatrième classe de termes pragmatiques est celle des termes *exclamatifs*, comme les interjections, "used as an emotional outlet of the speaker. They are expressive terms because they perform this outlet but do not say it" (p. 343). "Aie!" n'est pas équivalent en signification à "J'ai une douleur", car cette dernière phrase peut être niée alors que "Aie!" ne le peut. "Aie!" est plutôt "un signe indexical pour la douleur" (p. 344). Si quelqu'un crie "Aie!", nous savons qu'il ressent une douleur. "Aie!" signifie donc *per modum affectus* (cf., Nuchelmans, 1988).

Les travaux de Wittgenstein (1953) et Austin (1962) ont largement contribué, on le sait, à remettre en question l'opposition signification cognitive/signification émotive et ses conséquences méthodologiques. Les philosophes du "courant

logique", souvent motivés par un souci épistémologique, avaient jusque là construit la compétence du locuteur comme une capacité à déterminer les conditions de vérité des seuls énoncés déclaratifs '22'. Mais la diversité et l'importance des jeux de langage mises en évidence par Wittgenstein et les philosophes du "courant ordinaire" imposa une conception beaucoup plus large de la compétence linguistique. Austin, en dépassant sa propre opposition "constatif"/"performatif", a fait de la force illocutoire un constituant de la signification de tous les énoncés des langues naturelles. Les linguistes contemporains ont finalement pris fait et cause pour une théorie des actes de discours qui fut un temps le lot quasi exclusif des philosophes du langage. C'est ainsi, par exemple, que R. D. Huddleston (1971), John Lyons (1977), R. Hausser (1980) et Zaefferer (1984b) traitent tous des modes d'énoncés (*sentence moods* ou *syntactic moods*) en rapport avec la notion de force illocutoire. Les modes syntaxiques classifient des énoncés, tandis que les forces illocutoires classifient des actes illocutoires ou les divers usages que l'on peut faire des énoncés (cf. Davidson, 1976, p. 9). Les modes d'énoncé classifient (indirectement) les actes de discours lorsque les énonciations sont littérales; mais lorsqu'il y a écart entre signification du locuteur et signification de l'énoncé, le mode de l'énoncé n'indique plus l'acte illocutoire principal accompli par le locuteur. La théorie des actes de discours est aujourd'hui conçue comme un complément indispensable à une "Grammaire Universelle" (au sens de Montague); le "langage idéal" de la Grammaire Universelle doit

en effet être assez riche pour nommer toutes les forces illocutoires possibles et représenter ainsi le "potentiel illocutoire" de tous les énoncés, déclaratifs *et* non déclaratifs, dans quelque langue que ce soit (*cf.*, Searle & Vanderveken, 1985, p. 8).

Les linguistes contemporains distinguent tous, contrairement aux grammairiens philosophes, le plan syntaxique (celui des *modes d'énoncé*) du plan morphologique (celui des *modes verbaux*). Ces deux plans ne sont pas clairement distingués dans la Grammaire Générale. Les modes verbaux (possibles) et les modes d'énoncé (possibles) sont, pour ainsi dire, en bijection : il n'y a pas de modes verbaux interrogatif, dubitatif, concessif, déprécatif, ou minatif, mais les peuples auraient pu en décider autrement. Peu importe, puisque les modes verbaux et les modes d'énoncé (ou modes syntaxiques) assument la même fonction; ils peuvent donc être traités sous la même rubrique. Les grammairiens philosophes sont sensibles aux critères morphologiques (pas de mode dans une langue particulière sans une inflexion caractéristique correspondante); mais dans le cadre d'une théorie idéationnelle *générale* des modes qui se situe au niveau de la fonction ou du sens, ce qui compte, ce sont les diverses "manières" ou "formes de nos pensées" (Port-Royal), ou les divers "modes de pensée" (Gregory), qui dépassent largement en nombre les "modes grammaticaux" (syntaxiques ou verbaux). C'est pourquoi

les mêmes modes grammaticaux peuvent exprimer différents actes de pensée et même donner lieu à des usages "métaphoriques" (Gregory); c'est le contexte, l'intonation, la situation du locuteur et de l'allocutaire, etc., qui déterminent en général quel acte de pensée (ou quelle idée accessoire) est effectivement "marqué" par tel ou tel mode. Il n'est donc pas surprenant que plusieurs commentateurs (Julien [1979], Dominicy [1984], Pariente [1985], Auroux [1986]) aient vu dans la Grammaire Générale une "pragmatique générale".

* * *

Quels critères d'adéquation une théorie des modes (verbaux et syntaxiques) devrait-elle raisonnablement satisfaire? La théorie idéationnelle des modes que nous avons tenté de reconstruire les satisfait-elle, et dans quelle mesure?

Dietmar Zaefferer ("Theorien der Satzmodi", 1984a) donne une liste de critères que nous prendrons comme point de départ en retenant les principaux. Ces critères formulent différents problèmes qu'une théorie adéquate devrait résoudre. Une théorie adéquate des modes d'énoncé d'une langue naturelle L doit, selon Zaefferer (23) :

- CA 1) sous-catégoriser les énoncés complets (*selbständigen*) de L selon les modes d'énoncé de L, c'est-à-dire, définir extensionnellement chaque mode d'énoncé de L comme sous-ensemble de l'ensemble des énoncés de L.

Elle doit, par suite, tenir compte des phénomènes suivants :

- CA 1.1) les relations structurelles ("transformations") entre les énoncés de L ayant différents modes;
- CA 1.2) les relations structurelles entre les énoncés de L ayant différents modes et leurs clauses enchâssées (*eingebetteten Entsprechungen*) (s'il y a lieu);
- CA 1.3) les rapports syntaxiques entre de telles clauses enchâssées (s'il y a lieu) et les structures enchâssantes;
- CA 1.4) les règles de distribution (*Vorkommensbeschränkungen*) des modes d'énoncé ou indicateurs de force illocutoire pour des expressions comme les particules de négation, particules modales, adverbess d'énoncé, etc..

Une théorie adéquate des modes doit, de plus :

- CA 2) définir pour chaque mode d'énoncé M de L la signification structurelle de M de telle manière qu'elle corresponde convenablement à la signification intuitive de M;

Cette théorie devra tenir compte des phénomènes suivants :

- CA 2.1) les ambiguïtés éventuelles des modes de L;
- CA 2.2) les propriétés logiques des modes de L, de même que les relations logiques entre eux;

CA 2.3) la relation de signification entre les modes de L et leurs clauses enchâssées (s'il y a lieu);

CA 2.4) le fait que la signification de telles clauses enchâssées co-détermine la signification des structures enchâssantes.

Tous ces critères valent pour une théorie des modes attachée à une langue particulière. Comme on peut le voir, les CA 1... sont des critères d'ordre syntaxique, et les CA 2..., des critères d'ordre sémantique. Zaefferer en ajoute un, qu'il reprend de Zuber (1983, p. 3) et qui s'applique cette fois-ci à une théorie universelle des modes :

CA 3) Une théorie universelle des modes d'énoncé doit rendre compte du nombre et de l'identité des modes d'énoncé possibles.

S. Lappin (1982, p. 559) donne pour sa part deux conditions d'adéquation que devrait satisfaire une théorie des modes :

- (i) Une théorie des modes doit donner une explication systématique et unifiée de la manière suivant laquelle le mode d'un énoncé interagit avec le composant véridictionnel de sa signification de façon à fournir une interprétation complète de l'énoncé;
- (ii) La théorie doit exhiber ce qui est particulier dans la manière par laquelle chaque mode détermine l'interprétation des énoncés dans lesquels il figure. (Ma traduction).

On peut trouver encore d'autres critères, sous formes de questions, chez Vanderveken (1988, pp. 8-9 et 38-39; et dans *Meaning and Speech Acts*, à paraître en 1989 chez C.U.P.) qui recourent plus ou moins les précédents. En particulier, une théorie des modes grammaticaux devrait tenir compte des diverses notions sémantiques introduites par la théorie des actes de discours, comme l'analyticité, la cohérence et l'implication vériditionnelles et illocutoires, et caractériser la structure logique de l'ensemble des force illocutoires. Voyons maintenant dans quelle mesure la théorie idéationnelle des modes d'énoncé satisfait ces différents critères.

En ce qui concerne CA 1, les grammairiens philosophes sont pour une large part redevables à la tradition aristotélicienne et à sa classification des énoncés. Le nombre des types d'énoncé peut varier d'un grammairien à un autre, mais les types les plus importants (déclaratif, impératif, interrogatif, exclamatif) sont partout reconnus. Les traits syntaxiques, morphologiques et phonologiques qui permettent de les définir sont clairement identifiés (modes verbaux, ordre des mots, intonation, ponctuation, affixes, etc.), mais leur approche n'est jamais purement syntaxique ou morphologique (comme les ramusiens de la Renaissance). Aussi, les définitions des types syntaxiques que l'on peut attendre des grammairiens philosophes sont loin d'avoir la précision et la rigueur formelle qu'on peut trouver

chez un Montague (pour le type déclaratif), mais elles suffisaient largement pour les besoins d'une classification sommaire et intuitive. La Grammaire Générale classique, comme du reste la logique à la même époque, ne sont pas des entreprises formelles. Reichenbach critiquait justement la "grammaire traditionnelle" pour son usage d'une logique vétuste et impuissante à résoudre certains problèmes liés à la formalisation du "langage conversationnel". Ajoutons que les grammairiens philosophes ne distinguaient pas non plus le métalangage du langage objet (*cf.*, Auroux, 1979, p. 91), ce qui ne facilite guère le travail de formalisation, et que la composante syntaxique de la Grammaire Générale (en dépit des quelques progrès enregistrés) est beaucoup moins développée que sa composante sémantique.

Pour ce qui est de CA 1.1, les seules relations syntaxiques entre les modes envisagées dans la Grammaire Générale classique concernent les rapports entre les énoncés non déclaratifs et les énoncés déclaratifs et renvoient en général à la procédure traditionnelle de "résolution" d'Apollonius Dyscole. Mais cette procédure n'est pas, me semble-t-il, purement syntaxique; elle fait appel au sens, à la synonymie.

Une remarque analogue s'impose dans le cas de CA 1.2 et CA 1.3. La composante syntaxique de la Grammaire Générale est trop peu développée pour satisfaire pleinement ces critères. Beauzée indique bien comment les flexions verbales modifient la signification "spécifique" du verbe, mais la "morpho-sémantique" de Beauzée demeure intuitive en comparaison, par exemple, avec celle de H.-H. Lieb (24).

Dans le cas de CA 1.4, on trouve bien, ici et là, quelques remarques pertinentes dans la Grammaire Générale, en particulier sur les particules de négation et les compléments d'objet des verbes relativement aux impératifs (interdictions); mais le nombre de ces remarques demeure limité. Les grammairiens philosophes ne discutent pratiquement pas de l'occurrence et de la position de ce que nous pouvons appeler "modificateurs de marqueur de force illocutoire", c'est-à-dire des adverbes ou locutions adverbiales comme *s'il te plaît*, *franchement*, etc., ou des interjections comme *Hélas!* (cf., Vanderveken, 1988, pp. 23-24).

Dans le cas des critères d'ordre sémantique, la Grammaire Générale s'en tire un peu mieux. Chaque mode se voit attribuer une signification typique qui correspond intuitivement à celle de ses principaux usages littéraires (CA 2 et le critère (ii) de

Lappin). Les grammairiens philosophes signalent clairement les principales ambiguïtés pouvant survenir dans l'usage des modes (en particulier pour le subjonctif et l'impératif) (CA 2.1). Mais l'étude des propriétés logiques des modes et des relations logiques entre modes (CA 2.2) n'a pas beaucoup progressé, sans doute parce que les instruments logiques faisaient défaut, mais surtout parce que dans le cadre d'une théorie idéationnelle des modes comme celle de la Grammaire Générale, le but est atteint d'une manière satisfaisante lorsque les mots ou traits syntaxiques ont été associés aux opérations de l'esprit qu'ils sont censés exprimer.

Les relations de signification entre les modes et les clauses propositionnelles (CA 2.3 et CA 2.4 et le critère (i) de Lappin) se traduisent, dans la Grammaire Générale, par les relations entre les propositions incidentes affectant les verbes ou l'affirmation ("Je soutiens que", "Je suppose que", etc.), que nous avons mises sur le même pied que les modes, et le reste de l'énoncé (la "matière d'un jugement possible"); ces incidentes seraient "déterminatives" plutôt qu'"explicatives" (elles affectent la valeur de vérité). "J'ordonne que S soit P" serait équivalent à "S (est + ordre) P", tout comme "Je suppose que S est P" est équivalent à "S (est + supp.) P". Le **que** s'analyse dans ces cas-là comme signifiant "une chose qui est" : "Je fais une supposition qui est ...", "Je donne un ordre qui est ...",

etc. Le *que*, comme dans l'analyse "parataxique" de Davidson, tient à la fois le rôle d'un pronom et d'une conjonction.

Enfin, le dernier critère mentionné par Zaefferer (CA 3) est largement satisfait par la Grammaire Générale, qui tente, comme on l'a vu à quelques reprises, de réduire et d'expliquer le nombre et la nature des modes en les rapportant aux principales facultés de l'esprit, judicative, volitive et émotive. Mais la structure logique de l'ensemble des actes de pensée n'est jamais rigoureusement définie, alors que c'est un des points fondamentaux de la théorie des actes de discours qui donne une définition récursive de l'ensemble des forces illocutoires.

Somme toute, les grammairiens philosophes sont restés prisonniers d'un cadre (la grammaire gréco-latine) qu'ils ont néanmoins contribué à ébranler; malgré leur bonne volonté, l'étude sérieuse des familles de langues autres qu'indo-européennes ne commencera qu'avec le déclin de la Grammaire Générale qui n'a pu alors réajuster ses concepts théoriques. De plus, la faiblesse de la logique qu'ils utilisaient, laquelle progresse beaucoup moins que la Grammaire à cette époque, a pu être un frein au progrès de la Grammaire Générale. Mais en dépit de ces contraintes et limitations inévitables pour l'époque, les grammairiens philosophes ont proposé des analyses des faits de

langue qui anticipent parfois les nôtres d'une façon étonnante; mais comme l'écrit S. Auroux : "Jusqu'à ce qu'on s'intéresse à l'énonciation, les théories de Port-Royal étaient plus puissantes que celles dont on disposait" ⁽²⁵⁾; ce n'est donc peut-être pas si étonnant après tout...

Les modes grammaticaux, dans la Grammaire Générale, marquent les forces illocutoires les plus importantes et les plus fréquemment utilisées; ils déterminent si l'usage littéral d'un énoncé doit compter comme affirmation, question, commandement, expression de souhait, etc. Mais le mode ne marque pas, en général, une force d'un caractère relativement complexe; par exemple, il n'indique pas si une affirmation est un témoignage, une prédiction ou un reportage, ou si l'usage d'une phrase impérative exprime une concession, un ordre, un commandement, ou une prière. Les modes déterminent avant tout le but illocutoire d'une énonciation littérale, et par le fait même sa direction d'ajustement; mais ils laissent indéterminés certains paramètres illocutoires (le mode d'accomplissement du but illocutoire, les conditions préparatoires, les conditions sur le contenu propositionnel et le degré de puissance des conditions de sincérité). Ce qui n'empêche pas les grammairiens philosophes de discuter à l'occasion de ces autres paramètres, dont l'identification est renvoyée au contexte d'énonciation, et même d'aborder des questions relatives à la pragmatique des modes

(comme l'a fait Gregory). La théorie générale des modes verbaux constitue donc un véritable embryon de théorie illocutoire et peut, en dépit de ses lacunes et limites, être considérée comme le digne ancêtre des théories actuelles de l'énonciation.

* * *

NOTES

(1) John Searle, *Speech Acts*, Cambridge, C.U.P., p. 122 : "the illocutionary force indicating device operates on a neutral predicate expression to determine a certain mode in which the question of the truth of the predicate expression is raised *vis-à-vis* the object referred to by the subject expression". L'acte de référence est un acte "autonome" (*a separate speech act*) relativement à l'acte illocutoire (la force ne l'affecte pas), contrairement à l'acte de prédication qui n'est pas autonome et est directement affecté par la force illocutoire de l'énonciation.

(2) C'est en fait l'opposition indicatif-subjonctif, davantage que le subjonctif lui-même (qui marque la subordination), qui est ambiguë; par exemple, l'opposition de "Il vient" et "Qu'il vienne!" n'est pas du même ordre que l'opposition entre "Je cherche une maison qui a un jardin" et "Je cherche une maison qui ait un jardin". La première opposition dépend de la position du locuteur et de la direction d'ajustement (assertion-ordre), tandis que la seconde dépend des quantificateurs utilisés et ne marque pas différentes forces illocutoires. L'usage du subjonctif relativement à la quantification ne fut pas examiné par les grammairiens philosophes; les choses eussent peut-être été différentes s'ils avaient disposé d'une autre "logique".

(3) Il est remarquable que Destutt appelle les temps conditionnels des "imparfaits des temps à venir" (*Grammaire*, p. 210); Guillaume (1971, p. 139), en comparant "J'aimais"- "J'aimerais"; "Tu aimais"- "Tu aimerais", etc., conclut que "[l]'imparfait, c'est le futur hypothétique moins le -r- du futur : *j'aime(r)ais* > *j'aim(e)ais* > *j'aimais*".

(4) Cf., par exemple, *Théorie globale des descriptions linguistiques*, de Katz et Postal, Paris, Mame, 1973 (pour la traduction), en particulier pp. 119-120 : "On fait l'hypothèse que ces phrases impératives ([5] "Go home!", [7] "Eat the meat!") sont dérivées d'IS (indicateurs syntagmatiques) sous-jacents aux phrases déclaratives du type : [9] *You will go home* ... [10] *You will eat the meat*... etc. par une transformation qui efface le constituant auxiliaire et supprime optionnellement le syntagme nominal sujet." Voir aussi J.J. Katz, *La philosophie du langage*, Paris, Payot, 1971 (1966 pour l'original anglais chez Harper & Row), pp. 118-119. Selon J.R. Ross, "On Declarative Sentences",

dans *Readings in English Transformational Grammar*, éd. par R.A. Jacobs et P.S. Rosenbaum, Waltham (Mass.), Ginn & Co., 1970, c'est un performatif abstrait qui est effacé par la transformation.

(5) *Cf.*, Vanderveken, 1988, *op. cit.*, p. 152.

(6) *Cf.*, R. Zuber, *Non-Declarative Sentences*, Amsterdam, John Benjamins Publishing Company, 1983, p. 7 : "The intensionality (or opacity) of the operator making up the complex expression is manifested by the impossibility of replacing the argument expression of the complex expression by a semantically equivalent argument expression without inducing a change in the semantic value of the whole expression."

(7) H. Steinthal, *Grammatik, Logik und Psychologie, ihre Prinzipien und ihr Verhältnis zueinander*, Hildesheim, Georg Olms Verlagsbuchhandlung, 1968 (reproduction de l'édition de 1855) : "Die wichtigste logische Eintheilung der Urtheile ist die nach der Qualität in bejahende und verneinende. Die Grammatik kennt diesen Unterschied nicht" (p. 175).

(8) *Ibid.*, p. 176 : "*Geh! schreib!* sind keine Urtheile, aber doch nothwendig Sätze". Selon Jespersen (1924), des grammairiens allemands du début du XIX^e siècle ont tenté de systématiser les modes en les associant aux modalités Wolffiennes et Kantiennes et dans ce cadre, l'impératif correspondrait à la "nécessité subjective".

(9) *Ibid.*, p. 178 : "insofern aber der Zwecksatz an sich betrachtet wird, abgelöst von der Person oder Thatsache, enthält er, wie der Wunsch, weder Wahres oder Falsches, ist folglich kein Urtheil".

(10) Josef Schächter (1935) *Prolegomena to a Critical Grammar*, (*Prolegomena zu einer kritischen Grammatik*, trad. angl. de F. Foulkes, avec l'introd. de l'éditeur Moritz Schlick, Dordrecht, Reidel, 1973, Part Two, chap. III : "Kinds of Sentences". Schächter analyse les phrases (élémentaires) "indicatives", "subjunctives", "causales" (avec *parce que*), les énoncés à propos des fins et des motifs, les phrases interrogatives, dubitatives, impératives, optatives, les conseils (*advice*s), les phrases négatives, existentielles (*Il y a ...*), et relationnelles (suivant le théorie des relations de Russell), qu'il fait suivre d'une théorie de la copule.

(11) Hermann Paul, *Principles of the History of Language* (trad.

angl. des *Prinzipien der Sprachgeschichte*, selon la seconde édition de 1890), College Park (Maryland), McGrath Publishing Company, 1970, chap. VI.

(12) Otto Jespersen, *La Philosophie de la grammaire* (trad fr. de *The Philosophy of Grammar*, Londres, George Allen & Unwin Ltd, 1924), Paris, Ed. de Minuit, 1971, chap. XXIII. Jespersen présente aussi, chap. XXII, une classification des énoncés qui s'inspire largement de celle de Brugmann; nous n'avons pu consulter l'oeuvre de Brugmann sur ce point.

(13) Cf., Paul Laurendeau, "Jespersen et l'imposture des parties du discours", dans *Histoire. Epistémologie. Langage*, VIII-1 (1986), p. 142 : "L'idée que l'on se fait spontanément du linguiste Jespersen est celle d'un précurseur des idées fondamentales de la linguistique contemporaine. Or en réalité ce grammairien *termine*, épistémologiquement parlant s'entend, le XIX^e siècle bien plus qu'il n'annonce le XX^e".

(14) W. D. Whitney, *Language and the Study of Language*, réimpression selon la 6^{ième} édition de 1901, New York, AMS Press, 1971, pp. 268 et suiv.; par exemple : "Moods were added by degrees : a conjunctive, having for its sign a union-vowel, *a*, interposed between root and endings, and bearing perhaps a symbolical meaning; and an optative, of which the sign is *i* or *ia* in the same position, best explained as a verbal root, meaning 'wish, desire'. From this optative descends the "subjunctive" of all the Germanic dialects" (p. 268).

(15) R. Jakobson, "Les embrayeurs, les catégories verbales et le verbe russe", chap. 9 des *Essais de linguistique générale*, Paris, Editions de Minuit, 1963.

(16) Cette idée d'opposition a transformé radicalement les théories idéationnelles du langage; si les idées ou concepts sont toujours les significations des mots dans le structuralisme, les significations ne se déterminent plus isolément, mais dans les oppositions mutuelles entre les termes concurrents qui s'alignent sur le même paradigme (axe de sélection) : "En réalité, l'idée appelle, non une forme, mais tout un système latent, grâce auquel on obtient les oppositions nécessaires à la constitution du signe. Celui-ci n'aurait par lui-même aucune signification propre" (de Saussure, *Cours de linguistique générale*, op. cit., p. 179).

(17) A. Meillet, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes* (1903), University of Alabama Press, 1964, p. 223.

(18) Louis Hjelmslev, *Principes de grammaire générale*, 1^{re} édition, 1928, 2^{ème} édition, 1968, Copenhague, Kommissionær : Munksgaard; l'auteur affirme dès le départ que "[l]a grammaire générale est une science nouvelle. Elle n'a encore ni principe constant ni méthode assurée. Une théorie grammaticale est encore inexistante"... (p. 3). Plus loin, il parle des lois de la logique aristotélicienne comme de lois "impératives"; elles "sont semblables aux lois sociales en ce qu'elles sont impératives" (pp. 19-20), et réclame une "logique descriptive" (plutôt qu'"impérative", "normative" et *a priori*) qui serait une partie de la psychologie. "Les faits grammaticaux sont des faits psychologiques" (p. 25); "[l]a grammaire étant par définition une branche de la psychologie" (p. 26). Dans le Chap. III : "La catégorie grammaticale", il explique que le verbe est une "catégorie fonctionnelle", ou plutôt "un groupe de catégories d'une variété quasi infinie" (pp. 205-206). Dans l'énumération qu'il donne des "sous-catégories", on retrouve "les verbes d'affirmation absolue et d'affirmation conditionnelle" (p. 206), à côté des verbes actifs, passifs, causatifs, désidératifs, intensifs, itératifs, fréquentatifs, momentanés, verbes négatifs, impossibles, verbes d'état, verbes potentiels, relatifs, verbes de spontanéité, de simultanéité, de proximité, d'éloignement, verbes indiquant la direction de l'action, etc., etc. L'auteur ajoute que ces catégories ne sont pas toutes réalisées dans tous les états de langue. Plus loin encore il prend sérieusement ses distances vis-à-vis de la "grammaire traditionnelle", applaudissant les critiques que lui adressait Meillet sur "la place donnée par la grammaire traditionnelle à l'impératif, dans le système du verbe. L'impératif est au fond, du moins dans quelques langues, la forme essentielle du verbe; le système traditionnel ne lui donne donc pas la place qui lui revient. A notre connaissance, le grammairien danois Peder Syv est le seul qui ait placé l'impératif en tête du système du verbe. Le système de la grammaire traditionnelle a été trop fort pour qu'il ait pu avoir des successeurs" (p. 249). Mentionnons tout de même que Leibniz, Court de Gébelin et quelques autres à l'âge classique étaient d'avis que l'impératif des verbes devait être la forme la plus primitive du verbe, parce que l'impératif du verbe est presque partout monosyllabique et il constitue de ce fait le radical sur lequel se grefferont les morphèmes des autres flexions verbales. Il prend encore ses distances vis-à-vis de la méthodologie traditionnelle en critiquant Brugmann (pp. 309-310), parce celui-ci "voit la différence essentielle entre le verbe fini et le verbe infini dans la flexion personnelle. Cela semble être un résultat typique de sa méthode, qui consiste à se borner aux anciennes langues du groupe indo-européen" (p. 309); page suivante : "[m]ais ce qui rend impossible d'adopter le critérium de Brugmann, c'est qu'il y a quantité de langues non-indo-européennes où le nom ordinaire se prête à une flexion de personne" (Hjelmslev mentionne le finno-ougrien).

(19) B. Russell, *Signification et vérité* (1940), Paris, Flammarion, 1969 (trad. fr. de *An Inquiry into Meaning and Truth*).

(20) Hans Reichenbach, *Elements of Symbolic Logic* (1947), New York, The Free Press, 1966; section 57 : "Logical terms in a pragmatic capacity". Voir aussi W. E. McMahon, *Hans Reichenbach's Philosophy of Grammar*, La Haye-Paris, Mouton, 1976; pp. 216-223 pour l'analyse des "termes pragmatiques" de Reichenbach. McMahon présente Reichenbach comme un "*universal grammarian*" dans le sens traditionnel de l'expression. Il aurait renouvelé la Grammaire Universelle en adoptant une nouvelle logique qui reconnaît l'existence des relations, et en faisant usage de la notion russellienne de "fonction propositionnelle" et de la distinction fré géenne fonction/argument, qui aurait manqué grandement à la Grammaire Générale classique.

(21) Cf., D.I. Slobin et A.A. Aksu, "Tense, Aspect, and Modality in the Use of the Turkish Evidential", dans *Tense-Aspect : Between Semantics & Pragmatics*, éd. par Paul J. Hopper, Amsterdam/Philadelphie, John Benjamins Company, 1982; les formes en *-mish* seraient avant tout destinées à marquer l'expérience indirecte, par opposition aux formes en *-di* qui marquent l'expérience directe; ainsi, "Kemal gel -di" ("Kémal est venu") signifie que le locuteur a rencontré Kémal "en chair et en os" (expérience directe), tandis que "Kemal gel -mish" (également "Kémal est venu") signifie que le locuteur a inféré la venue de Kémal à partir de certains signes, ou qu'on lui a rapporté la venue de Kémal (expérience indirecte); dans certains cas, les formes en *-mish* s'emploient aussi pour marquer la surprise. L'interprétation de Reichenbach se justifie dans la mesure où l'expérience indirecte n'est jamais "certaine" et n'est souvent que "probable".

(22) On ne doit cependant pas négliger les "déclarations programmatiques"; ainsi, même si Montague s'est limité à la reconstruction de fragments déclaratifs de l'anglais comme les philosophes du courant logique dont il s'inspire largement, il signale néanmoins, dans "The Proper Treatment of Quantification in Ordinary English" (cf., R. Montague, *Formal Philosophy*, éd. par R. Thomason, New Haven, Yale University Press, 1974, p. 248, note 3) que les conditions de vérité et d'implication (*entailment*) sont inappropriées pour les énoncés impératifs et interrogatifs et qu'il faudrait les remplacer par des conditions de "satisfaction" (*fulfilment conditions*) et une caractérisation du contenu sémantique d'une réponse correcte.

(23) D. Zaefferer & G. Grewendorf, "Theorien der Satzmodi", article du manuel *Semantik* édité par D. Wunderlich et A. von Stechow; manuscrit daté de juin 1984. J'ai traduit du mieux que

j'aie pu les critères recensés par Zaefferer.

(24) *Cf.*, par exemple, Hans-Heinrich Lieb, "Principles of Semantics", dans *Syntax and Semantics* (vol. 10), Academic Press Inc., 1979, pp. 353-378; en particulier la section 2 sur les "significations morphologiques". L'approche de Lieb demeure assez traditionnelle ("perhaps shockingly so" -- p. 359), en proposant une conception psychologique des significations morphologiques, mais elle s'en écarte en utilisant les ressources de la théorie des modèles à la manière de Montague.

(25) S. Auroux, "L'histoire de la linguistique", dans *Langue française*, déc. 1980, p. 9.

* * *

BIBLIOGRAPHIE

- Aarsleff, H. (1967): *The Study of Language in England, 1780-1860*, Princeton, Princeton U. Press.
- , (1970): "The History of Linguistics and Professor Chomsky", dans *Language*, XLVI, pp. 570-585; aussi dans *From Locke to Saussure*.
- , (1974): "The Tradition of Condillac : The Problem of the Origin of Language in the Eighteenth Century and the Debate in the Berlin Academy before Herder", dans Dell Hymes (dir.) *Studies in the History of Linguistics. Traditions and Paradigms*, Bloomington et Londres, Indiana University Press, 1974; aussi dans *From Locke to Saussure*.
- , (1977): "Wilhelm von Humboldt and the Linguistic Thought of the French *Idéologues*", d'abord en français dans Joly et Stéfanini (1977), puis repris en anglais dans *From Locke to Saussure*.
- , (1982): *From Locke to Saussure*, Minneapolis, U. of Minnesota Press.
- Agassi, J. (1963): *Towards a Historiography of Science*, La Haye, Mouton.
- , (1975): *Science in flux*, Dordrecht, Reidel.
- , (1981): *Science and Society*, Dordrecht, Reidel.
- Aksu, A.A. et Slobin, D.I. (1982): "Tense, Aspect, and Modality in the Use of the Turkish Evidential", dans *Tense-Aspect : Between Semantics & Pragmatics*, éd. par P.J. Hopper, Amsterdam/Philadelphie, John Benjamins Publishing Company, pp. 187-200.

- Alston, W. (1964): *The Philosophy of Language*, Englewood Cliffs, Prentice-Hall.
- Andresen, J.T. (1978): "François Thurot and the First History of Grammar", in *Historiographia linguistica*, V:1/2.
- Aristote (1966): *De l'Interprétation*, trad. et notes de J. Tricot, Paris, Vrin.
- , (1971): *Poétique*, (trad. de Hardy), Paris, Les Belles Lettres.
- Arnould, A. et Lancelot, C. (1660): *Grammaire générale et raisonnée*, éd. critique de H. Brekle, impression en facsimilé de la troisième édition de 1676, Stuttgart-Bad Cannstatt, chez Friedrich Frommann, 1966.
- , et Nicole, P. (1662): *La Logique ou l'art de penser*, Paris, Flammarion, 1970.
- Augustin (1964): *Les Confessions*, Paris, Garnier-Flammarion.
- Auroux, S. (1973): *L'Encyclopédie. "Grammaire" et "Langue" au XVIII^e siècle*, Paris, Mame.
- , (1973): "Le rationalisme empiriste", dans *Dialogue*, XII/3, pp. 475-505.
- , (1979): *La Sémiotique des Encyclopédistes*, Paris, Payot.
- , (1980): "L'histoire de la linguistique", in *Langue française*, déc..
- , (1985): "Le temps verbal dans la Grammaire Générale", chap. 1 de *Innovation et système*, manuscrit.
- , (1986): "Actes de pensée et actes linguistiques dans la Grammaire Générale", in *Histoire. Epistémologie. Langage*, VIII:2.
- , (1987): "Le rationalisme et l'analyse linguistique",

Cahiers d'épistémologie, UQAM, no. 8710.

- , et Rosier, I. (1987): "Les sources historiques de la conception des deux types de relatives", dans *Langages*, no. 88, déc. 1987.
- Austin, J.L. (1962): *How to Do Things with Words*, Oxford, Clarendon Press.
- Bartlett, B.E. (1975): *Beauzée's Grammaire Générale. Theory and Methodology*, La Haye, Mouton.
- , (1980): "Les rapports entre la structure profonde et l'énoncé au XVIII^e siècle", *Langages*, déc. 1980.
- Beattie, J. (1783): *The Theory of Language*, Londres, réimpression en facsimilé, Menston, Scolar Press, 1968.
- , (1790): *Elements of Moral Sciences*, reproduction en facsimilé avec une "Introduction" de James Irvine, Scholars Facsimiles & Reprints, Delmar, New York, 1976.
- Beauzée, N. (1767): *Grammaire générale*, ou Exposition raisonnée des éléments nécessaires du Langage pour servir de fondement à l'étude de toutes les langues, 2 vols., Paris, Bardou.
- , art. "Proposition", dans l'*Encyclopédie* (voir plus bas Diderot & D'Alembert);
- , art. "Mode";
- , art. "Indicatif";
- , art. "Impératif";
- , art. "Optatif";
- , art. "Interjection";
- , art. "Interrogatif";
- , art. "Préposition";
- , art. "Synonyme";

-----, art. "Langue";
 -----, art. "Grammaire";
 -----, et Marmontel, art. "Traduction".
 -----, et *al.*, art. "Méthode".

Benveniste, E. (1966): *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard.

Bergheaud, P. (1979): "De James Harris à John Horne Tooke", dans *Historiographia linguistica*, VI:1, pp. 15-45.

Berkeley, G. (1710): *Traité sur les Principes de la connaissance humaine*, trad. et notes de A. Leroy, Paris, Aubier, éd. Montaigne, 1969.

Black, M. (1962): "Metaphor", dans *Models and Metaphors*, Ithaca, Cornell University Press, 1962.

Blaug, M. (1975): "Kuhn versus Lakatos, or Paradigms versus Research Programmes in the History of Economics", *History of Political Economy*, 7, pp. 399-419; aussi dans *Paradigms & Revolutions*, éd. par G. Gutting, Notre Dame, University of Notre Dame Press, 1980.

Bouveresse, J. (1978): "La linguistique cartésienne : Grandeur et décadence d'un mythe", dans *Critique*, fasc. 384.

Bréal, M. (1897): *Essai de sémantique*. Science des significations, Genève, Slatkine Reprints, 1976.

Bréhier, E. (1930 et 1938): *Histoire de la philosophie*, II/XVII^e-XVIII^e siècles, Paris, PUF, 1981 (nouvelle édition).

Brosses, le Président Charles de (1765): *Traité de la formation mécanique des langues et des principes physiques de l'étymologie*, Paris, chez Saillant.

Buffier, C. (1709): *Grammaire françoise sur un plan nouveau*, Paris, chez Nicholas Le Clerc, Michel Brunet, Leconte

& Montalant.

-----, (1732): *Cours de sciences sur des principes nouveaux et simples*, Paris, chez G. Cavelier et P.-F. Giffart.

Burnett, J. (Lord Monboddo), (1773-1792): *Of the Origin and Progress of Language*, Edinburgh, 6 vols. [1773, vol. I; 1774, vol. II], Menston, Scolar Press, 1967.

Bursill-Hall, G.L. (1971): *Speculative Grammar of the Middle Ages*. The Doctrine of *partes orationis* of the Modistae, La Haye-Paris, éd. Mouton.

Cassirer, E. (1923): *La Philosophie des formes symboliques*, Tome 1, Paris, Ed. de Minuit, 1972.

-----, (1932): *La Philosophie des Lumières*, Paris, Fayard, (trad. P. Quillet), 1970.

Chaunu, P. (1971): *La civilisation de l'Europe des Lumières*, Paris, Flammarion, 1982.

Chevalier, J.-C. (1968): *Histoire de la syntaxe*. Naissance de la notion de complément dans la grammaire française (1530-1750), Genève, Droz.

----- et M. Arrivé (1970): *La Grammaire*, Paris, Klincksieck.

Chomsky, N. (1966): *Cartesian Linguistics*. A Chapter in the History of Rationalist Thought, New York et Londres, Harper & Row; *La linguistique cartésienne*, suivi de *La Nature formelle du langage*, trad. de N. Delanoë et D. Sperber, Paris, Seuil, 1969.

-----, (1965): *Aspects de la théorie syntaxique*, Paris, Edit. du Seuil, 1971 (pour la trad. fr.).

Chouillet, J. (1976): "Descartes et le problème de l'origine des langues au XVIII^e siècle", IV.

Condillac (1947-1951): *Oeuvres philosophiques*, Tome XXXIII du Corpus général des philosophes français, en trois

vols., texte établi et présenté par G. Le Roy, Paris, P.U.F..

- , (1746): *Essai sur l'origine des connoissances humaines*, Tome I des *Oeuvres philosophiques* (1947);
- , (1749): *Traité des systèmes*, Tome I des *Oeuvres...*, (1947);
- , (1754): *Traité des sensations*, Tome I (1947);
- , (1755): *Traité des animaux*, Tome I (1947);
- , (1775): *Précis des leçons préliminaires*, Tome I (1947);
- , (1775): *Grammaire*, Tome I (1947);
- , (1775): *De l'art d'écrire*, Tome I (1947);
- , (1775): *De l'art de raisonner*, Tome I (1947);
- , (1775): *De l'art de penser*, Tome I (1947);
- , (1775): *Cours d'histoire : Histoire ancienne*, Tome II (1948);
- , (1780): *La logique*, Tome II (1948);
- , (1798): *La langue des calculs*, Tome II (1948);
- , (1951): *Dictionnaire des synonymes*, Tome III.

Cornulier, B. de (1985): *Effets de sens*, Paris, Editions de Minuit.

Court de Gébelin, A. (1774): *Monde primitif, analysé et comparé avec le monde moderne, considéré dans l'histoire naturelle de la parole, ou Grammaire Universelle et comparative*, Paris, chez Boudet, Valleyre, Veuve

Duchesne, Saugrain Ruault.

- Cordemoy, G. de (1666): *Discours physique de la parole*, in *Oeuvres philosophiques*, éd. critique par P. Clair et F. Girbal, Paris, P.U.F., 1968.
- Davidson, D. (1976): "Moods and Performances", in A. Margalit (éd.), *Meaning and Use*, Dordrecht, Reidel, pp. 9-20.
- , (1967): "The Logical Form of Action Sentences", dans Rescher (dir.) *The Logic of Decision and Action*, Pittsburgh, University of Pittsburgh Press.
- , (1969): "On Saying That", dans *Synthese*, 19 (1968-1969), pp. 130-146.
- D'Alembert, J. L. : "Eloge de Du Marsais", dans les *Oeuvres de Du Marsais*, Paris, Imprimerie Pougin, 1797.
- Descartes, R. (1637): *Discours de la méthode*, Introd. et notes de E. Gilson, Paris, Vrin, 1966.
- , (1641): *Méditations métaphysiques*, Paris, P.U.F., 1974.
- , (1644): *Principes de Philosophie*, in *Oeuvres philosophiques de Descartes*, Tome III, Garnier Frères, Paris, 1973.
- , (1649): *Les passions de l'âme*, Paris, Gallimard, 1969.
- , (1701): *Règles pour la direction de l'esprit*, dans les *Oeuvres philosophiques de Descartes*, Paris, Garnier Frères, 1963.
- Destutt de Tracy, A. (1803): *Idéologie proprement dite*, Tome 1 des *Elémens d'Idéologie*, Paris, Vrin, 1970.
- , (1803): *Grammaire*, Tome 2 des *Elémens d'Idéologie*, Paris, Vrin, 1970.

- Diderot, D. (1751): "Lettre sur les sourds et muets à l'usage de ceux qui entendent et qui parlent", dans les **Oeuvres complètes de Diderot**, éd. par J. Assézat, Paris, Garnier Frères, 1875 (Kraus Reprint Ltd, Nendeln, Liechtenstein, 1966).
- et d'Alembert (1751): **Encyclopédie**, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers; édition conforme à celle de Pellet *in quarto*, à Berne et Lausanne, chez Les Sociétés Typographiques, 1780. Tous les articles utilisés proviennent de cette édition. Je n'ai pas indiqué la pagination pour les passages cités, puisqu'elle change d'une édition à l'autre, les passages cités pouvant être aisément retrouvés dans quelque édition que ce soit.
- , (1751): art. "Encyclopédie", dans l'**Encyclopédie**.
- (Anonyme), l'art. "Raison" de l'**Encyclopédie**.
- Dik, S. C. (1973): "Some Remarks on the Notion 'Universal Semantics'", dans **Logic, Methodology, and Philosophy of Science**, éd. par Suppes, Henkin, Joja, Moisil, Amsterdam, North-Holland.
- Dominicy, M. (1984): **La Naissance de la grammaire moderne**, Bruxelles, Pierre Mardaga.
- Donzé, R. (1967): **La Grammaire générale et raisonnée de Port-Royal**, Berne, Francke.
- Droixhe, D. (1978): **La linguistique et l'appel de l'histoire**, (1600-1800), Genève-Paris, Librairie Droz.
- Duchesneau, F. (1973): **L'empirisme de Locke**, La Haye, Martinus Nijhoff.
- , (1982): **La Physiologie des Lumières**, Empirisme, modèles et théories. La Haye, Martinus Nijhoff.
- Ducrot, O. et Todorov, T. (1972): **Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage**, Paris, Editions du Seuil.

Du Marsais, C.C. (1730): *Traité des Tropes*, Paris, Ed. Nouveau Commerce, 1977.

-----, (1729): *Les véritables principes de la grammaire*, ou, *Nouvelle grammaire raisonnée pour apprendre la langue latine*, dans les *Oeuvres de Du Marsais*, Paris, Imprimerie Pougin, Tome I, 1797.

-----, (1769): *Logique et Principes de Grammaire*, Paris, éd. par Etienne-François Drouet (oeuvres publiées à titre posthume).

-----, (1797): *Oeuvres de Du Marsais*, Paris, Imprimerie Pougin.

-----, *Fragments sur le causes de la parole*, dans *Varia linguistica* de C. Porset, Bordeaux, Ducros, 1970.

-----, "Lettre d'une jeune demoiselle à l'auteur des Vrais principes de la langue françoise", dans les *Oeuvres de Du Marsais*, Tome III, Paris, Pougin, 1797.

-----, art. "Construction" de l'*Encyclopédie*;

-----, art. "Accident";

-----, art. "Adjectif";

-----, art. "Conjonctif";

-----, art. "Conjugaison";

-----, art. "Déclinaison";

-----, art. "Enallage";

-----, art. "Fini".

Elster, J. (1979): *Ulysses and the Sirens*. Cambridge: C.U.P..

Feyerabend, P.K. (1984): "Philosophy of Science 2001", dans *Methodology, Metaphysics and the History of Science*, éd. par R. Cohen et M. Wartofsky, Dordrecht, Reidel, 1984.

- Flora, V. (1980): "Existe-t-il un mode présomptif en roumain?", in *Langage et psychomécanique du langage* (pour Roch Valin), éd. par A. Joly et W. Hirtle, Lille, Presses de l'U. de Lille.
- Fontanier, P. (1830): *Les figures du discours*, Paris, Flammarion, 1977.
- Formigari, L. (1985): "Le *way of ideas* et le langage moral", dans *Histoire. Epistémologie. Langage*, VII-2.
- Foucault, M. (1966): *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard.
- , (1967): "La grammaire générale de Port-Royal", *Langages*, 7, pp. 7-15.
- Frege, G. (1879-1925): *Ecrits logiques et philosophiques*, Paris, Editions du Seuil, trad. fr., C. Imbert, 1971.
- Gadamer, G. (1960): *Vérité et Méthode*, Paris, Seuil, 1976.
- Girard, G. (1747): *Les Véritables Principes de la langue françoise*, ou la parole réduite en méthode conformément aux loix de l'usage, en seize discours, (avec une "Introduction" de P. Swiggers), Genève, Droz, 1982.
- Greenberg, J.H. (1963): "Some Universals of Grammar with Particular Reference to the Order of Meaningful Elements", dans *Universals of Language*, (éd. par J.H. Greenberg, Cambridge (Mass.), M.I.T. Press; 2^e édition : 1966.
- Gregory, J. (1790): *Theory of the Moods of Verbs*, dans les *Transactions of the Royal Society of Edinburgh*.
- Grice, H.P. (1975): "Logic and Conversation", in P. Cole et J.L. Morgan (éd.), *Syntax and Semantics*, vol. 3, Academic Press.
- Grimsley, R. (dir.) (1971): *Sur l'Origine du langage*, Genève, Droz, avec une "Introduction" de Grimsley.

- Guillaume, G. (1929): *Temps et verbe*, Paris, Champion, 1965.
- , (1971): *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume : 1948-1949*, Québec, Les Presses de l'Université Laval.
- Harnois, G. (1929): *Les théories du langage en France, de 1660 à 1821*, Paris, Société d'Édition "Les Belles Lettres".
- Harris, J. (1751): *Hermès*, ou Recherches philosophiques sur la grammaire universelle, trad. et Remarques de F. Thurot (1796), éd. par A. Joly avec une Introd., Genève-Paris, Droz, 1972.
- Harsanyi, J.C. (1976): "Advances in Understanding Rational Behavior", dans *Essays on Ethics, Social Behavior, and Scientific Explanation*, Dordrecht/Boston, Reidel.
- Hasard, P. (1961): *La crise de la conscience européenne, 1680-1715*, 2, (première édit. : Arthème Fayard), Gallimard, 1969.
- Hausser, R. R. (1980): "Surface Compositionality and the Semantics of Mood", dans *Speech Act Theory and Pragmatics*, Dordrecht, Reidel.
- Heidegger, M. (1952): *Introduction à la métaphysique*, Paris, Gallimard, 1967.
- Herder, J.G. (1770): *Traité sur l'origine de la langue*, Paris, Aubier-Montaigne, 1977.
- Hjelmslev, L. (1928): *Principes de grammaire générale*, seconde édition, Copenhague, Kommissionær : Munksgaard, 1968,
- Huddleston, R. D. (1971): *The Sentence in Written English*, Cambridge, C.U.P..
- Hume, D. (1748): *Enquête sur l'entendement humain*, trad. A. Leroy, Paris, Aubier, Editions Montaigne, 1947.

- Husserl, E. (1901): *Recherches logiques*, Tome Second, "La différence entre les significations indépendantes et les significations dépendantes, et l'idée de la grammaire pure (trad. fr. de H. Elie), Paris, P.U.F., 1962.
- Hymes, D. (1974): *Studies in the History of Linguistics*. Traditions and Paradigms, Bloomington et Londres, Indiana University Press.
- Imbert, C. (1982): "Port-Royal et la géométrie des modalités subjectives", dans *Le temps de la réflexion*, III, pp. 307-335.
- Jakobson, R. (1963): *Essais de linguistique générale*, Paris, Editions de Minuit.
- Jaucourt, L. (Chevalier de), art. "Langage" de l'*Encyclopédie*.
- Jespersen, O. (1924): *La Philosophie de la grammaire*, Paris, Ed. de Minuit, 1971 (trad. fr. de *The Philosophy of Grammar*, Londres, George Allen & Unwin Ltd, 1924).
- Joly, A. et Stefanini, J. (1977): *La Grammaire générale*. Des Modistes aux Idéologues, Lille, Presses U. de Lille.
- , (1972): "Introduction" au *Hermès* de J. Harris, Genève, Droz.
- , (1970): "Introduction" au *Tableau des progrès de la science grammaticale* de F. Thurot, Bordeaux, Ducros.
- , (1976): "James Harris et la problématique des parties du discours", dans *History of Linguistic Thought and Contemporary Linguistics*, H. Parret (dir.), New York et Berlin, W. de Gruyter, 1976, pp. 410-430.
- , (1985): "Temps et verbe dans les grammaires anglaises de l'époque classique", *Histoire, Epistémologie. Langage*, Tome 7, fasc. II, pp. 107-131.

- Juliard, P. (1970): *Philosophies of Language in Eighteenth-Century France*, La Haye-Paris, Mouton.
- Julien, J. (1979): *Recherches sur l'histoire de la catégorie du mode verbal d'Aristote à Port-Royal*, Thèse de doctorat, Université de Paris VIII, sous la direction de J.-C. Chevalier, juin 1979.
- , (1985): "Mode verbal et *diathésis* chez Apollonius Dyscole", dans *Histoire. Epistémologie. Langage*, VII-1.
- Kant, E. (1786): "Conjectures sur les débuts de l'histoire humaine", dans Kant, *La philosophie de l'histoire*, Paris, Editions Gonthier (1947 pour les Editions Montaigne).
- Kasher, A. (1976): "Conversational Maxims and Rationality", in *Language in Focus*, éd. par Kasher, Dordrecht, Reidel.
- Katz, J.J. et Postal, P.M. (1964): *Théorie globale des descriptions linguistiques* (trad. fr. de *An Integrated Theory of Linguistic Descriptions*, M.I.T Press), Paris, Mame, 1973.
- , (1966): *La Philosophie du langage*, Paris, Payot, 1971. (*The Philosophy of Language*, New York, Harper & Row Publishers, 1966).
- Kenny, A. (1972): "Descartes on the Will", dans R.J. Butler (éd.) *Cartesian Studies*, Oxford, Blackwell, 1972.
- Koyré, A. (1966): *Etudes d'histoire de la pensée scientifique*, Paris, Gallimard, 1973 (P.U.F. pour l'édition de 1966).
- Kuhn, T. (1962): *La structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion, 1972; trad. fr. d'après la seconde édition de 1970, University of Chicago Press.

- Lakatos, I. (1978): *Philosophical Papers*, éd. par J. Worrall et G. Currie, Cambridge, C.U.P..
- Lakoff, R. (1976): "La grammaire générale et raisonnée, ou la grammaire de Port-Royal", dans *History of Linguistic Thought and Contemporary Linguistics*, éd. par H. Parret, 1976.
- Lamy, B. (1688; 3^e édit., 1675 pour la 1^{re}) : *La Rhétorique, ou l'art de parler*, Paris, chez André Pralard.
- Lancelot, C. (1644): *Nouvelle méthode pour apprendre facilement et en peu de temps la langue latine*, Paris.
- Lappin, S. (1982): "On the Pragmatics of Mood", dans *Linguistics and Philosophy*, Vol. 4, no. 4, pp. 559-578.
- Laurendeau, P. (1986): "Jespersen et l'imposture des parties du discours", dans *Histoire. Epistémologie. Langage*, VIII-1, pp. 141-155.
- Le Goffic, P. (1978): "L'assertion dans la *Grammaire* et la *Logique* de Port-Royal", dans *Stratégies discursives*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, pp. 235-244.
- Leibniz, G.W. (1765): *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, Paris, Garnier-Flammarion, 1966.
- , (1710): *Essais de Théodicée*, Paris, Garnier-Flammarion, 1969.
- Lewis, D. (1972): "General Semantics", in D. Davidson et G. Harman (éd.), *Semantics of Natural Language*, Dordrecht, Reidel.
- Libéra, A. de, et Rosier, I. (1986): "Intention de signifier et engendrement du discours chez Roger Bacon", dans *Histoire. Epistémologie. Langage*, VIII-2.
- Lieb, H.-H. (1979): "Principles of Semantics", dans *Syntax and Semantics*, vol. 10, Academic Press Inc., 1979.

- Locke, J. (1690): *An Essay Concerning Human Understanding*, New York, Dover Publications, Inc., Vol II, 1959.
- Lyons, J. (1977): *Semantics*, 2 vols., Cambridge, C.U.P..
- Maine de Biran (1815): "Note sur les Réflexions de Maupertuis et Turgot au sujet de l'origine des langues", in *Sur l'Origine du langage*, éd. par R. Grimsley, 1971.
- Malebranche, N. (1674): *De la recherche de la vérité*, Tome I des *Oeuvres complètes*, Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, 1972.
- Martinet, A. (1960): *Eléments de linguistique générale*, Paris, Armand Colin.
- , (1985): *Syntaxe générale*, Paris, Coll. U, Armand Colin.
- Maupertuis, P.L. Moreau de (1748): *Réflexions philosophiques sur l'origine des langues et la signification des mots*, in *Varia linguistica*, éd. par C. Porset, Bordeaux, éd. Ducros, 1970; aussi dans Grimsley (éd.), 1971.
- , (1754): *Dissertation sur les différents moyens dont les hommes se sont servis pour exprimer leurs idées*, dans *Varia linguistica* de C. Porset, 1970.
- McMahon, W. E. (1976): *Hans Reichenbach's Philosophy of Grammar*, La Haye-Paris, Mouton.
- Meillet, A. (1903): *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, University of Alabama Press, 1964.
- Merleau-Ponty, M. (1953 et 1960): "Sur la Phénoménologie du langage", in *Eloge de la Philosophie*, et autres essais, Paris, Gallimard.
- Michael, I. (1970): *English Grammatical Categories and the Tradition to 1800*, Cambridge, C.U.P..

- Montague, R. (1974): *Formal Philosophy*. Selected Papers of Richard Montague, éd. par R. H. Thomason, New Haven, Yale University Press.
- Morris, C.W. (1938): "Foundations of the Theory of Signs", dans *Encyclopedia of Unified Science*, Vol. I, no. 2, Chicago, 1938.
- Mounin, G. (1963): *Les problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard.
- Nuchelmans, G. (1973): *Theories of Propositions*. Ancient and Medieval Conceptions of the Bearers of Truth and Falsity, Amsterdam, North-Holland.
- , (1983): *Judgment and Proposition*. From Descartes to Kant, Amsterdam, North-Holland.
- , (1988): "The Distinction *Actus exercitus/Actus significatus* in Medieval Semantics", dans *Meaning and Inference in Medieval Philosophy*, éd. par N. Kretzmann, Kluwer Academic Publishers, 1988.
- Ockham, W. of : *Ockham's Theory of Terms*, Part I of the *Summa logicae*, trad. angl. de M. Loux, Notre Dame (Ind.), Notre Dame Press, 1974.
- Padley, G.A. (1985): *Grammatical Theories in Western Europe : 1500-1700*, Cambridge, C.U.P..
- Panaccio, C. (1987): "Nominalisme occamiste et nominalisme contemporain", *Dialogue*, XXVI, pp. 281-297.
- Pariente, J.-C. (1985): *L'Analyse du langage à Port-Royal*. Six études logico-grammaticales, Paris, Ed. de Minuit.
- , (1982): "Sur la théorie du verbe chez Condillac", dans Sgard (dir.), pp. 257-274.
- Parret, H. (éd.), (1976): *History of Linguistic Thought and Contemporary Linguistics*, Berlin, de Gruyter.

- Paul, H. (1890): *Principles of the History of Language*, College Park (Maryland), McGrath Publishing Company, 1970 (trad. selon la seconde édition des *Prinzipien der Sprachgeschichte*).
- Platon, (1969): *Le Sophiste*, Paris, Garnier Frères.
- Popper, K.R. (1967): "The Rationality Principle", dans *Popper's Selections*, éd. par D. Miller, Princeton University Press, 1985; d'abord paru en français sous le titre : "La rationalité et le statut du principe de rationalité", dans *Les fondements philosophiques des systèmes économiques*, éd. par E.M. Classen, Paris, Payot, 1967.
- Porset, C. (éd.), (1970): *Varia linguistica*, Bordeaux, Ducros.
- , "Grammatista philosophans", (bibliographie commentée) in Joly et Stéfanini, 1977; cette bibliographie recense 1^o des sources bibliographiques, 2^o des anthologies, recueils et morceaux choisis, 3^o les travaux historiques d'ensemble, de F. Thurot (1796) jusqu'à U. Ricken (1976), puis les textes et commentaires des des grammairiens philosophes de 1660 à 1818.
- , (1980): "Notes sur le mécanisme et le matérialisme du Président de Brosses", *Langages*, déc. 1980.
- Quine, W.V.O. (1960): *Word & Object*, Cambridge (Mass.), M.I.T. Press.
- , (1970): *Philosophy of Logic*, Englewood Cliffs (N.J.), Prentice Hall Inc..
- Quintillien (1954): *Institution oratoire*, Tome 1, trad. de H. Bornecque, Paris, Garnier Frères.
- Robinet, A. (1978): *Le Langage à l'âge classique*, Paris, Klincksieck.
- Rawls, J. (1971): *A Theory of Justice*, Cambridge (Mass.), The Belknap Press of Harvard.

- Récanati, F. (1982): "Déclaratif/non déclaratif", *Langages*, no. 67 (sept. 1982).
- Reichenbach, H. (1947): *Elements of Symbolic Logic*, New York, The Free Press, 1966.
- Reid, T. (1785): *Essays on the Intellectual Powers of Man*, Cambridge (Mass.) et Londres, Presses du M.I.T., 1969.
- Restaut, P. (1730): *Principaux généraux et raisonnés de la grammaire française*, Paris, chez Jean Desaint.
- Richards, D. (1971): *A Theory of Reasons for Action*, Oxford, O.U.P..
- Ricoeur, P. (1975): *La Métaphore vive*, Ed. du Seuil, Paris.
- Ricken, U. (1978): *Grammaire et philosophie au siècle des Lumières* : Controverse sur l'ordre naturel et la clarté du français, Villeneuve-d'Ascq, Université de Lille III.
- , (1976): "Die Kontroverse Du Marsais und Beauzée gegen Batteux, Condillac und Diderot -- Ein Kapitel des Auseinandersetzung zwischen Sensualismus und Rationalismus in der Sprachdiskussion der Aufklärung", dans Parret, 1976.
- Rosier, I. (1983): *La grammaire spéculative des Modistes*, Presses Universitaires de Lille.
- , (1984): "Grammaire, logique, sémantique, deux positions opposées au XVIII^e siècle : Roger Bacon et les Modistes", *Histoire. Epistémologie. Langage*, Tome 6, fasc. 1. 1984.
- Ross, J.R. (1970): "On Declarative Sentences", dans *Readings in English Transformational Grammar*, éd. par R.A. Jacobs et P.S. Rosenbaum, Waltham (Mass.), Ginn & Co..

- Rousseau, J.J. (1754): *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes* (avec *Du Contrat social* et le *Discours sur les sciences et les arts*), Paris, Union Générale d'Édition, 1963.
- Russell, B. (1940): *Signification et vérité*, (trad. fr. par P. Devaux de *An Inquiry into Meaning and Truth*, Harmondsworth, Middlesex, 1940), Paris, Flammarion, 1969.
- Sahlin, G. (1928): *César Chesneau Du Marsais et son rôle dans l'évolution de la grammaire générale*, Paris, P.U.F..
- Sapir, E. (1921): *Le langage*. Introduction à l'étude de la parole, Paris, Payot, 1967.
- Saussure, F. de (1915): *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1922.
- Schächter, J. (1935): *Prolegomena to a Critical Grammar*, Dordrecht, Reidel, 1973.
- Schreyer, R. (1978): "Condillac, Mandeville, and the Origin of Language", in *Historiographia linguistica*, V:1/2.
- Searle, J. (1969): *Speech Acts*, Cambridge, C.U.P.
- , (1979): *Expression and Meaning*. Studies in the Theory of Speech Acts, Cambridge, C.U.P..
- , (1983): *Intentionality*. An Essay in the Philosophy of Mind, Cambridge, C.U.P..
- , et Vanderveken, D. (1985): *Foundations of Illocutionary Logic*, Cambridge, C.U.P..
- Sgard, J. (éd.), (1982): *Condillac et les problèmes du langage*, Genève et Paris, Slatkine.
- Shapere, D. (1966): "Meaning and Scientific Change", dans *Colony*

- R. (dir.), *Mind and Cosmos*, Pittsburgh, Pittsburgh University Press, pp. 41-85; aussi dans Shapere, *Reason and the Search for Knowledge*, Dordrecht, Reidel, 1984, pp. 58-101.
- Simon, H. (1957): *Models of Man*, New York, John Wiley & Sons, Inc.
- Smith, A. (1759): "Considérations sur l'origine et la formation des langues", dans *Varia linguistica*, éd. par C. Porset, 1970.
- Stéfanini, J. (1977): "De la grammaire aristotélicienne", dans A. Joly et J. Stéfanini (dir.), *La Grammaire générale*. Des Modistes aux Idéologues, 1977.
- Steinthal, H. (1855): *Grammatik, Logik und Psychologie, ihre Prinzipien und ihr Verhältnis zueinander*, Hildesheim, Georg Olms Verlagsbuchhandlung, 1968.
- Stenius, E. (1967): "Moods and Language Game", in *Synthese*, 17, pp. 254-274.
- Swiggers, P. (1982): "Introduction" aux *Vrais principes de la langue française*, Genève, Droz.
- Thurot, F. (1796): "Remarques" à sa Traduction de *Hermès*, ou Recherches philosophiques sur la grammaire universelle, de J. Harris, éd. par A. Joly, Genève, Droz, 1972.
- , (1796): *Tableau des progrès de la science grammaticale* (Discours préliminaire à *Hermès*), éd. par A. Joly, Bordeaux, éd. Ducros, 1970.
- Turgot, A.-R. (1750): "Remarques critiques sur les Réflexions philosophiques de Maupertuis sur l'origine des langues et la signification des mots", dans *Varia linguistica*, éd. par C. Porset.
- , (1750): "Sur les progrès successifs de l'esprit humain", dans *Varia linguistica*, éd. par C. Porset.

- , : "Deuxième discours : Sur l'histoire des progrès de l'esprit humain", dans *Varia linguistica*, éd. par Porset.
- , : "Réflexions sur les langues", dans *Varia linguistica*, éd. par C. Porset.
- Vanderveken, D. (1988): *Les Actes de discours*. Essai de philosophie du langage sur la signification des énonciations, à paraître chez Pierre Mardaga.
- , (1989): *Meaning and Speech Acts*, volume 2 de *The Semantics of Success and of Satisfaction*, à paraître chez C.U.P..
- Vendler, Z. (1972): *Res Cogitans*, Ithaca, Cornell University Press.
- Watkins, J. (1970): "Imperfect Rationality", in R. Borger et F. Cioffi (éd.), *Explanation in the Behavioural Sciences*, Cambridge, C.U.P..
- Whitney, W.D. (1867): *Language and the Study of Language* (réimpression selon la 6^{ème} édition de 1901), New York, AMS Press, 1971.
- Wittgenstein, L. (1953): *Philosophical Investigations*, Oxford, Blackwell.
- , (1969): *De la certitude*, Paris, Gallimard, 1976.
- Worrall, J. (1978): "The Ways in which the Methodology of Scientific Research Programmes Improves on Popper's Methodology", dans Radnitzky et Anderson (dir.), *Progress and Rationality in Science*, Dordrecht, Reidel.
- Zaefferer, D. et Grewendorf, G. (1984a): "Theorien der Satzmodi", art. du manuel (*Handbuch*) *Semantik*, éd. par D. Wunderlich et A. von Stechow, manuscrit.

Zaefferer, D. (1984b): "The Semantics of Sentence Mood in Typologically Differing Languages", in Shiro Hattori (éd.), *Proceedings of the XIIIth International Congress of Linguists*, Tokyo, 1984.

Zuber, R. (1983): *Non-Declarative Sentences*, Amsterdam, John Benjamins Publishing Company.

* * *